

FACULTE DES LETTRES DE L'UNIVERSITE DE PARIS

L'ACTIVITÉ INTELLECTUELLE DE L'ANGLETERRE

D'APRÈS

L'ANCIEN « MERCURE DE FRANCE »
(1672-1778)

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Stella LOVERING

M. A. UNIVERSITÉ DE CALIFORNIE



E. DE BOCCARD, Editeur
1, Rue de Médicis, 1
PARIS (VI^e)

1930

L'activité intellectuelle de l'Angleterre
d'après l'ancien « Mercure de France »



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTE DES LETTRES DE L'UNIVERSITE DE PARIS

L'ACTIVITÉ INTELLECTUELLE DE L'ANGLETERRE

D'APRÈS

L'ANCIEN « MERCURE DE FRANCE »

(1672 - 1778)

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Stella LOVERING

M. A. UNIVERSITÉ DE CALIFORNIE



E. DE BOCCARD, Editeur
1, Rue de Médicis, 1
PARIS (VI°)

—
1930



TO MY MOTHER

AVANT-PROPOS

Cette thèse doit son origine à M. Fernand Baldensperger, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. C'est lui qui m'a suggéré le sujet de la *Vie intellectuelle de l'Angleterre dans l'ancien Mercure de France*, et il a guidé mes recherches en cours de route. Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de ma respectueuse gratitude.

M. J. Caillat, agrégé des lettres, professeur au Lycée Janson-de-Sailly, a bien voulu m'aider par des indications sur les méthodes de recherche et de traitement du sujet, et par des suggestions utiles quant au perfectionnement de la forme. Je lui en exprime toute ma reconnaissance.

Sans l'appui de mes parents et surtout celui de ma mère, je n'aurais jamais mené à terme ce travail. Du moins la moitié de la lourde tâche de copier des centaines de pages des *Mercures* a été exécutée par ma mère, et encore ce concours matériel si considérable, a été moins important que son encouragement moral. Elle connaît déjà mes sentiments à ce sujet, mais je veux que tout lecteur de ma thèse sache que c'est grâce à elle que ce travail a été achevé.

S. L.

Paris, le 1^{er} juillet 1929.

INTRODUCTION

Quiconque a étudié la pensée et la littérature françaises du XVIII^e siècle connaît en général l'influence énorme de la vie intellectuelle de l'Angleterre sur les savants, philosophes et hommes de lettres français de ce siècle, mais l'étude d'une revue qui a paru régulièrement pendant toute cette période, est peut-être la meilleure façon d'apprécier toute l'étendue de cette influence, d'en voir les débuts, d'en suivre l'action sur les génies secondaires aussi bien que sur ceux de premier ordre, et d'étudier les réactions qu'elle a suscitées dans le public des lecteurs. Et les lecteurs du *Mercure de France* et de ses prédécesseurs étaient bien représentatifs de la France, vu le caractère général de la revue qui répondait à tous les goûts.

Le *Mercure Galant* qui vit le jour en 1672 était le premier périodique de genre mixte en France. La *Gazette* ne traitait que de la politique, et le *Journal des Savants*, que de la science et de la littérature, mais le *Mercure Galant* parlait de tout. Hatin, dans l'*Histoire de la Presse*, page 380, décrit son contenu en ces termes : « Le *Mercure Galant*, ainsi que l'indique son titre, est un recueil essentiellement léger, qui embrassait, mais en les effleurant seulement, toutes les matières qui sont le butin des Chroniques, Courriers, feuilletons de théâ-

tre, et Revues d'aujourd'hui : nouvelles politiques et littéraires, promotions et nominations, mariages, baptêmes et morts, spectacles, histoires galantes, réceptions aux académies, plaidoyers, sermons, arrêts, petites pièces de poésie, énigmes illustrées, chansons avec musique, dissertations, quelquefois savantes et quelquefois enjouées, tout y entrait, tout y trouvait place ».

Une telle variété assurait au *Mercure Galant* une popularité générale; tous les goûts pouvaient y trouver leur compte et puisqu'il n'était pas érudit, il ne fallait pas être savant pour le goûter. Il reflétait donc les opinions et les idées de la majorité, plutôt que de l'élite de la société, et on peut en tirer une idée moyenne des opinions courantes sur tous sujets. L'opinion publique n'était pas favorable à l'Angleterre pendant cette période, comme le démontre le *Mercure* surtout par l'omission de tout ce qui concernait cette nation.

Le *Mercure de France*, qui débute en 1724, est plus riche de matière que son prédécesseur; les meilleurs écrivains du XVIII^e siècle y ont collaboré et le contenu en est moins frivole. Les jugements qu'il porte sur l'Angleterre sont nombreux et plus solides. Pour autant qu'on peut suivre, dans un périodique, le mouvement général de l'opinion publique de mois en mois, le *Mercure* fournit le témoignage le plus continu qu'on puisse trouver du développement croissant de l'influence de la littérature anglaise en France. Nous allons donc étudier successivement dans le *Mercure Galant*, le *Nouveau au Mercure Galant*, le *Nouveau Mercure*, et le *Mercure*

de France¹, le courant d'importations intellectuelles d'Angleterre en France que révèle la lecture de ces revues,

*
* *

Pour faciliter la compréhension du sujet et la clarté des conclusions, nous diviserons cette étude en trois grandes périodes dont les limites sont déterminées par le caractère de la revue et les relations changeantes entre la France et l'Angleterre. La première période, et la plus longue, commence avec le premier numéro du *Mercure Galant* en janvier 1672 et se termine en janvier 1724, avec le début du *Mercure de France*, successeur des autres *Mercures*, mais dès le commencement d'un caractère plus substantiel. Avant 1700 l'influence anglaise en France est nulle à cause de l'hostilité entre les deux pays; entre 1700 et 1724, elle est minime; un faible intérêt pour l'Angleterre commence à naître. La deuxième période s'ouvre en janvier 1724 avec la publication du *Mercure de France* et nous l'avons arrêtée, un peu arbitrairement, il est vrai, en janvier 1756. Mais cette année-là se présentait comme un point de division assez logique, puisqu'elle marquait

1. Voici les états successifs du *Mercure* dans la période que nous étudions : *Mercure Galant*, 1672-1674, 6 vol. Interruption de 2 ans; *Nouveau Mercure galant*, 1677, 10 vol.; *Mercure galant*, 1677-avril 1714, 477 vol. (Pendant cette période il y avait des volumes de supplément : *Extraordinaires du Mercure*, paraissant tous les trois mois, 1678-1685, 32 vol., et *Affaires du temps*, paraissant tous les mois, 1688-1692, 12 vol.) *Nouveau Mercure galant*, mai 1714-oct. 1716, 33 vol., dont 3 d'extraordinaires, sous le titre de *Relations*; *Nouveau Mercure*, 1717-mai 1721, 54 vol.; *Mercure*, juin 1721-1723, 36 vol.; *Mercure de France*, 1724-juin 1778, 809 vol.

le commencement de la Guerre de Sept Ans, qui suspendit pour un temps la curiosité pour les ouvrages scientifiques, philosophiques et littéraires anglais en France; curiosité qui s'était vite développée depuis 1724, dans cette période de préparation. Cette préparation était à peu près complète en 1756 et c'est une autre raison de voir là une date importante dans l'évolution du *Mercure*. Mais la pleine vogue de l'anglomanie est surtout apparente dans la troisième période, entre 1756 et juin 1778, date où nous avons terminé notre étude. A ce moment le *Mercure de France* se joint au *Journal Politique* et les préoccupations du périodique qui sortit de cet amalgame deviennent surtout politiques.

D'ailleurs à cette date l'attitude à l'égard de l'Angleterre est moins amicale; c'était là le résultat de la Guerre entre ce pays et ses colonies, dans laquelle les sentiments de la France étaient hostiles à l'Angleterre; et le public français s'inquiétait dès lors plus de ses forces militaires qu'il ne s'intéressait à ses produits intellectuels.

CHAPITRE PREMIER

Le Mercure Galant, le Nouveau Mercure Galant, le Nouveau Mercure, le Mercure, 1672-1724.

En 1672, date du début du *Mercure Galant* et pendant les premières années de son existence, la position de la France et de l'Angleterre vis-à-vis l'une de l'autre était celle d'ennemis en puissance. Charles II et plus tard Jacques II s'étaient bien liés avec Louis XIV, mais leurs sujets ne partageaient pas ces sentiments cordiaux et leur inimitié latente éclata au cours de la guerre de 1689-1697. Amis tièdes à partir de cette date, ils n'en vinrent que lentement à l'intérêt réciproque et à la sympathie mutuelle. Il n'est donc pas surprenant qu'en France on n'essayât pas de connaître les livres anglais qui avaient un cachet national : ceux qui restaient dans le domaine propre de la littérature. Mais les savants recherchaient les œuvres scientifiques et philosophiques et les puisaient à n'importe quelle source; et ils trouvaient un certain nombre d'écrivains chez les Anglais qui avaient déjà acquis en France la réputation d'être des penseurs; c'était presque la seule qualité qu'on accordât aux auteurs de ce pays. On lisait

également quelques livres anglais d'intérêt général; ceux qui traitaient d'histoire, de géographie, de religion.

La science et la philosophie. — Dans le domaine de la science et de la philosophie on commençait à connaître les noms de quelques Anglais. Dès qu'il est question de physique on cite le nom de Newton. Le *Nouveau Mercure* annonce la publication de son *Algèbre* en 1722 et de son *Traité d'Optique* en 1723 et en connexion avec la publication des *Tables Astronomiques* de Halley¹ en 1721 il remarque que ces tables fournissent une belle démonstration des principes de Newton. On note aussi que la *Carte du Système Solaire* de Guillaume Whiston² est en accord avec le système de Newton. Le nom de Locke était connu également. Le *Mercure Galant* annonce sa mort en 1705, en le citant comme l'auteur de l'*Entendement humain* et en le considérant comme l'un des plus grands géomètres de l'Angleterre. En 1721 une traduction française de son *Education des Enfants* est annoncée.

La Médecine. — En médecine notamment les Français reconnaissaient, surtout à partir de 1700, que les Anglais faisaient des découvertes intéressantes. Déjà

1. Halley (Edmund), 1656-1742, célèbre astronome anglais, connu surtout pour avoir déterminé la périodicité de la comète qui porte son nom. Ses *Tables Astronomiques* ont passé longtemps pour les meilleures et les plus complètes du genre.

2. Whiston (William), 1667-1752, mathématicien et théologien anglais. Il devint pasteur, mais s'intéressa beaucoup aux mathématiques et succéda à Newton dans la chaire de mathématiques à Cambridge. Ses études théologiques l'ayant conduit à l'arianisme, il fut expulsé de l'église anglicane, contre laquelle il publia de nombreux ouvrages.

en 1680, on parle d'un remède d'un médecin anglais contre les fièvres¹ et l'année suivante on annonce la publication d'un livre sur ce même remède. En 1709, on traduit en français un ouvrage intitulé *les Vertus et Qualités des Gouffes Aromatiques d'Angleterre*². Mais c'était surtout les essais³ d'inoculation de la petite vérole qui intéressait les lecteurs du *Mercur*. Presque tous les mois, le *Mercur* donne les résultats des inoculations faites en Angleterre avec des détails sur la manière de les faire.

L'histoire. — En matière historique, le *Mercur Galant* donnait beaucoup de place aux articles qui traitaient des faits récemment survenus en Angleterre.

On blâmait la révolution de Cromwell et l'exécution de Charles I^{er}, mais on voulait en savoir les détails, car les événements politiques dans une nation voisine et puissante pouvaient affecter la France. Ainsi en 1685 on publie dans le *Mercur*, le *Journal de tout ce qui s'est passé en Parlement d'Angleterre assemblé à Londres, depuis le jour de son ouverture jusques au jour de sa séparation, avec l'histoire entière de la Rebellion du Duc de Monmouth et du Comte d'Argile*. L'article est assez détaillé, et il tient cent cinquante pages. Cet intérêt s'accroît pendant la guerre (1689-1697) quand le *Mercur* suit avec avidité le cours des événements poli-

1. *Mercur Galant*, oct. 1680, p. 264.

2. *M. G.*, juillet 1709, p. 94.

3. Vers 1721 la pratique de l'inoculation de la petite vérole, méthode importée d'Orient, commençait à pénétrer en Angleterre. On l'avait essayée sur des condamnés à mort.

tiques en Angleterre, mais il s'y mêle désormais des préoccupations hostiles; c'est ainsi qu'en 1689 il publie avec une certaine satisfaction la traduction d'une *Lettre d'un Député des Communes d'Angleterre à un de ses amis* qui critique le Prince d'Orange et une autre *Lettre interceptée d'un Confident du Prince d'Orange à un de ses amis à La Haye*, qui expose l'ambition sans scrupule qui a fait agir le Prince d'Orange. Il est douteux que ces lettres soient authentiques, mais elles montrent le point de vue des auteurs du *Mercure*, ainsi que le fait un libelle contre le Prince d'Orange intitulé : *Dialogue entre Olivier Cromwell et le Prince d'Orange* qui est simplement cité. La guerre terminée, les dispositions d'esprit à l'égard de l'Angleterre sont moins hostiles et on annonce des ouvrages historiques d'une impartialité moins douteuse, telles que l'*Histoire générale de l'Angleterre*¹ de Tyrrel, en 1705; l'*Histoire de Guillaume III*² par Samson et l'*Histoire de la Rébellion*³ du Comte de Clarendon, en 1706, la *Vie d'Elizabeth*⁴, de Leti, en 1707, et enfin l'*Etat présent de la Grande-Bretagne*⁵, en 1723.

1. *M. G.*, déc. 1705, p. 156. Tyrrel (James), 1642-1718, historien anglais. Reçu au barreau, il n'exerça pas sa profession d'avocat et s'adonna à l'investigation historique et à la composition de ses ouvrages de caractère politique et historique.

2. *M. G.*, mai 1706, p. 96.

3. *M. G.*, mai 1706, p. 97. Clarendon (Edward Hyde, Earl of), 1608-1673, personnage important dans l'histoire du xvii^e siècle. Fidèle aux Stuarts, il a partagé leur exil, et comme récompense, après la restauration, il fut créé Lord High Chancellor d'Angleterre. Mais accusé injustement du crime de haute trahison, il dut quitter l'Angleterre et il mourut en exil.

4. *M. G.*, mai 1707, p. 19.

5. *Mercure*, déc. 1723, p. 1381.

La religion. — Il est intéressant de constater que malgré la divergence religieuse entre l'Angleterre protestante et la France catholique, on citait les noms de quelques livres religieux anglais. Sans doute la plupart de ces œuvres étaient des traités généraux de religion tels que les *Pensées par rapport à une vie vertueuse et chrestienne*¹, la *Pratique des vertus chrestiennes*², l'*Habitude de la vertu, et de l'Obéissance requise par l'Evangile pour estre en état de salut*³, le *Traité de la Trinité*⁴, de Clarke, l'*Histoire des Juifs*⁵, de Prideaux. Mais on trouve aussi deux histoires du protestantisme : l'*Histoire de la Réformation d'Angleterre*⁶ de Burnet⁷, et l'*Histoire de la Non-Conformité*⁸. Peut-être la différence de religion piquait-elle la curiosité des Français.

La littérature. — Ce n'est qu'en 1705 qu'on trouve dans le *Mercure Galant* la première critique de la littérature anglaise, mais elle est insignifiante; une courte appréciation des *Œuvres mêlées* du Duc de Buckingham : « Les pièces de Poésie qui sont dans ce volume, font honneur à ceux qui en sont les auteurs; on remarque néanmoins qu'elles sont dans le goût anglois, et

1. *M. G.*, oct. 1705, p. 102.

2. *Mercure*, janv. 1723, p. 118.

3. *M. G.*, oct. 1705, p. 102.

4. *Nouveau Mercure*, juin 1719, p. 122. Clarke (Samuel), 1675-1729, pasteur et philosophe célèbre. Il écrivit de nombreux traités pour répondre aux arguments de Hobbes et Spinoza contre l'existence de Dieu. Il défendit également la philosophie newtonienne contre Leibnitz.

5. *Mercure*, oct. 1721, p. 114.

6. *M. G. Affaires du Temps*, tome III, p. 66.

7. Burnet (Gilbert), 1643-1715, théologien et historien anglais. Il contribua à amener la révolution de 1688 et l'avènement au trône de Guillaume et Mary. L'*Histoire de la Réformation* est son ouvrage principal.

8. *M. G.*, août 1705, p. 59.

que par conséquent elles ne sont pas exemptes des défauts que l'on reproche aux Poètes de cette nation¹. » Comme introduction à la littérature anglaise, cette phrase semble impliquer que son plus grand défaut est d'être anglaise. Quatre années plus tard se trouve citée une notice d'une traduction française des épigrammes d'Owen². Le traducteur, Le Brun, remarque qu' « Owen étoit l'homme de son temps qui avoit le plus d'esprit, on peut l'appeler le Marcial moderne... La sagacité et la vivacité qui composent le caractère du bon esprit accompagnoient toujours le sien. Il sut réunir ensemble la solidité, l'agrément et la science. Son style est aisé, pur, simple, précis et naturel³... » Ce sont là des louanges sans réserve qui s'adressent à un auteur anglais, mais il écrivait en latin.

Cette critique suffit au *Mercure Galant* jusqu'en 1715, date où l'on trouve un article intitulé : *Parallèle de deux Tragédies nouvelles dont la mort de Caton est le sujet; l'une est angloise de M. Addison, l'autre françoise de M. Deschamps*⁴. En réponse à l'opinion de Dacier qui avait décidé « qu'il ne faut pas attendre des Anglois une bonne tragédie », l'auteur défend le théâtre anglais en disant que « s'il avait pénétré le génie Anglois, il seroit convaincu qu'il n'y a pas peut-être de Nation

1. *M. G.*, août 1705, p. 56.

2. Owen (John), vers 1560-1622, auteur d'épigrammes latines assez connues. Il a laissé aussi des imitations de Martial qui ne manquent pas d'esprit.

3. *M. G.*, oct. 1709, p. 159.

4. *M. G.*, mars 1715, p. 62. Deschamps (F. Michel Charles), littérateur français. Il a produit quelques tragédies médiocres, et un poème.

plus capable de donner aux pièces de théâtre le terrible des pièces grecques; d'ailleurs la Langue Angloise a une force, une abondance, une liberté qui convient au Théâtre; il faudra, je l'avoue, que les Anglois captivent un peu leur imagination fougueuse sous le joug des règles, qu'ils ne se permettent plus de métaphores outrées, qu'ils prennent garde de tomber dans certaines bassesses que les Poètes Grecs n'ont pas assez évitées; qu'ils se défassent des idées romanesques : s'ils parviennent à se corriger de ces défauts, et ils y parviendront, le Théâtre Anglois égalera le Théâtre François; il ne l'a pas encore égalé, souffrez que je le dise, souffrez même que je le prouve par un Parallèle du Caton Anglois de M. Addison et du Caton de M. Deschamps. » Le critique fait ensuite une comparaison des deux tragédies d'une manière très claire en montrant la structure des deux pièces, en étudiant le portrait de Caton, et il établit un parallèle entre les beaux endroits des deux ouvrages. Il reproche à Addison de n'avoir pas suivi les règles des unités, mais il loue plusieurs détails de la pièce anglaise tout en signalant qu'elle est inférieure à la pièce française.

Le *Nouveau Mercure* qui succède au *Mercure Galant* en janvier 1717, et son propre successeur, le *Mercure* (juin 1721-1723), accordent plus de place à la littérature anglaise que ne l'avait fait leur prédécesseur. En décembre 1718, on trouve une traduction de trente pages de la première partie de la préface de l'*Homère* de Pope¹

1. Pope (Alexander), 1688-1744, poète anglais célèbre. Délicat de santé, instruit par des tuteurs, Pope était de caractère difficile, et il eut des

et deux mois plus tard celle du *Discours sur la Poésie Pastorale*, qui est en tête des *Eglogues* du même auteur. Son génie plus régulier que celui des autres écrivains de sa nation était plus compréhensible aux Français et plus en accord avec leur goût. Le *Nouveau Mercure* introduit un autre genre littéraire anglais avec la traduction en septembre 1719 de quelques passages du *Causeur* de Steele¹. Le traducteur les présente timidement avec des excuses et des explications des singularités qu'il y rencontre.

« Vous allez trouver de longues phrases, des expressions hasardées, et peut-être des Anglicismes. Ce n'est pas tout, la manière de penser vous paraîtra même bizarre. Vous serez choqué de l'Original et de la Traduction à moins que vous ne vous prêtiez à tout ce que je m'en vais vous dire. »

« L'Auteur, qui est M. le Chevalier Steele, celui à qui nous devons le *Spectateur*, se donne ici pour un vieux Astrologue.. Le stile du *Causeur* est tissu d'expressions fortes et chargées, avec des mots hazardez même en Anglois, la plus libre de toutes les Langues. Il ne faut pas aussi vous déguiser que tout cela a très-bien réussi en Angleterre et que si ma Traduction n'est pas goûtée en France, ce ne sera pas une véritable Traduction. »

Ces réserves ne devraient pas nous surprendre; des louanges seraient plus surprenantes de la part d'un Français du début du XVIII^e siècle, qui, nourri de clas-

discussions retentissantes avec beaucoup d'écrivains de son temps. Mais sa facilité, son style correct et parfois brillant, son esprit, le mirent au tout premier rang et il exerça sur son temps une réelle suprématie littéraire. *L'Essai sur l'homme* est probablement son chef-d'œuvre.

1. Steele (Sir Richard), 1671-1729, littérateur anglais. Soldat, puis officier, il commença sa carrière littéraire par des comédies; puis il publia le *Tatler*, une série d'essais politiques où il eut pour collaborateur Addison. Ils éditérent en commun le fameux *Spectateur* (1711-1712) auquel ils doivent leur réputation.

sicisme, serait naturellement choqué par les hardiesses et les familiarités de pensée et de style qui existent dans le *Causeur*.

Une traduction de *Robinson Crusoë* parut en 1720 à Amsterdam. La même année, le *Mercur*¹ en donne de longs extraits, qu'il accompagne d'une critique assez favorable. « Je l'ay lû avec beaucoup de plaisir, écrit l'auteur de l'article, et je vous envoie l'extrait que j'en ay fait, pour vous exciter à en faire de pareils dans la suite... Ce livre a été extrêmement goûté en Angleterre; il n'y a pas lieu de s'en étonner, on n'a jamais vu dans la vie d'un seul homme tant d'aventures surprenantes. L'éditeur de cette traduction a cependant trop d'intégrité pour vouloir assurer le Public qu'il lui donne une Histoire véritable; il se contente de dire qu'il trouve la chose très probable². »

En 1722, on trouve l'annonce d'une traduction française d'un *Recueil de Pièces sérieuses, comiques et burlesques* de Swift³, mais sans commentaire.

En 1722, on revient au théâtre anglais, dont il a été question sept ans plus tôt dans l'article sur le *Caton* d'Addison et celui de Deschamps. Il y a quatre articles anonymes consacrés à ce thème, deux de l'année 1722 et deux de l'année suivante. L'auteur du premier article⁴ constate d'abord l'ignorance presque totale du

1. *Nouveau Mercure*, sept. 1719, p. 71.

2. *N. M.*, août 1720, p. 80.

3. Swift (Jonathan), 1667-1745, fameux pasteur, poète et écrivain satirique anglais. Ses meilleurs ouvrages sont les *Voyages de Gulliver*, le *Conte du Tonneau*, la *Prophétie de Windsor*, et les *Lettres du drapier*. Par ce dernier ouvrage et par de nombreux pamphlets très habiles, il exerça une influence considérable sur la politique du jour.

4. *Mercur*, avril 1722, p. 120.

théâtre anglais de la part des Français; tandis que le contraire n'est pas vrai : les Anglais connaissent le théâtre français, au point même de le plagier sans scrupule. Il cite ensuite une lettre de Jeremy Collier¹, puritain anglais qui appelle les spectacles anglais une « école de libertinage et d'athéisme dont l'audace est soutenue par les applaudissemens (sic) et par la faveur de tout Londres... L'opiniâtreté de nos Poètes et la licence dans leurs désordres est incorrigible... il semble qu'ils sont résolus de subjuguier à quelque prix que ce puisse être la Religion et les mœurs, et d'établir l'athéisme et le libertinage. » Là-dessus le critique du *Mercur*e fait cette remarque que « le lecteur judicieux et réglé comparera sans doute avec plaisir la retenue et la modestie de nos spectacles avec la licence condamnable de ceux de nos voisins. » L'auteur de l'article nomme ensuite les principaux dramaturges de l'Angleterre. Shakespeare est le premier dont il parle et il ne le loue guère. « Shakespeare passe pour le plus ancien. On joue encore plusieurs de ses Pièces. Il avoit beaucoup de génie, peu d'art et fort peu de sçavoir. Dans ses Poèmes souvent le Héros est enfant au premier Acte et Barbon au dernier. La Scène est quelquefois en France, ensuite

1. Collier (Jeremy), 1650-1726, évêque anglais, très célèbre de son vivant. Il resta fidèle à Jacques II lors de la révolution de 1688 et en raison des sentiments hostiles à Guillaume d'Orange qu'il avait exprimés ouvertement, il fut mis en prison pendant quelques mois. En 1696, il dut quitter le royaume pour avoir absous deux condamnés à mort, accusés d'avoir comploté la mort du roi. Il est l'auteur de nombreux essais, d'une *Histoire ecclésiastique de l'Angleterre*, et du *Short View of the Immorality and Profaneness of the English Stage*, qui a soulevé de vives protestations chez les dramaturges, mais que Collier a défendu en de nombreuses additions. Ce livre a été pour beaucoup dans la réformation des mœurs sur la scène anglaise.

en Angleterre et après en Espagne. Dans ces derniers tems, de bons Poètes ont retouché quelques Pièces de cet Auteur et les ont produites sur le Théâtre avec succès.» Il est intéressant de rencontrer ce jugement sur Shakespeare à la date de 1722, plusieurs années avant l'article sur la tragédie des *Lettres anglaises* de Voltaire, où l'on trouve une appréciation semblable sur ce même auteur. « Il avait un génie plein de force et de fécondité, de naturel et de sublime, sans la moindre étincelle de bon goût et sans la moindre connaissance des règles¹. » Il faut noter, d'ailleurs, que le *Journal Littéraire de La Haye*, en 1717, consacre plusieurs pages à Shakespeare où il porte sur *Hamlet* et *Othello* un jugement assez étendu qui a beaucoup de rapport avec la page que nous venons de citer du *Mercur* et avec l'opinion de Voltaire². Le *Mercur*, cependant, comptait vraisemblablement plus de lecteurs en France que le *Journal Littéraire de La Haye*.

Le critique trouve que Ben Johnson (sic) « est plus regulier et plus sçavant que Shakespeare ». Il ne fait que nommer Beaumont³ et Fletcher⁴. Mais Dryden reçoit quelques louanges mêlées, il est vrai, de réserves. « Dryden, le plus fameux Poète pour le Théâtre que les

1. Voltaire, *Lettres Philosophiques*, édition critique de Lanson, tome II, p. 79.

2. Lanson ne cite pas cet article comme une source de Voltaire.

3. Beaumont (Francis), 1585 (?) - 1615 ou 16, poète anglais, écrivit en collaboration avec Fletcher de nombreuses pièces dramatiques.

4. Fletcher (John), 1576-1625, écrivit en collaboration avec Francis Beaumont une quantité de pièces de théâtres, et en publia personnellement un nombre considérable d'autres. Il collabora aussi avec Ben Jonson et Middleton dans la *Veuve*. La tradition veut même qu'il ait travaillé en commun avec Shakespeare.

Anglois ayent eu sous la Regne de Charles II... a fait quantité de Tragédies et de Comédies qu'on re oit avec plaisir. C'est le plus correct pour le stile. Il est peu inventif, mais habile à s'approprier ce qu'il a pris ailleurs. Il est sujet à s'emporter grossièrement contre les François dans des Prologues, ou dans des Préfaces, quoiqu'il les pille visiblement et effrontément. Il s'enrichit aussi des dépouilles des Italiens et des Espagnols. En général on peut dire que les Anglois ont emprunté beaucoup de choses de ces derniers, principalement dans leurs Comédies, qui se ressentent du lieu de leur origine, car, généralement parlant, elles ne sont pas fort régulières, non plus que les Espagnols.» Steele « pille quelquefois les François, sans les nommer ». L'article cite ensuite les noms de quelques auteurs dramatiques anglais : Cyber¹ (sic), Wycherley, Shadwell², et Mlle Manley³. Puis il donne des renseignements techniques sur le théâtre anglais : les acteurs et les actrices, les places au théâtre, l'inspection des spectacles, et les noms des pièces qui ont eu le plus de succès. Le second article⁴ commence par des détails semblables: une description des deux théâtres de Londres,

1. Cibber (Colley), 1671-1757, poète lauréat de George II. Il joua dans plusieurs de ses propres pièces avec succès.

2. Shadwell (Thomas), 1640-1692, poète anglais. Il était lié aux plus beaux esprits du jour : Dryden, Otway, Rochester, etc. Ses poèmes dramatiques le rendirent vite célèbre et il succéda à Dryden comme poète-lauréat.

3. Manley (Mary de la Rivière), 1672 (?) - 1724, femme auteur anglaise. Elle obtint un premier succès avec son *Auguste infortuné*, mais ses *Memoirs of the new Atlantis*, peinture des mœurs de la cour, causèrent beaucoup de scandale, et elle se vit de ce fait privée de sa liberté pendant quelque temps. Elle succéda à Swift comme rédacteur de l'*Examiner*.

4. *Mercur*, juin 1722, p. 127.

la disposition des places, les deux troupes de comédiens, et une description de la salle de l'opéra. La question de l'immoralité du théâtre anglais est mentionnée encore, suivie d'une courte critique de la structure des pièces anglaises: « Les trois unités sont presque toujours mal observées par les Poètes Anglois. L'action est souvent double... Des semaines entières ne suffiront pas à nouër une intrigue d'une pièce angloise... Il est vrai que Dryden et quelques autres Anglois se justifient là-dessus : ils prétendent que les libertez qu'ils prennent pour plaire davantage, sont préférables aux règles ennuyeuses que quelques poètes se font une loi d'observer. » L'auteur cite encore une fois Collier qui dénonce l'immoralité du théâtre anglais qui « met le vice en honneur et l'établit en la place de la vertu. » L'article se termine par une citation des *Reflexions Critiques* de l'Abbé Dubos¹ dans laquelle la déclamation tragique sur la scène anglaise est prise à partie. « Le pathétique de la déclamation tragique en Angleterre, consiste en des tons furieux un maintien ou morne ou effaré, et dans des gestes de forcenez. Les Acteurs de la Scène Tragique sont dispensés de toute noblesse dans leur geste, de mesure dans leur prononciation, de dignité dans leur maintien, et de décence dans leurs démarches. Il suffit qu'ils fassent parade d'une morgue bien noire et bien sombre, ou qu'ils paroissent livrez à des transports de fu-

1. Dubos (l'abbé J.-B.), 1670-1742, historien et littérateur français, célèbre notamment par ses *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture* (1719-1740) et son *Histoire de l'établissement de la monarchie française en Gaule*. Il a traduit en outre le *Caton* d'Addison.

reur qui les fassent extravaguer. Sur ce Théâtre il est permis à Jules César de s'arracher les cheveux, ainsi que feroit un homme de la lie du Peuple, pour exprimer sa colère. Alexandre pour mieux marquer son emportement y peut frapper du pied, action que nous ne permettons pas aux Ecoliers qui jouënt la Tragédie dans nos Collèges. »

La première partie du troisième article¹ est composée de citations de Saint-Evremond qui renferment une appréciation sur la Comédie. Celui-ci remarque qu'« il n'y en a point qui se conforment plus à celle des anciens pour ce qui regarde les mœurs. Ce n'est point, ajoute-t-il, une pure galanterie, pleine d'aventures et de discours amoureux, comme en Espagne et en France : c'est la représentation de la vie ordinaire selon la diversité des humeurs, et les différens caracteres des hommes. » Il dit ensuite que « les Anglois creusent trop un sujet au lieu que les François d'ordinaire n'approfondissent pas assez... » Il soutient que les comédies anglaises « ne sont pas moins belles, ni moins agréables, pour n'être pas si régulières, ni si excellentes que celles-ci (les comédies françaises). » Suit une citation du *Théâtre François* de Chappuzeau² qui traite également de la valeur de la comédie anglaise. « Les Anglois sont de très bons Comédiens pour leur nation... ni eux ni leurs Poètes ne se piquent pas fort de s'attacher aux règles de la Poétique. Dans une même

1. *Mercure*, mai 1723, p. 970. Cf. les *Œuvres* de Saint-Evremond.

2. Chappuzeau (Samuel), 1625-1701, littérateur français. Il voyagea beaucoup, gagnant sa vie à l'aide de leçons. Il a beaucoup écrit et souvent assez mal : son *Théâtre français* est la seule œuvre de lui qui compte.

pièce ils font rire et pleurer... la Comédie Angloise... a cependant des charmes puissans. » Le *Journal littéraire de La Haye* cité à ce même sujet est plus dur et affirme que ces comédies « ne sont que des Farces pleines d'esprit ». Une autre citation de Collier amène inévitablement une nouvelle condamnation de l'immoralité du théâtre anglais, et cette opinion est confirmée encore par un article du *Spectateur* anglais du même ton. L'article se termine par un aperçu des pièces de plusieurs auteurs anglais : Thomas Heywood¹, Shadwell, George Etherege², Lee³, Wycherley⁴, Rochester⁵, Forgubar. Le dernier⁶ de ces quatre articles sur le théâtre anglais est presque une répétition du troisième : il commence par une longue citation de Saint-Evremond sur la comédie anglaise, suivie de remarques sur l'obscénité des mœurs au théâtre et il aboutit également à des indications sur les auteurs et les pièces; ces quatre articles sont mal construits, sans plan cohé-

1. Heywood (Thomas), acteur et écrivain anglais du temps d'Elizabeth, de Jacques I^{er} et de Charles I^{er}. Il ne nous reste que 24 de ses 220 pièces.

2. Etherege (Sir George), 1636(?) - 1790(?), étudia le droit, mais il l'abandonna bientôt pour la littérature, et composa plusieurs comédies qui eurent un grand succès.

3. Lee (Nathaniel), 1655(?) - 1692, poète dramatique anglais. Très dissipé de mœurs, il échoua comme acteur, mais réussit assez bien comme auteur dramatique, malgré la verbosité et le manque d'imagination de ses pièces.

4. Wycherly (William), 1640-1715, dramaturge anglais. Tout jeune, il passa plusieurs années à la cour du duc de Montausier. Retourné en Angleterre, il devint un des favoris de Charles II et l'ami de Buckingham.

5. Rochester (John Wilmot, comte de), 1647-1680, courtisan anglais de beaucoup d'esprit, un des favoris de Charles II, mais débauché et ivrogne. Ses chansons, ses satires, et en particulier ses vers sur *Rien*, marquent de la finesse et du goût en dépit de leur caractère licencieux et extravagant.

6. Le *Mercure*, août 1723, p. 360.

rent, avec des répétitions inutiles et ils ne sont guère qu'une compilation de citations de différents auteurs de valeur inégale. Mais si on ne considère que leur longueur, ce fait seul indique l'importance qu'on attachait au sujet. Et en somme, même mal présentés comme ils le sont, ils traitent le sujet d'une manière développée; les lecteurs français ont eu ainsi une idée assez complète du théâtre anglais. Certaines caractéristiques en sont peut-être trop soulignées, comme, par exemple, l'immoralité des spectacles; au moins un élément important, la tragédie, est à peine mentionné; les jugements portés sur les différents dramaturges ne sont pas très justes selon le point de vue moderne, mais l'idée générale qu'on tire de l'ensemble des quatre articles n'est pas trop fausse; car si la quantité des citations tirées de critiques français ou étrangers implique l'insuffisance de la documentation prise aux sources elles-mêmes, par contre, leur variété prouve aussi un souci d'impartialité de la part de l'auteur ou des auteurs de ces articles.

Le *Mercure* devient le *Mercure de France* au commencement de l'année 1724 et la première période est ainsi terminée. Nous avons constaté qu'au début de la publication s'écoulaient trente ans de suspicion et d'inimitié entre la France et l'Angleterre, durant lesquels la plupart des Français évitaient tout ce qui était anglais, y compris les livres. Ils faisaient exception pour quelques œuvres scientifiques et philosophiques, qui n'avaient presque pas de caractère national, et pour les ouvrages historiques et religieux, d'intérêt

général, et qui faisaient connaître un peu la puissance et les possibilités d'action de cette nation rivale. Si elle était « farouche et inconstante¹ », raison de plus pour savoir ce qu'elle faisait. Ainsi le *Mercure Galant* consacre de longs articles aux affaires politiques de l'Angleterre, articles inspirés non par un intérêt amical, mais par un esprit de précaution. A partir de 1700, les sentiments des deux pays, l'un envers l'autre, deviennent moins hostiles et les annonces des livres anglais et les articles sur la vie intellectuelle en Angleterre sont relativement plus nombreux. Il convient d'ajouter « relativement », parce que l'étendue de ces articles n'est pas encore très considérable; dans les 666 tomes qui composent le *Mercure Galant*, le *Nouveau Mercure Galant*, le *Nouveau Mercure* et le *Mercure*, entre 1672 et 1724, il y a, à part les articles sur les affaires politiques, à peu près 230 pages sur l'Angleterre.

Le premier article sur la littérature anglaise paraît en 1705 et jusqu'à la fin de 1723, on rencontre en tout une douzaine d'articles consacrés à ce sujet, dont les plus importants sont les quatre sur le théâtre anglais. En somme, les lecteurs du *Mercure* de cette première période ont été à peine initiés à la connaissance des formes les plus importantes de l'activité intellectuelle en Angleterre : science, philosophie, histoire, religion, et littérature. Il reste à étudier comment le *Mercure de France* va poursuivre cette initiation en l'élargissant.

1. *Extraordinaire du Mercure Galant*, 1693, p. 149.

CHAPITRE II

Le Mercure de France : I (1724-1756)

L'activité scientifique et philosophique.

Le *Mercure de France* qui, à la différence du *Mercure Galant*, met au premier plan la satisfaction des goûts intellectuels de ses lecteurs sans pourtant sacrifier leur divertissement, recourt souvent à l'Angleterre pour y découvrir la matière de ses articles littéraires, historiques, philosophiques. Tout de suite, en 1724, il consacre une quinzaine de pages à l'Angleterre, et ce chiffre augmente, graduellement, pour atteindre quarante pages en 1729, et quatre-vingts en 1755, l'année qui précéda la guerre de Sept Ans. Cet intérêt croissant se porte sur toutes espèces de matières : science, philosophie, religion, histoire, littérature, et faits divers ; toutes traitées par le *Mercure Galant* mais jamais étudiées à fond ni suivies dans leur développement, tandis que le *Mercure de France* laisse apparaître un désir défini d'être au courant de la vie intellectuelle de l'Angleterre.

C'est peut-être dans le domaine de la science qu'il trouve d'abord le plus à intéresser ses lecteurs. Dans

les 22 premières années de l'existence du *Mercur de France*, l'activité scientifique anglaise se trouve mentionnée, en moyenne, un peu plus d'une fois par mois; en tout plus de 300 fois, chiffre qui indique mieux qu'un intérêt passager de la part du *Mercur* et de ses lecteurs. En France, les savants, encore sous l'influence de Descartes, s'adonnaient à des déductions scientifiques, qui leur permettaient de faire de magnifiques conjectures mais qui ne favorisaient pas les découvertes pratiques; tandis qu'en Angleterre on poursuivait la science par la méthode expérimentale, d'où découlaient des découvertes intéressantes. Nous verrons au cours de la période que nous traitons, une série d'articles sur Descartes et Newton, qui font voir jusqu'à quel point les idées anglaises avaient pénétré en France et comment on commençait à se convertir au Newtonisme. Mais déjà, dès son début, le *Mercur de France* s'intéressait à la science en Angleterre, car l'Angleterre avait acquis la réputation d'être le pays par excellence où l'on honorait la science et où la science faisait beaucoup de progrès¹.

Le *Mercur de France* citait presque toutes les branches de la science anglaise : physique, chimie, astronomie, botanique, histoire naturelle, et médecine; mais la médecine prédominait, surtout au commencement.

La médecine. — Il est fait allusion à l'activité médicale anglaise 130 fois entre 1724 et 1756, et l'on peut ainsi

1. Cf. Fontenelle, *Eloges historiques des Académiciens*, Paris, 1742, tome II, p. 353; p. 355; et Voltaire, *Lettres Philosophiques*.

suivre dans les pages de la revue l'infiltration progressive de la médecine anglaise en France pendant cette période. Beaucoup plus que les médecins français, leurs confrères anglais estimaient la chirurgie, étudiaient l'anatomie, et faisaient toutes sortes d'expériences pratiques concernant le traitement des maladies. Ces méthodes et les connaissances et découvertes qui en résultaient entraient peu à peu en France. Comme nous l'avons déjà remarqué¹, on avait introduit en Angleterre l'insertion de la petite vérole. Cette pratique intéressait les médecins français, qui cependant ne l'avaient pas encore essayée. Le *Mercur de France* en parle à plusieurs reprises en soulignant les résultats des insertions et en discutant leur valeur dont on doutait encore. Cependant, en 1775, il donne un long article d'un médecin français qui avait visité l'Angleterre précisément pour consulter les médecins anglais sur les inoculations et pour étudier la manière de les faire, qu'il décrit en détail, en préconisant leur adoption en France.

D'autres pratiques anglaises ont été plus vite adoptées. En 1724, on annonce la traduction française d'un livre anglais sur une nouvelle manière de faire l'opération de la taille et on reparle de cette opération à plusieurs reprises. Un chirurgien français, François Morand², qui contribua à fonder l'Académie de chi-

1. Chap. I, p. 13.

2. Morand (Sauveur François), 1697-1773, chirurgien français. Il se distingua très jeune par son habileté opératoire, et ses connaissances en anatomie; il était membre de la plupart des sociétés savantes d'Europe, et chirurgien-chef de l'hôpital de la Charité à Paris.

rurgie, déclare, dans une lettre de décembre 1729, que la méthode anglaise a obtenu le plus de résultats et que c'est la meilleure. En mai 1730, on l'essaya sur cinq malades à l'Hôpital de la Charité à Paris, avec succès. En 1731, Morand lut une dissertation à ce sujet à l'Académie Royale des Sciences, et de temps en temps le *Mercur de France* rapporte le succès d'opérations faites selon cette méthode. En juin 1739, on annonce un livre qui discute la valeur d'une pratique pour dissoudre la pierre que Mlle Stephens avait introduite en Angleterre. Cette discussion se poursuivit également en France. Le *Mercur de France* publie en février 1740 une lettre sur cette question et en juin de la même année un article de 6 pages. Il annonce en mai 1744 un second livre anglais sur la dissolution de la pierre, et un troisième sur le même sujet en juin 1749. Par contre une autre découverte importante d'un Anglais semble n'avoir suscité aucun mouvement d'opinion en France. En mai 1726¹, en effet, un article expose le « Système d'un Médecin anglais sur la cause de toutes espèces de maladies, avec les surprenantes configurations des différentes espèces de petits insectes qu'on voit par le moyen d'un bon Microscope, dans le sang, et dans les urines des différens malades, et même de tous ceux qui doivent le devenir. » Quoique le *Mercur* trouve le « système » absurde, il décrit les « découvertes » du médecin anglais et rapporte son explication de la communication des maladies par

1. *Mercur de France*, mai 1726, p. 964.

ces « petits insectes »; et un second article sur ce « système¹ » décrit la manière de guérir les maladies par l'administration d'un minéral ou d'une plante convenable qui produirait d'autres petits insectes qui iraient « par le moyen des veines et des artères, presque à toutes nos extremitez, combattre et tuer les petits animaux qui nous incommodent ». Cette découverte de la bactérie, qui semble découler des recherches du naturaliste hollandais Leeuwenhoeck², était importante, mais le *Mercure* en parle comme d'un conte de fée et elle ne fut pas davantage discutée.

A partir de 1736, le *Mercure* annonce plusieurs ouvrages anglais sur l'anatomie et les maladies des yeux. En juin 1737, on parle d'un docteur Taylor³, oculiste du Roi de la Grande-Bretagne, qui, dit-on, « ôte les cataractes de toutes les espèces, en tout temps, et sans douleur ni risque. La quantité de monde que ce Docteur attire chez luy est si extraordinaire qu'on y compte quelque fois jusqu'à cinq cent personnes; et il paroît une liste qu'il a donnée depuis peu au public, qui marque qu'en six mois il a rétabli la vûe à plus de deux mille personnes, par sa nouvelle méthode de traiter et de guérir ces maladies⁴. » Cette citation marque assez bien le tour pratique des préoccupations des rédacteurs de la revue.

1. *Mercure de France*., juin 1727, t. II, p. 1390.

2. Leeuwenhoeck (Antoine de), 1632-1723, naturaliste hollandais éminent. Il se distingua par ses recherches au microscope sur le sang, le cerveau et les nerfs.

3. Taylor (John), 1703(?) - 1766, savant anglais. Bibliothécaire et plus tard greffier de l'Université de Cambridge, il publia plusieurs éditions des classiques grecs et latins. Il s'adonna à l'étude du droit antique et publia les *Elements of civil Law* (1755).

4. *Mercure de France*, déc. 1736, t. II, p. 2929.

Ce caractère pratique des méthodes des médecins anglais est encore indiqué par les essais de nouveaux remèdes que rapporte le *Mercur de France*. En juin 1726¹, il annonce un *Traité des Vertus Médecinales de l'Eau commune où l'on fait voir qu'elle prévient et guérit une infinité de maladies*. En juillet 1728², il parle d'une lettre d'un Anglais touchant de « nouvelles expériences sur l'usage du bain froid, et des Observations qui peuvent servir à le rendre plus salulaire ». Un ouvrage sur ce même sujet est cité deux fois au cours de l'année 1734.

La même année une autre expérience intéressante est longuement décrite. Un laboureur ayant excité une vipère, « il s'en fit mordre à la main en deux endroits. A la deuxième morsure le sang vint, et le bras enfla. Aussitôt on lava la playe avec de l'huile, et dans le temps qu'il tomba en foiblesse on lui donna quelques remèdes qui le firent revenir. Le sixième jour il se porta parfaitement bien, mais non pas disposé à recommencer. Si bien qu'à présent on a un remède qu'on regarde comme sûr, pour guérir en pareils cas. » Cette phrase pourrait passer pour ironique. Elle est au contraire fort sérieuse et témoigne du goût du temps pour le merveilleux scientifique.

En effet l'esprit de naïveté et de crédulité qui avait fait croire à la vertu de remèdes extraordinaires et à des panacées générales n'avait disparu ni en Angleterre ni en France, comme en témoignent les remarques faites par le *Mercur* en novembre 1734, à propos

1. *Mercur de France*, juin 1726, p. 1417.

2. *Ibid.*, juillet 1728, p. 1628.

d'un livre anglais, *Medecina Flagellata*. Le *Mercure* explique le but de l'auteur du livre : « Son intention est d'abolir ce qu'il appelle les abus de la Pratique Médicinale d'aujourd'hui, et de rétablir la simplicité de l'ancienne. Les Apoticaire... sont ici repris avec beaucoup de chaleur, on les accuse de vendre les Médicaments trop longtems gardez... de préparer fort mal ceux qui sont d'une bonne qualité, d'en augmenter de beaucoup le prix ; en un mot, de se mêler d'une Pratique qu'ils ne sçavent pas assez. Il reprend les Médecins avec la même liberté... On doit convenir que cet Auteur a les meilleures intentions du monde, mais il faut aussi avoüer qu'il a quelquefois des idées singulières. Entre les remèdes qu'on employe, et qu'il juge n'avoir aucune vertu, il compte le bezoard, les perles, l'or, l'or potable et fulminant, les Pilules *argento obductas*, les Pierres précieuses, la Salsepareille, la Mumie, les Parties molles des Animaux, la poudre de vipère, le Crane humain, les nids d'Hirondelle, la peau de Serpent, etc. » On aimerait savoir quels autres remèdes ainsi « employés » sont indiqués par le « et cætera ».

Mais la survivance de ces crédulités était attaquée par des œuvres d'un esprit tout à fait scientifique, dont beaucoup étaient anglaises. Ainsi en février 1749¹ le *Mercure* parle d'un livre du médecin anglais, Cheyne, *Méthode naturelle de guérir les maladies du corps et les déréglemens de l'esprit qui en dépendent*, dont la tra-

1. *Mercure de France*, février 1749, p. 144.

Cheyne (George), 1671-1743, médecin anglais, auteur de plusieurs ouvrages de médecine, de théologie et de philosophie.

duction devait être examinée par trois commissaires. En mai de la même année l'approbation officielle de cet ouvrage est notée. En mars 1754¹ le *Mercur de France* annonce les *Observations sur les Maladies des Armées dans les camps et dans les garnisons avec un traité sur les substances septiques et antiseptiques*; lu à la Société Royale par le Docteur Pringle².

L'annonce de tant d'ouvrages sur l'insertion de la petite vérole, sur l'opération de la taille, sur les opérations des yeux aussi bien que de livres sur les remèdes nouveaux font voir à quel degré les idées des chirurgiens et des médecins anglais pénétraient en France pendant cette période. Le caractère des remèdes expérimentés était parfois un peu étrange, l'esprit critique n'étant pas encore assez bien formé pour choisir avec certitude entre la science et la chimère. Cependant, et en Angleterre et en France, on était sur la bonne voie; peut-être était-on un peu plus avancé en Angleterre qu'en France, et la méthode expérimentale progressait chaque jour.

L'histoire naturelle. — Les sciences expérimentales gagnaient aussi du terrain dans une autre branche de la science : l'histoire naturelle. Au début de sa publication, le *Mercur de France* rapporte avec intérêt les noms de livres anglais qui traitent des animaux et des plantes et, dans la période 1724-1756, il est ques-

1. Mars 1754, p. 86.

2. Pringle (Sir John), 1707-1782, médecin anglais. L'ouvrage dont il est ici question était le fruit de son expérience médicale acquise pendant son service en Flandre comme médecin en chef de l'armée anglaise. Il devint ensuite médecin de la Reine Anne et, plus tard, de George III. Il fut élu enfin président de la Société royale de Londres en 1774.

tion de l'histoire naturelle anglaise une cinquantaine de fois. Un certain nombre de livres sont des traités généraux, tels que l'*Histoire des Quadrupèdes, des Oyseaux, des Poissons, des Insectes, des Plantes, des Fossiles, des Fontaines*, etc. qui fait partie d'un *Recueil de Lettres Philosophiques* publié à Londres en 1718, annoncé dans le *Mercure* en juin 1728¹. Le *Mercure* y relève quelques articles amusants : Les chauve-souris en hiver, — Un combat entre un tigre et trois dogues, etc. En octobre 1728, il annonce le *Voyage aux Isles de Madère, des Barbades, de Niève, de S. Christofle, et de la Jamaïque; avec l'Histoire naturelle des Herbes, des Arbres, des Quadrupèdes, des Poissons, des Oiseaux, des Reptiles, etc., de la dernière de ces Isles*, par Jean Sloane². Un des articles cités est assez étrange : « Dès la troisième page, le Lecteur curieux trouve à se satisfaire par la description de l'Arbre singulier de Mancenille, dont l'ombre seule est mortelle, quand on s'y endort, et dont le fruit, si charmant à la vue, fournit ainsi que le reste de la Plante un suc laiteux qui est le plus dangereux de tous les venins et dont les Sauvages empoisonnent leurs flèches. » La science là non plus ne s'était pas encore dé faite du merveilleux. On trouve dans le *Mercure* plusieurs autres *Histoires Naturelles* anglaises concernant diverses contrées : en juin

1. *Mercure de France*, juin 1728, t. II, p. 1407.

2. Sloane (Hans), 1660-1750, célèbre physicien et naturaliste anglais. Il fut successivement secrétaire de la Société royale, médecin en chef de l'armée, président du Collège des physiciens, médecin du roi, et président de la Société royale. La collection qu'il légua à l'Etat a constitué le noyau du *Brittish Museum*.

1729¹ *l'Histoire Naturelle de la Floride, de la Caroline et de l'Isle de Bahema*, par Marc Catesby, qu'on annonce encore en août 1735², et en juillet 1736; une autre *Histoire Naturelle de la Floride, de la Caroline et des Isles Lucayes* en juin 1735³, une *Histoire Naturelle de l'Isle de Barbade* par Griffith en décembre 1749⁴, et en février 1750⁵, et une *Description naturelle et historique des Isles de Scilly*, par Robert Heat en juin 1750⁶. On annonce par deux fois, en février 1735⁷, et en janvier 1740⁸, la publication d'une œuvre d'une portée plus générale: *Géographie Physique, ou Essai sur l'Histoire naturelle de la terre* par Woodward, traduit par Noguez. Mais le nombre de ces ouvrages généraux était surpassé de beaucoup par les traités spéciaux, parmi lesquels les ouvrages de botanique étaient les plus nombreux. Ainsi, en juillet 1728⁹, on annonce un *Essay de Botanique, où l'on traite de la structure des fleurs, de la struclification des Planles, des différentes méthodes de les réduire sous certaines classes; de leur génération, de leurs sexes, et de la manière dont la semence est impré-*

1. *Mercur de France*, juin 1729, t. II, p. 1395.

2. *Ibid.*, août 1735, p. 1794. Catesby (Mark), 1680(?) - 1749, naturaliste éminent. Ayant vécu en Virginie de 1712 à 1719, il retourna en Amérique en 1722 et y passa trois ans à examiner les plantes et les animaux du Sud.

3. *Mercur de France*, juin 1735, p. 1372.

4. *Ibid.*, décembre 1749, t. II, p. 155.

5. *Ibid.*, février 1750, p. 147.

6. *Ibid.*, juin 1750, t. II, p. 156.

7. *Ibid.*, février 1735, p. 310.

8. *Ibid.*, janvier 1740, p. 99. Woodward (John), 1665-1728, géologue, médecin et antiquaire anglais. Il fut professeur de médecine au collège de Gresham, membre de la Société royale et du Collège des médecins.

9. *Mercur de France*, juillet 1728, p. 1628. Blair (Patrick), mort vers 1728, botaniste, médecin et chirurgien écossais, connu surtout du public par sa description de la dissection d'un éléphant.

gnée; par Patrik Blair. A propos de cette œuvre, le *Mercur*e remarque que « la Botanique a été fort cultivée dans la Grande-Bretagne; elle y est parvenue à un haut degré de perfection. Le Docteur Grew est le premier qui ait découvert les deux sexes des Plantes, et l'on convient que si Morrison¹ n'a pas inventé la méthode de ranger les Plantes sous certaines classes, il l'a du moins rétablie. M. Blair a entrepris de travailler sur ces deux sujets, pour les rendre plus intelligibles. » On voit que ce qui attire ici l'attention du *Mercur*e c'est la valeur de la méthode introduite par les savants anglais dans la Botanique. En août 1728², on annonce un *Dictionnaire Botanique* par Richard Bradley et on commence à cette époque-là à parler beaucoup du jardinage en Angleterre. Ainsi en juillet 1728³, le *Mercur*e écrit: « On remarque que depuis quelque tems l'art de l'Agriculture et du Jardinage sont extrêmement cultivés en Angleterre ». En 1731 et 1732, on parle plusieurs fois de la Société des jardiniers du voisinage de Londres qui avaient publié un *Catalogue des Arbres, des Arbrisseaux, des Plantes et des Fleurs, tant étrangères que domestiques, qu'on élève pour vendre dans les Jardins proches de Londres* et dans les mêmes années il est question deux fois des *Nouvelles Découvertes Philosophiques*

1. Morison (Robert), 1620-1683. Fidèle au parti royaliste, il vécut en France après la guerre civile; il y devint surintendant des jardins du duc d'Orléans jusqu'en 1660. Rappelé en Angleterre par Charles II, il fut nommé médecin du roi, et professeur royal de botanique à Oxford. Il commença à rédiger un système de classification des plantes.

2. *Mercur*e de France, août 1728, p. 1824. Bradley (Richard), mort vers 1732, professeur de botanique à Cambridge; il a laissé quantité d'ouvrages sur le jardinage et l'agriculture.

3. *Mercur*e de France, juillet 1728, p. 1650.

et Pratiques concernant le Culture des Jardins, où on explique le mouvement de la Sève des Plantes, et leur Génération, par Richard Bradley, de la Société Royale. Ainsi, même à propos d'horticulture, les mêmes curiosités scientifiques s'affirment. L'article le plus important sur la botanique anglaise est publié en avril 1735 à propos de la traduction en français par Buffon, de la *Statique des Végétaux et l'Analyse de l'air* de Hales¹. Le *Mercur*e résume en détail l'ouvrage :

« Le premier Chapitre contient vingt Expériences très curieuses, sur la quantité de nourriture que les Arbres et les Plantes tirent à proportion de leurs racines et de leur surface; l'auteur, toujours le compas et la balance à la main, nous apprend comment et combien les Végétaux transpirent... Le second Chapitre contient treize Expériences sur la force que les Végétaux exercent pour tirer leur nourriture du sein de la terre et du milieu des airs... On a été longtemps sans soupçonner la circulation du sang, mais après cette grande découverte, l'analogie a d'abord fait croire à celle de la sève, à peine restoit-il quelques esprits plus sages qui continuoient d'en douter; notre auteur met ce point important bien près d'être décidé, et l'on peut dire que s'il n'a pas démontré la *non-circulation* de la sève, il en a dit assez pour faire douter extrêmement de la circulation, en sorte qu'il n'y a plus que l'inspection qui puisse être plus claire et plus convaincante que les raisons qu'il donne dans les sept Expériences du Chapitre quatre, contre la circulation de la sève. Dans le cinquième Chapitre, qui ne contient que deux Expériences, l'Auteur fait voir que les Plantes respirent; et de là il passe au sixième Chapitre, sans contredire le plus beau et le plus singulier de tout l'Ouvrage. C'est une Analyse Chymique et Statique de l'air... Cette partie de l'article, qui sort un peu du domaine de la bota-

1. Hales (Stephen), 1677-1761, célèbre physicien et naturaliste anglais. Il était pasteur, mais sans négliger ses devoirs religieux, il s'adonna aux études scientifiques. Il fit de nombreuses observations sur la sève des plantes, et inventa un appareil pour recueillir les gaz.

nique est cependant si importante qu'on ne doit pas l'omettre. Avant Hales « on n'avoit garde de soupçonner que l'air put exister dans ces corps sous une autre forme que celle d'un fluide élastique; c'est icy la plus brillante découverte de notre Auteur, il fait voir avec la dernière évidence que tous les corps, même les plus solides, contiennent de l'air, non-seulement dans leurs pores, mais dans *l'intimité* même de leurs parties constitutives, en sorte que cet air fait une portion de leur substance; dans plusieurs corps cette portion est très considérable... Il donne le résultat de cinquante-trois Expériences toutes sur différentes matières, dont il a tiré l'air... Il cherche ensuite à découvrir les effets de la flamme et de la respiration des animaux sur l'air, et il démontre qu'elles le détruisent et l'absorbent en grande quantité. »

Le critique termine l'article en donnant la traduction de Buffon et en renvoyant le lecteur à sa Préface. « Toute cette Préface, dit-il, mérite d'être lue. » Ainsi il semble avoir reconnu l'importance de cette préface du point de vue de la méthode scientifique, sans pourtant y insister autrement.

On trouve également cités plusieurs traités sur les oiseaux. En février 1728¹, où le *Mercure* annonce les *Mémoires Philosophiques de la Société Royale* pour 1716 parmi lesquels il se trouve un article sur la *Description de la langue et des autres parties du Piveri*, par Waller, et un autre sur l'*Histoire naturelle et Description du Phœnicopterus, avec cinq figures qui représentent la tête et la langue de ce bel Oyseau*, par Douglas. En mai

1. *Mercure de France*, février 1728, p. 336.

Waller (Edmund), 1605-1687, célèbre poète anglais. Membre du Parlement, il fut exilé pendant la dictature de Cromwell, mais celui-ci l'ayant gracié, il rentra en Angleterre, et après la mort de Cromwell, il fit encore partie du Parlement. Son œuvre poétique manque de profondeur, mais non d'élégance.

1732¹, on annonce une *Histoire Naturelle des Oiseaux* par Eleazar Albin et on la cite encore en octobre de la même année². En août 1735³, on mentionne une *Introduction à l'Histoire Naturelle des Pigeons domestiques* par Jean More, « qui fait remarquer les différentes espèces de Pigeons, qui jusqu'ici avoient échappées aux recherches des Curieux. » Comme on le voit, les rédacteurs du *Mercure* relèvent avec la même attention tout ce qui intéresse l'Histoire naturelle sans faire de distinction entre les ouvrages d'un caractère vraiment scientifique et les recueils de curiosités, parfois bien inattendues. Par exemple, tous ces ouvrages sont suivis en octobre 1737 par l'annonce d'un *Système singulier sur les Oiseaux de passage*, qui explique qu'ils vont dans la lune ! Le *Mercure* y consacre neuf pages d'un parfait sérieux.

On trouve aussi plusieurs ouvrages anglais cités dans le *Mercure de France*, sur les insectes. En janvier 1726⁴, et encore en juillet 1730⁵, on annonce l'*Histoire Naturelle des Insectes de l'Angleterre* par Eleazar Albin. En 1730, le *Mercure* y consacre un article intéressant. « L'Auteur

1. *Mercure de France*, mai 1732, p. 961. Albin (Eléazar) dessinateur et peintre d'histoire naturelle, auteur de plusieurs ouvrages sur les insectes, les oiseaux et les poissons.

2. *Mercure de France*, octobre 1732, p. 2205.

3. *Ibid.*, août 1735, p. 1812. Morus ou More (Thomas), 1480-1535, célèbre homme d'Etat et écrivain anglais. Successivement sous-shériff de la cité de Londres, membre du Parlement, membre du Conseil privé d'Henri VIII, envoyé diplomatique en France et en Flandre, trésorier de la Couronne, chancelier de Lancastre, speaker du Parlement et chancelier de l'Echiquier, tous ces honneurs aboutirent à la mort sur l'échafaud, consécutive à son refus de reconnaître Henri VIII comme chef de l'église. Auteur de plusieurs ouvrages, son *Utopie* le place parmi les humanistes les plus éminents de la Renaissance.

4. *Ibid.*, janvier 1726, p. 114.

5. *Ibid.*, juillet 1730, p. 1607.

observe que ceux qui ont travaillé avant lui sur le même sujet n'ont pas assez souvent jeté les yeux sur leurs modèles, ou qu'ils ont affecté de surpasser la nature. Ce sont deux défauts que M. Albin a soigneusement évités. Dans ses descriptions il s'est contenté de rapporter les faits avec toute l'exactitude possible... Les couleurs des Insectes et particulièrement des Papillons ressemblent à une poussière; mais si on les examine avec un Microscope, on voit que les particules de ces couleurs sont tout autant de vraies plusmes, placées dans l'aile, d'une manière exacte et régulière. » Il est curieux de voir cet artiste (car il gravait et enlumina lui-même les dessins pour son œuvre), apporter plus de conscience scientifique dans l'observation de la nature que ne le faisaient beaucoup de soi-disant savants. Il est aussi à noter que le *Mercur*, en relevant ce passage, souligne son intérêt au point de vue du développement de la méthode scientifique. Mais un autre passage témoigne, et de la part d'Albin et de celle du *Mercur*, d'une disposition d'esprit moins scientifique. « L'auteur admire avec raison l'Être suprême, qui a donné à ces petites créatures un instinct capable de les diriger dans toutes les choses nécessaires pour leur conservation et pour la propagation de leur espèce... L'auteur conclut que les Insectes ne sont pas l'effet du hasard, ou d'une matière corrompue, mais l'ouvrage d'une Puissance infinie. » La science était encore, on voit, sous la domination de la théologie¹.

1. Le *Mercur* annonce également plusieurs fois la *Théologie Physique* et la *Théologie Astronomique* de Derham, qui ont comme but de prouver l'existence de Dieu par les merveilles de la nature.

Derham (William), 1657-1735, ministre et philosophe anglais, observateur minutieux de la nature qu'il a décrite dans ses ouvrages.

En février 1730¹, on annonce un *Traité sur l'origine, la nature, et la propagation des Punaises* par Southall et en juin 1744 une œuvre plus importante, l'*Essai sur l'Histoire naturelle des Polypes* par Henry Baker². En janvier 1745³, le *Mercure* consacre une vingtaine de pages à ce livre, pour rendre compte de son contenu. L'œuvre de Trembley⁴, *Mémoires pour servir à l'histoire d'un genre de Polypes d'eau douce, à bras en forme de cornes* qui avait également paru en 1744, avait fait sensation chez les savants et c'est la raison pour laquelle on accueillait si volontiers l'ouvrage de Baker sur les Polypes. L'intérêt pour les insectes persiste, et en juin 1749⁵, on annonce un Programme d'une *Histoire naturelle des Insectes* « qu'on nomme, suivant leurs divers états, Chenilles, Chrysalides et Papillons », par Wilks. Cette classification laisse entrevoir une fois de plus les préoccupations nouvelles de la science : on préfère maintenant étudier la physiologie et le développement des insectes plutôt que de présenter comme on le faisait si volontiers au début du siècle des descriptions vagues ou accompagnées de dessins peu fidèles à la nature.

Cet intérêt nouveau qu'on portait à la physiologie

1. *Mercure de France*, février 1730, p. 361.

2. Baker (Henry), 1703-1774, naturaliste anglais, membre de la Royal Society, connu surtout pour son *Microscope made easy* (1743). Il a également composé quelques poèmes. Il s'occupa enfin de l'enseignement des sourds-muets.

3. *Ibid.*, janvier 1745, p. 123.

4. Trembley (Abraham), 1700-1784, naturaliste suisse. Ayant fait de très bonnes études, il était précepteur quand il remarqua pour la première fois le polype à bras, qu'il passa quatre ans à observer. Ses découvertes sur le sujet lui assurèrent une réputation durable.

5. *Mercure de France*, juin 1749, t. II, p. 139.

des insectes résultait en grande partie de l'emploi généralisé du microscope, qui permettait de les examiner minutieusement. En juin 1750¹, le *Mercur*e annonce les *Nouvelles Découvertes faites avec le Microscope* par Needham, traduit de l'anglais, avec un Mémoire sur les polypes à bouquets et sur ceux en entonnoir par Trembley. Le même livre est discuté en décembre de la même année²: « De toutes les découvertes que le Microscope nous a mis à portée de faire, on peut assurer qu'il n'y en a point de plus curieuses que celles qui se trouvent dans cet ouvrage. » En novembre 1754, le *Mercur*e annonce le *Microscope mis à la portée de tout le monde* « ou description, calcul, et explication de la nature, de l'usage et de la force des meilleurs microscopes; avec les méthodes nécessaires pour préparer, appliquer, considérer, et conserver toutes sortes d'objets, et les précautions à prendre pour les examiner avec soin; le détail des découvertes les plus surprenantes, faites par le moyen du microscope, et un grand nombre d'expériences et observations nouvelles sur plusieurs sujets intéressants », traduit de l'anglais de Henry Baker, l'auteur du livre sur les polypes. La traduction d'un livre sur le microscope montre qu'on attachait grande importance au sujet et offre un témoignage de plus du développement de la méthode expérimentale.

1. *Mercur*e de France, juin 1750, p. 160. Needham (John Tuberville), 1713-1718, naturaliste anglais. Il entra dans les ordres mais se consacra aussi à l'étude des sciences et devint professeur. Il fut nommé directeur de l'Académie impériale de Bruxelles et se distingua par ses expériences au microscope et ses observations sur la formation de la vie des plantes et des animaux.

2. *Ibid.*, juin 1750, p. 133.

En somme, toutes les œuvres anglaises générales d'histoire naturelle, et même encore plus les traités des végétaux, des oiseaux et des insectes que le *Mercur*e signale font voir à quel point l'histoire naturelle avait gagné de la popularité dans le public des lecteurs. A la fin du xvii^e siècle, on discutait des tourbillons; en 1755 on faisait des collections de spécimens, et on parlait des polypes d'eau douce. L'amour du merveilleux avait contribué sans doute à former ce goût, mais la science se défaisait du merveilleux, et un esprit critique fondé sur l'investigation et l'expérimentation s'était en grande partie établi chez les savants et se répandait dans le public.

La Physique. — Si la science abstraite n'était plus à la mode, on n'avait cependant pas laissé de côté la physique, d'autant qu'elle était en train de devenir elle aussi une vraie science expérimentale. La physique anglaise se trouve souvent mentionnée dans le *Mercur*e de France, et le nombre de ces mentions augmente dans les dix dernières années de la période que nous traitons. Les ouvrages de physique anglaise qu'on cite portent sur toutes sortes de questions, mais la plupart traitent d'une façon ou d'une autre des théories de Newton et on pourrait presque affirmer que la physique anglaise était acceptée en France pendant cette période dans la mesure où l'on acceptait les idées de Newton.

Au commencement, ce n'était que quelques éléments de sa physique qu'on admettait ou plutôt qu'on étudiait. En avril 1726, on décrit une « lunette » de New-

ton : « Le sieur Albutenort, Banquier anglais, établi depuis longtemps à Rouen a reçu d'Angleterre une Lunette par reflexion, dont les verres sont de métal. Cette Lunette a été construite sur le modèle que M. Newton en a donné, dont on trouve la description dans le *Journal des Sçavans* du mois de mars 1672, et dans son excellent *Traité d'Optique*. Elle n'a que deux pieds de longueur. Le sieur Albutenort a communiqué cette Lunette à Messieurs Cassini et Maraldi, qui l'ont comparé aux Lunettes ordinaires de différentes longueurs et ils ont trouvé qu'elle fait le même effet qu'une Lunette ordinaire de 8 ou 9 pieds. »

En juin 1728¹, le *Mercure de France* signala en même temps une édition des *Leçons d'Optique* de Newton et la traduction en anglais de l'*Eloge de Newton* par Fontenelle mais sans commentaire. L'année suivante en mai², on annonce un ouvrage intitulé *De la lumière, des Couleurs, et de la Vision, suivant les principes du Chevalier Newton* par G. L. le Sage. Fontenelle avait comparé Descartes et Newton dont les théories générales étaient en opposition, et les savants de cette époque-là s'étaient en général déclarés ou pour l'un ou pour l'autre. En France, la majorité était encore Cartésienne. Ainsi le *Mercure de France* publie en août 1733³, un long article sur la *Défense du Cartésianisme, par M. le Gendre de S. Aubin; contre les accusations des Docteurs Cudwort et Ray*. L'article porte surtout sur la

1. *Mercure de France*, juin 1728, t. II p. 1425.

2. *Ibid.*, mai 1729, p. 962.

3. *Ibid.*, août 1733, p. 1731.

philosophie, puisqu'on « accusait » le Cartésianisme d'attaquer la croyance à l'existence et à la sagesse de Dieu. Cependant Saint-Aubin laisse voir son approbation de la physique de Descartes : « ... les Cartésiens ont beaucoup mieux réussi qu'aucune autre Secte de Philosophes, ayant mieux expliqué le mécanisme général de la Nature. » Cependant, plus loin, il admet un point faible dans les théories scientifiques de Descartes : « ...et si les explications que Descartes a données de la pesanteur, ont été attaquées par de fortes objections, tous les Philosophes se sont au moins accordés à tirer ces Explications de la Nature. » En mars, avril et juin 1734, le *Mercure de France* donne une série de trois articles sur une *Comparaison des deux Philosophies de Descartes et de Newton avec des Remarques sur l'une et sur l'autre* qui portent surtout sur la physique des deux savants. C'est dans cette même année que Voltaire publie les *Lettres Philosophiques* au nombre desquelles quatre traitent de l'œuvre de Newton ; mais ces lettres sont beaucoup plus favorables à Newton que ne l'étaient les articles du *Mercure de France*. Le premier de ces articles s'ouvre sur dix pages d'explication et de louanges du système de Descartes. L'auteur passe ensuite à sa rivale, la philosophie de Newton, qui « par des voyes entièrement contraires, a prétendu lui disputer la préférence, et même l'emporter sur elle (la philosophie de Descartes). Descartes se met à la portée des plus simples, conduisant l'esprit des vérités primitives aux plus composées ; Newton ne daigne parler qu'aux plus sçavans Géomètres et aux plus patiens

Algebristes. L'un descend des principes aux Phénomènes, et des causes à leurs effets; l'autre renferme toute sa théorie dans la liaison des Phénomènes. Descartes vous engage par des idées brillantes et des conjectures vraisemblables; Newton prétend vous soumettre par ses démonstrations des *certains* et des *certains* étirapens...

Descartes se propose davantage de découvrir pourquoi les choses sont telles; Newton paroît plus occupé d'examiner comment elles sont... Descartes établit une hypothèse, il explique les Phénomènes, le plus qu'il lui est possible, par des lois générales, constantes et uniformes. Newton (Newt. Princip. Mathem. infin. Libr. 3 page 483, Édition 1723) déclare qu'il ne forme aucune hypothèse, il explique les Phénomènes par la force de la gravité, et il attribue cette gravité à quelque cause qui pousse jusqu'aux centres du Soleil et des Planètes, sans diminution, et qui agit, non pas relativement aux superficies des particules, comme les causes mécaniques, mais à proportion de la matière solide, et non l'action s'étend jusqu'à des distances immenses, va toujours décroissant en raison doublee de ces distances. » Cette introduction manifeste une préférence définie pour le système deductif de Descartes et une hostilité non moins frappante contre la méthode purement expérimentale de Newton. Autre témoignage sur cet état d'esprit, courant à l'époque, qui desirait une explication définitive des causes premières des phénomènes. Dans le deuxième article, l'auteur présente assez nettement les théories les plus importantes de Newton. Il commence par la théorie du « *vide* » newtonien, ou

se découvrait une différence importante avec la théorie correspondante de Descartes. Les Newtoniens « soutiennent que le vuide est nécessaire dans la Nature, pour qu'il puisse y avoir du mouvement. Si la matière peut être plus ou moins raréfiée, dit Newton (*Princip. Math.*, p. 368, Edit. 1723), rien n'empêche qu'elle ne le soit à l'infini, et il conclut de ce principe, que non seulement il y a du vuide dans les espaces éthérés, mais encore que ces espaces sont entièrement vuides. » L'auteur de l'article répond à ces idées en affirmant que :

« ... tous ces Principes de Newton sont insoutenables, suivant le plus grand nombre des Physiciens qui rejettent le vuide... L'espace ne peut pas davantage exister sans matière (*Descartes, Princip*, part. 2) qu'une Montagne sans vallée... »

« Les Newtoniens (*Praefat* editor in Newton) objectent à la Physique corpusculaire de Descartes, que la licence d'imaginer à son gré les figures et les mouvemens d'une matière imperceptible... c'est renoncer à ce qu'il y a de réel dans la Physique pour s'attacher à des entitez inconnues... Les Cartésiens répondent que ce seroit faire grand tort au raisonnement, que de ne vouloir pas qu'il pénètre plus loin que les yeux; que si l'on considère l'augmentation et diminution des corps dont l'expérience est continuelle, si l'on fait attention aux découvertes surprenantes qui ont été faites par les Microscopes, on ne peut nier que les parties imperceptibles ne soient aussi réelles dans la Nature que celles qui donnent prise à nos sens.. »

« L'objection contre le Système Cartésien, sur laquelle Newton paroît se fonder avec le plus de confiance, est tirée des Comètes. Il est impossible, dit-il¹, que les tourbillons subsistent et puissent être conciliez avec les mouvemens irréguliers des Comètes qui les font errer dans toutes les parties du ciel. Cette objection se rétorque contre Newton, car les Comètes ne sont pas plus fidèles aux loix de l'attraction, à moins que

1. Newton *Princip. Math.*, p. 481.

quelque Newtonien, à l'exemple du Maître, ne nous donne dans un calcul précis le degré de pesanteur réciproque de chaque Planette sur chaque Comète... »

Jusque-là, l'auteur de l'article, n'a rien trouvé à accepter dans le système de Newton : cependant, il constate que « Newton a mieux traité le mouvement que Descartes mais ni l'un ni l'autre ne sont parvenus à en donner une idée entièrement juste ». Et un peu plus loin il affirme que Newton « a pénétré plus avant que Descartes dans la théorie des couleurs... » Mais il passe vite à la critique d'autres théories newtoniennes...

« Newton avance un autre principe fort opposé aux idées naturelles, sçavoir, que moins un corps qu'on jette¹ a de gravité, moins il s'écarte de la ligne droite et plus il va loin... Le fondement général du Système Newtonien, l'axe, pour ainsi dire, sur lequel toute cette Philosophie tourne, c'est l'attraction. Newton admet aussi dans la matière une hétérogénéité ou diversité de genres, qualité aussi occulte que l'attraction, et qui n'a aucune signification physique. Descartes ne reconnoît dans la Nature qu'un mouvement d'impulsion, et il rapporte le mouvement au Créateur, comme à sa cause unique et immédiate; Newton regarde le mouvement comme l'effet de l'attraction. Il y a donc entre ces deux Philosophes une opposition de sentimens sur la cause physique générale et primitive; ce que l'un considère comme la cause, l'autre lui donne la qualification d'effet; Descartes déduit la pesanteur du mouvement, Newton déduit le mouvement de la pesanteur ou de l'attraction. »

Dans la première partie du troisième article, Saint-Aubin combat la théorie de l'attraction:

« Ce qui est inconcevable, comme une cause naturelle, c'est une attraction qui opère au delà du vuide. La Physique

1. Newton *Princip. Math.* définit 5, p. 3.

ne peut admettre l'action immédiate d'un corps sur un autre corps éloigné. Il y a même de la contradiction dans ces termes. Sur les fondemens ruineux de l'attraction et du vuide, Newton élève ses prétendues démonstrations... Tout ce système roule sur ces deux principes; premièrement que les forces de l'attraction mutuelle sont en raison inverse des quarrés des distances.. Secondement, que les corps s'attirent en raison directe de leurs masses ou de la quantité de leur matière. L'essai du système se fait uniquement sur la Lune. Mais cette attraction, réfutée déjà en qualité de cause, n'est pas plus soutenable par ses effets... Tout le Système, au lieu d'avoir un rapport précis avec les Phénomènes (qui est le seul moyen de le faire valoir) est perpétuellement en contradiction avec les faits établis par l'Astronomie. Newton dit qu'il ne fait point d'hypothèse; cependant, tirer mille conséquences du même principe d'une attraction générale et mutuelle, établir que les forces de cette attraction sont en raison directe des masses, et en raison inverse des quarrés des distances, que suivant cette proportion constante, le Soleil attire les Planètes, et que les planètes attirent leurs Satellites, et donner tous ces raisonnemens pour des vérités démontrées, c'est non-seulement faire un système, mais sortir des bornes de la Physique. »

Il ressort donc de cette critique un hommage nouveau rendu à la méthode expérimentale puisque c'est par défiance de l'esprit de système que Saint-Aubin combat les théories de Newton.

Bien que Saint-Aubin ait dit dans le deuxième article que Newton avait « pénétré plus avant que Descartes dans la théorie des couleurs », il déclare dans ce troisième article que « l'optique de Newton, qui est restée imparfaite, n'a pas procuré plus d'utilité. Cette invention si vantée des couleurs élémentaires peut paroître un peu suspecte, plusieurs personnes ayant tenté inutilement cette expérience » .. Dans le dernier article l'auteur critique quelques détails du système de Descartes, tout

en continuant de le préférer à la physique de Newton. Cependant, ces restrictions montrent qu'on n'était plus aveuglément cartésien; on trouvait des défauts dans le système de Descartes. Et les trois premiers articles témoignent de l'importance qu'on attachait à la physique de Newton tout en la combattant. La publication de ces articles d'un Cartésianisme défini dans le *Mercure*, et le fait qu'on ne trouve pas de lettres insérées dans le *Mercure* qui les combattent, font voir que le public était beaucoup moins converti au Newtonisme que Voltaire qui, lui, était partisan des théories de Newton. Cependant, le *Mercure* cite souvent le nom de Newton. En juin 1737, on annonce¹ un *Cours de Physique démontré par l'Expérience*, par Beuvain, qui déclare que « les couleurs seront expliquées dans le Système de M. Mariotte, et dans celui de M. Newton, dont on répétera les Expériences. » En octobre 1738, dans une lettre² de d'Arnaud à Mme de B... il est question des *Eléments de Newton*, traduits par Voltaire: « Il vient de donner une nouvelle édition de sa Traduction des *Elémens* de Newton. Ce livre renferme des vérités philosophiques, qui sont peintes avec les couleurs les plus expressives et en même temps les plus naturelles. Newton est entré dans une carrière que Descartes lui a ouverte. » Le même mois, on trouve une autre lettre sur ce même ouvrage au cours de laquelle M. D. L. R. déclare que « cette Philosophie a peut-être une vertu

1. *Mercure de France*, juin 1737, p. 1404.

2. *Ibid.*, octobre 1738, p. 2147.

qui captive tous ceux qui l'étudient avec quelque application. » En décembre 1738¹, l'Académie Royale des Sciences discute la théorie de Newton sur la lumière et les couleurs. Et en septembre 1739, le *Mercur*e publie une lettre² de six pages « au sujet d'un Ouvrage intitulé, *l'Examen du Vuide ou Espace Newtonien*. » Toutes ces mentions du nom de Newton dans l'espace de deux années font voir qu'il prenait une place de plus en plus importante dans les discussions sur la physique en France, et il s'ensuivait que le nombre de ses admirateurs augmentait. Le ton d'une annonce³ de la *Méthode des Fluxions et des Suites infinies* dans le *Mercur*e de septembre 1740 est très flatteur: « Voici un excellent Ouvrage que nous devons à deux grands Maîtres; sçavoir, au Chevalier Newton comme auteur, et à M. de Buffon, comme traducteur... » Cette appréciation qui se rapporte aux théories mathématiques du grand savant anglais, est confirmée par les phrases suivantes⁴ d'une portée plus générale, qui se trouvent dans le *Mercur*e de juillet 1747⁴ : « On a dévoré les écrits de Newton, moins parce qu'il étoit Philosophe, que parce qu'il eût été humiliant à notre vanité de n'aller pas jusques à lui... Et pour trouver l'homme parfait en tout genre, donnons-lui l'activité laborieuse et infatigable de l'Allemand, la profonde méditation de l'Anglois, le brillant de l'Italien, l'élévation de l'Espagnol, la

1. *Mercur*e de France, décembre 1738, p. 2647.

2. *Ibid.*, septembre 1739, p. 2114.

3. *Ibid.*, septembre 1740, p. 2013.

4. *Mercur*e de France, juillet 1747, p. 77.

méthode du François... » Le mois suivant, en annonçant les *Institutions Newtoniennes, ou Introduction à la Philosophie de Newton* par Sigorgne¹, l'on remarque que « c'est aujourd'hui, selon l'Auteur, le règne et le triomphe de la Philosophie de Newton... » En novembre de la même année, on annonce encore une *Introduction à la Philosophie de Newton*, par G. J. Grave-sande et en décembre on rapporte que Clairut a lu un Mémoire sur le Système du monde dans les principes de la gravitation universelle. En décembre 1748, le *Mercure* parle d'une *Exposition des découvertes philosophiques de Newton* par Colin Mac-Larin², qu'on est en train de traduire en français. La gravitation est le sujet d'un livre anglais annoncé en juin 1749³, *Explication des premières causes d'action dans la matière et de la cause de la gravitation* par Cadwallader Polden. Et une série de trois articles en mars, avril et juin 1750 par Gautier, discute et combat la chambre noire de Newton. Les théories de Newton étaient défendues par un « Philosophe Anglois Newtonien » dans l'*Art Magazine* du mois d'août 1750 et attaquées encore une fois par Gautier dans le *Mercure* de décembre 1750⁴. Il y

1. Sigorgne (Pierre), 1719-1809, physicien français. Il entra dans les ordres et s'adonna à l'enseignement. Partisan déclaré de Newton, il attaqua le système de Descartes et contribua beaucoup au triomphe du système newtonien. Il écrivit aussi plusieurs ouvrages contre les encyclopédistes, et sur la querelle de J.-J. Rousseau avec le Conseil de Genève; il abrégea le système de Leibniz et fit de nombreuses expériences de physique.

2. Traduit en français par Lavirotte. Maclaurin (Colin), 1698-1746, mathématicien écossais éminent. Professeur de mathématiques à Edin-burgh, et membre de la Société royale de Londres, il publia plusieurs ouvrages scientifiques, dont le plus important est un *Traité des fluxions*.

3. *Mercure de France*, juin 1749, p. 134.

4. *Mercure de France*, décembre 1750, p. 80.

déclare qu'il a fait une « infinité de nouvelles expériences très curieuses qui continuent de confirmer son système et de détruire celui de Newton. » Ainsi, même pour combattre les théories de Newton, on ne se contentait plus de raisonnements abstraits; on employait la méthode expérimentale. L'annonce de la traduction en français des *Elémens de la Philosophie Newtonienne* par Pemberton¹ est la dernière mention de Newton qu'on rencontre pendant cette période.

Non seulement le *Mercur*e parle de Newton, mais encore il cite à l'occasion ses disciples. C'est ainsi qu'en décembre 1754, il annonce les *Expériences Physico-mécaniques sur différens sujets, et principalement sur l'Electricité, produites par le frottement des corps*, traduites de l'anglais de Hauksbee², par De Bremonde « revûes, mises au jour, avec un discours préliminaire, des remarques et des notes par M. Desmaret³. » Le *Mercur*e donne 12 pages d'extraits de ces remarques, où s'exprime une admiration évidente pour Hauksbee, « disciple éclairé de Newton », et pour ses méthodes expérimentales qu'on oppose aux méthodes des Cartésiens: « M. Hauksbee ne s'attacha pas témérairement

1. Pemberton (Henry), 1694-1771, savant médecin anglais. Il fit ses études de médecine à Leyde et à Paris, mais il pratiqua peu pour raison de santé. Il se lia intimement avec Newton et publia l'édition anglaise du *Traité des fluxions*.

2. Hauksbee (Francis) première moitié du XVIII^e siècle, physicien anglais. C'est lui qui, par ses découvertes électriques, sans grande importance par elles-mêmes, a donné l'essor aux recherches scientifiques sur l'électricité.

3. Desmaret (Nicolas), 1725-1815, membre de l'Académie royale des sciences, et plus tard de l'Institut, membre de la Société d'agriculture, professeur d'histoire naturelle aux écoles centrales, auteur de plusieurs traités scientifiques.

au parti naissant (de Newtoniens) sans y être entraîné par des raisons solides. Il considéra d'abord, comme l'observe M. Desmaret, que la physique expérimentale ne consiste pas dans la connoissance stérile des choses possibles, mais qu'elle s'occupe de la discussion des effets réels, et qui peuvent servir à notre instruction où à nos besoins. Il eut soin de la distinguer de la physique systématique qui en retarde les progrès, parce qu'elle confond le plus souvent des assemblages d'idées abstraites avec des vérités de fait... M. Hauksbee crut devoir éviter des inconvénients qui retardoient les progrès de la Physique; les vûes éclairées qui le guidèrent dans ses démarches, lui firent sentir qu'un Physicien devoit consulter plutôt la nature que son imagination, être plus porté à discuter qu'à décider; aussi s'occupait-il à rechercher les loix constantes et uniformes auxquelles les phénomènes étoient assujettis, à évaluer l'étendue des effets, persuadé que rien n'est bien connu en physique que ce qui est réduit à des mesures précises. » La suite du texte cité insiste encore sur la valeur de la méthode de Hauksbee : Desmarets y déclare que Hauksbee se bornait à étudier les faits, en refusant de laisser courir son imagination comme faisaient les Cartésiens dans leur système sans doute compréhensible et logique mais peu conforme à la réalité. Les Newtoniens en général, et Hauksbee en particulier, en se limitant aux faits observés, construisaient un système moins complet mais plus solide parce qu'il était comme l'échafaudage d'un bâtiment auquel on ajoutait constamment à mesure qu'on arrivait à la connaissance de

nouveaux faits par le moyen d'expériences. Ces remarques témoignent de la part de l'auteur, d'une adhésion décidée aux théories de Newton et à sa méthode scientifique qui était la méthode expérimentale elle-même. La publication de cet article sur un disciple de Newton est une preuve plus frappante du développement de sa méthode que les discussions sur Descartes et Newton, puisque les découvertes d'un disciple présentaient un témoignage concret de la possibilité de pratiquer avec succès la méthode expérimentale, tandis que les arguments des savants ne prouvaient rien du point de vue des résultats. L'emploi de l'expression « parti naissant » (de Newtoniens) est également intéressant pour établir qu'on se rendait bien compte de l'existence d'un courant d'opinion newtonien tant en France qu'en Angleterre.

*
* *

En résumé, la quantité d'articles qui ont paru dans le *Mercur*e au sujet de Newton et le nombre des livres sur le système newtonien ainsi annoncés, font voir à quel point ses idées se répandaient dans le public français pendant cette même période. Quelques-uns les combattaient encore en 1750, mais d'autres se déclaraient pour elles, et même leurs antagonistes n'osaient plus s'en tenir uniquement au système de Descartes, en dédaignant totalement celui de Newton, comme on l'avait fait vingt années plus tôt : on essayait des expériences, on s'appuyait sur la méthode même de Newton pour réfuter ses arguments et ses conclusions.

D'ailleurs même les indications données sur d'autres traités de physique anglaise, qui ne se rapportent pas à l'œuvre de Newton, révèlent également le développement de la méthode expérimentale et des connaissances scientifiques dans le public. Ainsi en novembre 1733¹, le *Mercur* donne un article au sujet d'un *Essay sur les Erreurs Populaires, ou Examen de plusieurs opinions reçues comme vraies, qui sont fausses ou douteuses*, traduit de l'anglais de Thomas Brown², « contenant près de 900 pages ». L'article du *Mercur* traite surtout de la Préface où les causes des erreurs populaires sont exposées : « Les causes immédiates de ces même erreurs sont les fausses idées que l'on se forme à soi-même des objets, ou dans le moment qu'ils se présentent ou sur des rapports infidèles... Les autres causes sont la crédulité qui fait adopter tout ce qui est présenté comme vrai; ou l'incrédulité qui fait rejeter des vérités constantes; la paresse qui fait croire ou douter sans fondement, plutôt que d'examiner, la prévention pour l'Antiquité, ou cette persuasion, que plus les Anciens nous ont précédés dans l'ordre des tems, plus aussi ils ont approché du vrai. » Ces idées sont justes, mais l'auteur du livre lui-même tombe en des erreurs comme en témoigne cette citation où est expliquée « la cause du bruit du Tonnerre (*sic*) »; celle-ci « n'est autre chose qu'un amas de parties sulphureuses et nitreuses qui se sont allumées dans l'air, et qui en demandant un plus grand espace,

1. *Mercur de France*, novembre 1733, p. 2443.

2. Browne (Sir Thomas), 1605-1682, médecin, naturaliste et antiquaire éminent, connu surtout pour son *Religio Medici*. Son *Pseudoxia Epidemica*, dont il s'agit ici fut publié pour la première fois en 1646.

se font un passage en brisant les nuës, et en écartant avec violence l'air qui les environne. » Mais cette hypothèse trop ingénieuse se rattache à un chapitre sur les effets de la poudre sur laquelle l'auteur avait fait plusieurs expériences documentées; et c'est par analogie avec l'explosion de la poudre qu'était proposée l'explication du bruit du tonnerre. Les théories générales n'en restaient pas moins justes dans l'ensemble et révélaient un esprit véritablement scientifique.

Une des manifestations les plus importantes de cet esprit scientifique était d'ailleurs les expériences qu'on faisait sur l'électricité. En janvier 1749, le *Mercur*e annonce un *Recueil de Traités sur l'Electricité* « traduit de l'Allemand et de l'Anglais, divisé en trois parties, contenant : 1^o un essai sur la nature, les effets et les causes de l'Electricité, traduit de l'Allemand de M. Winckler¹, Professeur à Leipsick; 2^o des expériences et observations pour servir à l'explication de la nature et des propriétés de l'Electricité, traduites de l'Anglois d'après la seconde édition de M. Watson², de la Société Royale de Londres, avec la suite de ces mêmes expériences et observations; 3^o un essai sur la cause de l'Electricité, et sur son influence dans les rhumatismes du corps humain, dans la sève des arbres, dans les vapeurs des

1. Winckler (Johan Heinrich), 1703-1770, philosophe allemand. Il était professeur de physique à Leipzig. Franklin est censé avoir profité de ses suggestions.

2. Watson (William), 1715-1787, célèbre naturaliste anglais. S'étant distingué par ses connaissances en histoire naturelle et en particulier, en botanique, il devint membre de la Société royale en 1741. Vers 1744, il commença ses recherches sur l'électricité et il fit des découvertes importantes sur ce terrain.

mines, dans la plante sensitive, etc., traduit de l'Anglois d'après la seconde édition de M. Fricke, de la Société Royale de Londres. » Une vraie découverte dans ce domaine est rapportée dans l'annonce des *Expériences et observations sur l'Electricité, faites à Philadelphia*, par Benjamin Franklin : « Ce nouvel ouvrage sur l'Electricité, dit le *Mercur*, a comme deux Parties : la première qui est du Traducteur est une Histoire exacte, détaillée et bien écrite de cette découverte; la seconde, est un recueil d'observations, auxquelles il ne paroît pas possible de refuser sa croyance, quoiqu'elles soient singulières, et qu'elles viennent de loin. » Ces expériences sont en somme les premières dans ce domaine où tout est encore neuf. On ne peut donc s'étonner que le *Mercur* à cette date ne s'y étende pas longuement.

Tout ce que le *Mercur* rapportait pendant cette période sur la physique de Newton et sur d'autres physiciens anglais fait voir que, aussi bien en France qu'en Angleterre, la méthode expérimentale avait été adoptée par les savants, (un peu plus vite cependant en Angleterre qu'en France, sous l'influence de Newton); et les fondements des découvertes modernes de la physique étaient ainsi posés.

L'Astronomie. — Les sciences plus abstraites trouvent une place beaucoup moins importante dans le *Mercur* de cette période. L'astronomie anglaise est seulement mentionnée cinq ou six fois, trois fois en connexion avec l'astronomie de Newton.

Les Mathématiques. — Les mathématiques ne re-

tiennent pas beaucoup plus l'attention; pourtant, dans cette branche, deux théories importantes sont signalées à plusieurs reprises; à savoir, le « plus qu'infini » de Wallis¹ et les « fluxions èt suites infinies » de Newton. Dans une lettre sur l'*Essence de la matière* de novembre 1733, M. le Gendre de Saint-Aubin explique la théorie des espaces plus qu'infinis de Wallis et en décembre 1733, le *Mer ure* donne une *Démonstration du plus qu'infini de Wallis* : « Quoiqu'il en soit, dit-on, le plus qu'infini est admis sans doute dans la Géométrie. » La théorie des fluxions a été introduite en France par Buffon qui a traduit la *Méthode des Fluxions et des suites infinies* de Newton. Le *Mer cure* annonce ce livre en 1740 en y consacrant un court article. La traduction d'un *Traité des Fluxions* de Collin Maclaurin est annoncée deux fois dans le *Mer cure* de décembre 1749 et juin 1750².

Mais le nombre des mentions de livres portant sur les sciences abstraites est minime si on le compare à la quantité d'articles que nous avons notés sur les sciences expérimentales. Cette préférence n'existait pas au xvii^e siècle; elle est caractéristique du xviii^e. Comme nous l'avons remarqué, dans le *Mer cure* de 1724 à 1756, la médecine, l'histoire naturelle et la physique intéressaient beaucoup le public, aussi bien en France qu'en Angleterre. On observait que dans ces

1. Wallis (John), 1616-1703, célèbre mathématicien anglais. Il se distingua comme étudiant, et devint ministre protestant. Il occupa la chaire de géométrie à Oxford et, à la Restauration, il fut nommé chapelain du roi, et fit partie de la commission qui revisa la liturgie anglicaine. Il contribua à la fondation de la Société royale : en science, il fut le prédécesseur immédiat de Newton.

2. Traduit en français par le P. Pezenas, jésuite.

sciences les savants faisaient constamment des expériences qui amenaient souvent à des découvertes importantes, et chaque découverte offrait un témoignage de plus des mérites de la méthode expérimentale à laquelle on se convertissait par degrés. L'esprit de crédulité et le goût du merveilleux existaient encore dans une partie du public et même chez quelques savants, surtout dans les premières années du *Mercure* et quelques-uns poursuivaient la science pour montrer la gloire de Dieu; comme en témoignent la *Théologie physique* et la *Théologie Astronomique* de Derham que le *Mercure* cite plusieurs fois; mais vers 1750 la majorité étudiait la science pour elle-même avec un esprit critique déjà moderne. L'esprit scientifique débarrassé des préoccupations religieuses et dégagé des curiosités frivoles avait gagné la plupart des savants et il était en train de gagner le public.

La Philosophie. — Au XVIII^e siècle, on ne faisait pas de distinction précise entre la philosophie et les sciences, ou plutôt la philosophie comprenait les sciences, comme on a pu le remarquer par les titres des œuvres scientifiques citées dans le *Mercure*: par exemple les théories scientifiques de Newton sont désignées, sous le nom de « philosophie » de Newton¹. Aujourd'hui le terme philosophie est restreint à la « science générale des êtres, des principes et des causes », et c'est en nous tenant à cette définition que nous nous proposons d'examiner la philosophie anglaise telle qu'elle apparaît

1. Cf. p. 54.

dans les citations du *Mercure de France* entre 1724 et 1756. Le nombre de livres cités ne dépasse pas vingt-cinq et le *Mercure* semble n'y avoir pas attaché grande importance, puisque la plupart sont mentionnés sans commentaire et qu'on ne trouve que deux articles détaillés sur la philosophie anglaise et encore l'un deux porte-t-il sur la morale sociale. Il est évident que la plupart des Français connaissaient le nom de Locke et que la majorité ne connaissaient pas d'autres philosophes anglais. *L'Essay philosophique sur l'entendement humain* est mentionné dix fois, presque autant que tous les autres livres pris ensemble. Cependant, le *Mercure* ne donne pas d'article là-dessus et par suite les notions de ceux de ses lecteurs qui n'avaient pas l'expérience directe de la philosophie de Locke ont dû être restreintes à la connaissance du titre de son « essai » fameux. Le nom de Francis Bacon est cité deux fois à propos de son œuvre et il est question deux fois d'un *Traité philosophique sur les loix naturelles*, mais, à part ces exemples, le *Mercure* ne revient pas deux fois au même auteur ou au même traité philosophique. Cependant, en janvier 1750¹ on trouve un article sur un livre de Berkeley² *Dialogues entre Hylas et Philonoïs*, « dont le but est de démontrer clairement la réalité et la perfection de l'entendement humain, la nature incorporelle de l'âme, et la providence immédiate de la Divinité

1. *Mercurè de France*, janvier 1750, p. 158.

2. Berkeley (George), 1684-1753, évêque de Cloyne en Ireland, théologien et philosophe éminent. Dans son *Essay towards a new Theory of vision* aussi bien que dans les *Dialogues* dont il est ici question, il a exposé son système de philosophie idéaliste. Il a également écrit des traités contre les libres penseurs du temps.

contre les Sceptiques et les Athées, et d'ouvrir une Méthode pour rendre les Sciences plus aisées, plus utiles et plus abrégées ». Le *Mercur*e expose en détail la démonstration de l'irréalité de la matière, « l'immatérialisme » de Berkeley, et donne cette appréciation sur l'auteur : « Par cette réponse, on peut juger de l'adresse de notre ingénieux Auteur, sinon à résoudre, du moins à étudier les objections. Il est difficile de porter la subtilité de la Dialectique plus loin que la porte *Philonois* ». Mais le critique du *Mercur*e ne semble pas converti aux conclusions du système comme on peut le voir par la suite : « Cependant nous avons de la peine à croire qu'il acquière un grand nombre de partisans à l'opinion de l'Immatérialisme, du moins jusqu'à ce qu'il ait répondu aux questions suivantes.

Puisque les choses sensibles ne sont que des idées, les sensations sont des perceptions, et les aveugles nés devraient avoir comme les autres hommes, la perception des couleurs ; pourquoi leur est-elle refusée ?

Dans l'hypothèse de l'existence de la matière, on explique facilement pourquoi nous éprouvons certains sentiments de douleur et de plaisir, et l'esprit le moins philosophe aperçoit qu'ils nous ont été donnés pour nous avertir de ce qui peut être utile ou nuisible à la conservation de notre corps. S'il n'y a en nous qu'une substance purement spirituelle, de quelle utilité nous peuvent être nos différentes sensations ? » Cette critique est sérieuse et bien fondée et montre qu'on attachait assez d'importance à la philosophie de Berkeley pour la discuter — comme on ne le faisait pas pour les

autres traités philosophiques anglais qu'on mentionnait. On pourrait objecter que l'intérêt porté à l'ouvrage se justifiait par sa nouveauté; mais bien d'autres ouvrages récemment parus n'arrêtaient pas autant l'attention du *Mercure*. Celui-ci exprime d'ailleurs lui-même son opinion sur la spéculation abstraite. A propos d'une *Dissertation sur les sens et sur l'Imagination*, il dit : « L'Auteur traite ces matières en Métaphysicien, c'est-à-dire d'une manière très abstraite mais peu méthodique; y donnant quelquefois deux ou trois définitions d'une même chose. Cet ouvrage est semblable à tous ceux qui paroissent en ce genre, c'est un Ecrivain qui donne ses imaginations et ses idées particulières, en laissant à chacun la liberté de penser, après la lecture de ses ouvrages comme il pensoit auparavant. » Cette appréciation peu favorable de la philosophie abstraite contraste d'une manière frappante avec l'intérêt qu'on portait à la science pendant cette même période. Il semble que, là encore, la position du *Mercure* répond à l'état d'esprit habituel des « philosophes » français contemporains, c'est-à-dire une certaine méfiance à l'endroit de la philosophie purement spéculative.

La Religion. — La liberté de la spéculation philosophique était restreinte par la domination de la théologie et de la religion. En France, cette domination prenait encore trop souvent une forme répressive : d'ailleurs la censure royale arrêta les ouvrages d'inspiration audacieuse, et si en Angleterre on était libre de

s'exprimer comme on le voulait en cette matière, l'opinion publique était néanmoins favorable à la religion. Les quelque cent mentions de livres ou de traités anglais concernant la religion faites dans le *Mercure* de cette période montrent que la religion prenait encore une importance réelle dans les deux pays. Les traités religieux anglais intéressaient le public français pour plusieurs raisons. On y trouvait des livres qui essayaient d'accorder la religion et la science, dont le développement avait suscité des doutes religieux qu'on voulait résoudre. La liberté de la presse en Angleterre permettait de présenter ces problèmes plus franchement qu'on ne le pouvait faire en France. On lisait d'autres livres anglais qui répondaient aux doutes religieux soulevés par les déistes et les philosophes. Et beaucoup d'autres ouvrages anglais d'apologétique religieuse, qui n'envisaient pas directement les incertitudes produites par la science ou la philosophie, mais qui, cependant, offraient des preuves rassurantes des vérités chrétiennes, étaient également bien accueillis. Certains traités sur la religion anglicane semblent avoir eu pour les lecteurs du *Mercure* l'attrait du fruit défendu. Et quelques livres sur des curiosités superstitieuses étaient, sans doute, lus par ceux des lecteurs qui aimaient le merveilleux.

De toutes ces catégories, les ouvrages qui tentaient d'accorder la religion et la science sont les plus intéressants parce qu'ils témoignent du nouvel état d'esprit scientifique et critique du siècle. Au *xvii^e* siècle, il suffisait de recourir à la Bible comme fondement unique et satisfaisant de la foi chrétienne; au *xviii^e* siècle ce

témoignage ne suffit plus, il faut le confirmer par des raisonnements scientifiques. Ainsi le *Mercure* parle plusieurs fois de la traduction française de la *Théologie Physique*, de Derham, que nous avons déjà citée. Le *Mercure* de mars 1728 loue l'ouvrage de Derham : « Le sçavant Auteur de cet excellent Ouvrage prouve l'existence et les attributs de Dieu, par tout ce qu'il y a de plus curieux dans la Physique. » Parmi les merveilles de la nature soulignées dans l'ouvrage de Derham et citées par le *Mercure*, se trouvent l'atmosphère et la rapidité de la lumière, les cinq sens des animaux, l'équilibre entre les diverses espèces animales, et le fait que l'homme est le mieux partagé de tous. En citant ces « merveilles » de la nature, le *Mercure* se range parmi ceux qui au XVIII^e siècle tout en acceptant la science et ses découvertes, voulaient voir en ces découvertes un témoignage de plus du pouvoir divin. La *Théologie astronomique, ou Démonstration de l'existence et des attributs de Dieu par l'examen et la Description des Cieux*, également de Derham, « est une suite de la *Théologie Physique* du même Auteur », et poursuit le même but, comme font également deux ouvrages de Foster : *Description de la Sagesse de Dieu dans les œuvres de la Création*¹, et *Discours sur toutes les principales branches de la Religion naturelle*². Ces titres montrent bien ce désir d'accorder la science et la religion, dont on ne sentait nullement le besoin cinquante années plus tôt.

Mais le danger de ce genre de recherches du point

1. *Mercure de France*, fév. 1759, p. 143.

2. *Ibid.*, nov. 1749, p. 150.

de vue théologique, était qu'elles favorisaient les théories des déistes et particulièrement cette forme de religion naturelle qui reconnaît l'existence de Dieu, sans cependant accepter la révélation Divine ni les croyances chrétiennes. Ce danger semble avoir été pressenti par le *Mercur*e et c'est pourquoi, s'il annonce par deux fois, en juillet 1727 et en décembre 1742, la traduction de l'*Ebauche de la Religion Naturelle* de Woolston, où l'on trouve exposées les théories du déisme, il cite plus volontiers encore plusieurs traités anglais où ces mêmes théories ont été réfutées et condamnées. En mai 1729¹ on trouve un article sur un livre anglais, *La Religion Chrétienne, démontrée par la Résurrection de N.-S.-J.-C.*, en trois parties :

« Cet Ouvrage important, et très célèbre en Angleterre, dit le *Mercur*e, méritoit d'autant plus d'être traduit en notre Langue, que quoique nous ayons déjà plusieurs Livres en faveur de la Vérité de la religion Chrétienne, nous n'en avons encore aucun, dont la méthode, la force, et la solidité, fussent comparables au mérite de celui-ci. A moins d'être opiniâtre à l'excès et tout à fait déraisonnable, on ne peut se défendre d'avouer les conséquences que l'Auteur tire de ses principes évidens. »

« Le Livre est partagé en 3 Parties. Dans la première, l'Auteur expose aux yeux des Déistes les conséquences d'un examen négligé. Dans la seconde, il explique la nature et l'obligation de l'évidence morale; et dans la troisième il détaille les preuves de la Résurrection de J.-C. Les deux premières Parties ne sont, comme on voit, que les préliminaires; mais elles disposent le Lecteur d'une manière insensible et avantageuse à sentir la force des raisons que renferme la troisième. Dans la première, on prouve que c'est l'intérêt du Déiste d'examiner la vérité de la religion de J.-C. pour peu qu'il sçache faire usage de sa rai-

1. Mai 1729, p. 950.

son; on lui démontre que l'insensibilité, l'indifférence, la sécurité où il vit, sans se mettre en peine de chercher la vérité, est un aveuglement honteux et insensé. Pour le tirer de ce funeste état, on ne lui propose que l'examen du fait décisif de la Résurrection de J.-C. parce qu'en supposant cette Résurrection véritable, l'incrédulité n'a plus de ressource et demeure sans défense. »

Le *Mercur*e donne encore plusieurs pages du compte rendu de cet ouvrage, et expose en détail les témoignages de la résurrection de Jésus-Crist, énumérés par Ditton¹. La dernière phrase est significative de la position prise par la revue : « Comme cet ouvrage a un grand cours et est très estimé de toutes les personnes qui ont des lumières et de la piété, nous avons cru devoir en rendre compte d'une manière un peu étendue. » Par cette phrase aussi bien que par l'intérêt qu'il apporte à l'exposition des idées de l'auteur, le rédacteur du *Mercur*e fait voir que l'opinion générale de ses lecteurs et probablement son opinion personnelle étaient sympathiques à la religion chrétienne et défavorables à la religion naturelle. Les livres anglais qu'on citait font croire qu'on était du même avis en Angleterre aussi.

Ainsi tout de suite après l'article sur la *Religion Chrétienne* dont nous venons de parler, le *Mercur*e annonce qu'on « donnera dans quelques mois au Public la traduction d'un Ouvrage de M. Leslye², aussi estimé que celui-

1. Ditton, 1675-1715, mathématicien d'une certaine valeur, auteur de plusieurs traités de mathématiques aussi bien que du *Discours sur la Résurrection*.

2. Leslie (Charles), 1660(?)-1722, controversiste anglais. Protestant zélé, il était cependant fidèle aux Stuarts, et partagea leur exil. Il publia de nombreux écrits contre les Quakers, les juifs, les sociniens, les presbytériens, et les catholiques.

ci par les Anglois, mais moins long, intitulé : *Méthode courte et facile pour combattre les Déistes, où l'on démontre la vérité de la Religion Chrétienne par quatre règles certaines*. « M. l'Abbé Desfontaines¹ est l'Auteur de cette Traduction. » Et en octobre 1729², on annonce que l'évêque de S. David a présenté à la Reine le livre qu'il a fait pour réfuter le *Traité impie* du Sieur Woolston³ (sic) contre les Miracles de Jesus-Christ. » On parle de l'ouvrage de Ditton sur la *Religion Chrétienne démontrée par la Résurrection de N.-S. J.-C.* en août 1731⁴, en disant qu'« il s'est fait plusieurs Editions de cet ouvrage en Angleterre, où il a été extrêmement goûté ». Les livres qui soutenaient le déïsme n'étaient même parfois mentionnés dans le *Mercure* que par la réputation qui leur avait été faite en Angleterre. C'est ainsi qu'en mars 1733 il annonce, « l'*Utilité, la Vérité et l'Excellence de la Révélation Chrétienne*, deffenduës contre un Livre publié depuis peu qui a pour Titre : *La Religion Chrétienne, aussi ancienne que la Création, ou traité dans lequel on montre que l'Evangile est une nouvelle publication de la Religion naturelle*⁵. » Woolston continuait de soulever des critiques en Angleterre, et, en août

1. Desfontaines (l'abbé Fr. Guyot), 1685-1745, littérateur et critique, prolifique auteur de nombreuses traductions de l'anglais; il collabora au *Journal des Savants*, au *Pour et Contre* et à la traduction de l'*Histoire universelle* de Thou.

2. *Mercure de France*, octobre 1729, p. 2472.

3. Woolston (Thomas), 1669-1733, théologien et philosophe anglais. Il fit ses études à Cambridge et commença bientôt à publier ses ouvrages où il expose ses théories déistes. On le mit en prison pour ses *Six discours sur les miracles de Jésus-Christ*.

4. *Mercure de France*, août 1731, p. 1957.

5. Cet ouvrage, par Matthew Tindal amena plus d'une centaine de réponses avant 1760. Tindal (1657-1733), déiste anglais.

1734, le *Mercur*e parle de *Témoins de la Résurrection de J. C. examinez et jugez selon les règles du Barreau, pour servir de réponse aux objections du S. Woolston et de quelques autres Auteurs* : « On y joint une Dissertation Historique sur les Ecrits de M. Woolston, sa condamnation et les Ecrits publiez contre lui ». En avril 1749¹, on annonce une suite de cet ouvrage « contenant une réponse aux objections du dernier papier, intitulé, *la Résurrection de Jesus-Christ, examiné par un Philosophe* ». Et enfin en juillet 1753², à propos des *Témoins de la Résurrection de Jesus-Christ*, le *Mercur*e dit que « les erreurs de Woolston ont fait tant de bruit dans toute l'Europe, qu'il n'est pas possible que le Public n'en voie une réfutation aussi sage et aussi forte que celle que nous annonçons; elle est généralement attribuée à M. Sherlock, un des plus grands Prélats qu'ait eu l'Angleterre depuis la réformation. »

*
* *

Il est évident, d'après les citations que nous venons de faire, qu'en Angleterre les partisans de la « religion naturelle » ont été l'objet de vives discussions auxquelles on s'est intéressé en France. Dans le *Mercur*e, les théories des déistes étaient à peine expliquées, effet de la censure royale et des sympathies religieuses des auteurs et des rédacteurs de la revue, mais le nombre de mentions des livres anglais qui combattaient ces théo-

1. *Mercur*e de France, avril 1749, p. 149.

2. *Ibid.*, juillet 1753, p. 114.

ries, prouve qu'en France aussi bien qu'en Angleterre, le parti des déistes était trop fort pour être ignoré et que leurs arguments produisaient des doutes religieux que les théologiens s'empressaient de réfuter.

Le pouvoir des autorités ecclésiastiques et de la censure royale en France est d'ailleurs manifesté dans une autre discussion religieuse, souvent mentionnée par le *Mercure*. Il s'agissait d'un livre sur la *Validité des Ordinations des Anglois et sur la succession des Evêques Anglicans*, publié en 1723 par le R. Père le Courayer¹. Cette défense de l'église anglicane par un prêtre catholique a amené de vives réfutations de la part d'autres ecclésiastiques. En janvier et en mai 1725, le *Mercure* annonce une *Lettre d'un Théologien à un Ecclésiastique de ses amis sur une Dissertation touchant la validité des Ordinations Angloises*, et en février 1726, des *Mémoires ou Dissertation sur la Validité des Ordinations des Anglois, et sur la succession des Evêques Anglicans, pour servir de Réponse au Livre du R. Père le Couroyer* (sic), par M. Efenvell, Premier Doyen de Laonne en Irlande. Mais Le Courayer n'était pas intimidé et, en février 1727, le *Mercure* annonce la *Défense de la Dissertation sur la validité des Ordinations des Anglois* « contre les différentes Réponses qui y ont été faites, avec des preuves justificatives des faits avancez dans cet Ou-

1. Le Courayer (Pierre-François), 1681-1776, théologien français. Membre estimé de la congrégation de Sainte-Geneviève depuis des années, il n'écrivit la Dissertation en question qu'à l'âge de 52 ans. Par suite de son refus de rétracter ses arguments, il fut excommunié et son livre fut condamné. A la suite de cette condamnation il se rendit en Angleterre où il passa le reste de sa vie.

vrage, par l'Auteur de la Dissertation. » En septembre 1727¹, on trouve la *Défense des Ordinations Anglicanes, réfutée* « par le R. P. Hardoüin, de la Compagnie de Jesus. » Et en octobre 1727² on lit que « les deux Livres intituléz, l'un *Dissertation sur la validité des Ordinations des Anglois*, imprimé à Bruxelles en 1723, et l'autre *Deffense* (sic) *de la Dissertation sur la validité des Ordinations des Anglois*, imprimé à Bruxelles en 1726, ont été condamnez par M. le Cardinal de Noailles, archevêque de Paris, en vertu d'un Mandement que nous n'avons pas pû insérer dans notre dernier Journal, et dont voici la teneur... Ils renferment une doctrine ou des expressions contraires à ce que l'Eglise enseigne... » Et un peu plus loin on nous dit que « les Prélats qui se sont trouvez à Paris dans ce tems-là, ont aussi censuré et condamné ces deux ouvrages; et enfin le Roi a trouvé à propos de les supprimer par un Arrêt de son Conseil. » On apprend par ailleurs dans le *Mercure*, que Le Courayer avait été réprimandé pour ses livres et qu'il s'était d'abord rétracté, puis qu'il les avait encore une fois soutenus, et qu'enfin il avait dû abandonner son ministère. Cette querelle a fait naître d'autres traités, notamment, la *Nullité des Ordinations Angloises, démontrée de nouveau, tant pour les faits, que pour le Droit*

1. *Mercure de France*, septembre 1727, p. 2049.

Hardouin (Jean), 1646-1729, jésuite français. « Théologien, antiquaire, chronologiste, historien, littérateur, philologue, naturaliste, commentateur, éditeur, célèbre par de grands travaux, doué d'une immense mémoire, d'une imagination ardente, mais emporté par un esprit de système intarissable, il voulut ouvrir partout des routes nouvelles, et s'y égara profondément, avec conviction, et sans jamais revenir sur ses pas ».

2. *Ibid.*, octobre 1727, p. 2282.

contre la Défense du R. P. Courayer par le R. P. le Quien¹. Le Courayer, cependant, a le dernier mot dans le *Mercur* de mars 1733², où on annonce son *Supplément à un des Ouvrages faits pour la deffense de la validilé des Ordinations Anglicanes, pour servir de dernière réponse au nouvel Ouvrage du P. le Quien, et aux Censures de quelques Evêques de France*. Enfin toute cette dispute qui traîne en longueur (il en est question pendant dix ans dans le *Mercur*) souligne plusieurs tendances de l'époque : l'intérêt qu'on portait à tout ce qui concernait la religion anglaise, l'esprit de révolte naissant contre l'autorité, et la force encore puissante de l'autorité ecclésiastique et royale qui censurait et supprimait les traités suspects d'hérésie. L'attitude du *Mercur* dans l'affaire est presque neutre. Il publie la lettre du cardinal mais il annonce aussi les livres de Le Courayer, sans les louer, il est vrai, mais des éloges auraient vraisemblablement été censurés.

A part ces discussions, on ne trouve guère cités de livres religieux anglais qui soient bien révélateurs du courant d'idées du siècle. Le *Mercur* annonce une quantité de traités de ce genre, qu'on lisait et qu'on traduisait pour l'édification du public et dont le nombre seul indique la place importante qu'occupait la religion dans les deux pays, mais cette importance n'est pas nouvelle; au contraire, elle a été plus marquée aux siècles précédents; au XVIII^e siècle elle est déjà limitée

1. Le Quien (Michel), 1661-1733, érudit français. Il entra très jeune chez les Dominicains et s'adonna à l'étude de l'antiquité. Son ouvrage principal est l'*Oriens Christianus, in quatuor patriarchus digestus*.

2. *Mercur de France*, mars 1733, p. 519.

à l'élément conservateur du public : élément qui forme encore sans doute la majorité de la société mais moins intéressant à étudier que l'avant-garde qui manifeste les tendances nouvelles. Donc, nous laisserons de côté les nombreux livres de piété anglais, qui se trouvent mentionnés dans le *Mercure*, même ceux qui sont le sujet d'articles assez longs. Les livres dont nous avons parlé sont ceux qui indiquent les aspects nouveaux de la question religieuse; l'influence de la science qui, tout en suscitant des doutes chez beaucoup, a fourni des preuves nouvelles du pouvoir divin à d'autres; et la place prise par le parti des déistes qui déjà donne des appréhensions aux théologiens.

L' Histoire. — Moins dangereux en apparence est à cette date le domaine de l'histoire, car sur ce terrain on s'en tient encore, semble-t-il, aux données traditionnelles. Cependant le domaine de l'histoire côtoie parfois celui de la religion; et le terrain redevient alors brûlant : par exemple, chaque fois qu'il est question de fixer la chronologie biblique. Et précisément dans sa *Chronologie*, Newton s'écarte un peu des idées traditionnelles des historiens; il essaie de fixer certaines dates à l'aide de l'astronomie et d'en déduire d'autres par des comparaisons d'autorités différentes et par des raisonnements scientifiques. Le *Mercure* parle plusieurs fois de cette Chronologie dont le titre complet était *Chronologie réformée des anciens Empires, avec une courte Chronique des événements arrivés en Europe jusqu'à la conquête de la Perse par Alexandre le Grand* ; même pendant son

impression, en 1727 et 1728, et en septembre 1728, il y consacre un article. « Le Public, dit-il, attendoit avec impatience cet Ouvrage de M. Newton, et l'on peut dire que l'impression n'a rien fait diminuer de l'idée avantageuse que les gens habiles en avoient conçue, en lisant le court Extrait qui avoit donné lieu à quelques disputes. » Le *Mercur* cite ensuite la Préface du Traducteur : « Je n'ignore pas, dit-il, que le Système de M. Newton est regardé comme une nouveauté trop hardie; cependant, quand on se représente que l'ancienne Histoire Profane est remplie de confusion... il est difficile de condamner un génie du premier ordre, qui cherche à s'ouvrir une route nouvelle pour débrouiller ce cahos. Tout ce qui peut rendre l'érudition curieuse s'y trouve rassemblé; Mythologie neuve et ingénieuse, combinaisons heureuses, événemens rapprochez avec beaucoup d'art, détails curieux, recherches profondes, allusions finement démêlées, étymologies sçavantes, voilà en gros ce qui frappera tout esprit non prévenu : on doit surtout admirer ces connoissances dans le plus célèbre de tous les Géomètres; on sçait que ces Messieurs tiennent à grand honneur de mépriser la science des faits. » Cette critique est amusante; le traducteur est tellement ébloui par le nom de Newton qu'il s'excuse presque de trouver son système « trop hardi », et s'empresse d'ajouter qu'une telle œuvre présentait de grandes difficultés et qu'enfin le livre est admirable pour son érudition. Mais ces remarques sont très générales et il semble que le *Mercur* ait relevé à dessein cette partie de la Préface plutôt que

d'exposer le système ou de le critiquer, pour ne pas entrer en discussion là-dessus.

Quelques années plus tard, il est moins hésitant. En juillet 1737, on annonce les *Remarques sur la durée de l'Etat Monarchique de Rome pour justifier la Chronologie de M. Newton*, « tirées d'une *Histoire Romaine*, écrite en Anglois, qui va paroître incessamment à Londres. » Le long article qui accompagne cette annonce, explique en détail les dates de l'histoire romaine fixées par Newton, donne des arguments pour les confirmer, et se termine par des louanges enthousiastes. « Concluons de tout ceci que les supputations du Chevalier Newton, fondées sur l'expérience et le cours de la nature, justifient Virgile d'un anachronisme inexcusable; rendent le récit des Historiens, concernant le Règne des Rois de Rome, plus croyable et moins contradictoire, nous débarrassent de l'absurdité qu'il y a de supposer que le premier Peuple Romain, féroce, avide et impétueux, ait passé 64 ans dans une paix continuelle; justifient les anciens Historiens Latins, qui rendent Tarquin l'Ancien Père de Tarquin le Superbe; détruisent l'objection qui naît de la supposition que Servius néglige sa propre institution, et concilient enfin avec la vraie Chronologie l'ancienne Tradition sur le synchronisme ou la contemporanéité de Numa et de Pythagore. » Le changement de l'attitude du *Mercure* en 1737 semble donc correspondre aux idées nouvelles sur l'histoire romaine qui se faisaient jour à cette date.

Deux lettres de M. L. R. Desh. P. R. sur la *Chronologie* de Newton, publiées dans les deux numéros du *Mercure*

de décembre 1755¹ expriment une opinion inverse sur l'œuvre discutée. « Devoit-on, dit l'auteur de ces lettres, par le respect dû à sa mémoire, ne pas attaquer une opinion qui fronde les antiquités de toutes les nations, et qui jette un vernis d'ignorance, ou d'infidélité sur tous ceux qui se sont mêlés d'écrire l'histoire. » Il conclut en disant : « Je n'ai relevé que les Anachronismes qui m'ont paru les plus hardis : j'aurais pu en relever un plus grand nombre, puisque tout est Anachronisme dans un système fondé sur de pareils principes. »

Il est évident que ce critique rejette tout à fait la *Chronologie* de Newton, et la manière de procéder de l'auteur aussi bien que les dates qu'il a déterminées. Cependant, l'article précédent que nous avons cité fait voir que la *Chronologie* avait ses défenseurs, et il est certain que, vu la renommée de son auteur, le livre a exercé une certaine influence sur les historiens du temps.

Les titres des histoires anglaises qu'on rencontre dans le *Mercur*e démontrent le goût du temps en matière historique; on trouve une quantité d'histoires d'Angleterre et un assez grand nombre d'histoires de l'antiquité, mais presque rien sur le Moyen-âge. Ces temps « barbares » n'intéressaient pas les gens du commencement du XVIII^e siècle.

Parmi les ouvrages qui traitent de l'histoire d'Angleterre, on trouve souvent mentionnés, les *Actes* fameux

1. *Mercur*e de France, décembre 1755, p. 165 et p. 149.

de Rymer¹; recueil de tous les traités d'alliance et d'autres transactions entre l'Angleterre et les autres pays depuis 1101. Le *Mercur*e en parle trois fois au cours de 1728, quand on était en train d'en imprimer une deuxième édition en 17 volumes, et annonce en mars 1734 un *Abrégé Historique du Recueil des Actes publics d'Angleterre* par Rapin de Thoyras. Enfin, en janvier 1744², on annonce une nouvelle édition des Actes publiée à la Haye dans laquelle « on a traduit en François, les Pièces qui sont en Anglois, et on a joint au dernier Volume, une Table générale des Matières, qui manquoit dans les Editions précédentes. » Mais le *Mercur*e ne consacre pas d'article à l'ouvrage, probablement parce qu'on n'avait pas pu le lire, les éditions étant très limitées et fort chères. Il est vraisemblable que très peu d'exemplaires du livre avaient passé en France.

D'autres histoires d'Angleterre de dimensions moins imposantes, ont été plus accessibles au public français. Ainsi, en septembre 1730³, le *Mercur*e annonce un *Abrégé de l'Histoire d'Angleterre, avec des Reflexions Politiques et Historiques sur les Regnes des Rois, leurs caractères, leurs mœurs, leurs successions au Trône, et tous les autres événemens remarquables jusqu'à la Révolution de*

1. Rymer (Thomas), 1639-1713, érudit anglais. En 1692, il fut chargé en qualité d'historiographe royal de recueillir et de publier les documents qui se rattachaient aux relations de la Grande-Bretagne avec les autres nations. Dix-huit volumes des *Fœdera, conventiones, litteras, et cujuscumque generis acta publica inter reges Angliae et alios quosvis imperatores, reges, etc.* parurent avant la mort de Rymer. C'est cet œuvre que le *Mercur*e désigne sous le titre des *Actes* de Rymer.

2. *Mercur*e de France, janvier 1744, p. 133.

3. *Ibid.*, septembre 1730, p. 1990.

1688, *inclusivement*, de Higgons¹, traduit en français :

« Le Traducteur prétend, dit le *Mercure*, que de toutes les Histoires d'Angleterre celle-cy est la plus intéressante, tant pour les Souverains que pour les Ministres, et même pour tous ceux qui souhaitent apprendre foncièrement la forme du Gouvernement et les lois fondamentales, les Maximes, les Mœurs et les Coutumes de la Grand'Bretagne : c'est de quoi nous laissons le jugement au Public. »

Cette phrase montre bien le désir qu'on avait alors en France de connaître l'Angleterre à tous ces points de vue et l'intérêt qu'on portait maintenant à son gouvernement, dont la liberté avait inspiré tant de critiques hostiles dans le *Mercure Galant*, cinquante années plus tôt. On trouvait maintenant des choses à admirer dans cette nation qu'on avait appelée « barbare » au *xvii^e* siècle. La preuve en est dans l'annonce plusieurs fois répétée au cours de 1730 et 1731 de la vente en France de l'*Abrégé de l'Histoire d'Angleterre* de Higgons et de l'*Histoire générale d'Angleterre* de Richard Baker². D'autre part pendant plus de dix ans le *Mercure* parle de l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin Thoyras, *historien français*, et des *Remarques sur l'Histoire d'Angleterre* de Rapin Thoyras, par Tindal, dont il dit en octobre 1733 ³ :

1. Higgons (Bevil), 1670-1735, poète et historien anglais. Il suivit Jacques II en exil, mais retourna en Angleterre après la mort de ce prince et se voua entièrement aux lettres. La traduction de l'ouvrage cité est de Redmont.

2. Baker (Sir Richard), 1568 (?) - 1645, fit ses études à Oxford. Créé chevalier en 1603, vers 1635, il fut mis en prison pour répondre des dettes de parents de sa femme dont il s'était porté garant; il y mourut une dizaine d'années après. Pour se distraire, il s'était mis à écrire; il produisit ainsi plusieurs ouvrages religieux et un *Chronicle of the Kings of England* (1641).

3. *Mercure de France*, oct. 1733, p. 2213. Tindal (Nicolas), 1687-

« M. Tindal paroît avoir une grande connoissance des anciens usages de son Pays, et en avoir lû avec soin les Histoires; il les cite tous; il relève un assez grand nombre de méprises plus ou moins considérables; quelquefois même il produit des Actes que M. de Rapin de Thoyras n'avoit pas vus¹. »

Plusieurs titres rapportés dans le *Mercure* marquent l'intérêt porté en particulier aux institutions anglaises. On trouve par exemple le *Free holder, ou l'Anglois jaloux de sa liberté*², traduit de l'anglais; *Discours historique et Politique sur les loix et le Gouvernement d'Angleterre, depuis les premiers temps, jusqu'au Regne de la Reine Elizabeth, avec une Apologie de l'ancienne constitution des Parlemens d'Angleterre*, par Selden³; *A Collection of the Parliamentary debates in England*⁴; et le *Gouvernement Civil* de Locke, traduit de l'anglais⁵.

En somme, toutes ces histoires d'Angleterre et ces traités sur les institutions anglaises qu'on trouve annoncés dans le *Mercure* de cette période indiquent une curiosité persistante, aussi bien du passé que du présent de

1774, neveu du déiste Matthew Tindal. Il étoit pasteur à Great Waltham et à Colbourne. Il publia une traduction des *Antiquités sacrées et profanes* de Calmet, mais la traduction de Thoyras est son œuvre la plus considérable.

1. Les titres d'autres histoires anglaises qu'on trouve mentionnées dans le *Mercure* indiquent même que ces œuvres comportent une étude détaillée et documentée des périodes dont elles traitent. Tels sont : le *Mémoire de ce qui s'est passé sur Mer pendant la guerre de 1688 jusqu'à 1696, entre la France et l'Angleterre* (*M. de F.*, nov. 1733, p. 2453); les *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Grande-Bretagne sous les régnes de Guillaume III, de Marie et d'Anne, de Burnet* (*M. de F.*, avril 1735, p. 745); l'*Histoire de ce qui s'est passé de plus mémorable en Angleterre pendant la vie de Gilbert Burnet* (*M. de F.*, déc. 1735, p. 2672); et le *Recueil de Différents Papiers de l'Etat de Jean Turloe, secrétaire des deux Cromwells, jusqu'au rétablissement de Charles II* (*M. de F.*, déc. 1745, p. 113).

2. *Mercure de France*, juin 1727, p. 1176.

3. *Ibid.*, juin 1740, p. 1389.

4. *Ibid.*, juin 1743, p. 1171.

5. *Ibid.*, sept. 1753, p. 140.

la nation anglaise. Le ton de ces annonces n'est plus hostile comme dans le *Mercure Galant*; il va même parfois jusqu'à l'admiration.

Le goût pour l'antiquité était encore assez vif au xvii^e siècle, comme le démontre le nombre d'histoires Anglaises de l'antiquité rapportées dans le *Mercure*. La plupart ont été d'ailleurs traduites en français. Ainsi on annonce en juin 1728¹ une *Histoire Romaine depuis la fondation de Rome, jusqu'à la translation de l'Empire par Constantin*, traduit de l'anglais de Laurent Echard; en juillet 1728² des *Discours historiques critiques et politiques sur Tacité*, par Gordon, qu'on « fait traduire en français, » en juillet 1730³ la *Continuation de l'Histoire Romaine, jusqu'à la prise de Constantinople*, traduit de l'anglais, en juin 1743⁴ le troisième tome de l'*Histoire Universelle* d'une Société de Gens de Lettres, traduit de l'anglais, contenant « l'Histoire des Juifs, depuis Saül, jusqu'à la Captivité de Babylone; l'Histoire des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes et des Perses »; en août 1743⁵ l'*Histoire de Grece*, de Temple Stanian, traduit de l'anglais; et en avril 1753⁶ le *Traité du Sénat Romain*, traduit de l'anglais de Middleton. Le *Mercure* revient même plusieurs fois à l'*Histoire Romaine*, à l'*Histoire universel-*

1. *Mercure de France*, juin 1728, p. 1414. Echard (Lawrence), 1671 (?). 1730, ministre et historien anglais qui fit ses études à Cambridge. Il est auteur de deux traités d'histoire romaine, d'une histoire de l'église, et d'une histoire d'Angleterre.

2. *Mercure de France*, juillet 1728, p. 1648. Gordon (Thomas), 1684 (?)—1750, auteur de traités politiques et religieux.

3. *Mercure de France*, juillet 1730, p. 1577.

4. *Ibid.*, juin 1743, p. 1412.

5. *Ibid.*, août 1743, p. 1807.

6. *Ibid.*, avril 1753, p. 106. Middleton (Conyers, 1683-1750, théologien et littérateur anglais. Très érudit, et capable d'écrire avec élégance et finesse comme le montre son excellente *Vie de Cicéron*, il consacra le meilleur de son talent à écrire des polémiques religieuses sans grand prestige.

le, et surtout à l'*Histoire de Grèce*, qu'il loue chaleureusement.

A côté de ces ouvrages d'ensemble, on trouve plusieurs traités spéciaux sur des périodes particulières de l'antiquité. On continue à s'intéresser aux médailles qui avaient arrêté l'attention des savants depuis des générations. On parle davantage maintenant d'inscriptions anciennes.

En octobre 1728¹ est annoncée une « nouvelle édition des fameuses Inscriptions conservées à Oxford et connues sous le nom de Marbres d'Arundel... » Le *Mercur*e parle de ces inscriptions par trois fois. En août 1731² il est également question des *Antiquités de l'Asie, antérieures à l'Ere chrétienne, copiées sur les plus considérables monuments de la Grèce, traduites en latin, éclaircies par des Notes et des Commentaires, et auxquelles on a joint le Monument d'Ancyre*, par Chishull; en janvier 1733³ il est fait allusion à cet « ouvrage important », et encore en 1734⁴ une lettre publiée dans le *Mercur*e parle de « M. Chishull, ce sçavant Anglois, dont j'ai eu occasion de vous parler plus d'une fois, et en dernier lieu au sujet de son bel Ouvrage intitulé *Antiquitates Asiaticae, etc.*, qui n'est plus si rare en France. » Ces études d'inscriptions préludaient aux recherches archéologiques de la seconde moitié du xviii^e siècle; quelques-

1. *Mercur*e de France, octobre 1728, p. 1449.

2. *Ibid.*, août 1731, p. 1953. Chishull (Edmund), mort en 1733, pasteur et antiquaire anglais. Il a publié des collections de sermons et des études sur les inscriptions antiques.

3. *Mercur*e de France, janvier 1733, p. 119.

4. *Ibid.*, août 1734, p. 1730.

unes laissent apercevoir déjà un esprit de curiosité scientifique. Ainsi, en avril 1744¹, le *Mercure* annonce un « *Essai sur les Hiéroglyphes des Eguptiens*, où l'on voit l'origine et le progrès du Langage et de l'Ecriture, l'antiquité des Sciences en Egypte, et l'origine de Culte des Animaux, traduit de l'Anglois de M. Warburthon; » et en juin de la même année il consacre un article de dix pages à ce livre². « L'Ouvrage de M. Warburthon, dit-il, sur les Hiéroglyphes des Egyptiens roule sur une partie intéressante de l'Histoire de l'Esprit humain puisqu'il y examine comment les hommes s'y sont pris originairement pour se communiquer leurs idées de vive voix et par écrit. Un plan abrégé du livre pourra faire connoître ce qu'il vaut, et les questions incidentes qu'il y traite.

L'Objet de M. Warburthon a été de prouver l'antiquité des Sciences en Egypte, par la Nature de l'Ecriture Egyptienne, conservée sur les Obélisques. Ce genre de preuve l'a obligé, comme on voit, de remonter à l'origine de l'Ecriture. Il distingue trois états par où elle a passé, avant l'invention des Lettres alphabétiques... » Suit une description assez détaillée des origines de l'écriture. Cet essai et les autres ouvrages sur les inscriptions et les médailles manifestent un esprit critique qui tend à vérifier les récits des historiens en les comparant avec les monuments concrets du passé. Cependant,

1. *Mercure de France*, avril 1744, p. 772. Warburton (William), 1698-1779, célèbre théologien anglais. Dans son *Divine Legation of Moses* il déclara la guerre aux déistes; il la continua toute sa vie. Il était très lié avec Pope, et il publia ses œuvres. En 1759, on le nomma évêque de Gloucester.

2. *Ibid.*, juin 1744, p. 1388.

les ouvrages de ce genre qui affirmaient des curiosités nouvelles étaient en minorité pendant cette période; la plupart des histoires anglaises rapportées dans le *Mercure* ne proposent guère de méthode nouvelle en matière de recherches historiques. Et en somme ce que l'on peut déduire de plus sûr des œuvres historiques anglaises mentionnées par le *Mercure*, c'est l'intérêt passionné qu'on portait à l'Angleterre et aux institutions anglaises en France; et l'intérêt presque aussi grand qu'on manifestait pour l'antiquité dans les deux pays.

La littérature. — La littérature anglaise occupe une place beaucoup plus importante dans le *Mercure de France* de cette période que la philosophie, la religion ou l'histoire, et si elle est mentionnée moins souvent que la science anglaise, il lui est consacré un plus grand nombre d'articles sérieux. Introduite assez sommairement par le *Mercure Galant*, la littérature anglaise est déjà, dès les premières années du *Mercure de France*, l'objet d'un vif intérêt qui augmente si rapidement qu'elle passa à la mode à partir de 1745, comme on verra par la suite.

En matière de littérature anglaise, le *Mercure Galant* s'était surtout préoccupé du théâtre; et le *Mercure de France* manifeste, lui aussi, une prédilection pour ce sujet. Déjà, en décembre 1724¹, on trouve un article sur les spectacles en Angleterre. Il contient à peu près les mêmes critiques du théâtre anglais que

1. *Mercure de France*, décembre 1724, p. 2628.

nous avons trouvées dans les articles du *Mercure Galant*; l'immoralité des pièces, l'adaptation peu scrupuleuse des œuvres françaises, et la violation des règles. Et on ajoute qu'un autre défaut général de ces Tragédies, défaut qui choquerait les autres Nations infiniment plus que la nation Angloise, c'est qu'elles excitent la pitié et la terreur par des cruautés épouvantables qu'on ne songe point à dérober aux yeux des Spectateurs... Les yeux avides de la cruauté du Spectacle y veulent voir des meurtres et des corps sanglans; en sauver l'horreur par des récits, comme nous faisons serait dérober à la vue du peuple ce qui le touche le plus. » Cependant, on ne ménageait pas non plus les critiques au théâtre français pour des défauts inverses comme on peut le voir par les phrases suivantes, citées, aussi bien que celle que nous venons de rapporter, de Saint-Evremond¹ : « Nous leur reprochons assez justement de donner trop à leurs sens sur le théâtre; mais il nous faut souffrir aussi le reproche qu'ils nous font de passer dans l'autre extrémité... Il manque à nos sentimens quelque chose d'assez profond; les passions à demi touchées n'excitent en nos âmes que des mouvemens imparfaits. » Cette critique du théâtre français est comme un premier symptôme de l'admiration pour le théâtre anglais qui va se développer peu après.

En juillet 1725², le *Mercure* donne un article sur

1. Saint-Evremond, *Œuvres mêlées* t. II, p. 368.

2. *Mercure de France*, juillet 1725, p. 1638.

les spectacles anglais tiré de la deuxième des *Lettres sur les Anglois et les François* de Muralt¹. Celui-ci y prend à partie certaines tendances de la comédie anglaise. « Toute personne qui a du goût, dit-il, et qui aime ce qui est naturel, toute personne accoutumée à Molière ne se plaira pas beaucoup aux Comédies Angloises, qui le plus souvent sont remplies de pointes d'esprit et d'ordure. » Il parle ensuite de la comédie en Angleterre et déclare que « Ben Johnson est celui des Anglois qui l'a portée le plus loin ». Pas un mot de Shakespeare, pas plus de ses comédies que de ses tragédies. Muralt souligne ensuite l'importance dans la comédie anglaise de l'emploi de l'humour sans d'ailleurs en avoir bien compris la portée puisqu'il l'estime subversif pour la morale.

Puis il passe aux tragédies anglaises : « Si les Anglois pouvaient se résoudre à y être plus simples, dit-il, et à étudier davantage le langage de la nature, ils excelleraient, sans doute, dans le Tragique par-dessus tous les Peuples de l'Europe. L'Angleterre est un pays de passions et de catastrophes : le génie de la nation est sérieux ; leur langue est forte et succincte, telle qu'il la faut pour exprimer des passions ; ainsi, leurs Tragédies ont d'excellents endroits, et en grand nombre, mais d'aussi grands défauts pour le moins que leurs Comédies. » Ces « passions » et ces « catastrophes »

1. Muralt (Béat-Louis de), 1665-1749, littérateur suisse. Il visita la plupart des contrées de l'Europe, et écrivit en français, plusieurs ouvrages et notamment ses *Lettres sur les Anglais et les Français* le premier livre qui ait fait véritablement connaître l'Angleterre aux Français.

sont amusantes, mais, il reste vrai que le masque de simplicité et de naturel a pu choquer à cette date le goût français comme il choquait celui de Muralt. Parmi les autres défauts des tragédies anglaises Muralt signale encore le mélange du comique et du tragique, l'horreur des spectacles, et les plagiats des pièces françaises; ce sont là des critiques avec lesquelles les lecteurs des deux *Mercur*e sont déjà familiarisés.

En juin 1727¹, le *Mercur*e publie une *Lettre écrite de Londres sur Shakespeare, Poète Dramatique* :

« Les Anglois, dit le correspondant, regardent encore cet Auteur comme le plus admirable Ecrivain dans le genre Dramatique. On convient cependant qu'il n'a observé aucune règle; mais on lui pardonne comme à un génie audessus des règles... A la vérité, ce Poète avoit beaucoup de génie. Comme il écrivait, pour ainsi dire, à tout hazard, il attrapoit de tems en tems des traits inimitables, mais souvent ils sont accompagnés de choses si peu nobles, qu'on peut douter si dans ses Ecrits la bassesse relève le sublime, ou si c'est le sublime qui fait sentir plus fortement la bassesse.

Il n'a imité personne, et tirant tout de sa propre imagination il a, pour ainsi dire, abandonné ses Ouvrages aux soins de la Fortune, sans choisir les circonstances nobles et propres à ses sujets, et sans écarter celles qui étaient inutiles et indécentes; on ne voit pas même dans ses Pièces, que par son propre raisonnement il ait tiré de la nature de la Tragédie la moindre règle fixe pour remplacer celles des Anciens qu'il avoit négligé d'étudier. Ses personnages voltigent de l'Orient à l'Occident. Pour les bornes du temps, il les respecte si peu, que l'espace de 2 heures représente souvent, dans ses Pièces, un bon nombre d'années... Le divin Shakespéare tombe dans d'autres (défauts), à l'égard desquels il ne faut avoir que du sentiment pour les trouver insupportables; dans les endroits les plus touchants de quelques-unes de ses Tragédies,... dans la crise de

1. *Mercur*e de France, juin 1727, p. 1445.

la Pièce, il interrompt l'attention, et tranquillise l'émotion du cœur, par des scènes comiques, si bouffonnes quelquefois, qu'à peine seroient-elles assez graves pour le Théâtre Italien. »

Le critique discute ensuite les pièces historiques de Shakespeare dans lesquelles il « a traité toute l'Histoire d'Angleterre, depuis Guillaume le Conquérant, jusqu'au règne sous lequel il a vécu... L'on a de la peine à concevoir comment l'âge d'un seul homme a pu suffire à un travail si long, et comment tant de Plans divers ont pu sortir d'une même imagination. »

L'auteur de la lettre cite ensuite la *Critique du Théâtre Anglois* de Collier, qui fait des remarques analogues sur l'œuvre de Shakespeare; il a de l'imagination, il s'exprime avec finesse, mais il est grossier et il n'observe pas les règles. Après avoir nommé plusieurs comédies et tragédies, la lettre donne un compte rendu de *Richard III*, en s'en prenant aux scènes de cruauté, et aux visions surnaturelles du personnage principal.

Dans la suite de cette lettre, publiée dans le *Mercur* de janvier 1728¹, le critique examine *Hamlet* et *Othello*: « Dans sa tragédie d'*Hamlet*, Prince de Danemarck, l'Auteur agit à sa manière ordinaire; c'est-à-dire, sans règle, sans conduite et sans vrai-semblance. » Comme exemple de ces défauts, il cite la scène des fossoyeurs. La maîtresse d'Hamlet vient de mourir et « on se prépare à pousser des soupirs et à verser des larmes avec lui; mais on se trompe : l'Auteur choisit cette situation pour faire rire ceux qui sont assez sots

1. *Mercur de France*, janvier 1728, p. 148.

pour se divertir à ses fades plaisanteries. » Hamlet, ignorant la mort de sa maîtresse, parle avec les fossoyeurs qui creusent son tombeau et qui font des remarques « impertinentes, farcies d'équivoques plattes et de pointes triviales ». Il est raconté ensuite comment Hamlet fait semblant d'être fou pour mieux cacher sa vengeance. « Son extravagance affectée, dit-il, jointe à la véritable folie de sa Maîtresse, remplissent cet ouvrage de tant de sottises nécessaires au projet, que les larmes sont plus rares parmi les Spectateurs que les éclats de rire, ce qui produit un effet d'autant plus bizarre, que jamais Spectacle ne fut plus terrible que celui-là, puisque tous les Personnages y périssent presque aux yeux de tout le monde, par le fer et le poison. » Le critique condamne la scène où l'ombre du vieux Hamlet paraît sur le théâtre et parle avec son fils : « Soit que Shakespeare fut superstitieux, ou qu'il dût le paroître pour plaire au Peuple de son tems, imbu apparemment de ces sottises fantaisies, plusieurs de ses Pièces sont remplies de pareilles puerilitez, qu'on admire encore par tradition. » Mais il remarque que « l'on doit convenir que le discours qu'on entend faire ici à l'ombre de Hamlet est extrêmement fort et énergique. »

Il est question ensuite d'*Othello*, qui « passe pour la plus fameuse Tragédie de ce grand Poëte. » Après une courte analyse de la pièce, viennent des remarques sur le plan qui « est trop grossièrement défectueux pour en faire la critique. On peut dire seulement que

les Acteurs sont obligez de retrancher 3 ou 4 scènes des plus impertinentes. »

Cet examen détaillé de *Richard III*, de *Hamlet* et d'*Othello*, aussi bien que les appréciations générales sur l'œuvre du poète anglais, ont donné aux lecteurs du *Mercure* une assez bonne idée du théâtre de Shakespeare. La critique lui était en général défavorable, mais l'étendue des deux lettres et les quelques louanges que l'auteur fait presque à contre-cœur ont dû exciter la curiosité des lecteurs de la revue, en leur laissant entendre que cet auteur, irrégulier et presque barbare, avait cependant du génie.

Qu'il ne soit plus ignoré, les annonces faites par le *Mercure* le démontrent suffisamment. Ainsi on lit dans le *Mercure* de mai 1729¹, que « M. Pope a publié une nouvelle édition des œuvres de Shakespeare, Poète Dramatique, conférée et comparée avec les éditions précédentes. » En février 1730² on annonce qu'« un Comédien de Campagne a publié dans la même Ville, une Réponse à la Préface que M. Pope a mise à la tête de l'Edition qu'il a donnée des Œuvres de Shakespeare. Le Comédien... donne quelques éclaircissements nouveaux sur la vie de Shakespeare et sur l'Histoire du Théâtre de son temps. »

Ces lettres sur Shakespeare n'excluent pas des articles plus généraux sur le théâtre anglais. C'est ainsi que l'introduction du *Brutus* de Voltaire, est rapportée dans le *Mercure* de février 1731. Dans ce discours

1. *Mercure de France*, mai 1729, p. 966.

2. *Ibid.*, février 1730, p. 354.

adressé à Milord Bolinbrook¹ (*sic*), Voltaire dit : « Il a manqué jusqu'à présent et à presque tous les Auteurs Tragiques de votre Nation, cette pureté, cette conduite régulière, ces bienséances de l'action et du stile, cette élégance et toutes ces finesses de l'Art, qui ont établi la réputation du Théâtre François depuis le grand Corneille. Mais vos pièces les plus irrégulières ont un grand mérite; c'est celui de l'action. » La grande réputation de Voltaire n'a pas manqué d'ajouter à la portée de ces remarques auprès du public des lecteurs.

En juin 1731², le *Mercury* publie une *Lettre écrite de Londres sur quelques Poètes Dramatiques Anglois*. Il y est d'abord question de Benjamin Johnson (*sic*) « concurrent de Shakespeare », qui « entreprit de réformer le Théâtre Anglois, et le fit avec beaucoup de succès. Ses Comédies sont admirables et surpassent de beaucoup ses Tragédies. » Le critique après avoir cité plusieurs de ses pièces, déclare que « les trois unités de tems, de lieu et d'action ne sont pas fort observées par les Poètes Anglois en général; mais les plus habiles critiques ne trouvent pas que ce soit un défaut dans Ben Johnson. Il fait entrer deux Sujets, si naturellement l'un dans l'autre, que l'attention des Spec-

1. Bolingbroke (Henry St-John, Viscount), 1678-1751. Jeune homme de grand talent, mais de mœurs fort dissolues, il fut successivement secrétaire de guerre (1704), secrétaire d'Etat (1710), et créé vicomte en 1712; mais à la suite de l'avènement du roi Georges I^{er}, il dut quitter l'Angleterre (1715). Autorisé à rentrer en 1723, il s'attaqua peu après à Sir Robert Walpole, et cette querelle dura dix ans. Ses œuvres, publiées après sa mort, comprenaient des essais, des dissertations et des lettres sur la littérature, la politique, la philosophie et la religion.

2. *Mercury de France*, juin 1731, p. 1350.

tateurs est soutenuë par cette agréable variété... Au contraire de Shakespeare, Johnson a fait paroître beaucoup de sçavoir... Tous ses caractères sont fort justes et bien maintenus. On regarde le *Fox* ou le *Renard*, l'*Alchimiste* et la *Femme Silente* comme ses trois meilleures Pièces.

« Il avoit un génie admirable, et un talent particulier pour peindre les passions et les foiblesses des hommes. On le met au niveau de Molière... Ils ont scû l'un et l'autre représenter parfaitement les diverses humeurs et les différentes manières des Hommes, en conservant dans leurs Peintures, un juste rapport avec le génie de leur Nation... »

Le correspondant du *Mercur*e passe ensuite à Dryden, auquel il reproche ses « plagiats », particulièrement ceux de scènes entières de Corneille dans son *Œdipe*. Il relève ensuite l'accusation portée contre l'auteur anglais de « récompenser le vice » dans ses Comédies et de soutenir que le but principal de la Comédie n'était pas d'édifier, mais de divertir. Il désapprouve vivement cette opinion et note avec satisfaction que Dryden s'est repenti lui-même des « désordres qu'on lui a si justement reprochez ». « Ses tragédies valent mieux que ses Comédies, » poursuit-il, et il cite ses pièces principales, en insistant sur le *Moine Espagnol*, dans lequel Dryden « a peint un Moine très déréglé »; et sur le *Chevalier Gâle-loul*, qui est imité de l'*Etourdy* de Molière. A propos de cet emprunt, le critique exprime des reproches assez durs à l'égard des plagiats des Anglois : « Quand par des vols pitoya-

bles, dit-il, les Anglois réussissent à faire d'une ou de deux bonnes Pièces Françaises, une Comédie à leur manière, qui ne vaut rien, ils ont encore trop d'orgueil pour reconnoître leur larcin. »

L'auteur traite ensuite du poète Philips¹, qui « passe pour avoir un très beau génie et une grande connoissance des règles du Théâtre ». Il a bien imité l'*Andromaque* de Racine, mais il y a ajouté quelques scènes à la fin qui l'altèrent beaucoup.

Row² (*sic*), examiné après Philips, « a fait plusieurs Pièces, qui, bien qu'elles pèchent contre les Règles d'Aristote, s'accordent généralement aux règles du bon sens... Ses idées sont grandes et son stile sublime. » Le critique nomme ses pièces principales, et loue surtout *Jeanne Grey* pour son pathétique et sa beauté.

Le correspondant du *Mercure* cite un grand nombre de pièces de Joseph Addison et termine l'article par Congreve, poète-comique « célèbre » dont les « pièces pétillent d'esprit ».

Cette longue lettre qui traite ainsi en détail des pièces de plusieurs poètes a contribué à la connaissance toujours croissante du théâtre anglais de la part des lecteurs du *Mercure*. Les jugements portés sur les auteurs anglais manifestent sans doute une certaine

1. Philips (Ambrose), 1671-1749, poète anglais qui, tout en composant des vers et des pièces de théâtre, ne négligea point de se pousser dans le monde politique, et occupa plusieurs charges considérables. Ses poésies, sans grande originalité, brillent par leur élégance et leur harmonie.

2. Rowe (Nicolas), 1673-1718, auteur dramatique anglais. Il étudia le droit, mais y renonça plus tard à la suite de la réussite de sa première pièce, la *Belle-mère ambitieuse*. Ses autres pièces eurent un égal succès. Il fut nommé poète lauréat en 1714.

étroitesse de goût à l'endroit de tout ce qui choque les habitudes françaises : la violation des règles des unités, des convenances et de la morale; mais ce préjugé n'empêche pas de trouver des traits admirables chez les auteurs examinés.

Le *Mercur*e ne perd d'ailleurs pas de vue le théâtre anglais. Il annonce même de temps à autre les pièces qu'on joue à Londres¹, il critique une traduction anglaise des œuvres de Molière², il note la mort d'un fameux acteur anglais, et il annonce de nouvelles éditions des *Œuvres* de Shakespeare³. Ce dernier est encore l'objet d'une *Lettre écrite de Londres sur quelques Illustres Anglois*, publiée dans le *Mercur*e de mai 1735⁴. L'auteur trouve que « Shakespeare est le premier des Poètes Anglois pour la Tragédie, mais jamais Poète ne fut plus inégal. Lorsqu'il est beau, il l'est au suprême degré et avec transcendance... Mais ce ne sont que quelques endroits, n'ayant pas, suivant mon sentiment, une seule Pièce, qui, comprise dans sa totalité, soit supportable. » Le critique parle aussi dans cette lettre de Johnson et constate qu'il « étoit un Auteur laborieux, et d'une élévation d'esprit médiocre ». Il parle sommairement de Beaumont et Fletcher qui travaillaient ensemble et qui se complétaient bien.

Pendant les dix ans qui suivent (1737-1747) on trouve moins d'articles dans le *Mercur*e sur le théâ-

1. *Mercur*e de France, mars 1729, p. 557. *Ibid.*, décembre 1729, p. 2930; *ibid.*, juin 1733, p. 1416; *ibid.*, novembre 1750, p. 128.

2. *Ibid.*, août 1733, p. 1835.

3. *Ibid.*, juin 1734, p. 1183, et février 1736, p. 318.

4. *Ibid.*, mai 1735, p. 836.

tre anglais; l'annonce de la traduction en français de la *Prétendue Veuve* d'Addison en juin 1737¹, quelques remarques sur le théâtre anglais rapportées des *Réflexions Historiques et Critiques sur les différens Théâtres de l'Europe* de Ricoboni², et l'annonce du *Brittish stage, a collection of the best English Modern Plays* en juin 1743³. Mais en novembre 1745, le *Mercure* donne le premier article d'une série sur le *Théâtre Anglois* de La Place, traduction d'un grand nombre de pièces anglaises, dont la plupart étaient ainsi accessibles pour la première fois au public français. Le premier article porte sur Shakespeare, dont La Place avait traduit plusieurs œuvres. Le *Mercure* remarque que « tous les Lecteurs sensés se sont réunis pour admirer dans ces pièces un grand nombre de morceaux sublimes ». On excuse ses grossièretés par la barbarie du siècle où Shakespeare vivait et à propos de la violation des règles on convient qu'« il ne faut pas faire ici trop d'honneur aux règles d'Aristote; ce n'est point pour les avoir transgressées que Shakespeare est tombé dans les défauts qu'on lui reproche... C'est pour avoir ignoré les convenances et non les règles, que Shakespeare a mis les Fossoyeurs dans *Hamlet*, et tant d'autres choses si déplacées. Mais quoiqu'en disent ces mêmes règles, quelques défenses que fassent Horace et Aristote d'ensanglanter le Théâtre, ils n'empêche-

1. *Mercure de France*, juin 1737, p. 1163.

2. Riccoboni (Luigi), 1674 ou 1677-1753, comédien et littérateur italien. Il adapta sur la scène italienne des pièces françaises, il établit une troupe italienne à Paris, et vers la fin de sa vie il publia plusieurs ouvrages français.

3. *Mercure de France*, juin 1743, p. 1171.

ront point qu'on lise avec beaucoup de plaisir le monologue de Mylord Clifford, lorsqu'il vient expirer sur le Théâtre après la bataille de Ferribridge.

« Il en est ainsi de plusieurs autres endroits. La plupart des gens se préviennent à tort et croient trop légèrement qu'ils ne doivent juger d'un ouvrage que conformément aux règles. La première de toutes est de plaire. Or toutes les Loix de la Poétique n'ont jamais appris à aucun Ecrivain le secret de toucher et d'émouvoir. » Quel changement d'opinion depuis les premiers articles que nous avons rapportés sur le théâtre anglais et sur Shakespeare, dans lesquels lui et d'autres poètes anglais étaient blâmés pour leur désobéissance aux règles ! On revenait à la saine tradition de Molière : « La grande règle de toutes les règles est de plaire ». Le critique remarque en outre que l'unité de temps est la plus importante parce que l'infraction à cette règle enlève l'illusion de la réalité, mais il ajoute que si un auteur peut conserver l'illusion, tout en se permettant des licences, il a plus de mérite que s'il avait suivi les règles. Ces vues subversives de toutes les idées admises à cette époque sur le théâtre en France, font voir jusqu'à quel point l'influence du théâtre anglais se faisait sentir sur le public français.

En mai 1746¹, le *Mercure* annonce le troisième volume du *Théâtre Anglais* de La Place et l'accompagne d'un article qui rapporte la préface même de l'ou-

1. *Mercure de France*, mai 1746, p. 110.

vrage. Dans cette préface La Place « réfute solidement les objections que l'on avait faites contre Sakespear (*sic*)... Il ne faut faire aucun doute que la plupart des beautés qui sont dans Sakespear produiroient un grand effet sur notre Théâtre, si elles étoient présentées avec assez d'Art, et les mêmes gens qui s'élèvent contre, qui réclament l'autorité des règles Dramatiques pour combattre la raison, seroient émus comme les autres, et reviendroient de leurs préventions... de nouvelles beautés doivent amener de nouvelles règles... Il faut convenir que Sakespear a eu souvent raison, et que nous avons souvent tort... La force de ses caractères, les mouvemens impétueux de la haine et de la vengeance, les événements terribles qu'amènent ses passions, le sang qui ruisselle souvent sur son Théâtre ont révolté quelques lecteurs délicats... cependant, quoi de plus capable de faire une vive impression ! » Il est évident que La Place accepte le théâtre de Shakespeare sans les réserves faites par Voltaire, et le *Mercure* publie ces opinions sans les contredire.

En octobre 1746, le *Mercure* consacre un article au quatrième volume du *Théâtre Anglois* qu'on venait de publier et qui complétait la traduction des œuvres de Shakespeare. L'article porte sur *Timon* et les *Com-mères de Windsor*. On examine les personnages de la première de ces pièces et on remarque : «... qu'on trouve rarement les hommes peints avec des traits aussi forts et aussi vrais qu'ils le sont dans cette pièce ».

En juin 1752¹, le *Mercure* publie les « *Amours Infor-*

1. *Mercure de France*, juin 1752, p. 8.

tunés de Juliette et de Romeo, Nouvelle tirée du théâtre Anglois, par M. Fleury¹ ». Cette nouvelle, longue de 20 pages n'est qu'une adaptation du *Romeo et Juliette* de Shakespeare, mais le *Mercur* ne le nomme pas.

En 1746, La Place adapta la pièce anglaise *Venise Sauvée* (d'Otway)² et on la joua au Théâtre Français. Le *Mercur* rapporte en décembre 1746³ le discours fait à cette occasion : « Nous ne sentons pas moins, ainsi que le traducteur de cet ouvrage, tout ce que cette entreprise a de hasardeux pour peu que l'on perde de vûe l'extrême difficulté de resserrer la liberté Angloise dans des bornes assés étroites pour ne point blesser la juste délicatesse du goût français. » Le ton de cette phrase et de tout le reste de ce discours est très différent de la défense chaleureuse de Shakespeare par La Place dans son *Théâtre Anglois*. Le goût des spectateurs français n'avait pas beaucoup changé et ce qu'on pouvait faire accepter des lecteurs était plus difficilement admis sur la scène. A ce propos, le *Mercur* remarque en janvier 1747⁴ : « Si M. de la Place n'eût pas préparé les esprits par son excellent ouvrage du *Théâtre Anglois*,... peut-être la forte touche du pinceau auroit-elle révolté dans *Venise sauvée*. » Cependant La Place avait beaucoup changé la pièce en

1. Fleury, probablement Jacques Fleury, avocat au Parlement de Paris, et littérateur, mort en 1775, mais Quérard ne fait pas mention de la nouvelle mentionnée ci-dessus, comme faisant partie deses ouvrages.

2. Par Thomas Otway (1651-1685), auteur dramatique anglais, qui avait d'abord essayé du métier d'acteur, sans succès. Ses pièces sont en général médiocres, mais la *Venise Sauvée* est un chef-d'œuvre d'art tragique. Otway a passé ses dernières années dans la misère.

3. *Mercur de France*, décembre 1746, p. 147.

4. *Ibid.*, janvier 1747, p. 87.

l'adaptant, car le *Mercure* annonce dans le quatrième article sur le *Théâtre Anglois*, en mai 1747¹, qu' « on trouvera dans ce volume une Traduction exacte de la *Venise Sauvée* Angloise, qui a servi de modèle à la Tragédie que M. de la Place a donnée cet hyver. On verra les beautés dont il a profité, celles qu'il a ajoutées, les fautes qu'il a corrigées. »

Le reste de l'article est consacré à un examen détaillé de la *Belle Pénitente* que le *Mercure* loue d'avoir observé les règles des unités, tout en ajoutant qu' « un mérite plus réel est l'intérêt qui y règne ». Après avoir donné un compte rendu de la pièce, le critique du *Mercure* prend à partie les caractères principaux parce qu'ils sont odieux et criminels. Mais ils fournissent des scènes pathétiques et des tableaux frappants. A titre d'exemple, il fait le résumé d'une de ces scènes, qui ne laisse « rien à désirer ».

Toute cette propagande pour le théâtre anglais a eu son effet. En octobre 1747², le *Mercure* annonce un « ouvrage singulier » imprimé sous le titre de *Nouveau Théâtre François* : « Ce livre contient une Tragédie dont le sujet est le règne de François II à la façon de Sakespear (*sic*)... C'est l'histoire en action genre nouveau absolument pour nous³.

1. *Mercure de France*, mai 1747, p. 101.

2. *Ibid.*, octobre 1747, p. 115.

3. Il s'agit ici du *François II* du président Hénault. L'ouvrage parut si proche du drame de Shakespeare que Voltaire put écrire à Mme du Deffand le 19 août 1763 : « Je suis persuadé que cette pièce vaudrait mieux que toutes les pièces de Shakespeare, et qu'on pourrait traiter les principaux événements de notre histoire dans ce goût.

« Mais il faudrait pour cela un peu de cette liberté anglaise qui nous manque. Les Français n'ont encore jamais osé dire la vérité tout entière. Nous sommes de jolis oiseaux à qui on a rogné les ailes. Nous volerons, mais nous ne volons pas. »

Le cinquième article sur le *Théâtre Anglois*, publié dans le *Mercure* de février 1748¹, porte sur *Aurengzeb*, de Dryden, *l'Epouse en deuil* de Congreve, et *Tamerlan* de Rowe. La première de ces pièces est la seule dont on traite avec quelque détail; on en loue le caractère principal, et on remarque quelques traits forts et hardis.

En novembre 1748, le *Mercure* consacre un article au *Marchand de Londres* de Lillo², que Clément³ venait de traduire en français. Le critique cite le *Pour et le Contre* qui rappelle le succès éclatant de la pièce en Angleterre; mais il maintient que ce succès seul ne prouve pas qu'elle soit un excellent ouvrage. Il dit cependant que l'« ouvrage de M. Lillo est de Nature à produire un grand effet sur toutes les personnes sensibles, de quelque Nation et de quelque condition qu'elles soient... à Paris, à Madrid, à Rome, à Ispahan, à Pékin, comme à Londres, le malheur d'un jeune homme, né pour suivre les conseils de la vertu, et qu'un fatal amour entraîne malgré lui dans les crimes les plus deshonorans et les plus atroces, sera une leçon effrayante. »

Ces remarques flatteuses de la part du *Mercure* ont sans doute contribué à la lecture de cette traduction qui familiarisait un peu le public français avec le théâtre anglais du jour; elles préludaient à l'engouement de Diderot pour le drame de Lillo.

1. *Mercure de France*, février 1748, p. 111.

2. Lillo (George), 1693-1739, auteur dramatique anglais. Il était joaillier, mais son goût pour les lettres le porta à écrire des pièces de théâtre, dont il prit les sujets dans l'observation de la vie quotidienne.

3. Clément (P.), écrivain genevois du XVIII^e siècle.

Cet intérêt porté au théâtre anglais va en augmentant. Ainsi en décembre 1748¹, le *Mercur*e donne une traduction de dix pages d'une comédie anglaise, la *Dernière ressource de l'amour*, de Cybber.

Il signale quelques mois plus tard², les derniers volumes du *Théâtre Anglois* de La Place en joignant à cette annonce une courte notice. Ces articles sur le *Théâtre Anglois*, de La Place, d'une étendue si considérable, publiés pendant quatre années dans le *Mercur*e fournissent une preuve convaincante de l'importance qu'on attachait à cet ouvrage et par suite au théâtre anglais. Dans ces articles, le *Mercur*e, pour la première fois, fait l'apologie nette du théâtre anglais, avec très peu de réserves. On va jusqu'à critiquer le théâtre français pour son adhésion trop stricte aux règles et on loue le naturel et la force des pièces anglaises. Même si les lecteurs du *Mercur*e ne lisaient pas l'ouvrage lui-même, ils apprenaient par ces articles les caractéristiques du théâtre anglais, le sujet de plusieurs pièces importantes et le nom des auteurs principaux. Ces connaissances nouvelles ont alimenté sans doute l'intérêt croissant pour le théâtre anglais qu'on peut constater dans la publication du *Mercur*e.

Celui-ci continue à rappeler la publication de pièces anglaises. Ainsi en décembre 1749³, on annonce les *Œuvres* de Ben Johnson (*sic*); en juillet 1750⁴, *Caliste*

1. *Mercur*e de France, décembre 1748, t. II, p. 97.

2. *Ibid.*, juin 1749, t. II, p. 127.

3. *Ibid.*, décembre 1749, t. II, p. 143.

4. *Ibid.*, juillet 1750, p. 178.

ou la *Belle Pénitente*, imitée de l'anglais; en septembre 1750¹, les *Œuvres* de Ben Johnson (*sic*), de Shakespear (*sic*), de Congreve, et le *Calon* d'Addison; en décembre 1750², une deuxième édition du *Marchand de Londres* de Lillo, traduit de l'anglais; et en février 1755³, *Philoclée*.

Par toutes ces mentions de pièces anglaises, par les notices données sur les pièces jouées à Londres, par les traductions de certaines scènes publiées dans le *Mercure* et surtout par l'ampleur des articles concernant le théâtre anglais, on peut juger de l'intérêt qu'on portait au théâtre anglais pendant cette période. Les premiers articles manifestaient une ignorance frappante des auteurs dramatiques anglais et une prévention marquée contre les libertés de leurs pièces. Avec la traduction des œuvres de Shakespeare et des pièces d'autres dramaturges anglais par La Place, et les articles qui lui sont consacrés par le *Mercure*, on voit s'affirmer peu à peu une sorte de tolérance à l'endroit des pièces anglaises. Les autres critiques ne vont pas aussi loin que La Place dans leurs éloges du théâtre anglais; au contraire, ils continuent à blâmer encore les défauts qui avaient choqué le goût français dès l'introduction des drames anglais : la violation des règles des unités, le mélange du tragique et du comique, l'emploi d'expressions familières et grossières, et la représentation d'actes de cruauté ou d'hor-

1. *Mercure de France*, septembre 1750, p. 145.

2. *Ibid.*, décembre 1750, p. 130.

3. *Ibid.*, février 1755, p. 192.

reur sur la scène. Mais il faut croire qu'au moins une partie du public français goûtait les pièces anglaises puisque quelques autres traductions s'ajoutaient à celle de La Place. A cette époque-là, on tenait encore aux règles posées par Boileau ; mais malgré cette admiration pour le théâtre classique, on commençait à sentir la monotonie et l'étroitesse du cadre de la tragédie et on éprouvait le besoin d'un renouvellement du théâtre. Ainsi, on accueillait, mais timidement encore à cette date, le souffle vigoureux du théâtre anglais.

Cependant, en dehors du drame, d'autres genres poétiques attiraient l'attention du public français à cette date. Si le *Mercure Galant* n'avait cité que trois poètes : Owen, le duc de Buckingham, et Pope, le *Mercure de France* de cette période fait connaître à ses lecteurs un nombre beaucoup plus considérable de poètes anglais, mais dans les premières années de sa publication il manifeste une préférence marquée pour les œuvres de Pope et de Milton. En septembre 1728¹, il annonce des *Remarques sur Homere, avec la Traduction de la Préface de l'Homere Anglois de M. Pope*, et d'un *Essai sur la Vie et les Ecrits de ce Poëte*, et à la page suivante², une « Traduction du Poëme de M. Pope, célèbre Poëte Anglois, dont le sujet est l'*Enlèvement de la Boucle de cheveu de Sylvie*. « Rien n'est, dit-on, plus poétique et plus ingénieux que cette Fiction. » Le mois suivant on a eu le temps

1. *Mercure de France*, septembre 1728, p. 2043.

2. *Ibid.*, p. 2044.

de lire cette traduction et le *Mercur*e peut en faire l'analyse¹ : « On y trouve partout, dit-il, une imitation d'Homère que l'auteur n'a pas néanmoins prétendu travestir par un fade burlesque. Fictions, images, descriptions, intervention de Divinitez opposées, Harangues, Songes, Combats, Sacrifices, Digressions même à la façon d'Homère, tout cela se trouve dans ce Poème, qui n'est cependant composé que de cinq chants très courts; mais où les proportions sont gardées comme dans les grands Poèmes Epiques. » On résume en détail toute la première partie du poème et l'article se termine par une citation du discours d'Ariel aux autres Silphes.

Au cours de cet article, il est fait allusion à la traduction de l'*Iliade* par Pope « qui a été si justement louée par M. de Voltaire »; et aux discours « sensez et ingénieux dont cet Auteur (Pope) a accompagné sa traduction », discours qu'on venait de traduire en français. Et en décembre de la même année², on annonce encore une fois les *Remarques sur Homère*, que nous avons signalées plus haut.

En octobre 1728³, on trouve une notice sur la *Dunciade* :

« Il paroît depuis quelque temps un nouveau Poème en Anglois de M. Pope, intitulé *La Dunciade*, c'est-à-dire les Stupides. C'est un Poème Critique et Satyrique, où l'Auteur relève les bévuës, et expose la stupidité de la plupart des Poètes Modernes d'Angleterre. Cet Ouvrage lui a fait beaucoup d'ennemis.

1. *Mercur*e de France, septembre 1728, p. 2242.

2. *Ibid.*, décembre 1728, t. II, p. 2874.

3. *Ibid.*, octobre 1728, p. 2265.

Cependant, ce n'est point par d'indignes procédés, par des calomnies, ni par de honteuses intrigues qu'ils cherchent à se venger. Ils se contentent de publier presque tous les jours contre lui, quelque Epigramme nouvelle ou quelque plaisanterie, pour le tourner en ridicule à leur tour. M. Pope répond à tout et paroît se divertir beaucoup à cette guerre Littéraire. Cependant, comme les combats sont souvent des attaques personnelles et que de part et d'autre on s'efforce de ridiculiser autant les personnes mêmes que les Ouvrages, bien des gens trouvent cela contre la bien séance, et voudroient qu'on se bornât à la Critique des Livres, et que les Auteurs se ménageassent réciproquement, sans s'attaquer sur leurs défauts personnels. »

Cette critique de la guerre impitoyable entre Pope et ses adversaires et des sentiments acerbes qu'ils manifestent l'un et l'autre, est très retenue et tout à fait raisonnable.

En mars 1730¹, le *Mercur*e fait quelques remarques à propos de l'*Essay sur la Critique* de Pope, qu'on venait de traduire en français :

« Malgré tous ses efforts et toute son adresse, le Traducteur n'a pû lui rendre ce qui lui manque essentiellement, qui est l'ordre; mais cela n'empêche pas qu'ils ne se fasse lire avec avidité. Les pensées en sont nobles et vives, les Vers pleins de force et d'énergie, sans trop sentir le travail; et ce qui est assez rare dans les Poètes, on n'aperçoit point que le sens ni la construction y souffrent jamais de la contrainte de la Poésie. Les Remarques ne sont pas la moindre partie de cet Ouvrage, et en général on peut dire que l'Auteur y a attrappé ce juste milieu, qui consiste à être exact et correct, sans être apprêté ni contraint, et à plaire sans paroître trop occupé du soin de vouloir se rendre agréable. »

Cette citation fait voir combien le tour d'esprit et la facilité d'expression chez Pope répondaient au goût

1. *Mercur*e de France, mars 1730, p. 540.

français. Ceci est d'ailleurs exprimé plus nettement encore dans les remarques sur lui qui font partie d'une *Lettre écrite de Londres sur quelques Illustres Anglois*, publiée dans le *Mercure* de mai 1735¹. « Ses ouvrages sont harmonieux, délicats, nerveux, profonds, on y trouve un esprit élevé mais réglé; un discernement juste, et un jugement solide. Il ne cède à aucun de ses devanciers, et surpasse tous ses contemporains. »

On ne rencontrait pas chez lui despensées trop profondes qui pourraient devenir ennuyeuses, ni des émotions trop violentes qui pourraient choquer les sensibilités raffinées.

En novembre 1736², le *Mercure* publie des « *Observations* sur ce Passage de M. Pope, Poète célèbre d'Angleterre : « Un double Déluge renversa toutes les sciences. Les Moines achevèrent ce que les Gots avoient commencé. » (*Essai de Critique*, L.3 p. 75. Traduction). » Les « observations » du *Mercure* tendent à prouver, contre l'opinion de Pope, que les Moines n'ont pas « renversé » l'érudition et « inondé l'Europe d'une ignorance crasse, au contraire ils ont développé la culture littéraire » par le moyen de leurs Bibliothèques et par le grand nombre de leurs Ecoles »; et « en un mot, si le mauvais goût, s'est quelquefois montré dans leurs Ecrits, c'étoit alors un mal épidémique. » Qu'on ait ainsi écrit tout un article pour réfuter un passage de l'*Essai de Critique* prouve au moins quel cas on faisait de l'*Essai*.

A partir de cette date le *Mercure* revient souvent aux

1. *Mercure de France*, mai 1735, p. 836.

2. *Ibid.*, novembre 1736, p. 2396.

Œuvres de Pope dans ses « nouvelles littéraires » ; en mai 1737¹, on annonce *Les Principes de la Morale et du Goût* en deux Poèmes, traduits de l'anglois de M. Pope par M. du Resnel ; en mars 1738, les *Œuvres mêlées* de M. Pope, savoir, les *Principes de la Morale et du Goût*, en deux Poèmes, dont l'un est intitulé, *Essai sur l'Homme*, l'autre, *Essai sur la critique*, traduits par M. l'Abbé du Resnel, et la *Boucle de Cheveux*, traduite par M. L. D. F., en vers ; et en août 1738² la *Donciade* ; en décembre 1738³, en février 1739⁴, en juillet 1740⁵, et en décembre 1741⁶, des éditions différentes de l'*Essai sur l'Homme*.

En novembre 1742⁷, le *Mercure* donne presque vingt pages de compte rendu et de citations de la traduction en vers français de la *Boucle de Cheveux enlevée*. La notice est d'un ton admiratif : « Ce Poème, de l'aveu des connoisseurs, va de pair avec le *Lutrin* de M. Boileau, et méritoit bien d'être rendu ainsi en françois ; il est rempli de saillies d'une grande vivacité... le traducteur a exactement pris l'esprit de l'Auteur. Ce que la Langue Angloise a de plus expressif, s'y trouve rendu avec toute la délicatesse de la nôtre. » Il n'y avait donc rien à modifier dans les expressions de Pope. On pou-

1. *Mercure de France*, mai 1737, p. 948. Du Resnel (F. Fr. Du Bellay, sieur), 1612-1713, chanoine de Saint-Jacques de l'Hôpital, abbé de Sept-Fontaines, au diocèse de Reims, membre de l'Académie des inscriptions et belles lettres. Il traduisit deux essais de Pope, il fit paraître un grand nombre d'articles dans le *Journal des Savants* (1731-1736 et 1739-1752), il est l'auteur de plusieurs mémoires sur divers sujets.

2. *Ibid.*, août 1738, p. 1787.

3. *Ibid.*, décembre 1738, p. 2845.

4. *Ibid.*, février 1739, p. 302.

5. *Ibid.*, juillet 1740, p. 1591.

6. *Ibid.*, décembre 1741, p. 2865.

7. *Ibid.*, novembre 1742, p. 2474.

vait le traduire tel quel sans offenser le goût français : « On auroit peine à rapporter ici, continue l'article, autant de traits qu'il se trouve de pensées intéressantes dans ce Poème de la Boucle; il faut de lire pour être convaincu du goût, et de la légèreté du célèbre Pope, que le Traducteur n'a pas démenti. »

En décembre 1742¹, la revue publie une *Dissertation* de 12 pages sur ces deux vers, pris dans l'*Essai sur la Critique*, traduction de l'abbé du Resnel :

« Où trouver un Censeur, dont le juste suffrage,
Soit un garant certain du prix de votre Ouvrage. »

Ainsi se révèle une admiration attentive aux moindres beautés de l'auteur anglais et de ses traducteurs.

En juillet 1746² passe un article sur la *Boucle de Cheveux enlevée*, moins enthousiaste que la notice qui accompagnait les longues citations de ce poème en novembre 1742. Après avoir constaté que Pope est « connu avantageusement » en France, l'article apprécie ainsi la pièce en question :

« ... C'est un ouvrage dans le genre du Lutrin et de Vertvert, et c'est-là si peu le génie des Anglois qu'il n'est pas nécessaire de dire qu'il est bien loin d'avoir l'agrément de l'un ni de l'autre, mais ce n'est pas le rabaisser que de lui assigner une place au-dessous de deux Poèmes qui en tiennent une si honorable dans notre langue et quelque rang que M. Pope ait tenu en Angleterre, il n'est pas fait pour être comparé, du moins à cet égard, ni à l'un ni à l'autre des Auteurs que nous venons d'indiquer.

« La meilleure façon de justifier le choix du sujet de ce Poème seroit de dire que c'étoit une gageure de l'Auteur, mais en

1. *Mercure de France*, décembre 1742, p. 2617.

2. *Ibid.*, juillet 1746, p. 96.

avouant que nous ne pouvons rien dire de mieux en sa faveur, il faut rendre justice à la façon dont il l'a rempli; le public n'attend pas de nous que nous nous étendions beaucoup sur cette matière, c'est de la traduction plus que de l'original que nous avons à lui parler; la versification est facile et agréable; citons-en quelques morceaux pour mettre le lecteur en état d'en juger... »

Cette désinvolture à l'égard de l'original, à côté d'une appréciation si favorable de la traduction, présente un contraste qui étonne notre goût moderne qui prise infiniment plus l'original que l'imitation.

En mai 1749¹ on annonce un *Choix de différens morceaux de Poésie*, traduits de l'anglais par Trochereau. Parmi ces poèmes se trouve le *Temple de la Renommée* de Pope. Cet ouvrage est mentionné encore en août de la même année², et cette fois il est suivi de l'annonce d'une autre traduction en vers français du même poème. « Cette traduction, dit le *Mercure*, a paru quelques jours avant celle que M. Trochereau a donnée du même Poème, et qui fait partie du Recueil dont nous venons de parler. Elle était composée depuis dix ans, et la Muse anonyme, à qui nous le devons ne songeait point à la rendre publique; mais ayant appris qu'on en imprimait une en prose, elle a voulu constater le droit d'aïnesse de la sienne. » Ainsi, on se disputait même l'honneur d'être le premier à traduire un poème relativement peu important de Pope.

En décembre 1749³ on annonce l'*Eloge historique*

1. *Ibid.*, mai 1749, p. 128.

2. *Ibid.*, août 1749, p. 124.

3. *Mercure de France*, décembre 1749, p. 158.

et critique d'Homere traduit de l'anglais de Pope; en septembre 1750¹, la *Dunciade* et les *Lettres* de Pope; en juillet 1751², l'*Epître d'Héloïse à Abelard* traduite en vers français: En février 1753³ la traduction des *Eclogues* de Pope; et en avril 1753⁴, les *Lettres choisies* de Pope, traduites en français. En juillet 1753⁵ on accompagne l'annonce des *Œuvres diverses* de Pope d'une description : « Ce sont des Epîtres qui forment le volume que nous annonçons. La première roule sur le caractère des hommes; la seconde, sur celui des femmes; la troisième, sur l'usage des richesses; la quatrième, qui est une suite de la troisième, sur la vanité des personnes de condition, ou des gens riches dans leurs dépenses. On a joint à la traduction des Epîtres qui est en prose, une traduction en vers par M. Marmontel, de la *Boucle de cheveux enlevée*. »

Il est question de Pope dans le troisième volume de *L'Idée de la Poésie Angloise*, par l'Abbé Yart, signalé dans le *Mercur*e d'août 1753⁶. Ce volume « renferme une vie de Pope fort curieuse, et les Epîtres morales si connues de ce célèbre Poète... L'Epître de Pope à M. Jervas, Peintre, en lui envoyant la traduction du Poème de *Dufresnoy* par Dryden, est digne de son Auteur. L'imagination du Poète le transporte sur les

1. *Mercur*e de France, septembre 1750, p. 145.

2. *Ibid.*, juillet 1751, p. 152.

3. *Ibid.*, février 1753,

4. *Ibid.*, avril 1753, p. 102.

5. *Ibid.*, juillet 1753, p. 142.

6. *Ibid.*, août 1753, p. 119. Yart (Antoine), 1710-1791, poète et littérateur français. Il entra dans les ordres et devint curé de Saussay, en Vexin.

Alpes, d'où il considère avec soin l'empire des Arts, les cendres de Virgile, l'urne de Raphaël, et les chefs-d'œuvre de ce même Raphaël, du Guidé, du Carrache, du Corrège, de Veronese, et du Titien, etc. Il parle ensuite des portraits de Jervas et des personnes qu'il a peintes. Il termine son Epître par une réflexion Philosophique, mais lugubre, que nous prétendons tirer peu de chose du tombeau, dit-il, vous ne pouvez conserver qu'une figure et moi qu'un nom. »

L'Abbé Yart fait allusion à Pope dans le sixième volume de l'*Idée de la Poésie Angloise*, annoncé dans le *Mercure* de juillet 1754¹. A propos des Eglogues anglaises il écrit : « Il y a parmi les Anglois trois sortes d'Eglogues : les Eglogues d'un style pur et élégant où sont représentées d'une manière noble et ingénieuse les mœurs de l'âge d'or, où l'on imagine que les hommes étaient vertueux, sages, galans, et heureux ; ce sont celles de Pope et de Walsh... »

Le même mois², le *Mercure* publie une Lettre de Pope à Jacques Greggs, traduite en français par l'Abbé Yart, et c'est la dernière mention de Pope pendant cette période. Ce poète anglais était celui qui plaisait le plus au goût français ; il était spirituel, gracieux, il s'exprimait facilement, ses idées n'étaient pas d'un tour trop original, et derrière lui c'est encore Boileau qu'on retrouvait. Aussi de toutes les citations que nous avons relevées dans le *Mercure* n'y en a-t-il qu'une de désobligeante pour le poète anglais et elle

1. *Mercure de France*, juillet 1754, p. 101.

2. *Ibid.*, juillet 1754, p. 69.

est plus que compensée par la quantité des louanges chaleureuses à son endroit. Pendant cette période assez courte, on a traduit presque tous ses poèmes en français, quelques-uns même en vers, le *Mercur*e a donné de longues citations de la *Boucle de cheveux enlevée*, et a rapporté le sujet de plusieurs autres poèmes. Enfin, tout lecteur intelligent du *Mercur*e de cette période a dû connaître le nom de Pope et avoir une idée générale de son œuvre.

Dans les premières années du *Mercur*e, Milton était peu connu en France. Il était déjà mort depuis cinquante ans et on n'avait pas encore fait de traduction de son œuvre en français. Le *Mercur*e fait allusion à lui pour la première fois en juin 1728¹ quand il dit, à propos de l'*Essay sur la Poésie Grecque*, de Voltaire : « Ce que l'auteur dit du *Paradis perdu* de Milton est très agréable, et suffit pour nous faire connoître le grand génie de ce Poète Anglois, et nous faire souhaiter que la traduction qu'un homme d'esprit en a faite en François, paroisse bien-tôt. » Cette traduction, accompagnée des remarques d'Addison, est annoncée en avril² et en mai³ 1729, et en décembre de la même année, le *Mercur*e y consacre un long article :

« Quoique Milton n'ait composé ce Poème que dans un âge fort avancé, il ne laisse pas d'avoir tout le feu de la plus brillante jeunesse; et l'on n'y reconnaît la vieillesse de l'Auteur

1. *Mercur*e de France, juin 1728, p. 1419. Milton (John), 1608-1674, célèbre poète anglais. A la mort de Cromwell, dont il était secrétaire, il rentra dans la vie privée, et pauvre, oublié, aveugle, il dicta à sa femme et à ses deux filles son immortel *Paradis perdu*.

2. *Ibid.*, avril 1729, p. 733.

3. *Ibid.*, mai 1729, p. 969.

qu'à la vaste érudition dont il est plein ; érudition qui ne peut être que le fruit d'une longue lecture. Il est surprenant que malgré les éloges que M. Addison a pris soin de prodiguer en faveur de la plume dont il est parti, il n'ait été traduit en François que soixante ans après sa première Edition en Anglois... Les deux Editions qu'on en a faites en France, ont fait beaucoup de bruit ; mais le Public, dont il a excité la curiosité, se trouve si partagé dans le jugement qu'il en porte, qu'on ne peut bonnement assurer s'il doit être mis au nombre des bons ou des mauvais Ouvrages ; tout ce qui résulte des diverses opinions des Lecteurs, c'est que ce Poème, si recommandable par le feu de l'imagination, devient presque pitoyable, selon quelques-uns, par le peu de raison qu'on y trouve. Quoiqu'il en soit, voici un court argument des matières qui y sont traitées divisées en douze Livres... »

Suit une analyse de chacun des livres et cette brève conclusion : « Nous avons omis dans cet Extrait tout ce qui nous a paru étranger au Sujet et surtout l'abus éternel que l'Auteur y fait de la Fable, ce qui emporte les deux tiers de l'Ouvrage. »

Quelques pages plus loin, le *Mercure* présente une critique beaucoup plus détaillée du poème. Il rapporte les dernières pages d'une *Dissertation critique sur le Paradis perdu de Milton*, par Constantin de Magny¹. Ce dernier traite d'abord des personnages du poème :

« Son Satan, son Mamone, et son Belzébuth, dit-il, sont des personnages à remplir dignement un Poème Epique. Il les a fait parler d'une manière parfaitement convenable à leurs différentes passions ; mais il ne les a pas fait agir de même. Le seul Satan a soutenu le caractère, sous lequel il nous l'a peint ; pour les autres, il les a laissés dans une oisiveté puérile ;

1. Constantin de Magny (Claude-François), 1692-1764, littérateur français. Successivement professeur de droit à l'université de Turin, secrétaire du gouverneur de Bretagne, et bibliothécaire du roi de Pologne, il écrivit aussi plusieurs dissertations sur des sujets littéraires.

il les a occupez à des jeux tout à fait éloignez du vraisemblable, et ces montagnes du Conseil Infernal n'ont enfanté que des Souris.

« Le Messie¹ qui devoit être le principal Héros de ce Poème, n'a ce caractère de grandeur que dans ce qui est étranger ou du moins antérieur à l'action que le Poète s'est proposée pour objet. C'est lui qui précipite les Anges rebelles dans les abîmes du Cahos; mais quand il s'agit de l'homme, il ne fait d'autre office que celui d'Intercesseur, de Médiateur et de Rédempteur, caractères pacifiques qui ne prêtent pas infiniment à la Poésie.

« Pour les Anges qui sont chargez de veiller à la sûreté d'Adam, Milton les fait acquiter de cet emploi d'une manière si pitoiable, qu'ils se trouvent enfin les dupes de Satan.

« Les caractères les plus intéressans de ce Poème, sont sans contredit ceux d'Adam et d'Eve dans l'état d'innocence. Comme Milton les a pris hors de la Sphère de la nature corrompue, il ne lui a pas été difficile de les rendre neufs à nos yeux, et il peut se vanter d'en avoir été le créateur.

« Rien de plus ingénieux dans son Poème, que la séduction du serpent, rien de plus vraisemblable, que l'effet qu'elle produit sur l'esprit d'une femme, qui croit que la défense qu'on lui a faite n'a tendu qu'à l'empêcher de devenir plus parfaite...

« Par tout ce que je viens de remarquer, on voit bien que le Poème du *Paradis perdu* ne mérite ni tout le bien, ni tout le mal qu'on en a dit. En effet, on ne peut refuser à Milton ce beau feu poétique qui entraîne le Lecteur, malgré qu'il en ait; mais aussi on ne peut lui accorder cette raison qui doit régler l'Auteur, s'il veut que la réflexion confirme dans l'Esprit de son Lecteur le suffrage que la première appréhension a surpris. Il auroit été à souhaiter pour la perfection de ce poème que Milton n'eût pas été si rempli de ceux d'Homere et de Virgile; il n'auroit pas fait un si grand abus de la Fable, et ne seroit pas dégradé dans l'esprit de ses Juges par cet insoutenable mélange, qu'il fait presque à chaque page, du profane avec le sacré. »

Cette dernière phrase fait voir, aussi bien que la critique des personnages, combien les préventions religieuses du temps influençaient les jugements lit-

téraires. Du point de vue purement littéraire aussi, le *Paradis perdu* se heurtait à des traditions françaises, car l'inspiration audacieuse du poème échappait à la juste mesure et à la raison imposées par les règles classiques. Il n'est donc pas surprenant qu'un critique peu affranchi des règles classiques reproche au poème le mélange du profane et du sacré, et le manque de logique qu'on y rencontre. Qu'il loue plusieurs personnages et le « beau feu poétique » de l'ensemble prouve déjà une appréciation intelligente du *Paradis perdu* là où il ne choquait pas les opinions reçues.

En septembre 1730¹, le *Mercure* annonce le *Paradis Reconquis* de Milton, traduit de l'anglais; en juillet 1731², des *Lettres Critiques à M. le Comte ****, sur le *Paradis perdu et reconquis de Milton*; et en août de la même année le *Mercure* cite un passage de ces *Lettres*: « J'ai lû le *Paradis Reconquis*, dit-il, et je ne crains point de vous dire que je l'ai lû avec plaisir; s'il n'a point ces beautez éblouissantes qui donnent tant d'éclat au *Paradis perdu*, en récompense, il a moins de deffauts, et ses deffauts sont moins choquants. » Le même mois le *Mercure* cite des *Stances sur les Poètes épiques*, par Voltaire, parmi lesquelles se trouvent les vers suivants sur Milton :

« Milton, plus élevé qu'eux tous,
A des Beautez moins agréables.
Il n'a chanté que pour les fous,
Pour les Anges et pour les Diables. »

1. *Mercure de France*, septembre 1730, p. 2004.

2. *Ibid.*, juillet 1731, p. 1741.

Le *Mercure* estime fort « raisonnable » ce jugement sur le poète anglais.

En mai 1735, dans une *Lettre écrite de Londres sur quelques Illustres Anglois*, il est encore question de Milton dont on dit : « Milton est connu en France depuis la traduction de son *Paradis perdu* qui a été lû avec plaisir. L'idée de son Poème est neuve, on y trouve par tout un génie inventif et impérieux. Il a le premier trouvé l'art de donner de la force et de la cadence à des Vers non rimez, qui pour ainsi-dire empiètent les uns sur les autres avec une harmonie majestueuse. Ce Poète, seul, mérite qu'on apprenne l'Anglois pour le lire. Il sçavoit beaucoup, et il a transmis dans son Poème avec beaucoup d'art les beautés, même les tours et les manières de s'exprimer d'Homere, de Virgile, et du Tasse. » Ce sont-là les louanges les plus enthousiastes à l'endroit de Milton que nous ayons rencontrées jusqu'à cette date dans la revue; on approuve maintenant son inspiration antique après la lui avoir auparavant contestée, et ces louanges ne sont pas diminuées par des réserves sur le manque de logique du *Paradis perdu*.

On annonce en décembre 1735¹, une traduction en vers grecs du *Paradis perdu* et en février 1736², les *Œuvres* de Milton en anglais avec les notes d'Addison. L'intérêt qu'on lui porte augmente et la revue publie dans les deux volumes de juin 1739³ les *Plaintes d'A-*

1. *Mercure de France*, déc. 1735, p. 2671.

2. *Ibid.*, fév. 1736, p. 318.

3. *Ibid.*, juin 1739, p. 1104. et p. 1270.

dam à Eve après son péché, tirées de Milton et transcrites en vers français. Cette adaptation est suivie en septembre 1739¹ par une *Imitation d'un Morceau de Milton sur la lumière*, long de trois pages et en mars 1740² par le *Discours de Satan, lorsqu'il aperçut le soleil*. Les dix premiers vers de cette dernière adaptation sont de Voltaire et selon le traducteur des autres extraits « ç'eût été une témérité d'entreprendre de les rendre mieux ».

En novembre 1743³ on annonce le *Paradis Perdu*, « poème Héroïque, traduit de l'Anglois avec les Remarques de M. Addison », et le *Paradis Reconquis*, « traduit de l'Anglois de Milton, avec six Lettres critiques sur le Paradis perdu et reconquis »; en juin 1750⁴, une nouvelle édition anglaise du *Paradis perdu*; en septembre 1750⁵, les *Œuvres* de Milton; et en novembre 1752⁶, un ouvrage curieux, « la *Christiade* ou le Paradis reconquis, pour servir de suite au *Paradis perdu* de Milton ». Ce poème, apparemment original, était écrit par quelqu'un (l'abbé Jacques-François de La Baume Desdossat) qui a sans doute cru pouvoir traiter ce sujet autrement que Milton, car il paraît peu vraisemblable qu'il ait ignoré l'existence du *Paradis reconquis*. La dernière mention de Milton pendant cette période paraît en juillet 1755⁷ sous la forme

1. *Mercur de France*, sept. 1739, p. 2114.

2. *Ibid.*, mars 1740, p. 462.

3. *Ibid.*, nov. 1743, p. 2457.

4. *Ibid.*, juin 1750, p. 156.

5. *Ibid.*, septembre 1750, p. 145.

6. *Ibid.*, novembre 1752, p. 135.

7. *Ibid.*, juillet 1755, p. 86. Lancelin, poète français du dix-huitième siècle. Outre l'ouvrage cité ci-dessus, il a écrit : *Histoires secrètes du pro-*

d'une notice sur une traduction libre en vers français du *Paradis reconquis* sous le titre du *Triomphe de Jesus-Christ dans le desert*, par Lancelin. « Quoique M. Lancelin, dit le *Mercure*, ait mis en vers le Poème le moins parfait de Milton on doit toujours lui sçavoir gré de son effort... Le *Paradis perdu* réunit tout ce qui peut élever l'esprit et lui servir de ressources, le sublime des idées, la variété des images, et la chaleur de l'action. Le *Paradis reconquis* est admirable par sa morale, mais le fonds en est triste et monotone; il ne peut se soutenir que par la beauté des détails et par un coloris supérieur, qui est peut-être la partie dans tout l'original la plus malaisée à traduire. » Et c'est là une constatation qui ne manque pas de finesse : l'auteur de l'article apprécie non seulement la valeur générale du poème mais même sa forme spécifiquement anglaise. D'après le nombre de mentions du nom de Milton pendant cette période, il est évident que les traductions du *Paradis perdu* et du *Paradis reconquis* faites tant d'années après la mort du poète lui avaient donné droit de cité en France. Le choix d'un sujet si moral et les beautés « éblouissantes » du *Paradis perdu* lui valaient l'admiration des critiques, et le *Mercure* publie trois fois des extraits de ce poème; mais l'imagination trop originale et peu réglée de l'auteur lui attirait aussi des reproches et l'empêchait d'être l'objet de la faveur que le public français réservait à la même date à Pope.

A part deux brèves annonces, celle de la *Dispute*

phète des Turcs, la *Calipédie*, et une traduction médiocre de la *Callipædia* de Quillet. Son œuvre est sans valeur.

entre les deux Sexes, en janvier 1725¹, et celle de l'*Utopie* de Moore en octobre 1732², le *Mercure* ne parle pas d'autres poètes anglais avant mai 1735, quand il publie une « Lettre écrite de Londres le 30 décembre 1734, à M. Dargenville, Conseiller du Roy... sur quelques Illustres Anglois. » La lettre porte sur Chaucer³ Spenser⁴ (*sic*), Johnson⁵ (*sic*), Fletcher, Beaumont, Shakespear (*sic*), Milton, Butler⁶, Otway, Waller, et Dryden. Nous avons déjà rapporté les remarques sur Johnson, Beaumont, Fletcher et Shakespeare à propos du théâtre et nous venons de résumer les critiques faites à Milton. L'auteur de la lettre commence par Chaucer, le « plus vieux Poète dont on fasse cas. Il vivoit dans le 14^e siècle. Les Anglois d'aujourd'hui ont de la peine à l'entendre. On dit qu'il est inimitable dans ses Descriptions, et en général, fort ingénieux... » Le correspondant est mieux documenté sur Spenser qui a « écrit des Pastorales Héroïques. Il a beaucoup d'invention, de grandeur, et de feu, mais beaucoup

1. *Mercure de France*, janvier 1725 p. 119.

2. *Ibid.*, octobre 1732, p. 2198.

3. Chaucer (Geoffroy), 1328(?) - 1400 « le père de la poésie anglaise ». Fort mêlé aux affaires politiques de son temps, il subit maint revers de fortune et c'est dans sa retraite qu'il composa ses fameux *Canterbury Tales*.

4. Spenser (Edmund), 1553-1598, célèbre poète anglais. Ayant fait ses études à Cambridge, il se rendit peu de temps après en Irlande et s'y établit. Malgré le patronage de Sir Philip Sidney et de Sir Walter Raleigh, il fut toujours mal récompensé de ses travaux et mourut dans la misère. *La Reine des Fées*, son ouvrage le plus célèbre, est une sorte d'épopée légendaire.

5. Jonson (Benjamin), 1574-1637, célèbre dramaturge anglais. Sa réputation commença avec la comédie *Chaque homme dans son humeur* (1598), et il donna presque une pièce par an jusqu'en 1734. Il était lié avec Shakespeare et, après lui, il est le plus grand nom du théâtre anglais.

6. Butler (Samuel), 1612-1680, homme de lettres anglais, auteur de plusieurs œuvres tant en prose qu'en poésie : *Hudibras* est la seule qui ait de la valeur.

d'irrégularité et d'inégalité. Son caractère tient un peu de celui d'Aristote. Son plus fameux Ouvrage est le Poème de la *Reine des Fées*, en douze Chants, ou, pour mieux dire en douze Poèmes, chaque chant ayant son Héros. On prétend qu'il en a copié les personnages d'après des personnes vivantes à la Cour... » De Cowley, le correspondant relève que « ses Odes sont regardées comme les plus belles qui ayent été écrites en Angleterre » et que « George, Duc de Buckingham, l'a appelé le Pindare, l'Horace et le Virgile des Anglois; les délices, l'honneur et les désirs de son siècle... » Quant à Butler, il est ici question de son fameux poème burlesque, *Hudibras* : « Il y tourne en ridicule les fanatiques qui contribuèrent si fort à la révolution de ces tems, et il le fait avec un esprit, un sel et une plaisanterie fort au dessus de tout ce que nous avons d'Ouvrages recommandables par ces endroits... »

A Waller l'auteur de la lettre accorde « un esprit délicat et élevé » et un certain « raffinement » dans la forme. Pour Dryden la lettre insérée dans le *Mercure* se contente de souligner sa qualité de « critique » et sa « réputation de bon écrivain et de bon poète ».

Ces remarques sur les poètes anglais du temps sont en général assez exactes mais elles sont si sommaires qu'il est douteux que les lecteurs en aient retenu autre chose que des noms, d'autant plus que les œuvres de ces poètes n'étaient pas traduites en français.

En effet l'article n'a pas éveillé un vif intérêt pour les poètes anglais chez les rédacteurs de la revue, puisqu'ils les ont ignorés presque totalement pendant dix

ans. Ils ont bien publié la traduction d'une ode anglaise *Sur la vanité des plaisirs* en février 1738¹, et annoncé deux ouvrages poétiques en 1742²; mais par ailleurs on ne trouve rien sur les poètes anglais, sauf toujours Pôpe et Milton, avant septembre 1745, quand la revue publie une *Dissertation sur les Poèmes de Messieurs Boileau, Addison et Voltaire*. Il s'agit du *Passage du Rhin* de Boileau, de la *Campagne* d'Adisson (*sic*), et du *Poème sur la bataille de Fontenoy* de Voltaire. Le poème d'Addison est analysé en détail par l'auteur de l'article. « Le sujet de M. Adisson, dit-il, étoit beaucoup plus vaste que celui de M. Despreaux, aussi le traite-t-il avec plus de grandeur. Je ne contredis pas M. de Voltaire qui lui reproche très-justement les injures qu'il y a dit à la France et à son Monarque.. M. Adisson étoit Anglois, voilà sa justification contre le reproche de M. de Voltaire, s'il pouvoit y en avoir une. » Suit une citation du commencement du poème « fameux, si estimé en Angleterre », qui paraît au critique « tout entier dans le goût des Panégryriques de Claudien; on y voit toute la marche du Duc de Marlborough depuis son débarquement jusqu'à Donavert. La Bataille d'Hosted suit le combat de Donavert; la marche du Danube au Rhin suit la victoire d'Hosted. Des descriptions nobles sont l'ornement des détails. » Il cite un passage comme exemple des images dont le

1. *Mercure de France*, février 1738, p. 215.

2. *Léonidas*, traduit de l'anglais, *Mercure de France*, fév. 1742, p. 325, et *Poems by the Earl of Rochester*, Roscomon and Dorset, *Mercure de France*, fév. 1742, p. 326.

poème est plein. « C'est une lumière assés égale, poursuit-il, peu d'éclairs et de feu. L'Auteur peint magnifiquement les Etats alliés qui demandent vengeance contre Louis XIV, mais sa bataille manque un peu de ce grand intérêt qu'il avoit préparé : le cœur n'est pas ému, et toute la description est grande et noble sans être toujours animée... » Le critique cite ensuite la fin de la pièce et termine par des remarques sur l'ensemble : « Je n'ai pas assés de connoissance de cette langue, dit-il, pour sçavoir si cet ouvrage est bien écrit poétiquement, je veux dire s'il est élégant, pur, facile, nombreux, si les vers se font lire sans peine, si on se les imprime malgré soi dans la mémoire. Il faut que cela soit ainsi à plusieurs égards puisqu'il est généralement estimé. » Ces remarques montrent une modestie aussi rare chez les critiques du XVIII^e siècle que chez ceux du nôtre et l'ensemble de l'article fait voir une absence totale de préjugé à l'égard du sujet du poème d'Addison. L'analyse est claire, les citations bien choisies, et la critique intelligente. Même sans avoir lu le poème, les lecteurs du *Mercur*e en ont eu ainsi une idée assez complète. Mais à en juger par le *Mercur*e, les connaissances du public français en matière de poésie anglaise étaient encore très restreintes et ce n'est que vers 1750 qu'un intérêt mieux que passager pour ce sujet se révèle. En mai 1749, le *Mercur*e annonce un ouvrage intitulé, *Choix de différens morceaux de Poësie*, traduits de l'anglais par Trochereau : « Ce recueil contient l'*Essai sur la Poësie*, par le Duc de Buckingham; l'*Essai sur la manière de traduire les Poëtes*, par le comte

de Roscomon¹, le *Temple de la Renommée* par M. Poppe (sic); l'*Ode sur le Pouvoir de la Musique* par Dryden, et le *Choix d'un genre de vie*, par Pomfret². M. Trochereau joindra à sa Traduction une Préface raisonnée sur ces ouvrages avec des notes historiques et critiques. » Cet ouvrage, mentionné aussi dans les mois suivants, marquait le début de l'extension dans le public français de l'intérêt porté à la poésie anglaise. Il est suivi au mois de décembre³ par la première annonce de l'*Idée de la Poésie Angloise* « ou traduction des meilleurs Poètes Anglois, qui n'ont point encore paru dans notre Langue, avec un jugement sur leurs ouvrages et une comparaison de leurs Poésies avec celles des Auteurs anciens et modernes, par M. l'Abbé Yart, de l'Académie Royale des Belles Lettres, Sciences et Arts de Rouen ». Cet ouvrage ne semble guère avoir éveillé l'attention au moment de sa publication, mais trois ans plus tard, quand l'Abbé Yart donne une suite à ces deux volumes, le *Mercure* consacre plusieurs articles à l'ensemble. Dans l'intervalle, la revue annonce un assez grand nombre d'œuvres poétiques anglaises; en janvier 1750⁴, une *Collection de Poèmes originaux*,

1. Roscommon (Wentworth Dillon, comte de), 1633-1684, poète anglais. Ayant fait ses études sur le continent, il rentra en Angleterre en 1660, fut nommé capitaine d'une compagnie de gardes, et devint plus tard écuyer de la duchesse d'York. Il composa des odes, des prologues, des épilogues et un *Essai sur la traduction poétique*.

2. Pomfret (John), 1667-1703, pasteur et poète anglais. Il fut longtemps ministre de Malden. Le *Choix* qu'il composa fut beaucoup lu et estimé de son vivant.

3. *Mercure de France*, décembre 1749, p. 158.

4. *Ibid.*, janvier 1750, p. 174. Smart (Christopher), 1722-1770, poète anglais. Etudiant à Cambridge, il était déjà célèbre pour ses connaissances classiques; et plus tard il traduisit Horace. Il était l'ami de Samuel Johnson.

par Christophe Smart; en septembre 1750¹ les *Œuvres* de Congreve, de Ben Johnson, de Young, les *Saisons* de Thomson²; un *Poème sur la création*, de Blackmore³; les *Poësies* de Wasser (Waller?); le *Dispensary* de Garths⁴ (*sic*); *Hudibras*; *Pièces diverses* de Laynys; *Œuvres mêlées* de Gréares; les *Poësies diverses* d'Hamilton⁵; les *Œuvres* de Parnell⁶; et celles de Davies. En septembre 1752⁷ le *Mercure* publie une traduction de douze pages d'un poème anglais *A la Mémoire d'une Dame morte depuis peu*, et en décembre de la même année la traduction d'un autre intitulé *Il Méditant*.

En juin 1753⁸, on revient à l'*Idée de la Poésie Angloise* par l'Abbé Yart. L'article cite d'abord cet extrait de la Préface du premier volume : « Le génie de l'invention est rare parmi nous. Nous sommes moins capables de faire des découvertes que nous ne sommes habiles à les embellir. Il y a plus long pour nous du

1. *Mercure de France*, septembre 1750, p. 145.

2. Thomson (James), 1700-1748, poète écossais. *Les Saisons* (1727-1730) ayant eu un succès immédiat, il obtint une sinécure qui lui permit de s'adonner tout à fait à la littérature.

3. Blackmore (Sir Richard) mort en 1729, médecin de Guillaume III, auteur de nombreux ouvrages poétiques, dont le plus important était la *Création*, poème philosophique; il a laissé également plusieurs traités de médecine.

4. Garth (Sir Samuel), mort en 1718 ou 19, médecin anglais. A la suite d'une dispute entre médecins et apothicaires, il composa le *Dispensary* pour ridiculiser les derniers.

5. Hamilton (William), 1704-1754, poète écossais qui prit parti pour le prétendant. Il fut un des premiers poètes écossais qui aient écrit des vers anglais avec goût et élégance.

6. Parnell (Thomas), 1679-1717, poète anglais de naissance irlandaise. Il devint pasteur, et vécut à Londres où il connut Swift et Pope. Après la mort de sa femme, il s'adonna au vin. *L'Hermite* a moins de valeur que le *Night piece* et le *Hymn to Contentment*.

7. *Mercure de France*, septembre 1752, p. 34.

8. *Ibid.*, juin 1753, p. 130.

néant à l'être, que de l'être à la perfection. Il faut nous éclairer des lumières de nos voisins, nous enrichir de leurs productions, faire en Poésie ce que les Sçavans et les Artistes font dans les Sciences et les Arts, communiquer avec tous les Peuples de l'Europe et conspirer tous ensemble à l'utilité du genre humain. » Appréciation intéressante à sa date comme une première tentative de « cosmopolitisme littéraire ». Ayant ainsi exposé le but du traducteur, l'article du *Mercure* examine les trois poèmes de Philips¹ qui composent le premier volume, ou plutôt il rapporte les remarques que l'Abbé Yart fait sur ces poèmes. « Il résulte de l'examen » du premier, intitulé *Cidre*, que « M. Philips est un bon imitateur de Virgile ». Le deuxième poème, la *Bataille d'Hoschel*, a beaucoup de défauts; un mépris aveugle pour la France, une admiration outrée pour l'Angleterre, le manque de fictions, la stérilité de fond, et des digressions trop longues; mais la relation « est écrite en beaucoup d'endroits avec force ». Le troisième Poème qui est dans le genre burlesque est intitulé le *Précieux chelin* (sic). Le jugement porté par l'Abbé Yart sur ce dernier ouvrage est peu favorable : « Le Poète trouve le moyen de remplir son Poème de plaisanteries d'autant plus singulières que le sujet en est peu susceptible ».

Le mois suivant², le *Mercure* rend compte du deu-

1. Philips (John), 1676-1708, poète anglais. Il imita heureusement les beautés des anciens poètes classiques, mais le *Splendid Shilling*, d'un tout autre genre, est le poème qui a rendu son nom célèbre.

2. *Mercure de France*, juillet 1753, p. 120.

xième volume de l'*Idée de la Poésie Angloise*, qui commence par un discours sur la poésie didactique, discours qui sert d'introduction à l'*Essai sur la Poésie*, par le Duc de Buckingham. « Les Chansons, l'Elegie, l'Ode, la Satyre, la Tragédie, la Comédie, le Poème épique font la matière de cet ouvrage. Cette Pièce est semée de traits ingénieux, de comparaisons brillantes, de réflexions fines et de préceptes transformés, pour ainsi dire, en éloges, en critiques et en plaisanteries.⁴ La deuxième Pièce du Recueil est intitulée *Critique de Dryden*. » L'article explique les circonstances de sa composition par le Comte de Rochester, puis cite l'opinion de l'Abbé Yart qui déclare que « cette Pièce est remplie de préceptes si solidement pensés, si délicatement écrits, d'une critique si instructive de quelques Poètes Anglois, que j'ai cru devoir la mettre au nombre des Pièces didactiques. » Et voici d'autre part un jugement sur l'*Histoire abrégée des plus grands Poètes Anglois*, « ouvrage de jeunesse, mais de la jeunesse d'Addison »... « On y voit paroître Chaucer et Spenser, ensuite Cowley, Milton, Denham¹, Waller, Roscommon, Dryden, Congreve et Montagu². La Poésie Anglois naît avec les premiers, se forme avec les seconds, et se polit avec les derniers.. »

« Les *Progrès de la Poésie*, ajoute l'auteur de l'ar-

1. Denham (Sir John), 1615-1668, poète irlandais dont les œuvres ont été louées par Waller, Prior, Dryden, Warton et Johnson.

2. Montague (Charles, comte d'Halifax), 1661-1715, homme d'état et poète anglais. Il fut chancelier de l'Echiquier, premier lord du Trésor et il fonda la Banque d'Angleterre. Poète assez médiocre, on connaît surtout de lui la parodie qu'il composa en commun avec Prior de la *Biche et la Panthère* de Dryden.

ticle, par Madame de Worthley Montague¹, vient très bien après l'*Histoire abrégée des plus grands Poètes Anglois*. En comparant ces deux ouvrages, on trouvera, dit M. l'Abbé Yart, qu'Adisson a plus de force, Madame de Worthley plus de grâce; celle-ci offre plus d'images, celui-là plus d'idées... »

L'article parle ensuite de trois satires du Comte de Rochester, « ce fameux et agréable débauché ». « On y trouve de la variété dans les portraits, de la légèreté dans les expressions, de la singularité dans les plaisanteries. » Le critique traite brièvement du Duc de Buckingham, de Waller, dont l'*éloge de Cromwell* est « une des plus belles Odes qu'on puisse lire », de Cowley, qui a fait une ode sur la tyrannie de Cromwell qui « excite la plus grande horreur »; de Prior² dont l'*Hymne au Soleil* est « véritablement sublime »; et de Walsh³ qui a imité Horace.

Le troisième article s'occupe des tomes trois et quatre de l'*Idée de la Poésie Angloise*. Nous avons déjà rapporté ce qui est dit de Pope dans le troisième volume. Quant au quatrième, il commence par trois Epîtres, adressées à Godefroy Kneller, premier Peintre

1. Montague (Lady Mary Wortley), 1690-1762, femme anglaise célèbre pour son esprit et les *Lettres* qu'elle écrivit de Constantinople, d'où elle rapporta en Angleterre la pratique de l'inoculation. Elle connaissait tous les grands écrivains de son époque, et soutint de vives polémiques avec Pope.

2. Prior (Matthew), 1664-1721, poète et diplomate anglais. Avec Charles Montague, il composa *le Rat de Ville et le Rat des Champs*, parodie de *la Biche et la Panthère* de Dryden. Son *Carmen Seculare* est sa meilleure œuvre.

3. Walsh (William), 1663-1709, poète anglais. Membre du Parlement, courtisan, il est plus connu par le commerce qu'il eut avec de grands écrivains (Dryden, Pope, etc.) que par ses propres ouvrages, qui sont d'ailleurs en petit nombre.

du Roi. « La première qui est du sublime et ingénieux Dryden, roule sur la Peinture qui naît et se perfectionne en Grèce, brille à Rome, mais avec moins d'éclat, et est anéantie par les Goths. La deuxième qui est de Congreve, renferme en peu de mots tous les complimens qu'on peut faire à un Peintre sur ses talents. La troisième qui est d'Addison, et qui a été écrite à l'occasion d'un portrait de George premier, est un éloge de ce Prince, rempli d'élévation et de flatterie... »

L'article apprécie ensuite un certain nombre de poèmes; entre autres une épître d'Addison à Guillaume III, qui « a de grandes beautés, mais respire une haine implacable contre la France »; une épître de Congreve sur l'art de plaire, qui montre « toutes les espèces de ridicule qui viennent de l'affectation »; et une épître de Swift au Docteur de Sany, qui est une « satire originale, vive, et quelquefois outrée des Grands. »

En juillet 1754¹ le *Mercur*e publie le quatrième et dernier article sur l'*Idée de la Poésie Angloise*, rendant compte des tomes V et VI de l'ouvrage :

« Le cinquième volume commence par la traduction de quelques Odes Pindariques. Guillaume Congreve est celui qui a le mieux réussi dans ce genre de poésie; il n'a pas autant de génie que Pindare, mais il ne tombe pas non plus dans les écarts, les digressions, et le désordre éternel qui règnent dans les Odes du Poète Grec; échauffé par la lecture de ses Odes, il s'est laissé aller comme lui aux transports de son imagination, mais il l'a réglée et l'a renfermée dans de justes bornes...

« Les Odes Pindariques sont suivies d'une Ballade satyrique

1. *Mercur*e de France, juillet 1754, p. 101.

sur la prise de Namur, par M. Prior; c'est une parodie de l'Ode de Despréaux sur le même sujet, où Louis XIV et notre Poète sont traités avec peu de décence et de modération...

« Les Anglois ont des espèces d'Odes qui leur sont particulières et qui sont des soliloques ou monologues lugubres, où l'on trouve une tristesse sombre, une mélancolie noire, qui est assez dans le caractère de la Nation...

« Le génie des Odes Anacréontiques n'a pas été moins bien saisi par quelques Poètes Anglois; M. l'Abbé Yart en a traduit plusieurs très-agréables, mais je ne crois pas qu'il y en ait une plus délicate que l'Amour désarmé de Prior.

« Les Panégyriques et les Elégies funèbres sont un genre de Poèmes que nous connaissons peu, et dans lequel les Anglois ont des morceaux sublimes...

« Ce volume finit par la traduction de plusieurs épitaphes Angloises, qui sont fort différentes des nôtres; chez nous elles ne sont presque toutes que des Epigrammes; celles des Anglois sont de courtes oraisons funèbres consacrées aux talens, à la vertu et à l'amitié, et l'on peint avec soin les mœurs et le caractère de ceux qui en sont le sujet...

« Le sixième volume renferme des Eglogues, des fables, des Madrigaux, des Chansons et des Epigrammes...

« Il y a parmi les Anglois trois sortes d'Eglogues... les eglogues d'un style pur et élégant... les eglogues d'un vieux style, où l'on a prétendu peindre aussi les mœurs de l'âge d'or, mais d'une manière plus naïve que spirituelle, et plus rustique qu'élégante; ce sont celles de Spencer, d'Allen-Ramsay et de Philips. Enfin les Eglogues entièrement rustiques de Gay, écrites comme il l'avoue lui-même, d'un style bizarre.

« Dans les Fables que l'Abbé Yart a traduites on trouvera des choses pensées, des idées neuves, et une morale forte et hardie; mais elles n'ont ni la gaieté, ni le naturel, ni la vivacité de celles de La Fontaine. La satire, l'impiété, le libertinage, la joye et la volupté effrénée; le mauvais goût qui en est la suite ordinaire dominant dans les chansons Angloises. »

Enfin le *Mercure* termine la série d'articles sur l'*Idée de la Poésie Angloise* par des louanges : « Cet ouvrage estimable mérite l'accueil qu'il reçoit unanimement,

et on ne peut qu'exhorter l'Auteur à continuer de nous enrichir des trésors littéraires d'une nation aussi spirituelle et aussi féconde en bons ouvrages que la nation Anglaise. » Cette dernière phrase nous fait voir l'attitude nouvelle du *Mercure* envers la poésie anglaise; attitude que l'*Idée de la Poésie Anglaise* a probablement contribué à déterminer, puisque la revue trouve cet ouvrage si important. Avant la publication de ce livre, le *Mercure* avait fait peu de cas de la poésie anglaise, en dehors des œuvres de Pope et de Milton; maintenant il constate que l'Angleterre est « féconde en bons ouvrages ». Les articles semblent être plutôt un résumé des remarques que l'Abbé Yart avait faites sur les poèmes qu'il traduisait, qu'un examen fait par le critique du *Mercure*, mais, en les rapportant ainsi, il leur donnait l'approbation de la revue et puisqu'elle avait vraisemblablement beaucoup plus de lecteurs que l'*Idée de la Poésie Anglaise*, elle vulgarisait par ses longs comptes rendus les idées du livre; or l'Abbé Yart avait bien saisi plusieurs caractéristiques intéressantes de la poésie anglaise à cette date; il avait noté l'originalité de certains genres, les panégyriques et les élégies, les épitaphes et les « espèces d'odes » que sont des « soliloques ou monologues lugubres ». Était-ce là un premier symptôme de la mélancolie romantique? On pourrait le supposer. A coup sûr, après avoir lu cette série d'articles, les lecteurs du *Mercure* étaient renseignés en détail sur les différents genres de poésie anglaise, sur les œuvres principales dans chaque genre, et sur tous les poètes

un peu connus de l'Angleterre; et quelques-uns étaient sans doute décidés à lire l'original.

D'ailleurs les rédacteurs de la revue manifestent un intérêt assez vif pour la poésie anglaise à cette époque-là. Ainsi en juillet 1753¹, ils publient la traduction du *Dépit Amoureux* de Mademoiselle Pitt; en juillet 1754², celle de l'*Amour Desarmé* de Prior et du *Joueur de Gobelets*³; en août 1754⁴, un compte rendu de 17 pages de l'*Amour et la Folie* de Selden; et en juillet 1755⁵, des extraits de *Hudibras* de Butler. On reconnaît maintenant le mérite d'autres poètes que Pope et Milton, et ces poètes sont même de plus en plus nombreux.

La prose a rencontré un succès encore plus rapide auprès du *Mercure de France*; dès le commencement de sa publication, il témoigne d'une connaissance plus étendue de la prose anglaise. Les noms de Addison, Steele, Swift et Defoë semblent être déjà familiers aux rédacteurs de la revue, et on revient souvent à leurs ouvrages. Ainsi en février 1725⁶ on annonce le *Christian Hero*, de Steele, « ouvrage où l'on entreprend de montrer qu'il n'est point de vrai Heroïsme, sans les principes du Christianisme »; en novembre 1725⁷, les *Aventures et vie de Robinson Crusoe* de Defoë et le

1. *Mercure de France*, juillet 1753, p. 64.

2. *Ibid.*, juillet 1754, p. 64.

3. *Ibid.*, juillet 1754, p. 74.

4. *Ibid.*, août 1754, p. 62.

5. *Ibid.*, juillet 1755, p. 52.

6. *Ibid.*, février 1725, p. 342.

7. *Ibid.*, novembre 1725, p. 2666.

Mentor Moderne d'Addison; et en septembre 1726¹, le *Dedicace Critique des Dedicaces*, « où entr'autres secrets merveilleux on découvre quelle sera la situation des affaires dans mille ans d'ici; traduite sur la septième Edition de l'Anglois du fameux M. Swift ». Dans la notice consacrée à ce livre, le *Mercure* explique qu'il était écrit pour « railler la Noblesse Angloise sur sa nonchalance; et pour l'exciter à l'étude des Arts et des Sciences... Swift n'a pas voulu attaquer la Noblesse directement; il prétend d'abord railler les beaux Esprits pauvres qu'il suppose dédier leurs Ouvrages aux riches, purement pour les flatter, et pour tirer d'eux quelque gratification qu'il prétend établir pour l'unique but des Dedicaces. » En octobre 1726² le *Mercure* signale la traduction de tome VI du *Spectateur* ou le *Socrate moderne*, « où l'on voit un Portrait naïf des mœurs de ce siècle ». En mars 1727³, on annonce que M. l'Abbé D. F. (Desfontaines) travaille à la traduction des *Voyages du Capitaine Gulliver*, de « l'illustre M. Swift », livre tout nouveau qui a eu un succès prodigieux à Londres. On consacre plus d'une page à ce livre dont la traduction n'a même pas encore paru, témoignage frappant de l'intérêt qu'on portait déjà à la prose anglaise; et au mois de mai on trouve un article de 12 pages sur les *Voyages du Capitaine Gulliver*, ouvrage qui, dit-on, a déjà eu un succès « peu ordinaire » en France. Cependant, l'œuvre n'était pas

1. *Ibid.*, septembre 1726, p. 2052.

2. *Ibid.*, octobre 1726, p. 2287.

3. *Mercure de France*, mars 1727, p. 627.

toujours conforme au goût français, du moins selon l'opinion du traducteur qui avait « retranché beaucoup de choses,... ajouté beaucoup..., et métamorphosé tout l'ouvrage, pour l'ajuster au goût des Français. » L'article explique le sujet du livre des « Voyages imaginaires dans des Pays supposez », voyages qui sont « pleins d'une morale très-judicieuse, d'ironies fort fines, et d'une très bonne plaisanterie. Les images en sont agréables et riantes; et quoique les suppositions en soient hardies et extraordinaires, elles sont si bien menagées et si bien conduites, qu'elles font illusion à l'esprit et semblent des vérités. » Suit un compte rendu détaillé des quatre voyages, avec des citations de quelques passages et des remarques sur des détails intéressants : par exemple la querelle des Haut-Talons et des Bas-Talons; les coutumes des Lilliputiens qui récompensent l'observation des lois; l'Académie des Systèmes; la manière de lever les impôts « sans que personne en puisse murmurer »; la description des Immortels; celle des Hounyhnhnms et des Yahons. Pour terminer, le *Mercure* apprécie l'ensemble de l'ouvrage : « Ce livre, dit-il, n'est pas seulement un Ouvrage amusant, mais très-utile; peintures, fictions, entre-tiens, réflexions, tout part d'un Pinceau hardi et délicat, et d'un esprit profond. On trouve l'Ouvrage écrit avec pureté, avec élégance, et surtout avec une clarté et une vivacité infinie. Faut-il s'étonner de l'empressement du public dont il réunit tous les suffrages? »

Le Traducteur y dit « qu'il y trouve des choses amusantes et judicieuses, une fiction soutenuë, de fines

ironies, des allegories plaisantes, une morale sensée et libre, et partout une critique badine et pleine de sel. » Ces remarques mettent en évidence un enthousiasme bien rare jusqu'à cette date, envers un ouvrage anglais.

Gulliver était en effet, à ce moment, l'objet d'un véritable engouement littéraire. Marivaux écrivait une comédie, *l'Isle de la Raison*, tirée des *Voyages de Gulliver* qui était représentée par les Comédiens Français en septembre 1727¹, sans succès d'ailleurs, et imprimée vers la même date². Les Comédiens Italiens aussi présentaient *l'Isle de la Folie*³ dont le personnage principal était Gulliver lui-même. Enfin en octobre 1729⁴, on annonçait la vente prochaine du *Nouveau Gulliver, fils du Capitaine Gulliver*, « traduit d'un Manuscrit Anglois par M. l'Abbé Desfontaines », et en décembre de la même année⁵, on reparlait de ce livre qui, disait-on, « n'a pas moins de succès que le premier *Gulliver* »; on indiquait d'ailleurs que ce *Nouveau Gulliver* n'était pas un livre anglais, mais de la plume de l'Abbé Desfontaines.

Le *Mercur*e fait aussi mention d'autres prosateurs anglais. Ainsi, en février 1728⁶, il parle des *Essais sur Divers Sujets* du Chevalier Blackmore, qui y fait montre d'un esprit universel puisqu'il traite dans ce livre du « poème épique, de l'esprit, des fausses Vertus, de

1. *Mercur*e de France, septembre 1727, p. 2086.

2. *Ibid.*, octobre 1727, p. 2260.

3. *Ibid.*, octobre 1727, p. 2313.

4. *Ibid.* octobre 1729, p. 2471.

5. *Ibid.*, décembre 1729, p. 3063.

6. *Ibid.*, février 1728, p. 327.

l'Immortalité de l'âme, des Loix de la Nature et de l'origine du Pouvoir Civil. » Le *Mercur*e discute l'essai sur le poème épique dans lequel Blackmore loue les Français, pour leur excellence dans cette sorte de poésie, tandis que les Anglais n'en savent pas les règles.

Quelques pages plus loin, le *Mercur*e examine le deuxième volume du même ouvrage. Celui-ci traite de « l'Athéisme, du mal de rate, de la composition des ouvrages Polémiques et des Ouvrages d'esprit, de la félicité des justes après cette vie, et de l'amour de Dieu ». Le critique de la revue relève dans ce pot-pourri, l'essai sur l'Athéisme, et celui sur la composition des ouvrages polémiques et des ouvrages d'esprit, dont il tire quelques citations qui tendent à montrer l'utilité d'un bon écrivain.

Ces essais divers étaient sans doute du goût des rédacteurs du *Mercur*e puisqu'on annonce un autre livre du même genre en juin 1728¹ : *Essai sur Divers Sujets* par le Chevalier Bulstrode. La revue donne les titres de quinze essais qui composent cet ouvrage et cite des passages assez intéressants sur les femmes. L'auteur croit « qu'il y a autant d'Anges femelles que d'Anges mâles, il loue la beauté des femmes; il déclare qu'Adam était plus faible qu'Eve, et il affirme qu'il y a plusieurs Dames qui méritent de régner. »

Le *Mercur*e continue à annoncer de temps en temps, des livres anglais; en octobre 1728², le *Mentor moderne*

1. *Mercur*e de France, juin 1728, p. 1196. Bulstrode (Sir Edward), avocat et homme de lettres anglais, mort vers 1715 à l'âge de 101 ans.

2. *Ibid.*, oct. 1728, p. 2259.

ou *Discours sur les Mœurs du siècle*, traduit de l'anglais; en mars 1729¹, le *Solitaire Anglois*, par Dorrington, traduit de l'anglais; en mai 1729², les *Devoirs des Personnes de Qualité*, traduit de l'anglais; en mars 1730³, l'*Honneste Homme*, ou Recueil de Pièces choisies sur différens sujets; en juin 1731⁴, *Lettres Sérieuses et Badines*, tome II, première partie, qui contient l'extrait des *Ouvrages Mélangés* de Swift; et, en janvier 1733⁵, le *Traité des Dissensions entre les Nobles et le Peuple, dans les Républiques d'Athènes et de Rome*, etc., *L'Art de ramper en poésie* et *l'Art du Mensonge Politique*, traduits de l'anglais de Swift. Le *Mercur*e trouve ce dernier ouvrage digne d'une notice importante, déclarant que les « trois Traitez dont il est composé, sont également intéressans chacun dans son genre ». Il explique le contenu du premier, puis passe au second qui est « une Critique badine et ironique des Poètes modernes... Le troisième est un Extrait burlesque d'un Traité imaginaire du Mensonge Politique, qu'on feint être actuellement sous presse. On y distingue et explique les différentes sortes de Mensonge et on donne un Projet plaisant pour former une grande société de gens habiles à forger, à débiter et à faire circuler des Mensonges... »

1. Mars 1729, p. 511. Dorrington (Theophilus), mort en 1715. Fils de parents non-conformistes, il s'était préparé à devenir ministre de cette secte, mais il s'en sépara, pour se convertir au culte anglican et devenir enfin ministre anglican. Il écrivit alors des attaques acerbes contre ses anciens amis non-conformistes.

2. *Ibid.*, mai 1729, p. 946.

3. Mars 1730, p. 543.

4. *Ibid.*, juin 1731, p. 1551.

5. *Ibid.*, janvier 1733, p. 106.

En décembre 1734¹, le *Mercure* consacre un article assez important aux *Essais* de Bacon, traduits en français : « On voit dans cet Ouvrage, dit le *Mercure*, comme en raccourci tout son génie. Un esprit aisé, un jugement sain ; le Philosophe sensé, l'homme de réflexion y brillent tour à tour²... Ce ne sont pas des Maximes de spiritualité, mais des réflexions saines, judicieuses, solides. L'Auteur parle librement ; c'étoit assez le caractère des Anglois ; et c'est encore celui de leurs Auteurs ; mais quand cette liberté n'a rien que de conforme au bon sens et à la raison... loin d'être blâmable, c'est le meilleur assaisonnement qu'on puisse donner à un Ecrit, aujourd'hui surtout, que ce goût paroît regner de plus en plus en France, et même dans presque toute l'Europe. » Le *Mercure* résume ensuite plusieurs des essais, dont il approuve les sentiments.

En juin 1735³, la revue publie une lettre intéressante *sur la Langue Angloise*. L'auteur ayant une « grande curiosité d'apprendre l'anglois, afin d'être à portée de lire les Auteurs dans les Originaux, avait trouvé un anglois qui lui avait assez facilement enseigné sa langue, dont les richesses sont cueillies de toutes les parties du Monde. » Une génération plus tôt, peu de Français auraient songé à étudier l'anglais, maintenant quelques-uns s'intéressent tellement à la littérature anglaise qu'ils veulent lire les ouvrages

1. *Mercure de France*, décembre 1734, t. II, p. 2655.

2. En mars 1741 (p. 527), le *Mercure* reproduira mot à mot le même jugement pour apprécier la *Politique* de Bacon dont il annonçait la traduction entière.

3. *Ibid.*, juin 1735, t. II, p. 1380.

dans l'original. Le témoignage ainsi apporté par cette lettre est appuyé par l'annonce, en octobre 1735¹, d'une *Nouvelle Grammaire pour apprendre l'Anglois*, en avril 1740², de la *Prononciation de la Langue Angloise*, par Mather Flint; et en octobre 1749³, du *Dictionnaire Royal*, « François et Anglois, et Anglois et François, tiré des meilleurs Auteurs qui ont écrit dans ces Langues, par M. A. Boyer. »

Le *Mercure* continue, d'autre part⁴ à manifester son estime de Swift. A propos de la *Production d'Esprit*, « contenant tout ce que les Arts et les Sciences ont de rare et de merveilleux », il trouve même de l'éloquence pour faire l'éloge de cet auteur. « Ce titre convient avec justesse, dit-il, à l'ouvrage de l'un des plus rares et des plus sublimes génies que la Grande-Bretagne ait produits dans le dernier siècle. C'est le Docteur Swift dont il est ici question; docteur si célèbre et si estimé par toute l'Angleterre qu'il suffit de prononcer son nom pour faire son Eloge.

« En effet quoique les Sçavans Modernes soient presque tous des personnes fort judicieuses et spirituelles, cependant on peut dire que le Docteur Swift les a tous surpassés, par ses pensées fines et délicates; par ses expressions ingénieuses et pleines de feu, et surtout par un certain badinage éloquent, et rempli d'érudition qui est répandu dans tous ses Ecrits... »

1. *Mercure de France*, octobre 1735, p. 2229.

2. *Ibid.*, avril 1740, p. 733.

3. *Ibid.*, octobre 1749, p. 143. Boyer (Abel), 1667-1729. Outre son dictionnaire, qui eut plusieurs éditions, il publia le *Compagnon anglais-français*, ou *Recueil de sentences, pensées, bons-mots, en anglais et français*, et une *Grammaire anglaise-française*.

4. *Ibid.*, janvier 1736, p. 122.

Il y a là, ajoute le *Mercure*, « des Dissertations sur plusieurs sujets, dans lesquelles l'érudition et la plaisanterie la plus fine sont étalées sans affectation, et d'une manière à mettre toujours de son parti les Sçavens et les rieurs judicieux. Sa *Bataille des Livres* est regardée de tous les connoisseurs comme un morceau exquis de fine critique, et un effort prodigieux d'imagination. »

On trouve dans la revue, vers cette date, plusieurs annonces d'autres ouvrages anglais : en mai 1741¹, celle d'une nouvelle édition du *Spectateur Anglois*, ou le *Socrate Moderne* « où l'on voit un portrait naïf des mœurs de ce siècle »; et du *Mentor Moderne*, ou *Discours sur les mœurs de ce siècle*, « traduit de l'anglois de l'Auteur du Spectateur »; en février 1742², celle du *Tatler* (sic) and *Lucubrations*; en juin 1742³, celle du *Micellanies* (sic) de Swift, de la *Lettre sur l'Entousiasme* (sic), traduite de l'anglais de Shaftesbury⁴, et du *Spectateur* ou le *Socrate Moderne*; en décembre 1742⁵, celle de *Pamela* ou la *Vertu récompensée* de Richardson, traduite de l'anglais et de *Antipamela*, ou Mémoires de M. D..., autre traduction; en janvier 1743⁶, les *Aventures de la Belle Grecque*, traduites de

1. *Mercure de France*, mai 1741, p. 984.

2. *Ibid.*, février 1742, p. 326.

3. *Ibid.*, juin 1742, p. 1387.

4. Cooper (Antoine Ashley, troisième comte de Shaftesbury), 1671-1713, philosophe anglais. Elève de Locke, membre du Parlement, et à la mort de son père, membre des Lords. En 1698 il visita la Hollande, fit la connaissance de Bayle, le Clerc et d'autres écrivains, et à partir de 1709, il commença à publier des essais qu'on a réunis sous le titre de *Caractéristiques*.

l'anglais de Milord Guinée; en mai 1743, celle des *Mélanges de Littérature et de Philosophie*; en juin 1743¹, celle des *Memorials and characters, together with the life of divers eminent Persons*, et des *Love Letters for all occasions*. L'annonce la plus intéressante de cette série est celle de la traduction de *Pamela*; c'est en effet la première indication dans le *Mercure* de cette admiration pour les romans anglais qui va se développer si vite dans quelques années. Elle n'est pas encore générale et le *Mercure* ne s'arrête pas longuement sur *Pamela*. Après cette brève annonce, il y revient une fois, en février 1743², pour dire que « le roman de *Pamela* a eu non seulement des admirateurs et des panégyristes, mais qu'il a eu aussi ses critiques ». Un anonyme a écrit une « Lettre sur les Romans en général, où néanmoins il prétend réduire à leur juste valeur les éloges donnés à *Pamela* par un Journaliste étranger ».

En février 1745, le *Mercure* s'arrête un peu plus longuement sur *Oronoko* traduit de l'anglais de Madame Behn³, par La Place :

« Quoique l'on trouve ici, dit la notice, tout l'intérêt que l'on peut exiger d'un Roman, la célèbre Angloise qui en est l'Auteur, prétend que c'est une histoire véritable; elle avoit passé une partie de sa vie dans les Indes, elle y avoit connu le

1. *Mercure de France*, juin 1743, p. 1171.

2. *Ibid.*, février 1743, p. 354.

3. Behn (Aphra) fille du gouverneur de Surinam, et pendant quelque temps agent secret du gouvernement anglais à Anvers. Elle a écrit plusieurs recueils de poésie, 17 pièces de théâtre, et plusieurs romans.

Héros de son Livre, avoit été témoin d'une partie de ses aventures, et avoit entendu les autres de sa propre bouche. N'y a-t-elle rien ajouté pour rendre les faits plus intéressans ? C'est une discussion dans laquelle nous n'entrerons point. Le Traducteur a judicieusement fait des changemens qui étoient nécessaires pour assurer le succès de son Livre. Tout ce qui plaisait à Londres, ne plaisait pas à Paris; la première condition pour rendre un Ouvrage intéressant est de se plier aux mœurs et aux façons de penser des Lecteurs. Cette sage précaution n'a pas peu contribué, sans doute, au succès de l'Ouvrage. On le lit avec plaisir; le second Volume surtout est fort intéressant. On sent aisément qu'un Ouvrage de cette nature n'est guère susceptible d'un extrait. C'est au Livre même qu'il faut avoir recours. »

L'Oronoko (c'est ainsi que Mme Behn l'écrivait) original était en effet fondé sur l'observation de la réalité, mais La Place avait supprimé la plupart des détails réalistes : la description de la

« manière infâme d'enlever les nègres d'Afrique, de la révolte des esclaves, de leurs souffrances, de leur punition terrible¹ ».

Il avait aussi modifié l'histoire, surtout la fin tragique, pour amener la réunion miraculeuse d'Oronoko et de sa femme : « Cette fin change une histoire basée sur la réalité en un récit tout à fait romanesque². » Cependant, le *Mercur*e loue ces changements que La Place avait « judicieusement » faits. Le succès de cette adaptation l'a poussé à en faire une autre, et cette fois l'original était de qualité à décourager les modifications; néanmoins, il n'a pas hésité à en faire. C'é-

1. Cobb (Lillian), *Pierre-Antoine La Place, sa vie et son Œuvre*, 1928, p. 73.

2. *Ibid.*, p. 74.

taît *Tom Jones* ou l'*Enfant Trouvé* de Fielding, publié en 1749, traduit par La Place quelques mois après. Le *Mercure* y consacre un article assez important en mars 1750¹. Il y est d'abord question de la morale du livre :

« Si l'on en croit l'Épître Dédicatoire, adressée par M. Fielding à l'un² des Commissaires de la Trésorerie de la Grande-Bretagne, « la Religion et la Vertu sont partout scrupuleusement respectées dans cette fiction, et les Lecteurs n'y verront rien de contraire aux plus sévères Loix de la décence, ni qui puisse offenser l'imagination la plus délicate ». Il faut supposer que M. Fielding entend ici par vertu non l'observation rigoureuse de tous les préceptes dictés par la morale Chrétienne, mais seulement la pratique des principaux devoirs prescrits par la justice et par l'humanité. Autrement les mœurs peu régulières du Héros de ce Roman donneroient le droit de reprocher à l'Auteur qu'il ne remplit pas exactement la première de ses promesses. Pour ne pas l'accuser de manquer à la seconde, il est nécessaire de se transporter chez la Nation pour laquelle il a écrit. En France les femmes seront blessées des infidélités fréquentes que *Tom Jones* fait à sa maîtresse, et les pères et les mères s'élèveront contre la hardiesse avec laquelle Miss Weston abandonne la maison paternelle pour se conserver à son amant. En Angleterre on est moins rigoureux... Peut-être M. de la Place, auroit-il dû mettre sous les yeux du Lecteur, dans un Discours Préliminaire, les réflexions que nous hazarons ici, afin de prévenir les objections que certains censeurs feront à M. Fielding. »

Le critique loue ensuite l'ensemble de l'ouvrage et les personnages. « Depuis longtems, dit-il, on n'en a vû aucune (fiction) où les principaux personnages fussent plus aimables et plus intéressans, les personnages épisodiques mieux liés à l'action principale, les carac-

1. *Mercure de France*, mars 1750, p. 175.

2. M. Georges Littleton.

tères plus également soutenus, les incidens plus habilement préparés, et naissans plus naturellement les uns des autres ». Il examine chacun des personnages principaux du livre et termine par des remarques sur la traduction. « M. de la Place, dit-il, a considérablement abrégé ce Roman, qui dans la langue originale compose six volumes. S'il suit notre conseil, il fera encore quelques retranchements, lorsqu'on donnera une seconde édition de sa Traduction. » Ainsi on loue La Place pour des retranchements qui altéraient beaucoup ce chef-d'œuvre. L'intrigue restait intacte dans l'adaptation, mais la peinture des mœurs en souffrait. Les conversations colorées des gens du peuple et leurs actions non moins piquantes ne sont qu'esquissées ou sont même omises dans la traduction qui laisse ainsi de côté l'étude d'un milieu vulgaire mais plein de vie. Mais en France le roman-réaliste même après le *Gil Blas* de Le Sage n'a pas encore cause gagnée auprès de tous les lecteurs, et d'ailleurs les lecteurs français ne s'intéressaient pas aux classes populaires anglaises. Il n'est donc pas surprenant que le *Mercure* approuve les modifications faites par La Place¹. Cependant Fielding était dès lors connu en France, et, malgré les détails peu convenables de *Tom Jones*, qui avaient causé des appréhensions au critique du *Mercure*, il était apprécié. Quelques mois après *Tom Jones*, le *Mercure* annonce les *Aventures de Joseph Andrews* et du *Ministre Abraham Adams*,

1. Cf. Cobb (Lillian), *Pierre-Antoine La Place, sa vie et son œuvre*, pp. 86-111.

traduit en français par l'Abbé Desfontaines, le traducteur de *Gulliver*.

Les romans anglais sont désormais fort recherchés. En février 1750¹, on annonce les *Lettres Angloises*, ou *Histoire de Miss Clarissa Harlowe*, de Richardson, traduites par l'Abbé Prévôt. « Les Anglois, dit la notice du *Mercur*, qui ne sont pas remués facilement, le sont beaucoup par ce roman que nous annonçons, mais que nous n'avons pas eu le temps de lire. » En novembre 1750², le *Mercur* annonce les *Mémoires de Fanny Hill*, en anglais. La notice explique le contenu du livre : « C'est un roman en forme de Lettres, écrites par une courtisane qui a abjuré le vice: elle décrit en gémissant, à une amie, les voies qui l'ont conduite insensiblement dans le précipice. » Le goût du romanesque moralisateur est nettement apparent dans ce résumé et ce goût semble précisément provenir du roman et du théâtre anglais.

En mars 1751³, la revue donne des extraits de l'*Histoire des Passions*, annoncée le mois précédent : « Nous

1. *Mercur de France*, février 1750, p. 150. Richardson (Samuel), 1689-1761, célèbre romancier anglais. Imprimeur de métier, il ne publia son premier roman *Pamela* qu'en 1740, à l'âge de cinquante ans. Le succès de ce livre fut énorme, moins grand encore cependant que celui de *Clarissa Harlowe*, le chef-d'œuvre de Richardson. La vogue des ouvrages de Richardson donna un grand essor au roman sentimental en Angleterre. Prévost d'Exiles (Antoine-François), 1697-1753, littérateur français. Novice dans la société de Saint-Ignace, il la quitta pour l'armée, puis il entra chez les bénédictins, mais rebuté par la vie du cloître, il se réfugia en Hollande, ensuite en Angleterre, et enfin il rentra en France où il devint aumônier du Prince de Conti. Il écrivit plus de 200 volumes, la plupart des romans, dont un véritable chef-d'œuvre *Manon Lescaut*.

2. *Mercur de France*, novembre 1750, p. 128.

3. *Mercur de France*, mars 1751, p. 126.

4. *Ibid.*, février 1751, p. 119.

commençons l'Extrait que nous avons promis de ce Roman, par avertir qu'on se tromperait si sur le titre on s'imaginait que l'ouvrage soit un Traité métaphysique du cœur humain; ce n'est rien moins que cela; c'est la vie d'un honnête homme, où les événemens sont tellement disposés, qu'on voit à ses différens âges se développer toutes les passions propres et affectées à chacune des périodes de la vie humaine; dans l'enfance, par exemple, le germe de toutes les passions et singulièrement la mutinerie et l'attachement à sa propre volonté; dans l'adolescence, l'amour des femmes et la fureur pour le plaisir; dans l'âge viril, le désir de faire fortune et l'ambition; plus tard, un grain de jalousie quand on vit dans l'état du mariage; à l'extrémité de la vie, l'avarice. Outre cette file de passions graduées, communes à peu près à tous les hommes on verra des situations particulières, d'où naissent quelques-unes de ces passions qu'on pourroit appeler personnelles et qui caractérisent plus spécialement chaque individu. »

Suivent des observations de moralité générale, amenées par le sujet, des extraits du livre et ce jugement sur l'ensemble : « Malgré un assez grand nombre de négligences qu'on trouve dans cet ouvrage, il est en général assez bien écrit; je dis bien relativement au ton dont doit être écrit un ouvrage de cette sorte. On n'y a point affecté de néologisme, on n'y a point couru après l'esprit. Ce qu'il y a de réflexions morales, naît du sujet, et seroit venu, ce semble, au Lecteur, comme à l'Auteur. » Cet article, quoique peu original, donne néanmoins

une idée favorable du roman anglais et souligne assez bien la forme qu'y revêt l'étude des passions.

En avril 1751¹, le *Mercure* consacre un court article au *Meslange de différentes pièces de vers et prose*, « traduites de l'Anglois, d'après Mesdames Alize (*sic*) Haywood² et Suzanne Centlive³, Messieurs Pope, Southern⁴, et autres. » La première phrase trahit l'attitude de la revue envers les traductions de l'anglais : « Ce Recueil, qui est formé avec goût et dans lequel le Traducteur a eu soin de ne faire entrer que des morceaux faits pour plaire aux Français, est extrêmement varié. » Il faut conclure que beaucoup d'autres morceaux anglais ne plaisaient pas aux Français. On n'acceptait pas encore la littérature anglaise sans réserve. L'article parle ensuite du contenu du recueil : « Il commence par un Roman intitulé, l'*Histoire de Clomelie* où les plus fortes passions sont mises en jeu ; tout s'y développe à merveille, quoique l'intrigue soit compliquée. Une déclaration d'amour, faite dans le fort d'une tempête affreuse, pourra bien n'être pas trouvée trop naturelle. *L'heureux enlèvement* est une petite nouvelle, dont le dénouement nous a paru heureux. La nouvelle suivante, intitulée, *l'Amant capricieux*, soutient très bien le titre de Nou-

1. *Mercure de France*, avril 1751, p. 126.

2. Haywood ou Heywood (Eliza), 1693-1750, romancière anglaise, assez douée. Elle ne commença à écrire des romans qu'après s'être essayée dans le genre dramatique et avoir échoué à la scène.

3. Centlive (Sussanah), 1667(?) - 1722, dramaturge assez estimée de son vivant. Mariée trois fois, elle parut sur la scène, mais y réussit moins bien comme actrice que comme auteur.

4. Southern (Thomas), 1660-1746, dramaturge irlandais, ami de Dryden et de Pope, auteur de plusieurs tragédies : *Oronooko*, *Isabella*, etc., et de quelques comédies : *The Rambling Lady*, *The Disappointment*, etc.

velle Espagnole qu'elle porte... » Le critique n'est certainement pas trop dur dans son jugement sur la « déclaration d'amour qui pourra bien n'être pas trouvée trop naturelle ». Il ne renseigne pas beaucoup sur les deux nouvelles mais on a l'impression qu'elles lui plaisaient, et l'hospitalité qu'on leur donne dans ce recueil laisse assez voir qu'on s'intéressait à ce petit genre, aussi bien qu'aux romans.

En mai 1751¹, le *Mercure* annonce l'*Orpheline Angloise*, ou *Histoire de Charlotte Summers*, « imitée de l'Anglois de M. N..., par M. de la Place² ». Dans la brève notice sur l'ouvrage, on trouve que l'*Orpheline* réussit et doit réussir : « Le fond de ce Roman est intéressant, les passions y sont fort ment exprimées, les caractères naturels, variés et soutenus, les reconnoissances bien amenées et tout-à-fait touchantes; l'intérêt a les gradations qu'il doit avoir, et le dernier volume est fort supérieur aux autres. Nous n'avons guères vû d'ouvrages réunir aussi universellement les suffrages que l'*Orpheline*. » Une réclame pour le livre ne serait pas plus enthousiaste. Aucune restriction : sans doute le tour romanesque de l'ouvrage plaisait particulièrement au critique. On trouve même cités dans le *Mercure* de cette date des romans peu connus et d'un caractère assez étrange. Ainsi en mars 1752, il consacre un court article à l'*Histoire du Petit Pompée*³, traduite de l'anglais par Toussaint,

1. *Mercure de France*, mai 1751, p. 124.

2. Ce roman était de Sarah Fielding (1714-1768), sœur de Henry, d'une solide érudition, auteur de quelques romans, et d'une traduction des *Mémorables* de Xénophon.

3. Par Francis Coventry, mort en 1750, pasteur anglais. Il a publié, outre le livre cité, un poème et un essai.

déjà annoncée au mois de janvier¹ : « Ce petit livre, dit l'article, est une espèce de lanterne magique, ou si l'on veut, un cabinet garni de différens Tableaux, où diverses scènes de la vie sont exprimées fort au naturel. Le chien dont le nom sert de titre à l'Ouvrage est l'objet dont l'Auteur paroît s'être le moins occupé; il ne l'a fait servir que comme une machine imaginée uniquement pour mettre en jeu tous ses tableaux. »

En septembre de la même année, il est question d'un autre livre totalement oublié aujourd'hui²; le *Dom Quichotte Femelle*, ou les *Aventures d'Arabelle*³. La notice du *Mercur*e expose le but de ce roman : « L'Auteur de cet Ouvrage, qu'on dit être une femme, a voulu garantir son sexe des visions romanesques de la galanterie, en les tournant en ridicule, à la manière de Cervantes. L'Héroïne du Roman, pour mieux ressembler à Dom Quichotte, a comme lui, son Ecuyer ou sa Suivante; et l'Auteur Anglois a voulu que la Lucie de son Arabelle fût en femme une espèce de Sancho Pança (*sic*). L'idée de l'ouvrage est simple... ». Suit un bref compte-rendu : « Quoique ce Roman, conclut la notice, ait eu des partisans en Angleterre, il y est en général médiocrement estimé. » Ainsi même, quand le *Mercur*e n'estime pas un roman anglais, il en rend compte pour satisfaire ceux de ses lecteurs qui s'intéressaient à ce genre.

En janvier 1753, il annonce l'*Infortuné François*, ou les *Mémoires et aventures du Marquis de Courlanges*,

1. *Mercur*e de France, janvier 1752, p. 145.

2. *Mercur*e de France, septembre 1752, p. 126.

3. Par Charlotte Lennox.

traduit de l'anglais. La notice est sommaire, mais expressive : « C'est l'histoire d'un homme qui perd son ami et sa maîtresse; le premier, parce qu'il meurt et l'autre parce qu'elle a un père qui veut un autre gendre. Comme ce fonds a paru sans doute un peu commun à l'Auteur, il l'a relevé par des orages, des naufrages, des duels, des Isles inhabitées, des rencontres extraordinaires et surtout par deux Episodes assez longs. Il nous a paru qu'il y avoit de la chaleur dans ce petit roman. » Ces détails romanesques ne semblent pas choquer le critique; bien au contraire.

Cependant La Place continuait à traduire des livres anglais et le *Mercur*e donne en mai 1754¹ un compte-rendu des *Erreurs de l'amour propre*, ou *Mémoires de Milord D...*, « imités de l'anglois par M. de La Place² ».

Les analyses de livres anglais dans le *Mercur*e prenaient parfois des proportions importantes. Ainsi en octobre 1754, la revue publie dix-neuf pages de compte-rendu des *Heureux orphelins*, « histoire imitée de l'Anglois ». Le même mois³, elle résume, mais cette fois en bref, l'*Elourdie*, ou *histoire de Miss Betsy Talless*⁴ (*sic*),

1. *Mercur*e de France, mai 1754, p. 138.

2. « Ce livre a une histoire assez curieuse. Traduit d'après les *Memories of a Coxcomb* (John Cleland, 1751. Cleland (John), mort en 1780 à l'âge de 79 ans, auteur de deux études sur la langue gauloise, de quelques pièces de théâtre et de romans), il s'arrête, comme son modèle, quand le héros retrouve sa Lydia, mais avant qu'il ne vainque toutes les difficultés qui les séparent.

Dix-huit ans après, c'est-à-dire en 1772, La Place lui donne une suite et publie le roman complet sous le titre de *Lydia*, ou *Mémoires de Milord D...* Néanmoins, le roman sous sa première forme inachevée et son premier titre fut réimprimé à la Haye en 1779. » (Cobb (Lillian), *Pierre-Antoine de La Place, sa vie et son œuvre*, 1928, p. 78.)

3. *Mercur*e de France, octobre 1754, p. 130.

4. Par Eliza Haywood.

traduite de l'anglais. La courte critique qui suit l'analyse, est assez favorable: « Il y a dans ce roman estimable, de l'intérêt, beaucoup de naturel, de l'art dans l'intrigue, et des caractères vrais et soutenus; on y trouvera peut-être aussi peu de noblesse, trop de petits détails et de la confusion dans les événemens. »

De petits faits font voir l'engouement général pour la littérature anglaise. Ainsi on trouve dans la revue¹, une « Histoire angloise » écrite par un Français qui croit sans doute ajouter de l'intérêt à son conte en l'appellant « Histoire angloise » et en supposant ses personnages anglais. Ailleurs on ajoute au titre d'un ouvrage : « conte traduit de l'anglois » même quand on n'est pas sûr d'avoir affaire à une traduction².

La vogue des romans anglais en France avait donc supplanté en partie la popularité des « essayistes » que nous avons notés plus haut. Cependant, on trouve encore des mentions de leurs noms. Ainsi en septembre 1750³ on annonce les *Œuvres* d'Addison, et le mois suivant⁴ une imitation du *Spectateur*: la *Spectatrice*. Le *Mercure* en cite une page pour montrer que c'est une « mauvaise copie du *Spectateur* » mais revient sur cette opinion l'année suivante. En effet, on trouve en avril 1751⁵ ce jugement assez favorable sur la *Spectatrice* : « Si on jugeoit de cette nouveauté par la traduction qui en parut l'année dernière en Hollande, on s'en formeroit

1. *Mercure de France*, mai 1755, p. 39.

2. *Ibid.*, juillet 1745, p. 52.

3. *Ibid.*, septembre 1750, p. 145.

4. *Ibid.*, octobre 1750, p. 118.

5. *Ibid.*, avril 1751, p. 150.

une idée injuste. Cette Traduction a été remaniée à Paris par un homme d'esprit et de goût ; nous l'avons lûe avec plaisir ; et nous croyons que nos Lecteurs nous sçauront gré de la leur avoir fait connoître. Ce n'est pas un ouvrage de la force du *Spectateur*, mais ce n'est pas un ouvrage sans mérite : il roule presque entièrement sur l'amour et sur les femmes. Mademoiselle Haywood, qu'on en croit Auteur, respecte la Religion et les mœurs. Cette remarque ne doit pas paroître inutile dans le siècle où nous sommes. »

En octobre 1753¹, on annonce une *Lettre historique et philosophique du Comte d'Orreri, sur la vie et les ouvrages de Swift, pour servir de supplément au Spectateur moderne de Steele*. On voit par la notice que l'estime pour Swift n'a pas diminué : « Le Docteur Swift a une si grande réputation en France, qu'il n'est pas possible qu'on n'y fasse accueil à des Lettres où l'on trouve des détails très instructifs sur sa personne et sur ses ouvrages. On y verra cet homme célèbre, décomposé en quelque manière, et on sera étonné de la variété de ses talens et de ses connoissances. » Swift était sans doute alors connu de tous les lecteurs du *Mercury*.

Ces prosateurs et ces romanciers complètent le nombre des écrivains anglais qui figurent dans le *Mercury* de cette période. L'appréciation portée sur leur compte est assez variable : quelques-uns sont estimés de bonne heure, tandis qu'on ignore longtemps les œuvres de bien d'autres ; cependant, un grand nombre de ces derniers

1. *Mercury de France*, octobre 1753, p. 128.

parvenaient à la notoriété et provoquaient l'admiration avant 1756. Tels étaient surtout les dramaturges anglais; rejetés en masse en 1724 comme des barbares qui ne savaient pas les règles et les convenances du théâtre; traduits en nombre pendant la période qui suit (1724-1756), lus, adaptés sur la scène en quelques cas, on leur accorde enfin des qualités et parfois même du génie, sans leur passer encore leurs audaces trop anglaises. Shakespeare était presque ignoré en 1724; en 1756, on a lu la traduction de plusieurs de ses pièces par La Place et l'examen de son œuvre en plusieurs articles du *Mercur*; et si l'on est toujours gêné à son égard par les traditions classiques, l'admiration dont il est l'objet dans sa Revue va progressant.

En dehors du théâtre, les poètes anglais ont subi les mêmes vicissitudes. Pope a été admiré dès le début, comme il fallait l'attendre d'un auteur si spirituel, d'une forme si gracieuse, d'un tour d'esprit si proche de celui de Boileau. Milton, génie peu réglé, mais plein d'imagination et de force, avait moins de parenté avec le goût français, mais la traduction de son *Paradis perdu* lui valait des admirateurs. D'autres poètes ignorés comme lui par le public français jusqu'à cette date ont été introduits par la traduction de leurs poèmes dans l'*Idée de la Poésie Anglaise*, par l'Abbé Yart.

Swift, Addison, Steele et aussi Defoe étaient déjà connus des lecteurs du *Mercur Galant*, et le *Mercur de France* continue à les mentionner avec admiration. Les grands romanciers anglais, Richardson et Fielding, étaient, sitôt après leur publication en Angleterre, tra-

duits et appréciés en France, et l'admiration qu'on éprouvait pour eux mettait le roman anglais en vogue, comme en témoignent les nombreuses traductions rapportées par le *Mercure*, sans d'ailleurs grande distinction entre les ouvrages importants et les productions de qualité secondaire. En effet, la valeur des articles littéraires du *Mercure* de cette période est atténuée par les préférences marquées du rédacteur de la revue pour le romanesque; il loue l'*Orpheline Angloise* de Sarah Fielding avec autant de chaleur que le *Tom Jones* de son frère.

Malgré ce défaut et malgré la popularité variée des écrivains anglais en France pendant cette période, on peut déterminer dans ces articles une tendance générale assez nette. Dans les premières années, la connaissance de la littérature anglaise, manifestée dans les pages du *Mercure*, est restreinte à celle d'un petit nombre d'auteurs, et l'attitude de la revue à l'égard de cette littérature est plutôt celle de l'indifférence. Vers 1730 on commence à voir paraître des traductions; et à partir de 1740 elles se multiplient et amènent des connaissances beaucoup plus étendues des ouvrages littéraires anglais et une appréciation plus enthousiaste à leur endroit. Ces connaissances et cette appréciation se fortifient, et à partir de 1750 la littérature anglaise est nettement recherchée par les lecteurs français.

Cependant, ils ne l'acceptent pas encore sans réserves. Les traducteurs craignent de choquer la sensibilité française et suppriment les scènes trop brutales et les passages trop crus; et cependant, les critiques du *Mercure* trouvent

que Shakespeare, Ben Jonson, et d'autres dramaturges ainsi modifiés ne perdent rien de leur valeur et de leur intérêt. De même on n'hésite pas à changer le texte des romans qu'on traduit en français, et le *Mercure* approuve ces changements. On s'intéressait vivement à la littérature anglaise en France, mais les traditions classiques étaient trop bien enracinées pour qu'on admirât sans protestation ce qui les violait. « L'Anglomanie » ne prévalait pas encore pleinement.

CHAPITRE III

Le Mercure de France : II (1756-1778)

L'activité scientifique et philosophique

Dans la période de 1724 à 1756, la science anglaise disputait la première place à la littérature dans les pages consacrées à l'Angleterre par le *Mercure*; dans la deuxième période de 1756 à 1778, la science est nettement au deuxième plan. Cette diminution d'intérêt se présente presque uniformément dans toutes les branches de la science.

La Médecine.— Ainsi, parmi les sciences, la médecine est encore au premier rang, mais elle est mentionnée moins de 60 fois au lieu de 130. Les titres des livres médicaux annoncés et les sujets d'articles font voir qu'on poursuivait des recherches dans les mêmes voies qu'auparavant. Ainsi, en novembre 1756¹, il est question du *Traité des causes et symptômes de la pierre, et des principaux remèdes en usage pour guérir cette maladie*, traduit de l'anglais. Le traité expose le système de Mlle Ste-

1. *Mercure de France*, novembre 1756, p. 71.

phens pour la dissolution de la pierre. Un autre livre anglais, annoncé en juillet 1757¹, traite de la même maladie. C'est l'*Essai sur les vertus de l'eau de chaux, pour la guérison de la pierre*, par Robert Whyts (*sic*), traduit en français. Et en avril 1758 on annonce la traduction du *Traité* de Mlle Stephens *sur la gravelle*. En décembre 1766², on revient à l'*Essai sur les vertus de l'eau de chaux* pour louer sa valeur : « Peu d'ouvrages de médecine ont été mieux reçus en Angleterre, que cet excellent *Essai*, dont en France même, on a reconnu le mérite, puisqu'on en a fait plusieurs éditions et traductions en fort peu de tems. Des guérisons bien constatées sur des personnes connues, forment un témoignage convaincant de l'efficacité du remède que nous offrent MM. Roux et Robert Whytt, et ne laissent aucun doute sur l'utilité d'un pareil livre dans la théorie et la pratique de la Médecine. » D'après cette phrase, il paraît bien que la médecine anglaise avait beaucoup avancé dans la guérison de la pierre, depuis la première mention des remèdes de Mlle Stephens en 1739. Enfin, en mars 1775³, à propos de *Recherches sur les Remèdes capables de dissoudre la pierre et la gravelle*, traduites de l'Anglais, un article résume les travaux faits sur cette question : ... « Les Médecins Anglois sont principalement ceux à qui nous sommes redevables d'un grand nombre d'expérien-

1. *Mercur de France*, juillet 1757, p. 107. Whytt (Robert), 1714-1766, médecin écossais éminent. Il fut professeur de médecine à l'université d'Edinbourg (1745), premier médecin du roi en Ecosse (1761), président du collège royal de médecine (1764), et il publia de nombreux traités médicaux.

2. *Ibid.*, décembre 1766, p. 119.

3. *Ibid.*, mars 1775, p. 85.

ces sur la nature de la pierre et de ses dissolvans : le Docteur Chettick annonça un spécifique contre ces maladies; il fut bientôt accredité, tant par son efficacité que par le mystère qu'y mit ce Médecin. Les autres Médecins de Londres tâchèrent d'en découvrir le secret. M. Blackrie¹, Auteur de ces Recherches, s'y applique spécialement; il parvint enfin à se convaincre que ce n'étoit autre chose que de la lessive de Savonniers; il fit part de sa découverte au Public la manière dont ses Recherches furent accueillies en Angleterre doit nécessairement garantir le succès qu'elles doivent avoir en France ... » Le mystère dont le docteur Chettick entourait son remède sent un peu les formules secrètes des charlatans d'autrefois, mais la publication des recherches de Blackrie rejoint la pratique actuellement en usage de communiquer au monde savant les découvertes nouvelles.

Le *Mercur*e s'était intéressé depuis longtemps à l'inoculation de la petite vérole et cet intérêt continue pendant la période qui nous occupe. Ainsi en janvier 1764², il annonce une *Dissertation sur la petite Vérole et l'Inoculation...* « dont la première partie prouve que la petite vérole n'est pas dangereuse; et la seconde donne les moyens de prévenir les dommages qu'elle fait à la beauté. » Cette brochure semble plutôt défavorable à l'Inoculation et un traité rapporté dans un article d'avril³

1. Blackrie (mort en 1772), apothicaire écossais, qui exerça sa profession pendant 40 ans à Bromley, Kent. En octobre 1763, il fit insérer dans le *Scois Magazine* une lettre dans laquelle il exposa le secret du remède du Docteur Chittick contre la gravelle. Le traité dont il s'agit ici n'est qu'un développement de cette lettre.

2. *Mercur de France*, janvier 1764, tome II, p. 166.

3. *Ibid.*, avril 1764, tome II, p. 105.

de la même année est nettement opposé à cette importation d'Angleterre, comme on peut le voir tout de suite d'après le titre : *l'Inoculation de la Petite-Vérole, renvoyée à Londres*. L'article dit que « c'est certainement le plus courageux, aussi bien que le plus redoutable adversaire qui soit entré en lice pour combattre l'Inoculation... Aux calculs qui paroissent décider d'une manière si triomphante en faveur de l'Inoculation, il en oppose de nouveaux qui rendent la chose problématique, et y font appercevoir des dangers pour la Société, qui méritent toute l'attention du Gouvernement. » L'article résume les « calculs » de ce traité et le *Mercure* reste indécis sur cette question.

La revue y revient en janvier 1768¹, à propos d'une *Relation de la manière dont l'inoculation de la petite-vérole se pratique dans les Indes-Orientales*, etc., par J. Z. Holwell, traduite du *London Chronicle*. L'article explique d'abord le but de l'auteur qui « ayant lu dernièrement différens traités sur l'inoculation de la petite-vérole, s'est déterminé à rassembler quelques observations qu'il avoit faites sur la manière dont cette méthode étoit pratiquée dans les Indes depuis un temps immémorial; entreprise à laquelle il a encore été excité plus particulièrement par la considération des avantages que le genre humain en pourra retirer; rien n'étant plus intéressant que la connoissance de

1. *Mercure de France*, janv. 1768, t. II, p. 161. Holwell (John Zephaniah), 1711-1798, administrateur et écrivain anglais. Il servit le gouvernement anglais aux Indes pendant des années, et il fut un des survivants du massacre du *Trou-noir*. Il fut le premier Européen qui étudia les antiquités indiennes.

tous les faits qui tendent à accréditer une découverte dont les succès ont été si frappans et si multipliés.» L'article rapporte en détail les renseignements sur la manière de pratiquer l'inoculation dans l'Indoustan et on tire de l'ensemble une opinion favorable de cette pratique.

Peu à peu donc l'inoculation, malgré les résistances, gagnait du terrain en France comme en témoigne l'*Examen des principaux points de la réponse à l'argument tiré du nombre des personnes mortes en Angleterre de la petite vérole naturelle et artificielle, avant et depuis la pratique de l'inoculation*, annoncé dans le *Mercure* de décembre 1768, et le précis dont il est question dans la revue en septembre 1769 : *De la nouvelle méthode d'inoculer la petite vérole, avec une exposition abrégé de cette méthode*, « ouvrage destiné à montrer comment elle s'est établie en Angleterre, les grands succès dont elle y a été suivie et qu'elle est dûe incontestablement à M. Sutton. » L'article est bien disposé pour l'ouvrage et pour la méthode qu'il expose. « Les faits qu'il rapporte et qui sont très frappants, semblent montrer d'une manière incontestable les avantages de cette méthode ... »

En juillet 1773¹, le *Mercure* parle du *Traitement de la petite Vérole des enfans*, à l'usage des habitans de la campagne et du peuple, dans les provinces méridionales; auquel on a joint la méthode actuelle d'inoculer la petite vérole, par Thomas Dunsdale. On rapporte

1. *Mercure de France*, juillet 1773, tome II, p. 111.

le jugement porté sur l'ouvrage par les commissaires nommés par la Société royale des sciences de Montpellier, pour l'examiner : « L'auteur expose dans une préface très-étendue mais très-utile, ... les motifs qui l'ont déterminé à écrire sur la petite vérole. Le principal, c'est la mémoire récente de l'épidémie de 1770 qui a fait des ravages considérables à Montpellier. Il discute, à ce propos, les grands et nombreux avantages, et légers et rares inconvénients de l'inoculation trop peu adoptée dans cette ville. Il rapporte cependant l'histoire de l'emploi de cette salubre pratique dans Montpellier et dans les environs, et cela en discutant chaque fait avec autant de fidélité que d'impartialité.. » Ainsi à cette date, l'inoculation a presque cause gagnée en France.

Enfin la mort de Louis XV en 1774 de la petite vérole et l'inoculation subséquente de Louis XVI et de la famille royale rapportée dans le *Mercure* d'octobre 1774¹, achèvent de répandre cette pratique en France. Plus de réserves à son égard dans la notice du *Secret des Sultons dévoilé ou l'inoculation mise à la portée de tout le monde*² : « Il n'est plus question, dit l'Auteur, au commencement de cet écrit, d'examiner si l'inoculation est utile ou nuisible; il ne reste qu'à divulguer, autant qu'il est possible, la méthode d'inoculer, la plus simple, la plus facile et la plus sûre, et à la mettre à la portée de tout le monde, afin que le mystère dans lequel certains inoculateurs se sont enveloppés soit

1. *Mercure de France*, octobre 1774, p. 126.

2. *Ibid.*, novembre 1774, p. 84.

découvert, et que le public puisse jouir des avantages qu'elle procure. » Le parti de l'inoculation triomphe définitivement en France en 1774.

Les autres références à la médecine anglaise pendant cette période portent sur des questions variées comme l'annonce d'un *Traité d'Ostéologie*, traduit de l'anglais¹, celle d'un *Traité de l'Asthme*², celle d'un *Essai sur les différentes espèces de fièvres*³, celle d'un *Traité de toutes les espèces de coliques*⁴, celle d'un *Système nouveau et complet de l'art des Accouchements*⁵, celle d'un *Traité de la goute*⁶, celle d'une *Dissertation sur l'huile de Ricin*⁷, et celle de la *Médecine pratique de Londres*⁸. Le *Mercure* parle plusieurs fois des maladies nerveuses qui étaient, paraît-il, à la mode à ce moment tout autant que les « vapeurs » au xvii^e siècle. Il consacre une notice à l'ouvrage sur les *Vapeurs et les Maladies nerveuses, hypocondriales ou hystériques; reconnues et traitées dans les deux sexes*⁹, « traduction de l'anglois de M. Whytt. On y a joint : 1^o une exposition anatomique des nerfs avec figures par M. Alexandre Monro¹⁰; 2^o l'extrait des principaux

1. *Ibid.*, novembre 1759, p.

2. *Ibid.*, octobre 1761, p. 104.

3. *Ibid.*, avril 1764, tome II, p. 136 (par Huxham). Huxham (John), mort en 1768, médecin anglais, très connu de son vivant, auteur de plusieurs traités de médecine, dont le plus important est un *Essay on Fevers and Diseases*.

4. *Ibid.*, mars 1767, p. 115 (par John Purcell).

5. *Ibid.*, octobre 1771, p. 74, oct. 1773, t. II, p. 112 et déc. 1773, p. 149.

6. *Mercure de France*, mai 1773, p. 115.

7. *Ibid.*, avril 1777, p. 131.

8. *Ibid.*, avril 1778, t. II, p. 137.

9. *Ibid.*, janvier 1767, p. 123.

10. Monro (Alexander), 1697-1767, professeur d'anatomie à l'université d'Edinburgh, et regardé comme le créateur de la célèbre école

ouvrages sur la nature et les causes des maladies nerveuses; 3° des conseils sur le régime et la conduite qu'on doit observer pour se préserver tant de l'attaque que des retours de ces maladies. » Ce livre semble tout à fait sérieux, même profond, mais la notice de la revue est ironique : « On ne pourroit choisir de circonstances plus favorables pour faire paroître cet ouvrage, que celle où le mal dont il traite est devenu une maladie à la mode. Le Traité des Vapeurs du fameux M. Pomme¹, ce livre qu'on peut nommer aujourd'hui le *Manuel des Dames vaporeuses*, a été comme le précurseur de celui de M. Whytt, mais comme ce dernier est un Médecin Anglois, on sera bien aise de comparer les deux auteurs, et de connoître en quoi les vapeurs d'Angleterre diffèrent de celles de France... la matière est traitée à l'angloise, c'est-à-dire avec une profondeur, une intelligence, une méditation, une sagesse dans les recherches, les détails, les observations, et les preuves, qui ne laissent rien en arrière de tout ce qui peut ou indiquer ou constater la maladie dont il s'agit. Après la lecture du livre de M. Whytt, les Dames sauront s'il est nécessaire ou non, d'appeler M. Pomme. » Ainsi, même au moment où le *Mercur* ironise, il reconnaît le sérieux et la méthode de la science anglaise

médicale de cette ville. Il fut un des meilleurs anatomistes de son siècle, et ne se distingua pas moins dans la pratique de la chirurgie. Il devint un des plus chauds partisans de l'inoculation. L'ouvrage cité ci-dessus fut traduit en français par Lebègue de Presle.

1. Pomme (Pierre), 1735-1812, médecin français. Il pratiqua d'abord à Arles, mais sa réputation le fit bientôt appeler à Paris où les guérisons qu'il obtint dans quelques cas désespérés augmentèrent encore sa réputation. Il est l'auteur de plusieurs traités.

contemporaine; témoignage bien probant de l'admiration qu'on éprouve pour les savants anglais.

En mars 1767¹, le même ouvrage est examiné plus sérieusement. On cite plusieurs pages d'un livre de M. Pomme, dans lequel il « s'élève contre les prétentions de M. Whytt » et constate que les remèdes donnés par lui ne guérissent pas.

La mélancolie anglaise continuait à intéresser les Français. En avril 1768², dans un article qui rend compte d'un *Traité des principaux objets de médecine*, il est question, entre autres choses, de la mélancolie ou la « maladie angloise ». L'auteur de l'article justifie ce titre : « Il n'est pas de nation dans l'Europe, dit-il, dont le génie soit plus tourné aux méditations que le génie anglois; tout l'y porte, et la nature du gouvernement et l'esprit de commerce qui y domine. Le commerce exige des calculs à l'infini et oblige à une vie oisive et sédentaire, par cela même, ils acquièrent plus de disposition à la mélancolie... Les Anglois... essaient d'en arrêter les effets par l'usage du vin et des liqueurs fortes; mais ces boissons ne leur apportent aucune espèce de soulagement... » Cette explication était peu scientifique mais l'opinion populaire semble avoir associé l'idée de mélancolie à celle qu'on se faisait du caractère de la nation anglaise. A cette date, le public français recherchait les œuvres anglaises de caractère lugubre, telles que les *Nuits* de Young et il est probable que l'allusion à la mélancolie anglaise dans un

1. *Mercur de France*, mars 1767, p. 127.

2. *Ibid.*, avril 1768, p. 94.

traité de médecine participe de cet engouement littéraire.

Malgré les critiques du docteur Pomme, le *Traité des Maladies nerveuses hypocondriaques et hystériques* était épuisé et en octobre 1777¹ on en annonce une nouvelle édition. Cette fois la notice est aussi sérieuse que l'ouvrage : « M. Whytt a fait des expériences curieuses sur la fonction de l'économie animale la plus obscure, et en même temps la plus capable d'éclairer la Pratique, si on parvenoit à en mieux connoître l'étiologie. Quant au traité principal, personne n'ignore qu'il est de la dernière importance d'éclairer le public sur les maladies nerveuses, leur différences, et les diverses méthodes de les traiter, parce que c'est dans cette partie de l'Art de guérir, que les Charlatans abusent le plus de la pusillanimité des malades, de la credulité de ceux qui les environnent, et de l'obscurité de la maladie. » L'esprit dans lequel est rédigée cette notice est, on le voit, tout à fait scientifique et le contenu de l'ouvrage traité semble laisser présager les études modernes de psychologie et de psychiatrie.

Les traités mentionnés sur les dissolvants de la pierre et les articles sur l'inoculation de la petite vérole font voir le progrès notable fait par la science médicale de cette période dans les deux pays et les titres des autres ouvrages médicaux annoncés dans la revue indiquent des recherches entièrement scientifiques. Les remèdes extraordinaires ne figurent plus dans les

1. *Mercur de France*, octobre 1777, t. II, p. 145.

articles du *Mercure* et l'on va maintenant à la médecine sans cet esprit de crédulité qu'on notait parfois dans la période précédente. Les progrès de l'expérimentation déjà si marqués au début de cette période, s'affirment encore davantage à mesure que les années s'écoulent.

Histoire naturelle. — Dans le domaine de l'histoire naturelle, les curiosités du *Mercure* semblent se restreindre en grande partie à la botanique et à l'agriculture. On trouve encore mention de quelques ouvrages anglais d'un caractère général tels que l'*Histoire naturelle et civile de la Californie*¹, « contenant une description de ce pays, de son sol, de ses montagnes, lacs, rivières et mers, de ses animaux, végétaux, minéraux, et de la fameuse pêcherie des perles... »; l'*Histoire naturelle et civile de l'isle de Minorque*, traduite de l'anglais² et le *Voyageur Naturaliste*, « ou instructions sur les moyens de ramasser les objets d'histoire naturelle, et de les bien conserver », traduit de l'anglais de John Coakley³. Le *Mercure* s'arrête sur ce dernier ouvrage pour exposer en bref son contenu: « L'Auteur, dit-il, indique comme il faut s'y prendre pour bien décrire un quadrupède, un oiseau, un insecte, un coquillage, une plante; en suivant le plan qu'il prescrit pour ces descriptions, un voyageur est toujours sûr de pouvoir communiquer aux autres ses découvertes. » La conscience de la nécessité d'une

1. *Mercure de France*, décembre 1766, p. 104 (par André-Marc Burrial)

2. *Ibid.*, octobre 1769, p. 85.

3. *Ibid.*, juin 1775, p. 159, et juillet 1775, t. II, p. 106.

méthode scientifique apparaît avec évidence dans cette phrase.

Le *Mercur*e annonce aussi quelques traités sur les animaux et sur les insectes. Ainsi on trouve en janvier 1758¹, l'*Essai sur la génération de la chaleur dans les animaux*, traduit de l'Anglois de Robert Douglas; en octobre 1759², un *Essai sur l'Histoire naturelle des Coralines et autres productions marines*, traduit de l'anglois de Jean Ellis³; en décembre 1768, un *Treatise on the management of the bees*, par Thomas Wildman; en mai 1774⁴ un *Guide complet pour le gouvernement des Abeilles pendant toute l'année*, traduit de l'anglais de Daniel Wildman; et il est question des deux Wildman en juillet 1774⁵. Mais la revue ne parle en détail d'aucun de ces livres et on sent que les insectes sont moins discutés que dans la période précédente. La botanique et surtout ses applications à l'agriculture avaient pris la première place parmi les sciences naturelles. Le *Mercur*e annonce plusieurs traités de botanique, tels que le *Traité des arbres résineux conifères*, extrait et traduit de l'anglais de Miller⁶, et le *Sommeil des plantes ou la cause du mouvement de la sensitive*, « expliqué

1. *Mercur*e de France, janvier 1758, p. 93.

2. *Ibid.*, octobre 1759, t. II, p. 144.

3. Ellis (John), 1710(?) - 1776, naturaliste anglais.

4. *Mercur*e de France, mai 1774, p. 127.

5. *Ibid.*, juillet 1774, p. 185.

6. *Ibid.*, mai 1768, p. 109. Miller (Phillippe), 1691-1771, célèbre jardinier anglais. Surintendant du jardin de la compagnie des apothicaires à Chelsea, il en fit le jardin le plus magnifique de l'Europe pour ses plantes exotiques. Son *Dictionnaire des Jardiniers* était un ouvrage de grande valeur pour l'époque et fut loué par Linné.

par M. J. Hill¹ dans une Lettre à M. de Linné², professeur de Botanique à Upsal; ouvrage traduit de l'Anglois. » La notice sur cet ouvrage rapporte sa teneur : « M. Hill prouve que les plantes dormeuses et les plantes sensibles ont beaucoup d'affinité entre elles, que leurs mouvemens, quoique différens, dépendent du même principe; que plusieurs dormeuses ont à peu près les mêmes qualités que les sensibles, et que ces dernières en ont qui leur sont propres. Il rapporte une foule d'expériences d'où il résulte que ce qu'on appelle le *Sommeil des plantes* n'est que l'effet de l'absence de la lumière, et que leurs états intermédiaires dépendent de la lumière dans ses différens degrés. Cette explication conduit naturellement à une seconde découverte, le mouvement de la sensitive, dont aucun philosophe n'a pu dire jusqu'ici la cause, vient en grande partie du même principe, et son explication qui, avant qu'on connût l'effet de la lumière sur les feuilles des plantes étoit obscure, est maintenant aisée à concevoir. » Ces découvertes auxquelles Hill était arrivé par le moyen d'expériences, montrent assez que la botanique anglaise, bien que trop souvent absorbée par des travaux de classification sans grande portée, savait à l'occasion appliquer une observation attentive et méthodique aux phénomènes de la vie des plantes.

1. Hill (Sir John), 1716-1775, romancier et naturaliste anglais. Ses romans ont peu de valeur, mais ses études scientifiques, en particulier celle intitulée : *The Vegetable System*, ne manquent pas de mérite.

2. Linné (Charles), 1707-1778, célèbre naturaliste suédois. Les travaux de botanique l'ayant fait enfin remarquer, on le créa professeur de botanique à Upsal. Il ne cessa pas de voyager et d'étudier et il donna au monde le premier système précis de classification botanique.

En juillet 1773¹, on annonce l'*Histoire naturelle du thé* (par John Coakley Lettsom), et en novembre 1774², le *Système végétal*, « ou traité de la structure intérieure et de la végétation des plantes, contenant leurs diverses parties, leur entretien, leurs classes, ordres, genres et espèces; le tout présenté sous la forme d'une nouvelle méthode qui comprend un système naturel et une table artificielle, avec les figures de toutes les plantes dessinées et gravées par l'auteur, M. Jean Hill, M. D., en Anglois, 23 vol. » La revue ne fait pas de commentaire sur cette œuvre; peut-être sentait-on la difficulté de rendre compte d'un ouvrage de telles proportions.

Après cette annonce, le *Mercure* de cette période ne mentionne plus de traité scientifique de botanique.

Le public et la revue étaient plus à leur aise avec l'agriculture qu'on pouvait pratiquer en amateur, et qui donnait des résultats concrets; d'ailleurs, on s'intéressait de plus en plus à l'art des jardins, à mesure que s'affirmait l'attention portée à la nature. En effet, le *Mercure* annonce plusieurs guides d'agriculture; en septembre 1761³, le *Compleat Body of Husbandry*, en octobre 1761⁴ *Le Gentilhomme Cultivateur*, ou Corps complet d'Agriculture; et en octobre 1761⁵, on rend compte de ce même ouvrage : « Après quelques moyens que l'on donne pour encourager l'Agriculture, on trouve

1. *Mercure de France*, juillet 1773, t. II, p. 120.

2. *Ibid.*, novembre 1774, p. 184.

3. *Ibid.*, septembre 1761, p. 121.

4. *Ibid.*, octobre 1761, p. 99.

5. *Ibid.*, octobre 1761, t. II, p. 130.

les observations sur l'estimation des terres selon leur valeur intrinsèque... ce morceau est neuf et très-utile. De là l'on passe à la connoissance du sol. Ensuite vient le second (livre) où l'on traite des engrais... De sorte que pour peu que l'amour de l'agriculture se ranime et qu'il soit actif, beaucoup de Propriétaires qui jusqu'ici ont cru ne posséder que des terres vaines, seront bien surpris de les voir produire des récoltes abondantes en suivant la méthode lumineuse que l'on trouve dans cet Ouvrage... Nous finissons l'analyse de ce volume en exhortant l'Auteur à être exact à fournir la suite au temps fixé, pour ne pas dégoûter de l'acquisition d'un ouvrage si nécessaire. » En février 1762¹, on annonce le deuxième volume de ce traité et on en rend compte en mars 1762²; en juillet 1762³, on annonce le troisième tome, en novembre de la même année, le quatrième; en avril 1763⁴, le cinquième, en août⁵ le sixième, et en avril 1764⁶ le septième et le huitième. A propos de ces derniers, le *Mercur*e loue l'auteur de « s'être acquitté si glorieusement de cette utile et importante entreprise ».

La revue suit les tendances de l'heure en s'intéressant à l'agriculture comme on le voit dans la première phrase de la notice de l'*Agriculture complète, ou l'Art d'améliorer les terres*, traduit de l'anglais de Mortimer⁷

1. *Mercur*e de France,, février 1762, p. 106.

2. *Ibid.*, mars 1762, p. 102.

3. *Ibid.*, juillet 1762, p. 110.

4. *Ibid.*, avril 1763, p. 110.

5. *Ibid.*, août 1763, p. 116.

6. *Ibid.*, avril 1764, t. II, p. 115.

7. Mortimer (John) (?)-1736, Gentilhomme anglais, connu seulement par l'ouvrage cité ci-dessus; ouvrage qui était fort apprécié à l'époque.

« Le Libraire, ou pour mieux dire le Traducteur, avertit qu'il ne s'est décidé à imprimer ce Livre, que par la bonté et le mérite de l'ouvrage, et le goût du Public pour les écrits qui traitent de l'Agriculture... Les Seigneurs, les Curés, les Fermiers, et en général tous ceux qui aiment le séjour des champs, trouveront dans ce Livre de quoi satisfaire leur goût et leur curiosité, et augmenter leur bien. »

On va même jusqu'à découvrir un écrit de Locke sur l'agriculture, *Observations on the culture of vines and olives, the production of silk, the preservation of fruits, etc*¹. et on le recommande au public. L'importance ainsi accordée à l'agriculture dans le *Mercure*, dont les préoccupations étaient en général littéraires, témoigne de l'esprit utilitaire du public du XVIII^e siècle, esprit analogue à celui qui a produit l'Encyclopédie.

Vers cette date, on voit naître le goût pour les jardins anglais. En juillet 1771², le *Mercure* consacre un article à l'*Art de former les Jardins, ou l'Art des Jardins Anglois*, traduit de l'anglais. La nature des jardins anglais est d'abord décrite: « Parmi les singularités que nous offrent les Anglois dans tous les genres et qui caractérisent leur génie libre et ennemi de toutes les règles, celle dont un étranger amateur des arts est le plus agréablement frappé, c'est la manière dont ils composent et décorent leurs jardins. On ne sauroit en imaginer qui présente plus de grandeur et de sim-

1. *Mercure de France*, janvier 1769, p. 130.

2. *Ibid.*, juillet 1771, p. 103.

plicité, puisqu'elle nous charme par les seules beautés de la nature, et que tout l'art consiste à savoir les imiter ou les employer à propos. » Le critique se demande quand même si les Français imiteront les jardins anglais : « Le Nôtre, dit-il, célèbre dessinateur de jardins sous Louis XIV, jouit encore parmi nous d'une si haute réputation que nos artistes n'oseroient s'écarter des principes qu'il a établis. Les riches propriétaires veulent même que leurs jardins leur rappellent, au moins en partie, les jardins de Versailles, de Trianon, de Meudon, de Sceaux, de Clugny, etc. » Ayant fait cette réserve, le critique reprend sa description, en insistant sur le rapport entre l'art du jardinier anglais et le charme pittoresque de la nature :

« Les dessinateurs Anglois sont parvenus également, en copiant les effets les plus pittoresques de la nature agreste ou sauvage, à varier presque à l'infini les scènes de leurs jardins... Le même génie mélancolique qui a dicté à Young le poème des *Nuits* porte volontiers les Anglois à caractériser plusieurs scènes de leurs jardins par des tombeaux ou des pyramides sépulchrales. Les superbes jardins de Stowe, dont le traducteur nous donne une description très détaillée et très satisfaisante, nous offrent au milieu même des bosquets formés pour les amours et les plaisirs, une retraite sombre qui renferme une église et un cimetière... Mais on quitte bientôt cette retraite lugubre pour se rendre vers le lieu le plus intéressant de ces jardins, le *Temple des illustres Bretons*; c'est une suite à peu près demi-circulaire de seize niches dans chacune desquelles a été placé le buste d'un Anglois cher à la nation... »

Le critique reproche aux dessinateurs de plusieurs jardins anglais d'avoir « fait usage de la ressource des bâtimens pour caractériser ou distinguer les différentes scènes ». Cet article donne une assez bonne idée des

jardins anglais, qu'on devait tant imiter plus tard, en même temps qu'on y retrouve la trace de l'influence mélodramatique des fameux poèmes de Young.

En effet, l'imitation des jardins anglais commençait à se répandre et provoquait des critiques chez les partisans des jardins à la française. Ainsi en janvier 1775¹, le *Mercur* parle de deux *Épîtres en vers sur la manie des Jardins Anglois, et contre les Censeurs injustes des Ecrivains du siècle*. L'attitude de la revue est sympathique aux sentiments exprimés dans les épîtres: « Le Poète se déclare le partisan du fameux Le Nôtre; il aime la nature embellie par l'art, et non cet art qui, voulant imiter la nature, la défigure... Puisse cette Épître diminuer la manie des jardins Anglois, et ramener le bon goût en donnant à la nature les formes nobles et régulières qui ajoutent à sa beauté ou qui masquent ses défauts. » Ainsi reparait à propos des jardins la résistance classique aux innovations anglaises; pas plus que pour la question du théâtre, le public français ne se rendra sans combat.

Malgré cet appel au bon goût d'autrefois, l'engouement pour les jardins anglais augmentait, comme le font voir les annonces de cahiers de planches de jardins anglais². Ces planches représentaient les jardins les plus fameux d'Angleterre et donnaient des plans de jardins de « composition angloise » à imiter. Le poète des « épîtres » avait donc protesté en vain.

Cet intérêt pour les jardins était artistique et senti-

1. *Mercur de Franc*, janvier 1775, t. II, p. 124.

2. *Mercur de France*, mai 1775, p. 194, et sept. 1775, p. 189.

mental, et nullement scientifique. La vogue avait abandonné un peu les cabinets de curiosités et les polypes d'eau douce et elle était passée à des jardins sauvages ornés de grottes, de ruines et de tombeaux. Ce changement de perspective semble indiquer que le goût public tend à se porter vers les lettres au détriment des sciences.

La Physique. — En ce qui concerne la physique anglaise, le *Mercur*e de la période de 1756-1778 manifeste à peu près les mêmes curiosités que dans la période précédente.

Il est encore question de Descartes et de Newton au cours d'un article intitulé *Divers Paralleles* : « Le génie du Philosophe François est lumineux, sublime, étendu, mais pas toujours solide; celui du Philosophe Anglois profond, exact, universel, mais souvent obscur. » Estimation réfléchie et sans parti pris des deux savants. Un *Parallele entre Descartes et Newton* est annoncé en juillet 1766¹. Il est encore question de l'optique de Newton en avril², en novembre 1764³, et en octobre 1766⁴. En janvier 1769⁵, on annonce une nouvelle édition des *Institutions Newtoniennes* par Sigorgne. En avril 1771⁶, à propos d'un *Traité élémentaire d'hydrodynamique*, on explique un problème de Newton dans lequel il traitait du mouvement des

1. *Mercur*e de France, juillet 1766, p. 162.

2. *Ibid.*, avril 1764, p. 141.

3. *Ibid.*, novembre 1764, p. 100.

4. *Ibid.*, octobre 1766, t. II, p. 104.

5. *Ibid.*, janvier 1769, p. 91.

6. *Ibid.*, avril 1771, p. 122.

fluides. Enfin en juin 1773¹, il est question de Newton à propos de la chaleur d'une comète. D'après toutes ces mentions de son nom, il est évident que Newton est maintenant bien connu en France. Quelques détails de sa physique étaient mis en doute mais en général on acceptait ses principes et on adoptait son système: le système expérimental.

Les autres mentions de la physique anglaise affirment les mêmes tendances. Ainsi en octobre 1765², on consacre un article de 15 pages à la description d'un baro-thermomètre « nouvellement inventé à Londres en 1764, et rendu public l'année suivante sous le nom de Aërostathmion, ou vraie Balance de l'atmosphère ».

En avril 1766³, le *Mercur*e annonce la publication prochaine d'une traduction française d'un *Traité d'Optique* par Smith, et consacre une notice très favorable à ce livre: « Il y a déjà du temps qu'on souhaite voir cet ouvrage en françois. Le désir qu'on en a est d'autant plus légitime, que nous n'avons dans notre langue que des élémens dans ce genre, et que même dans quelque langue que ce soit, il n'en est point où l'optique soit traitée avec autant d'étendue. » Ainsi on reconnaît la supériorité de la science anglaise sur ce point. Les phrases suivantes signalent quelques nouveautés scientifiques : « Une théorie qu'on sera fort aise sans doute d'y trouver, est celle des lunettes

1. *Mercur*e de France, juin 1773, p. 194.

2. *Ibid.*, octobre 1765, p. 159.

3. *Ibid.*, avril 1766, t. II, p. 187. Smith (Robert), 1689-1768, mathématicien anglais distingué. Pasteur et professeur d'astronomie à Cambridge, il a laissé plusieurs ouvrages scientifiques importants, parmi lesquels *Harmonics* et le *Complete System of Optics* sont les plus notables.

achromatiques; aussi fait-elle partie des additions considérables qui ont été faites à l'ouvrage. On n'a point oublié de décrire les instrumens de dioptrique et de catoptrique inventés ou perfectionnés dans ces derniers temps. » La physique expérimentale avait donc fait un progrès notable pour en venir à l'invention d'instrumens d'un emploi aussi spécialisé que pouvait l'être celui du « baro-thermomètre » dont il a été question plus haut.

Avant 1756, le *Mercur*e a déjà cité le nom de Franklin à propos de ses expériences d'électricité; en septembre 1773¹, il annonce les *Œuvres* de Franklin, traduites en français. La notice de la revue résume en bref le contenu des *Œuvres* en insistant sur l'électricité: « Il a présenté séparément tout ce qui a rapport à l'électricité, et il a arrangé le reste ensuite par ordre de matières, et autant qu'il a été possible, dans l'ordre des dates...

« Il étoit réservé à M. Franklin d'analyser la bouteille électrique, de déduire de cette analyse une infinité de conséquences aussi brillantes qu'inattendues, de les enchaîner les unes aux autres, et d'amener dans cette merveilleuse chaîne l'électricité céleste avec l'électricité terrestre au point qu'il semble enfin avoir mis celle-là à notre portée comme celle-ci, et presque entièrement à notre disposition. » L'électricité n'était pas encore « presque entièrement » à la disposition des savants, mais ceux-ci, encouragés par l'intérêt popu-

1. *Mercur*e de France, septembre 1773, p. 126.

laire que cette notice révèle assez, étaient en train de faire des expériences utiles au progrès futur des études sur l'électricité.

La découverte dont on a le plus parlé à ce sujet était celle du paratonnerre. En janvier 1774¹, le *Mercure* donne le *Précis du Mémoire de M. le Roi*, « sur la forme des Barres, ou des conducteurs métalliques destinés à préserver les édifices des effets de la foudre, lu à la rentrée publique de l'Académie des Sciences le 13 novembre, dernier. » La découverte de l'analogie de la foudre avec l'électricité « avoit été faite au moyen de verges de fer, qui, isolées ou soutenues sur du verre, ou par des cordons de soie, s'étoient chargées d'électricité pendant le Tonnerre ou l'approche d'un nuage orageux; or ce que M. Franklin proposoit se concevra facilement, en se représentant une de ces tours surmontée d'une girouette. Qu'on suppose que la girouette soit enlevée; qu'il ne reste que la verge de fer, qui la soutenoit, et que cette verge, par d'autres verges ou barres de fer, descendant le long du bâtiment, aille se plonger dans la terre au-dessous; on aura une idée des verges, ou, comme nous les appellerons dans la suite, des conducteurs de la foudre de M. Franklin... »

Encore en juillet 1774², le *Mercure* publie un article sur le *Préservatif du Tonnerre*. L'article est enthousiaste au sujet des vertus de la découverte de Franklin :

1. *Mercure de France*, janvier 1774, t. II, p. 184.

2. *Ibid.*, juillet 1774, t. II, p. 184.

« Les expériences multipliées sur l'électricité du célèbre M. Franklin, ont eu des succès si heureux, si constans, qu'elles ont acquis une autorité à laquelle il est très-difficile de se refuser depuis 1747, c'est-à-dire depuis vingt-six ans. La ville de Philadelphie, dans l'Amérique Angloise, composée d'environ dix mille maisons, n'a éprouvé aucun accident du tonnerre, quoique située par les 40 degrés de latitude, sous un ciel fécond en orages aussi fréquens que terribles; ce bonheur dont elle n'avoit jamais joui, est le fruit d'une docilité aux avis de M. Franklin, qui a conseillé à ses habitans d'armer leurs maisons d'une barre préparée de quelque métal que ce soit, à laquelle est attaché un semblable conducteur qui conduit et fait couler jusqu'en terre sourdement, sans bruit ni explosion, tout le feu que la barre peut recevoir de la nuée qui contenoit la foudre; par ce moyen simple en lui-même... Ils se sont mis à couvert des malheurs dont ils étoient menacés sans cesse, et qui ne foudroient que trop souvent sur eux. »

L'auteur de l'article recommande donc vivement l'emploi de ces barres en France, non seulement sur les bâtimens, mais aussi sur « les vaisseaux, soit en pleine mer, soit dans les ports, les voitures publiques, par terre et par eau, ainsi que les voitures de chasse et particulières, et jusqu'aux parasols, pour la sûreté de ceux qui se promènent ou qui voyagent à pied. Ce dernier objet ne pèse que deux onces de plus, et il ne faut qu'une minute de temps pour le mettre en place. On tient l'appareil en réserve dans un petit gousset du sac du parasol, pour s'en servir au besoin. » Cet enthousiasme pour les barres de Franklin a un peu aveuglé l'auteur de l'article sur la quantité minime de personnes qui ont été foudroyées en se promenant. Le *Mercur* ne parle pas ailleurs de ces barres pour les parasols et leur emploi était probablement restreint aux fervens tels que l'auteur même de l'article. Mais le nom de

Franklin était bien connu désormais et l'électricité était un sujet de discussion assez en vogue.

Dans les mentions du nom de Newton et de ses théories, dans l'examen des traités d'optique, et même dans les articles sur l'électricité la revue obéit aux mêmes curiosités dont elle a témoigné déjà dans la période précédente et, à travers ses articles, on peut voir s'affermir l'emploi de la méthode expérimentale dans la physique anglaise et française, méthode préconisée mais encore timidement avant 1756.

La chimie. — La chimie anglaise était presque négligée par le *Mercury*, entre 1756 et 1778, mais deux articles sur ce sujet montrent que dans cette science aussi on adoptait de plus en plus la méthode expérimentale. Le premier de ces deux articles traite des *Expériences physiques et chimiques sur plusieurs matières relatives au commerce et aux arts* : « ouvrage traduit de l'anglois de M. Lewis¹. » « Cet ouvrage, dit l'article, est un recueil d'expériences relatives aux arts chimiques, faites dans le cours de plusieurs années. M. Lewis ayant reconnu que le plus grand obstacle qui s'oppose aux recherches de cette espèce, est le défaut d'un laboratoire convenable, commence par indiquer les moyens de se procurer à peu de frais un appareil de fourneaux commodes et faciles à manier. Il présente ensuite l'histoire de l'or et des différens arts et métiers qui en dépen-

1. Lewis (Guillaume), médecin et chimiste anglais, mort en 1781. Il était membre de la Société royale de Londres, et donna des mémoires aux *Transactions philosophiques*.

dent... » Indiquer des moyens de procurer des appareils chimiques était en effet une façon tout à fait pratique de faire avancer les expériences dans cette science.

Un article du *Mercur*e d'avril 1775¹ qui traite des *Expériences et observations sur différentes espèces d'air* « traduites de l'Anglois de M. J. Priestley », parle des « physiciens qui se sont appliqués particulièrement à faire différentes expériences sur l'air ». L'article résume en bref les découvertes faites sur l'air avant Priestley. On parle d'abord d'une *vapeur suffocante*, plus lourde que l'air ordinaire, et auquel on a donné depuis le nom d'*air fixe*, et d'une *vapeur inflammable*, plus légère. On a découvert que l'*air fixe* est antiseptique et qu'il est contenu dans les eaux minérales :

« M. Cavendisch² a déterminé avec exactitude les pesanteurs spécifiques de l'air fixe et de l'air inflammable; enfin, M. Lène a découvert que l'eau ainsi imprégnée d'air fixe peut dissoudre une quantité considérable de fer, et devenir par là fortement chalybée. C'est d'après ces découvertes que M. Priestley est parti pour faire ses expériences... il dit avoir tiré de l'air inflammable de plusieurs métaux, par le moyen d'un miroir ardent, sans s'être servi d'acide quelconque; il a... fait une infinité d'observations sur l'air extrait de différentes substances par ce moyen; et il a obtenu un air acide vitriolique, en faisant bouillir de l'huile de vitriol avec des substances qui contiennent du phlogistique; cet air, selon lui, ressemble

1. *Mercur*e de France, avril 1775, t. II, p. 88. Priestley (Joseph), 1733-1804, philosophe, chimiste et théologien anglais éminent. Il partagea son activité entre l'étude de la physique, qu'il fit progresser par ses expériences sur l'air, et l'examen de la religion chrétienne. Dans l'évolution de sa foi religieuse, il passa de Calvin à Arminius, et d'Arius à Socin. Des traités scientifiques et de nombreux ouvrages philosophiques et théologiques témoignent de sa fécondité intellectuelle.

2. Cavendish (Henry), 1730-1810, chimiste remarquable, un des savants qui ont le plus contribué aux progrès de la chimie moderne, par ses expériences sur l'hydrogène et sur l'eau.

assez à l'air acide marin, mais avec plusieurs différences frappantes. M. Priestley a fait aussi un grand nombre d'expériences sur l'air qu'il a obtenu par la dissolution de quantité de substances, dans l'esprit de nitre. La dissolution du charbon et autres substances qui contiennent du phlogistique, lui a donné de l'air nitreux presque aussi pur que celui qu'on obtient par la dissolution des métaux. Nous n'indiquons ici les expériences de cet Auteur que pour engager les Chimistes à les tenter. »

Ces expériences auxquelles Priestley était poussé par un esprit de curiosité scientifique, font voir quels progrès on faisait dans la chimie, et combien on employait l'expérimentation en de telles recherches, tout en usant d'une terminologie qui n'apparaît guère encore scientifique.

L'astronomie et les mathématiques. — Comme dans la période précédente, les sciences plus abstraites, l'astronomie et les mathématiques étaient moins discutées que les sciences expérimentales. On cite plusieurs fois le nom de Halley à propos des comètes, mais il n'y a pas un seul article sur l'astronomie anglaise. On annonce plusieurs livres de mathématique anglaise, le *Guide des Jeunes Mathématiciens*¹, traduit de l'anglais de Ward, un traité de *Géométrie*, traduit de l'anglais de Muller², des *Elémens de géométrie*, traduit de l'anglais de Simpson³, des *Elémens d'analyse pratique*,

1. *Mercur de France*, juin 1758, p. 136. Ward (Seth, probablement), 1617-1689, évêque et astronome anglais. Il fut successivement professeur d'astronomie à Oxford, président du collège de Trinity, évêque de Salisbury, et l'un des membres fondateurs de la Société royale. Son *Idea trigonometriae demonstratae in usum juventutis Oxoniensis* est probablement le livre dont il est question ci-dessus.

2. *Mercur de France*, avril 1760, t. II, p. 157.

3. *Ibid.*, avril 1766, p. 98. Simpson (Thomas), 1710-1761, mathématicien anglais. Il étudia les mathématiques tout en exerçant son métier

traduits de l'anglais de Simpson¹; et des *Tables de Logarithmes*, « publiées ci-devant en Angleterre² ». Mais la revue ne s'arrête pas sur ces ouvrages et semble trouver les mathématiques moins intéressantes que les sciences naturelles.

En somme, les tendances générales du *Mercur* pendant cette période sont les mêmes que celles de la période précédente en ce qui concerne la science anglaise. On voit s'affirmer la même préférence pour les sciences naturelles, surtout pour la médecine, et on constate l'emploi généralisé de la méthode expérimentale dans toutes les sciences. Il faut noter cependant quelques différences.

En médecine, la période de 1724 à 1756 a laissé la France encore indécise et en général hostile à la pratique de l'inoculation; la période 1756-1778 voit l'acceptation générale de cette pratique.

En histoire naturelle, on laisse de côté les études générales et les études spéciales d'animaux et d'insectes pour s'adonner à l'étude des plantes, de la botanique, et surtout à ses applications pratiques dans l'agriculture. La mode des jardins anglais l'emporte sur l'engouement pour les curiosités naturelles.

En physique et en chimie on note l'extension des découvertes dérivant de la méthode expérimentale, notamment les découvertes de Franklin sur l'électricité,

de Tisserand et il les apprit si bien que de nombreux élèves se disputèrent l'honneur de recevoir ses leçons. Il fut admis plus tard à la Société royale.

1. *Mercur de France*, juin 1771, p. 99.

2. *Ibid.*, janvier 1778, p. 151.

mentionnées déjà avant 1756, mais popularisées en France après la traduction de ses *Œuvres* en 1773, et la détermination précise des qualités de plusieurs gaz par Priestley. Ainsi, dans le même sens qu'entre 1724-1756, la physique et la chimie faisaient un progrès notable dans la connaissance de la matière et des forces naturelles.

La Philosophie. — Entre 1724 et 1756, le *Mercur*e s'était montré assez indifférent au sujet des écrits philosophiques anglais et le seul philosophe anglais dont le nom revenait fréquemment dans ses pages, était Locke. Pendant la période de 1756 à 1778, l'attitude de la revue est analogue; elle cite les noms de la majorité des grands philosophes anglais; mais la somme totale des livres philosophiques anglais annoncés ne dépasse pas vingt, et il s'écoule à plusieurs reprises, plus d'un an sans aucune mention de la philosophie anglaise.

Le *Mercur*e parle plusieurs fois de Bacon : d'abord en juin 1757¹ dans un article : *Sur la manière d'écrire et de lire la Vie des Grands Hommes*, dans lequel Bacon est comparé à Montaigne et à la Mothe le Vayer². On dit de lui que « si son imagination paroît céder à celle de Montaigne, ce n'est que parce qu'elle est mieux réglée; si ses livres sont moins agréables, ce n'est que parce qu'il a trop de méthode et trop de science, dont Montaigne avoit trop peu. Il n'a pas traité moins de

1. *Mercur*e de France, juin 1757, p. 20.

2. La Mothe-le-Vayer (François de), 1588-1672, écrivain et philosophe français. Précepteur du duc d'Anjou, et finalement du dauphin, et membre de l'Académie française, il écrivit plusieurs ouvrages philosophiques assez estimés, en particulier ses *Dialogues faits à l'imitation des anciens*.

sujets que le Vayer, mais, toujours profond, il n'en a laissé aucun dans lequel il n'ait mis beaucoup du sien. » L'article discute ensuite « son admirable système des Sciences » dont la lecture est rendue pénible par l'obscurité des termes et son *Trailé de la Sagesse des Anciens* dans lequel il s'est « donné une peine que le sujet ne méritoit point ». Dans son *Allantis* on « trouve de grandes vues et des choses excellentes ; mais il faut avouer que ce fragment semble plutôt être la règle d'un Couvent ou le plan d'une Académie, qu'une forme de Gouvernement. » Mais de tous les ouvrages de Bacon, le critique préfère ses *Réflexions morales et politiques* (*Sermones fideles*) qui sont « tout ce que l'expérience la plus universelle pouvoit apprendre à l'esprit le plus pénétrant et le plus étendu. » L'auteur de l'article signale deux défauts dans l'œuvre de Bacon : le mélange de sujets importants et triviaux, et le manque de jugement scientifique en plusieurs passages. Mais il conclut en disant qu'« à tout prendre il ne croit pas que, parmi les Anciens, ni parmi les Modernes, il y ait eu un plus grand génie ». Ainsi, il se rend compte de l'importance de Bacon, même si dans son article il ne donne pas une idée très claire ni très complète de l'ensemble de l'œuvre de ce philosophe, de ses traités principaux, et de l'originalité et de l'importance de sa méthode.

Et même, par les indications données dans cet article, on voit que le *Mercure* dénomme philosophie dans l'œuvre de Bacon bien des ouvrages qui, dans l'acception moderne du terme, ne seraient plus classés sous cette dénomination. Au xviii^e siècle, la « philosophie » comprenait

davantage d'objets qu'aujourd'hui et l'on trouve dans le *Mercur*¹ un jugement sur Bacon « philosophe » basé sur sa méthode et sur ses connaissances scientifiques. Au cours d'un article intitulé *Jugemens sur les principaux Auteurs Anglois*, « extraits et traduits de l'Histoire d'Angleterre de M. Hume² », on rapporte de l'ouvrage de Hume cette appréciation sur Bacon : « Si nous le considérons par le seul côté qui nous intéresse aujourd'hui, c'est-à-dire comme auteur et philosophe, Bacon, quoique très estimable, étoit cependant très inférieur à son contemporain Galilée, peut-être même à Kepler³. Bacon montra dans l'éloignement la route qui conduisoit à la vraie philosophie; Galilée en même tems qu'il la montrait aux autres, y avança lui-même à grands pas. L'Anglois ignoroit la Géométrie; le Florentin fit renaître cette Science dans laquelle il excella, et il fut le premier qui l'appliqua avec des expériences à la philosophie naturelle; l'un rejeta avec le mépris le plus tranchant le système de Copernic : l'autre le fortifia de nouvelles preuves tirées de la raison et des sens... » Ce jugement si peu favorable à Bacon est contesté à juste titre dans une note de l'éditeur du *Mercur*. En effet, Hume semble n'y avoir pas bien saisi la diffé-

1. *Mercur de France*, décembre 1759, p. 48.

2. Hume (David), 1711-1776, célèbre philosophe et historien écossais. Son fameux *Essai sur l'entendement humain* contient les principes de la philosophie phénoméniste dont il fut le créateur. Son *Histoire d'Angleterre* qui a le mérite d'étudier aussi bien la vie intellectuelle et sociale de l'Angleterre que sa vie politique est cependant pleine de parti pris.

3. Kepler (Jean), 1571-1630, un des créateurs de l'astronomie moderne. Il était astronome de l'empereur Rodolphe. Le premier il démontra que le mouvement des planètes n'est pas circulaire, mais elliptique.

rence entre le but de Bacon et celui de Galilée et de Kepler. Ces derniers s'intéressaient à des sciences spéciales, dans lesquelles ils faisaient des expériences; Bacon voulait établir une nouvelle méthode générale qu'on pourrait employer en toute espèce de science. C'est en somme le commentaire qu'on trouve exprimé avec plus de détails dans la note du *Mercur* :

« Si M. Hume avoit dit seulement que Galilée avoit été plus utile aux progrès de la Philosophie que *Bacon*, son opinion seroit peu contestée; mais qu'il regarde le premier d'un ordre supérieur au second, c'est ce qu'il est difficile d'accorder. *Galilée* étoit un esprit juste, lumineux et facile, dont les travaux sont immortels; mais *Bacon* est un Aigle qui semble s'être élevé au sommet de toutes les connoissances humaines pour en examiner l'ensemble et les rapports. Sa vue prodigieuse embrasse toutes les parties de la Philosophie et les ramène à un même point; il a le premier saisi et fait sentir la dépendance et la liaison naturelle des sciences et des arts... Il réunit la profondeur à la clarté, la force à la finesse, les vues les plus sublimes aux plus petits détails... Il avoit secoué tous les préjugés de la mauvaise Philosophie, et il a ouvert toutes les routes de la bonne... »

Ainsi le *Mercur* a saisi mieux que Hume lui-même, la valeur universelle de la philosophie de Bacon.

Après ces deux articles qui traitent de Bacon, le *Mercur* se borne en matière de philosophie anglaise, pendant plusieurs années, à des allusions sommaires et à des annonces brèves de traités philosophiques. Ainsi en 1762¹ on parle en passant des idées de Hobbes sur les devoirs de la société; en mai 1764² on annonce

1. *Mercur de France*, janvier 1762, p. 80.

2. *Ibid.*, mai 1764, p. 110. Smith (Adam), 1723-1790, philosophe et économiste écossais. Professeur de logique et plus tard de philosophie morale à Glasgow, il résigna sa chaire en 1763, et voyagea sur le conti-

la *Métaphysique de l'âme, ou théorie des sentimens moraux*, traduite de l'anglais d'Adam Smith; en janvier 1765¹, les *Recherches philosophiques sur l'origine des idées que nous avons du beau et du sublime, précédées d'une dissertation sur le goût*, traduites de l'anglais de Burke² par l'abbé Desfrançais. La revue y consacre une courte notice plutôt sympathique : « Nous croyons que ces recherches feront d'autant plus de plaisir, qu'il nous semble que nous n'avons rien, ni de si suivi, ni de si étendu sur ce sujet... » En octobre 1765³, on annonce des *Fragmens extraits des œuvres du Chancelier Bacon*; en mars 1767⁴, au cours d'une analyse de la *Théorie des Loix Civiles*, on constate que dans ce livre, Linguet⁵ réfute les théories de Hobbes⁶ et de Locke, sur l'esclavage; en avril 1767⁷ on annonce les *Pensées philosophiques, morales, critiques, littéraires et politiques*, de Hume. La notice loue cet ouvrage : « Ce recueil de

ment, où il rencontra d'Alembert, Necker, Turgot et Quesnay; puis il retourna en Ecosse (1766) et passa dix ans à écrire sa *Richesse des Nations*, ouvrage qui eut une influence profonde sur la pensée contemporaine.

1. *Mercur de France*, janvier 1765, p. 120.

2. Burke (Edmund), 1728-1797, homme d'Etat anglais. Ayant acquis de la réputation à la suite de la publication de plusieurs ouvrages, dont le livre traduit par Desfrançais est le plus important, il fut élu au Parlement en 1766 et y demeura pendant presque 30 ans. Il se distingua par son éloquence, et exerça une influence considérable sur la politique anglaise.

3. *Mercur de France*, octobre 1765, t. II, p. 94.

4. *Ibid.*, mars 1767, p. 82.

5. *Mercur de France*, avril 1767, t. II, p. 106. Linguet (Simon Nicholas Henri), 1736-1794, avocat et publiciste français. Successivement soldat, avocat et journaliste, il était doué d'une intelligence rare. Ayant pris part à diverses controverses politiques, il fut guillotiné pendant la Révolution à la suite d'une accusation mal fondée.

6. *Ibid.*, août 1768, p. 78. Hobbes (Thomas), 1568-1679, célèbre philosophe anglais. En philosophie, il se déclara pour le matérialisme, en morale, pour l'égoïsme, et en politique pour le despotisme. Son œuvre la plus connue est *Leviathan*.

7. *Mercur de France*, avril 1767, t. II, p. 106.

pensées selon l'usage établi depuis quelque temps, et suivant la dénomination devenue à la mode, est ce qu'on peut appeler l'*esprit de M. Hume*. Ce sont des réflexions tirées de ses écrits et mises dans un ordre qui semble leur donner un air de nouveauté. Ce choix est fait avec goût, avec intelligence, et prouve, dans le rédacteur, de l'esprit, de la précision, et de la méthode. » Ce recueil de pensées n'est pas un ouvrage philosophique proprement dit, mais le goût du temps semble avoir préféré les écrits qui traitaient de sujets concrets et qui touchaient aux problèmes actuels, à ceux de nature abstraite et spéculative.

Cependant en août 1768¹ on annonce un ouvrage de caractère purement théorique; mais ici l'attention du rédacteur de la revue était sollicitée par l'originalité du sujet : *An Essay on the future life of Brute creatures*, (*Essai sur la vie à venir des Brutes*), par Richard Dean, ministre de Middleton. Le *Mercure* expose le sujet du livre :

« C'est la singularité de cet ouvrage qui nous engage à en faire mention. L'auteur Anglois a lu tout ce que l'on a écrit sur l'âme des bêtes : il renchérit encore sur ses modèles. Il commence par traiter de la nature et de l'origine du mal; il parcourt les opinions principales par lesquelles on cherche à expliquer celle des Manichéens, des Scholiastes, et de quelques modernes qui prétendent que le mal est inséparable de la matière : il les réfute, et s'arrête à la religion qui nous enseigne que le mal physique est un effet du mal moral. Les animaux sont sujets au premier; ils éprouvent des maladies comme les hommes; ils ont péri dans le déluge; ils expirent sous le feu dans les champs de bataille; ces malheurs sont réels. L'auteur

1. *Mercure de France*, août 1768, p. 78.

entre dans de longs détails à ce sujet ; il emploie à la fois les suppositions, les paradoxes et le raisonnement ; il veut que les peines des animaux aient une cause particulière ; il rappelle les argumens rebattus cent fois en faveur de l'existence et de l'immortalité de leurs âmes ; il fouille dans tous les livres pour chercher à étayer son opinion ; il entasse les citations les unes sur les autres, et leur crée un monde où elles seront plus heureuses. »

Jusque-là on croirait presque que le critique du *Mercur* prend ce traité au sérieux, mais la phrase suivante dément cette impression. « Cet ouvrage, dit-il, auroit pu être agréable, si l'auteur n'avoit voulu que s'égaier ; mais il prend un ton sérieux, difficile à soutenir sur un pareil sujet... » L'esprit du xviii^e siècle était trop pratique pour s'abandonner volontiers à de telles discussions d'esprit scolastique.

Mais on n'avait pas cessé d'enseigner la philosophie dans les écoles. C'est ainsi que le livre qu'annonce le *Mercur* en mai 1769¹ était un cours destiné à l'instruction : *Cours de lectures, sur les questions les plus importantes de la métaphysique, de la morale, de la théologie, traitées dans la forme géométrique, avec des renvois aux auteurs les plus célèbres qui ont écrit sur ces matières*, « ouvrage posthume du Docteur Doddridge², traduit de l'anglois ». La notice explique que le traducteur a beaucoup changé tout l'ouvrage, surtout la partie théologique qui « est presque entièrement neuve. Le tra-

1. *Mercur de France*, mai 1769, p. 95.

2. Doddridge (Philip), 1702-1751, pasteur anglais d'une foi ardente qui fonda une école pour les étudiants en théologie, et écrivit de nombreux ouvrages de piété, dont les plus connus sont le *Family Expositor*, et le *Rise and Progress of Religion in the Soul*.

ducteur n'a pas cru devoir laisser subsister ce qu'avait fait le docteur anglois; il a substitué à ses détails, une doctrine conforme aux sentimens de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine. En réunissant tout ce qu'il est important de sçavoir sur la logique, la métaphysique, la morale, et la théologie, le traducteur a tâché de rendre son livre classique; il peut en effet être adopté dans les collèges, les universités et les séminaires. On offre d'abord un axiome, ou une définition qu'on éclaircit par quelques raisonnemens précis, et on renvoie ensuite aux bons écrivains qui ont traité de chaque objet; on indique l'ouvrage, le chapitre, le paragraphe, etc., où l'on peut trouver des détails plus étendus». Rien de très original dans ce *Cours*, qui était plutôt, on le voit, un manuel de philosophie : tout au plus nous apprend-il la manière dont on entendait l'enseignement de la philosophie dans les collèges du temps.

On trouve plus d'idées neuves dans le *Parallèle de la condition et des facultés de l'homme avec la condition et les facultés des autres animaux, contenant des observations critiques sur l'usage qu'il fait des facultés qui lui sont propres, et les avantages qu'il en pourroit retirer pour rendre sa condition meilleure*, ouvrage traduit de l'anglais, annoncé dans le *Mercure* d'octobre 1769¹. La notice de la revue rend compte de ce traité : « L'auteur Anglois ne s'est point dissimulé qu'il ne donnoit pas tout ce que promettoit son titre. Le parallele de la condition et des facultés de l'homme avec celles des

I. *Mercure de France*, octobre 1769, t. II, p. 75. Mais Robinet publia en 1769 un ouvrage français portant le même titre.

autres animaux, n'est qu'ébauché; en considérant les avantages qu'elles donnent à l'homme sur les êtres qui lui sont inférieurs, on a recherché l'usage qu'il en fait; cette recherche a conduit l'auteur à examiner l'homme dans l'état sauvage, et ensuite dans les divers progrès de la société humaine; elle a différentes classes, qui offrent plus ou moins de bonheur, et d'autres qui n'en offrent point du tout... L'homme est au haut de l'échelle animale; il est capable de tous les plaisirs dont les animaux jouissent, et de beaucoup d'autres qui leur sont inconnus. » L'article cite un peu plus loin un passage du livre intéressant au point de vue des goûts littéraires du temps : « Il y a des chagrins trop profonds pour pouvoir permettre à l'âme de raisonner : il y en a de trop vifs pour admettre aucune distraction; on peut en affaiblir le sentiment, mais on ne sauroit le supprimer. *Les Pensées Nocturnes (ou les Nuits d'Young)* conviennent à cet état de l'âme : la mélancolie qui les caractérise flatte sa disposition présente, et en même tems lui offre des motifs de consolation, qui peuvent seuls la lui faire supporter. » La mélancolie envahissait donc même la philosophie et l'on retrouve une fois de plus en ce passage l'influence de Young. L'article du *Mercure* parle aussi des plaisirs et des consolations procurés à l'homme par la religion et se termine par cette estimation de l'ouvrage; « il est rempli de réflexions solides, et annonce un homme qui connoît parfaitement la nature humaine. » L'étude des sentiments humains et des moyens d'atteindre le bonheur par le développement de la vie intérieure était une forme de philosophie assez

éloignée des spéculations purement abstraites, et assez rapprochée des préoccupations d'un Rousseau, par exemple : on comprend qu'elle ait plu au rédacteur du *Mercury*.

Dans les autres articles sur des livres philosophiques anglais, on peut remarquer la même tendance; on s'intéresse à l'*homme* et à sa manière de vivre, on tend à cette seule fin : le *bonheur humain*. Ainsi en août 1771¹, le *Mercury* en annonçant les *Soliloques* ou *Entretiens avec soi-même*, du Comte de Shaftesbury, traduits en français par Simson, cite plusieurs pages du « discours » du traducteur qui renseignent sur la vie et les œuvres du « célèbre philosophe Shaftesbury ».

« Les *Soliloques* ou les *Conseils à un Auteur*, est le dernier de ses traités philosophiques, et celui qu'il a fini avec le plus de soin. On peut le regarder comme l'esprit et l'abrégé de tous ses autres écrits. Il semble qu'il se soit plu à présenter sous ce titre la réunion de ses principes, de son goût, et de ses règles de morale... Tous les écrits de notre auteur respirent la vertu. Sa douce philosophie, image fidèle de son caractère, pénétré d'amour pour l'humanité, inspire la sensibilité, la bienveillance et toutes les autres vertus sociales dont elle fait sentir à chaque instant le charme et la nécessité... Ses ouvrages, peu susceptibles d'analyse, ne sont pour ainsi dire qu'une suite de sentimens vertueux exprimés avec la chaleur de l'enthousiasme et toujours variés par la fécondité de son génie... Ses grands principes sont qu'il y a une Providence qui gouverne tout l'univers, et que cette Providence a fait de l'homme un être politique qui ne peut trouver son bonheur que dans l'exercice des vertus sociales... »

Le ton général de la philosophie de Shaftesbury l'établit donc comme un moraliste sentimental, et ce

I. *Mercury de France*, août 1771, p. 101,

fait semble avoir plu au traducteur, dont le goût correspond assez au courant de sensibilité qu'on remarque dans les œuvres de la fin du XVIII^e siècle. On retrouve les mêmes préoccupations morales dans l'annonce, en juillet 1773¹, du *Vrai Philosophe, ou nouveau Système sur la vertu, son origine, ses rapports particuliers et généraux, avec une critique des ouvrages qui en ont traité* par William Jameson, traduit de l'anglais par M. E. sous le titre de *Essai sur la vertu et l'harmonie morale, dans lequel on entreprend de concilier les différens sentimens, des Auteurs au sujet de l'obligation morale*. La notice du *Mercur*e explique le but de l'auteur :

« Les écrivains moralistes ont employé différentes méthodes pour montrer la différence qu'il y a entre la vertu et le vice, et prouver les obligations morales. L'auteur de cet Essai ne rejette point absolument ces diverses méthodes; mais il reproche en général à ces écrivains d'avoir pris pour base de leurs systèmes une partie de la morale, au lieu de prendre le corps en entier. il pense avec raison qu'un système qui s'éloigne de la nature à quelque égard que ce puisse être ou qui présente dans son plan plus ou moins d'étendue que n'en a la vertu, est faux, et que le meilleur et le plus sûr est celui qui s'accorde avec la nature et qui est fondé sur la morale. L'auteur remonte en conséquence à l'origine de la vertu; il examine son harmonie, et le rapport qu'elle a avec la nature de l'homme en particulier, l'univers en général, et le modèle original et la cause de tout ce qui existe, la Divinité. »

Le « vrai philosophe » entrerait aussi on le voit sur le terrain de la religion.

1. *Mercur*e de France, juillet 1773, t. II, p. 118. Jameson (William), historien écossais du commencement du XVIII^e siècle, essaya dans un ouvrage sur les antiquités d'Égypte, de faire concorder les données de la Bible avec l'histoire profane. Il était professeur d'histoire à l'université de Glasgow.

En juin 1776¹ le *Mercur*e consacre un article assez important à l'*Essai sur les moyens de rendre les facultés de l'homme plus utiles à son bonheur*, de Jean Gregory. Ce livre ressemble beaucoup au *Parallele de la condition et des facultés de l'homme avec la condition et les facultés des autres animaux*, puisque l'auteur y compare d'abord l'homme aux autres animaux. Puis « il soutient que tous ceux qui ont étudié la nature de l'homme, n'ont pas assez connu la structure du corps de l'homme et les lois de l'économie animale. D'un autre côté, on est tombé dans un excès opposé en ne donnant aucune attention aux lois particulières de la nature intelligente, et à leur influence sur le corps. Prétendre expliquer tous les phénomènes de l'économie animale, et même éclaircir toutes les questions qui ont rapport aux opérations de l'esprit humain, par les seuls principes de la mécanique, c'est vouloir s'enfoncer dans les ténèbres et dévorer des absurdités. Il suffit de confronter les loix les plus constantes du mécanisme avec ce qu'il y a dans l'âme de plus intime : ses sensations, ses opérations, ses modifications, pour en conclure que rien n'est plus sensible que l'opposition qui se trouve entre l'être pensant et l'être machinal. Que l'on fasse le parallèle des opérations que l'on remarque dans les animaux avec les actions de l'homme, et l'on verra l'extrême différence qui en résulte... L'homme ne vit pas seulement pour vivre ; il vit pour cultiver sa raison, pour jouir des fruits inestimables de la sagesse, pour remplir l'immensité de ses

1. *Mercur*e de France, juin 1776, p. 146.

devoirs à l'égard de Dieu, de lui-même et de ses semblables... » La philosophie de cet *Essai* exposée sans aucune critique contradictoire par le *Mercur*e est nettement spiritualiste et fait voir que le grand progrès accompli par les sciences n'avait pas converti le public au matérialisme. D'après les articles que nous venons d'analyser concernant la philosophie anglaise, on dirait même que les spiritualistes, peut-être animés par les nouvelles forces de l'opposition, étaient plus forts que jamais.

La majorité de ces articles manifeste une tendance bien nette de la philosophie de cette période; elle s'intéressait à l'homme, d'une manière concrète, et à sa vie, sociale et morale. La spéculation abstraite est laissée aux philosophes de l'antiquité.

La Religion. — Etant donné l'accueil plutôt sympathique fait par le *Mercur*e aux essais philosophiques anglais qui traitent de morale spiritualiste, il était tout naturel qu'il parlât avec complaisance des traités de religion. En effet, par les notices favorables consacrées aux ouvrages anglais qui défendent la religion chrétienne contre les doutes soulevés par les déistes, on voit que la revue continue de se ranger aux côtés des théologiens.

La querelle dont nous avons vu les premiers symptômes dans le *Mercur*e, en 1727 à propos de l'annonce de l'*Ebauche de la Religion Naturelle*¹ de Woolston, continue pendant cette deuxième période. Ainsi, en

1. P. 68.

mai 1757¹, on trouve un article sur la traduction des *Observations sur l'histoire et sur les preuves de la Résurrection de Jésus-Christ*, de Gilbert West. Le court article que la revue y consacre raconte les circonstances qui avaient fait naître cet ouvrage : les écrits de Woolston qui mettaient en doute les miracles de Jésus-Christ, avaient soulevé un grand nombre de réfutations, auxquelles un anonyme avait répondu dans l'*Examen des Témoins de la Résurrection de Jésus-Christ, jugés selon les règles du Barreau, par un Philosophe, honnête-homme* : les *Observations* dont il est ici question servaient de réponse à l'*Examen*. Le critique du *Mercury* applaudit à l'ouvrage de West. « Ceux qui se feront un plaisir de le lire avoueront que l'Auteur manie son sujet avec beaucoup de dextérité. Il réunit à la force et à la solidité des moyens qu'il employe pour confondre les incrédules, l'ordre et la clarté dans la manière de les présenter. » On remarque dans ces phrases la même sympathie pour la cause de la religion que le *Mercury* avait exprimée dès sa première note sur la querelle : son attitude sur ce point ne se dément pas. Dans les pages de la revue on ne voit qu'un côté de cette dispute; mais il est facile de conclure que les Déistes anglais n'étaient pas convaincus puisque les Théologiens continuaient à écrire pour les réfuter. Ainsi en juillet 1767², le *Mer-*

1. *Mercury de France*, mai 1757, p. 132. West (Gilbert), 1705-1756, écrivain anglais. Il fit ses études à Cambridge et entra au service de l'Etat. Il écrivit des *Observations sur la Résurrection*, une version en vers des *Odes* de Pindare et plusieurs autres traductions du grec.

2. *Mercury de France*, juillet 1767, t. II, p. 132. Campbell (George), 1719-1796, pasteur écossais, fort érudit; a laissé plusieurs ouvrages religieux.

cure annonce une *Dissertation sur les miracles*, dans laquelle on réfute les principes avancés par David Hume, dans son *Essai sur les miracles*, par George Campbell. « Le dessein de l'auteur, dit le *Mercure*, n'est pas seulement de réfuter les raisonnements et les objections de M. Hume, mais de mettre les preuves du christianisme dans tout leur jour. Quoique cette matière ait déjà été traitée plusieurs fois, nous osons cependant assurer que l'ouvrage que nous annonçons fournit encore quantité de nouvelles observations et que la religion chrétienne trouve un défenseur très-éclairé dans la personne de M. Campbell. »

Les arguments des déistes ne pouvaient pas être ignorés, surtout quand ils avaient l'adhésion d'un philosophe de l'autorité de Hume.

Les théologiens rencontraient un autre adversaire fameux en Lord Bolingbroke et l'un d'eux, Samuel Pye, entreprit de lui répondre, dans *Moses and Bolingbroke, a dialogue*, ouvrage auquel le *Mercure* consacre un article en octobre 1768¹ :

« Parmi les écrivains qui ont attaqué la divinité des livres saints, il en est peu qui aient la réputation du Lord Bolingbroke; ses connoissances profondes ne l'empêchent point de s'égarer; M. Samuel Pye s'est proposé de répondre à ses objections; il a pris une route nouvelle pour y parvenir, et il n'y en avoit pas de plus sûre et de plus satisfaisante; il le met en conférence avec l'écrivain sacré. « Pour juger qui des deux a raison, dit-il dans son introduction, il faut les entendre eux-mêmes... Moÿse parle pour lui-même, Bolinbroke (*sic*) n'a pas besoin d'interprète; il a expliqué dans différens endroits de ses ouvrages, sa manière de penser. »

1. *Mercure de France*, octobre 1768, t. II, p. II3.

Le *Mercur*e donne sept pages de compte rendu et d'extraits du *Dialogue*, qu'il trouvait très bien fait et fort impartial. Cet ouvrage semble avoir été un des plus originaux parmi ceux qui furent composés au cours de cette dispute.

Une autre défense de la religion chrétienne est signalée en septembre 1769¹. C'est la *Nouvelle Démonstration Évangélique ou l'on prouve l'utilité et la nécessité de la révélation chrétienne par l'état de la religion dans le Paganisme relativement à la connoissance et au culte d'un seul vrai Dieu, à une règle de moralité et à un état de récompenses et de peines futures*, par J. Leland, « ouvrage traduit de l'anglois et considérablement augmenté de notes et de remarques. » Une brève notice enseigne le but de l'ouvrage : « Cette nouvelle démonstration évangélique a principalement pour objet celui de répondre aux Déistes. Leurs raisonnemens sont fondés sur la suffisance absolue de la raison naturelle, livrée à sa seule force, sans aucun secours supérieur pour tout ce qui regarde la religion et le bonheur. Le Docteur Leland s'étend sur l'insuffisance de cette raison naturelle. »

Enfin en septembre 1775², on trouve une dernière

1. *Mercur*e de France, septembre 1769, p. 104. Leland (John), 1691-1766, célèbre controversiste anglais. Sa défense de la religion chrétienne contre les athées et les déistes lui valut le titre de docteur de l'université d'Aberdeen.

2. *Mercur*e de France, septembre 1775, p. 108. Forbes (Rt. Hon. Duncan), 1685-1747; après avoir étudié à Edinburgh, à Utrecht, à Leyde et à Paris, il devint avocat, Solicitor General d'Ecosse (1717), puis Lord Advocate (1725), et Lord President du court of Sessions (1737). Au cours de la Rébellion de 1745, il vint en aide au Prétendant, et n'ayant pas été remboursé de ses frais par le gouvernement, il mourut d'un transport au cerveau causé par la déception qu'il ressentit. Ses *Pensées sur la Religion* ont été traduites en français par le Père Houbigant.

plaidoirie en faveur de la religion chrétienne dans les *Pensées sur la Religion naturelle et révélée, suivies de quelques découvertes importantes sur la philosophie et la théologie, et de réflexions sur l'incrédulité* de Forbes. Le *Mercur*e signale la réputation de ce « savant profond » qui est « pénétré de la religion »; et il loue la méthode « inductive » qu'il emploie; « de vérité en vérité, de conséquence en conséquence, toutes déduites des Livres Saints, il parvient à son but, il opère la conviction, et chemin faisant, répand du jour sur beaucoup d'endroits de l'Ecriture... » De tels livres trouvaient un accueil chaleureux auprès des partisans français de la théologie, parmi lesquels le *Mercur*e se range définitivement. Cette attitude reflète probablement celle de la majorité de ses lecteurs puisqu'elle est maintenue sans rencontrer de protestation pendant toute cette période.

D'autres traités religieux anglais qui n'envisageaient pas les attaques contre la foi chrétienne, mais qui étaient tout simplement des œuvres d'édification, étaient naturellement bien accueillis par la revue. Ainsi, en octobre 1762¹, on annonce les *Pensées Angloises, sur divers sujets de Religion et de Morale*; en juillet 1768² *Reflexions sur les causes de l'incrédulité par rapport à la religion*, « dont le but est de ramener les hommes aux principes de la religion »; en septembre 1768³, *The Reasonableness of Repentance*, par James Penn, et en octobre 1777⁴ *l'Histoire générale de l'Eglise Chrétienne, depuis sa nais-*

1. *Mercur*e de France, octobre 1762, t. II, p. 107.

2. *Ibid.*, juillet 1768, p. 108.

3. *Ibid.*, septembre 1768, p. 107.

4. *Ibid.*, octobre 1777, t. II, p. 90.

sance jusqu'à son dernier état triomphant dans le ciel, tirée principalement de l'Apocalypse de St Jean, Apôtre, traduit de l'anglais de Pastorius. Mais le plus important des ouvrages de ce type semble avoir été les *Vies des Pères, des Martyrs, et des autres Saints, tirées des Actes originaux et des Monuments les plus authentiques; avec des notes historiques et critiques*, dont le premier tome était annoncé en octobre 1763¹, analysé en janvier 1764²; le deuxième analysé en janvier 1765³; le troisième, en septembre 1765⁴; le sixième en janvier 1770⁵; le huitième, en janvier 1772⁶; le neuvième, en janvier 1774⁷; et le dixième enfin, en juillet 1777⁸. Une phrase de l'article de janvier 1765⁹ suffira pour montrer l'admiration de la revue pour cet ouvrage : « Sous chaque jour on fait ordinairement mention de plusieurs Saints dont on rapporte les actions de manière que le simple fidèle aura de quoi nourrir sa piété, s'édifier et s'instruire; le chrétien, instruit des principes de la religion, de quoi s'y fortifier; et le plus versé dans les sciences ecclésiastiques, de quoi satisfaire son érudition, et l'augmenter même. » Cet ouvrage était, paraît-il, une panacée contre toutes les faiblesses morales et un fortifiant de la foi.

En signalant ces livres, le *Mercur*e montre ses bonnes

1. *Mercur*e de France, octobre 1763, p. 110.

2. *Ibid.*, janvier 1764, p. 81.

3. *Ibid.*, janvier 1765, p. 107.

4. *Ibid.*, septembre 1765, p. 97.

5. *Ibid.*, janvier 1770, p. 141.

6. *Ibid.*, janvier 1772, t. II, p. 98.

7. *Ibid.*, janvier 1774, p. 88.

8. *Ibid.*, juillet 1777, p. 101.

9. *Ibid.*, janvier 1765, p. 107.

dispositions envers la religion officielle; mais il faut noter que ces annonces sont beaucoup moins fréquentes que dans la période de 1724-1756. En somme, ces livres n'apportaient rien de nouveau; les théologiens avaient écrit des livres d'édification depuis des générations et on s'en fatiguait sans doute un peu. D'ailleurs, une notice de la revue manifeste ou de l'indifférence ou une extrême prudence à l'endroit des disputes théologiques. A propos du *Protestant cité au tribunal de la parole de Dieu, dans les saintes écritures, au sujet des points de foi controversés, avec de longues épigraphes tirées de Daniel et d'Isaïe*, annoncé en janvier 1766¹, on dit : « Les Protestans soutiennent trente-trois points principaux qui ne s'accordent pas avec la doctrine de plusieurs autres églises. C'est pour les réfuter que l'Auteur du livre que nous annonçons a composé cet ouvrage. Il appelle l'écriture sainte à son secours; et comme ces matières ne sont point de notre compétence, nous laissons aux Théologiens des différentes Communions à juger de la bonté de ce travail. »

Pour les ouvrages contre les déistes le *Mercure* avait exprimé de l'approbation; il entendait soutenir la religion chrétienne; quant aux livres d'édification, à part quelques écrits notables, il préfère n'en pas parler, le sujet lui semblant être un lieu commun.

Cependant, quelques autres ouvrages religieux étaient intéressants à cause de la singularité ou de la nouveauté de leur sujet. Tels étaient, par exemple, les *Recherches*

1. *Mercure de France*, janvier 1766, p. 129.

sur la nature du feu de l'Enfer et du lieu où il est situé par M. Swindon, traduit de l'anglais, annoncé par le *Mercure* en avril 1757¹, et « dont le titre paroît fort propre à exciter la curiosité »; A *Dissertation on the Ancient Pagan Mysteries; wherein the opinions of Bishop Warburton and Dr. Leland on this subject are particularly considered*, annoncé en octobre 1768²; *The Morality of the East, extracted from the Koran of Mohammed*, annoncé en janvier 1769³; et une *Dissertation sur les mœurs, la religion et la philosophie des Hindous, suivie d'une exposition générale et succincte du Gouvernement de l'Etat actuel de l'Indostan*; ouvrages traduits de l'Anglois. Toutes ces annonces sont accompagnées de notices. A propos de la *Dissertation on the Ancient Pagan Mysteries*, on dit : « Les mystères des anciens Payens étoient de deux espèces, les grands et les moindres. Les derniers enseignoient l'origine de la société et la doctrine d'une vie à venir; ils préparoient aux premiers : on pouvoit les dévoiler à tous les initiés sans exception. Le secret des grands mystères étoit la doctrine de l'unité de Dieu et la découverte du Polythéisme vulgaire. Ce secret n'étoit pas communiqué à tous les initiés, il ne l'étoit qu'à un petit nombre choisi avec soin, qu'on jugeoit capable de discrétion. » Cette étude renseignait

1. *Mercure de France*, avril 1757, t. II, p. 147. Swindon (Tobias), pasteur anglais, mort en 1720.

2. *Mercure de France*, oct. 1768, p. 129. Warburton (William), 1698-1779, célèbre théologien anglais. Dans son *Divine Legation of Moses*, il déclara la guerre aux déistes; il la continua toute sa vie. Il était très lié avec Pope, et il publia ses œuvres. En 1759, on le nomma évêque de Gloucester.

3. *Mercure de France*, janvier 1769, p. 131.

sur un sujet moins connu des lecteurs que la religion chrétienne. De même *The Morality of the East*¹ qui traite de la morale de Mahomet. La notice du *Mercure* laisse voir que l'Orient intéressait les écrivains à ce moment-là : « Il est arrivé en Angleterre ce qu'on a vu partout ailleurs. Beaucoup d'écrivains, oubliant les sources de morale qu'il peuvent trouver dans leur pays, en ont été chercher dans l'Orient ; la traduction du Coran donnée par feu M. Sale², n'eut pas plutôt paru en Angleterre que plusieurs personnes s'empressèrent de vanter la sublimité de la morale de Mahomet. On vient d'en publier un extrait ; chaque précepte est mis sous différens titres rangés par ordre alphabétique, tels que ceux-ci ; avarice, bienfaisance, calomnie, charité, envie, etc... » *La Dissertation sur les Mœurs, la religion et la philosophie des Hindous*³, ajoute son témoignage à cet intérêt pour l'Orient. D'après la notice de la revue, l'auteur de cet ouvrage « se propose de détruire la plûpart des fables que, selon lui, on a débitées jusqu'ici : Le mystère que les Brahmines affectent de jeter sur leur culte, le respect profond qu'ils ont pour leurs Livres, et qui les empêche d'en permettre la lecture à quiconque n'est pas de leur secte, celui des Indiens des autres tribus qui leur défend de chercher à satisfaire leur curiosité en les lisant, quand même ils en auroient la facilité ; tout concourt à ôter aux étrangers la connoissance de leur religion, de leur

1. *Mercure de France*, janvier 1769, p. 131.

2. Sale (George), 1680-1736, orientaliste anglais. On ignore les particularités de sa vie, mais il contribua à l'*Histoire universelle*, éditée par Swinton, Campbell et autres, et sa version anglaise du *Koran*, est excellente.

3. *Mercure de France*, septembre 1769, p. 106 (par A. Dow).

philosophie, et de leur morale. » Ce livre était sans doute moins édifiant, mais plus intéressant que la *Vie des Peres, des Martyres et des autres principaux Saints*. Du moins de tels livres étaient moins surannés que les traités de religion, et il n'est pas surprenant que le public les ait recherchés.

L'histoire. — Dans le domaine de l'histoire, l'intérêt au cours de cette période tend à se porter vers des sujets nouveaux. Entre 1724 et 1756, les traités historiques consacrés à l'antiquité avaient pris une place importante, presque aussi importante que les traités consacrés à l'Angleterre. Entre 1756 et 1778, on trouve encore mentionnés quelques ouvrages d'histoire ancienne, mais le *Mercure* réserve une place beaucoup plus importante à l'histoire d'Angleterre. Parmi les œuvres anglaises sur l'antiquité, se trouve encore rappelée la *Chronologie* de Newton. En mai 1758, le *Mercure* donne un long article composé d'extraits de la *Défense de la Chronologie fondée sur les monumens de l'histoire ancienne contre le système chronologique de M. Newton* (par Fréret) et en juin de la même année, une suite de cet article par James Stuart¹. Malgré la réputation de Newton, on n'hésitait pas à attaquer son système de chronologie.

Un autre livre qui traitait d'un aspect de l'antiquité, étranger au domaine politique, était les « *Observations sur les édifices des anciens peuples, précédées des réflexions préliminaires sur la critique des ruines de la Grèce* », publiées dans un ouvrage anglois intitulé : *Les antiquités*

1. *Mercure de France*, juin 1758, p. 75.

d'*Athènes* (par James Stuart) annoncé dans le *Mercur*e de mars 1768¹. Ces observations coïncident avec les publications parallèles en France à la même date. Leroy² édite en effet de 1768 à 1770 *Les ruines des plus beaux monuments de la Grèce*; Caylus³ publie de 1752 à 1767 son *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et gauloises*; Guys publie en 1771 un *Voyage littéraire de la Grèce*; Choiseul-Gouffier⁴, en 1780, un *Voyage pittoresque de la Grèce*; et Barthélemy⁵ en 1783 le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*.

Et voici encore un livre sur l'antiquité qui révélait des préoccupations nouvelles contrastant avec l'histoire traditionnelle; c'était la *Dissertation historique sur la Population des anciens tems, comparée avec celle du nôtre; dans laquelle on prouve qu'elle a été plus grande autrefois qu'elle ne l'est de nos jours*, par Wallace⁶: « On y a joint plusieurs observations sur le même sujet, et quelques remarques sur le discours politique de M. Hume

1. *Mercur*e de France, mars 1768, p. 108. Stuart (James), 1713-1788, antiquaire anglais, qui demeura longtemps à Rome et qui passa quatre ans en Grèce. De ce séjour résulta l'ouvrage mentionné ci-dessus, qui eut une influence énorme sur l'art et l'architecture du temps.

2. Leroy (Julien David), 1728-1803, architecte français. Le livre cité de lui est le résultat de son voyage de recherches en Grèce. Cet ouvrage et ses conférences à l'Académie d'Architecture contribuèrent à reformer l'architecture française.

3. Caylus (le Comte de), 1692-1765, antiquaire et littérateur français, membre honoraire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; auteur de nombreux ouvrages sur la peinture, les médailles et les inscriptions anciennes et notamment d'un *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et gauloises* (1752-67), en 7 vol. in-4.

4. Choiseul (Gouffier, le comte de), 1752-1817, pair de France, ambassadeur et membre de l'Académie française. *Le Voyage pittoresque de la Grèce* est son œuvre principale.

5. Barthélemy (l'Abbé J. Jacq.), savant antiquaire et historien, membre de l'Académie française; né en 1716, à Cassis, mort à Paris 1795. Le livre que nous citons était son ouvrage principal.

6. *Mercur*e de France, mai 1769, p. 90.

sur la population des anciens tems. » La notice de la revue montre que les conclusions de Wallace sur la population de l'antiquité n'étaient pas justes à notre point de vue moderne : « L'objet de M. Wallace est de prouver que la population a diminué considérablement ; il commence par donner une hypothèse sur la manière dont la terre s'est couverte d'habitans... » L'examen du texte de Hume démontre qu'il « est sagement écrit, et rempli de recherches et de discussions profondes ainsi que la dissertation. » Ces écrits témoignaient de nouvelles curiosités en matière historique et préludaient à des études scientifiques sur l'histoire.

L'histoire ancienne anglaise la plus importante dont parle le *Mercure* pendant cette période était l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire Romain*, par Gibbon, dont il annonce et analyse le premier tome en avril 1777¹. Après avoir rendu compte de ce volume, l'article poursuit : « Il est d'autant plus à désirer que M. Gibbons (*sic*) achève de remplir son plan, que la partie de son Ouvrage qu'il a publiée, est traitée de la manière la plus intéressante. Il s'y montre également peintre et philosophe. Il trace avec autant de chaleur que de rapidité, dans ce premier volume, le tableau de l'Etat de l'Empire Romain sous les Antonins, et celui du règne de leurs successeurs, jusqu'au milieu du III^e siècle, ce qui comprend seulement un espace d'environ soixante-dix ans.

« Pour donner une idée du pinceau de M. Gibbon, nous

1. *Mercure de France*, avril 1777, p. 86. Gibbon (Edward), 1737-1794, historien anglais éminent.

allons rapprocher deux endroits de son histoire, qui offrent le contraste le plus parfait... » Suivent de longues citations... « Tous ceux qui auront lu le premier volume de cette histoire, ne pourront manquer d'en attendre la suite avec impatience. » Ces éloges font voir que le critique appréciait à sa juste valeur cet ouvrage important.

Comme nous l'avons déjà constaté, le *Mercur*e fait mention pendant cette même période d'un nombre beaucoup plus considérable d'histoires d'Angleterre que d'histoires de l'antiquité; témoignage du développement de l'intérêt qu'on manifeste pour ce pays en France, d'autant plus notable que la Guerre de Sept Ans eut lieu pendant la première partie de cette période. Au temps du *Mercur*e *Galan*t, les guerres entre la France et l'Angleterre avaient porté l'attention de la revue vers l'Angleterre, mais plutôt par esprit de précaution, par la nécessité qu'on éprouvait de connaître ce rival formidable. Il est intéressant de noter que cet esprit d'hostilité se manifeste peu dans le *Mercur*e de France pendant la Guerre de Sept Ans. Ce conflit a produit quelques ouvrages, où se découvre plus ou moins d'impartialité: mais la plupart des livres sur l'histoire de l'Angleterre traitent de périodes bien antérieures à cette guerre et les commentaires du *Mercur*e à leur égard, ne reflètent aucun esprit d'animosité. En effet, les sentiments à l'égard de l'Angleterre avaient tant changé, que même la guerre ne pouvait plus arrêter la vogue des choses anglaises. Aussi le ton des annonces des traités d'histoire concernant l'Angleterre est-il en général admiratif.

Regardons d'abord les ouvrages produits par la guerre. On trouve en juillet 1756¹ un article sur le *Patriote Anglois, ou Réflexions sur les hostilités que la France reproche à l'Angleterre, et sur la réponse de nos Ministres au dernier Mémoire de S. M. T. C.*, « ouvrage traduit de l'Anglois de John Tell Truth, par un Avocat du Parlement de Paris. » D'après les remarques de la revue on voit que ce livre est plus favorable à la France que son titre de *Patriote Anglois* ne le ferait croire: « L'Auteur, quel qu'il soit, se montre également instruit des vrais intérêts des deux Etats. S'il est Anglois, comme il l'annonce, on peut dire qu'il conseille très bien sa Nation; qu'il la juge en homme impartial, et qu'il la condamne sur ses torts pour la mieux éclairer sur le chemin qu'elle doit tenir. S'il est François, nous pensons qu'il a trouvé une manière aussi ingénieuse que convaincante de justifier les plaintes de la France, et la conduite du sage Monarque qui la gouverne... » Il semble probable que l'auteur était Français.

En janvier 1762², le *Mercure* publie une lettre sur le *Mémoire Historique de la Négociation entre la France et l'Angleterre*, lettre assez impartiale; mais un article d'avril de la même année³ rend compte d'une brochure sur les Anglais, intitulée: *Les Sauvages de l'Europe*. En avril 1768⁴ on annonce les *Réflexions sur une question importante, proposée au public : savoir si le territoire immense que la nation Anglaise a acquis par le dernier*

1. *Mercure de France*, juillet 1756, p. 142.

2. *Mercure de France*, janvier 1762, t. II, p. 140.

3. *Ibid.*, avril 1762, p. 70.

4. *Ibid.*, avril 1768, p. 115.

traité de paix, contribuera à la prospérité ou à la ruine de la Grande-Bretagne, traduit de l'anglais. D'un tour pessimiste est le *Coup d'œil rapide sur les progrès et la décadence du Commerce et des forces d'Angleterre*, ouvrage attribué à un membre du parlement. « Cet ouvrage, dit le *Mercur*, est adressé à l'assemblée de la nation : l'auteur s'efforce de dissiper l'yvresse des Anglois qui s'applaudissent encore de leurs derniers succès, et de les éclairer sur les prétendus avantages dont ils croient jouir... l'auteur paroît connoître à fond la situation présente de l'Angleterre, ses intérêts, ses désavantages; il présente surtout les derniers avec les couleurs les plus fortes, et il est obligé de finir par dire qu'il y a peut-être des secours à de si grands maux, mais qu'ils sont incertains... » Le *Mercur* semble rendre compte de cet ouvrage avec une certaine satisfaction.

Enfin, en octobre 1771¹, on annonce un ouvrage français sur les relations entre la France et l'Angleterre : *Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, par Gaillard. Dans ce livre, l'auteur « a rassemblé dans un même ordre tous les traits de cette ancienne et célèbre rivalité subsistante encore aujourd'hui entre les Anglois et nous, et qui ne paroît pas devoir jamais s'éteindre... » Dans le *Supplément à l'Histoire de la Rivalité de la France et d'Angleterre*, annoncé en septembre 1777², l'auteur essaie « de montrer l'absurdité des haines nationales,

1. *Mercur de France*, octobre 1771, p. 106. Gaillard (Gabriel-Henri), 1726-1806, membre de l'Académie des inscriptions et de l'Académie Française, auteur de plusieurs discours, et de quelques traités historiques, dont celui que nous citons est le plus connu.

2. *Ibid.*, septembre 1777, p. 110.

et de prouver, par une multitude d'exemples sensibles, qu'il n'y a nul avantage dans la guerre, nulle sûreté dans la fraude; que l'art de nuire et de tromper, est l'art infaillible d'être malheureux; et que les victoires traînent toujours après elles autant de calamités pour un Etat, que les plus sanglantes défaites... » Mais l'auteur n'est pas très optimiste à l'égard de la paix universelle : « On avoue que les circonstances présentes ne sont pas assez favorables au système de la paix universelle; cette heureuse révolution dont l'Univers entier éprouvera les effets, n'est point encore à la veille d'être opérée. » Il pouvait faire cette remarque sans risquer d'être contredit par les faits, puisque la guerre entre l'Angleterre et ses colonies, à laquelle la France devait bientôt participer, avait déjà commencé à cette date.

Parmi les ouvrages qui n'étaient pas inspirés par la Guerre de Sept Ans, l'*Histoire d'Angleterre, depuis la descente de Jules César jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle en 1748*, par Smollett¹, est mentionnée plusieurs fois.

En annonçant les tomes I et II en octobre 1759^a, le *Mercur*e déclare : « Cette histoire tient un milieu entre la prolixité de Rapin Thoiras, et les abrégés qu'on a donnés au Public. Quoique son Auteur ait beaucoup moins de partialité que ses guides, elle a le plus grand succès en Angleterre, et paroît le mériter autant par l'importance des matières que par la façon dont le sujet

1. Smollett (Tobias George), 1721-1771, célèbre littérateur anglais. Chirurgien dans la marine anglaise, il quitta bientôt le service et après quelques voyages se voua à la littérature. Ce sont ses romans plutôt que son *Histoire* qui ont fait sa célébrité. *Roderick Random* et *Peregrine Pickle* en sont les plus connus.

2. *Mercur*e de France, octobre 1759, p. 138.

est traité... Le Traducteur ose se flatter qu'on reconnoitra par ses Notes qu'il a fait une étude assez profonde de cette Histoire, pour garantir l'exactitude avec laquelle M. Smollett a suivi les Auteurs les plus accrédités...» Le *Mercure* parle encore de cet ouvrage en septembre 1760 et il donne 14 pages d'extraits et de compte rendu en décembre¹ 1760; et en juin 1764² il annonce la publication de dix-neuf volumes du même traité, en remarquant que ce livre « a eu le succès le plus étonnant dans sa langue originale. Après plusieurs éditions qui ont consommé plus de douze mille exemplaires, les Libraires de Londres en annoncent deux nouvelles sous différens formats. Cette Histoire est la seule qui conduise les événemens jusqu'à notre temps.» Ainsi, pour montrer la valeur de cet ouvrage, on citait son succès à Londres; cinquante ans plus tôt, cela n'aurait pas été une recommandation auprès des Français.

Le *Mercure* a bien reconnu l'importance de l'œuvre historique de Hume : aussi donne-t-il en octobre 1760³ un extrait de vingt pages traduites de l'*Histoire de la Maison de Stuart sur le Throne d'Angleterre*, par Hume; en janvier 1761, une suite de 18 pages, et, en février de la même année⁴, un dernier extrait de 12 pages. Cette *Histoire de la Maison de Stuart sur le Throne d'Angleterre* formait la troisième partie de l'histoire générale de l'Angleterre par Hume. Les deux premières s'intitulaient l'*Histoire de la Maison de Plantagenet sur le trône*

1. *Mercure de France*, décembre 1760, p. 99.

2. *Ibid.*, juin 1764, p. 100.

3. *Ibid.*, octobre 1760, t. II, p. 107.

4. *Ibid.*, février 1761, p. 79.

d'Angleterre, depuis l'invasion de Jules César, jusqu'à l'événement de Henry VII, annoncée dans le *Mercur* de mai 1765¹; et l'*Histoire de la Maison de Tudor*, mentionnée en même temps. Cette histoire de Hume était un ouvrage important en ce genre et il est intéressant de noter que le *Mercur* l'estime au point d'en donner de si longs extraits. L'esprit critique de la revue est donc assez éclairé pour discerner les monuments les plus importants des historiens anglais à cette date : l'ouvrage de Gibbon sur l'histoire ancienne, et celui de Hume sur l'histoire d'Angleterre.

On cite cependant les ouvrages d'autres auteurs connus. Ainsi, en juillet 1765², on annonce l'*Histoire du règne de la Reine Anne d'Angleterre, contenant les négociations de la paix d'Utrecht, et les démêlés qu'elle occasionna en Angleterre*, « ouvrage posthume du Docteur Jonathan Swift », traduit de l'Anglais. Après avoir loué l'auteur, le *Mercur* apprécie ainsi son Histoire : « Chaque page de son livre est marquée au coin des troubles de ce règne tumultueux; et quoique ces orages soient passés depuis longtemps, il en trace une peinture si vive et si forte, qu'on croit encore les avoir sous les yeux. Il rapporte les faits avec une simplicité élégante, et il en raisonne en grand historien, mais toujours avec cet esprit satirique qui lui étoit propre. » En août 1768³, on consacre un article aux *Historic doubts on the Life and Reign of King Richard the Third* (Doutes historiques sur la vie

1. *Mercur de France*, mai 1765, p.140.

2. *Ibid.*, juillet 1765, p. 95.

3. *Ibid.*, août 1768, p. 96.

et le règne du Roi Richard III) par Horace Walpole. Dans ce livre Walpole essaie de montrer que Richard III n'était pas coupable des crimes dont la tradition historique l'accuse. Le *Mercure* se contente de rendre compte de l'ouvrage sans décider de la justesse des conclusions de Walpole, mais il loue la composition même du livre : « Ce morceau historique est très bien fait; l'auteur rend ses recherches intéressantes; une critique sage le conduit, et ce qui n'est pas ordinaire, son érudition ne rebute point¹. »

Pendant cette même période les colonies anglaises d'Amérique attiraient de plus en plus l'attention de l'Angleterre par leur esprit de rébellion et leurs pro-

1. Les œuvres historiques d'auteurs moins connus sont mentionnées aussi dans le *Mercure*. Ainsi on annonce en mai 1864 (p. 111), l'*Histoire d'Ecosse sous les règnes de Marie Stuart et de Jacques IV, jusqu'à l'avènement de ce Prince à la Couronne d'Angleterre avec un Abrégé de l'Histoire d'Ecosse dans les temps qui ont précédé ces époques*, par Robertson, traduite de l'anglais; l'*Histoire d'Angleterre depuis la révolution jusqu'à l'avènement de la maison de Brunswick au trône*, par le « célèbre » John Wilkes^b; en novembre 1768 (p. 129), la *Comparaison de l'administration des quatre dernières années de la Reine Anne avec celle des quatre premières de George III*, par un « Gentilhomme du pays »; en janvier 1769 (p. 71) une *Apologie de la Reine Anne, où l'on examine la conduite de ses ministres pendant la guerre, et celle des Alliés de Grande-Bretagne*, par « M. Swift, doyen de St-Patrice de Dublin », traduite de l'anglais; en mai 1770 (p. 140) les *Fastes de la Grande-Bretagne, contenant tout ce qui s'est passé d'intéressant dans les trois royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, depuis la fondation de la Monarchie jusqu'à la paix de 1763*; et en avril 1772 (p. 70), l'*Histoire nouvelle et impartiale d'Angleterre depuis l'invasion de Jules-César jusqu'aux préliminaires de la paix de 1763*, traduite de l'anglais de J. Barrow. La longueur seule de cette liste fait voir combien on trouvait le sujet intéressant.

a) Robertson (William), 1721-1793, célèbre historien écossais. Il devint pasteur et se fit remarquer par son éloquence, mais il s'intéressa peut-être davantage aux ouvrages qu'il publia qu'à la religion. Le livre mentionné ci-dessus fut loué par les critiques les plus éminents, mais son *Histoire de l'Empereur Charles V*, lui est encore supérieure.

b) Wilkes (John), 1727-97, fameux politicien anglais. Membre du Parlement, un article qu'il écrivit contre le gouvernement lui valut d'être mis en prison, mais il gagna par la suite la sympathie populaire à un tel point qu'on l'élut membre du Conseil municipal, et enfin, maire de Londres.

testations. La question des colonies était fort discutée et plusieurs ouvrages étaient consacrés à ce sujet. Le *Mercure* parle de quelques-uns. En novembre 1758¹ il annonce l'*Histoire et Commerce des Antilles Angloises* (par Butel-Dumont) et l'*Histoire et Commerce des Colonies Angloises dans l'Amérique septentrionale* (par Butel-Dumont) qui avait paru trois années auparavant. Ces deux livres étaient plutôt la description de l'état actuel de ces colonies qu'une histoire de leur passé, mais une *Histoire des Colonies Européennes dans l'Amérique*, par William Burch, annoncée en décembre 1766², était un ouvrage véritablement historique. En janvier 1767³, on annonce une *Histoire de la Nouvelle York, depuis la découverte de cette province jusqu'à notre siècle*, « dans laquelle on rapporte les démêlés qu'elle a eus avec les Canadiens et les Indiens; les traités et les alliances qu'elle a faits avec eux, etc... On y a joint une description géographique du pays, et une histoire abrégée de ses habitans, de leur religion, de leur gouvernement civil et ecclésiastique, etc., par William Smith, traduite de l'anglois par M. E. » Le Nouveau Monde commençait donc à attirer de plus en plus l'attention de l'Europe.

Cet intérêt s'est intensifié au moment de la guerre entre l'Angleterre et ses colonies. C'est ainsi qu'en juillet 1776⁴ le *Mercure* annonce la publication d'un ouvrage périodique français intitulé *Affaires de l'An-*

1. *Mercure de France*, novembre 1758, p. 67.

2. *Ibid.*, décembre 1766, p. 126.

3. *Ibid.*, janvier 1767, p. 72. Smith (William), 1728-1793, avocat et historien canadien. Il fut d'abord « chief justice » de l'Etat de New-York, et après la guerre de l'indépendance, « chief justice » du Canada.

4. *Ibid.*, juillet 1776, t. II, p. 137.

gleterre et de l'Amérique : « Tout ce qui a rapport à la fameuse querelle qui s'est élevée entre l'Angleterre et ses colonies mérite d'être lu. L'Europe entière ne peut point être indifférente sur cet objet ... » Ce périodique devait donner en une vingtaine de cahiers par an le récit des événements au jour le jour. En novembre¹ à propos de la *Science du Bon-homme Richard*, par Franklin, on note qu'on « a joint à ce petit Ouvrage : 1° l'interrogatoire que M. Franklin subit au mois de février 1766, devant le Parlement d'Angleterre; 2° la constitution de la République de Pensylvanie (*sic*), telle qu'elle a été établie par la Commission générale de Philadelphia, au mois de juillet, 1776; 3° l'interrogatoire de M. Penn, à la Barr du Parlement, au mois de novembre de la même année. » La France s'intéressait déjà à ce conflit auquel elle devait bientôt participer.

Le *Mercure* fait encore mention de plusieurs ouvrages anglais sur les lois, le gouvernement, les finances et la politique; ouvrages qui ne sont pas des traités d'histoire à proprement parler, mais qui se rattachent cependant au domaine historique. En janvier 1756² la revue donne 28 pages de traduction de l'*Essai sur le Caractère des Nations* par Hume et en juillet de la même année³ une *Réponse* à cet *Essai* par l'abbé Regley. En janvier 1759⁴ on annonce les *Debats en Parlement d'Angleterre, au sujet des affaires générales de l'Europe*, traduit de l'an-

1. *Mercure de France*, novembre 1777, p. 105.

2. *Ibid.*, janvier 1756, t. II, p. 21.

3. *Ibid.*, juillet 1756, t. II, p. 49.

4. *Ibid.*, janvier 1759, t. II, p. 149.

glais; en août 1768¹, *l'Utilité et la justice d'un commerce libre aux Indes Orientales*; en janvier 1769² la *Situation des finances de l'Angleterre en 1768*; en octobre 1769³, *Correspondance familière et politique entre Milord R... et le général C... sur la situation présente de l'Angleterre*; en avril 1775⁴, on annonce trois volumes des *Commentaires sur les Loix Angloises* par Blackstone, traduit de l'anglais; et en octobre 1776⁵, trois autres volumes de la même œuvre. Les notices du *Mercure* sur les *Commentaires* sont des plus favorables. « L'auteur, dit-il, persuadé qu'il faut éclairer l'Histoire par les Loix, et les Loix par l'Histoire avoit étudié, à fond, la constitution du Gouvernement d'Angleterre et les différentes révolutions de ce Royaume. Aucun monument relatif à l'Histoire n'a échappé à ses recherches. Aussi l'Ouvrage de M. Blackstone doit être regardé comme celui d'un Savant Littérateur, d'un Publicien (*sic*) profond et d'un Juriconsulte habile ... » Et en octobre 1776⁶ on annonce un autre ouvrage de Blackstone : *Commentaire sur le Code criminel d'Angleterre*, traduit de l'anglais. L'article du *Mercure* décrit les honneurs que Blackstone avait reçus en Angleterre, puis fait allusion à son grand ouvrage sur le

1. *Mercure de France*, août 1768, p. 102.

2. *Ibid.*, janvier 1769, t. II, p. 85.

3. *Ibid.*, octobre 1769, p. 80.

4. *Ibid.*, avril 1775, t. II, p. 105. Blackstone (Sir William), 1723-1780, juriconsulte et auteur éminent. Au début de sa carrière d'avocat, manquant de clientèle, il se mit à donner des conférences, sur les lois d'Angleterre, ce qui l'amena à écrire un *Analysis of the Laws of England*. Le mérite de cet ouvrage lui valut d'être nommé professeur de jurisprudence à Oxford, et sa réputation grandissant toujours, il fut successivement membre du Parlement, solliciteur de la reine, et juge du *Court of Common Pleas*.

5. *Ibid.*, oct. 1776, p. 125.

6. *Ibid.*, oct. 1776, p. 126.

code civil, qui a une valeur inestimable, et enfin expose le sujet du traité annoncé.

L'intérêt porté à ces ouvrages de Blackstone et aux autres livres sur les lois et les institutions anglaises fait voir combien ces questions de gouvernement intéressaient les Français à cette date. Du temps du *Mercur*e *Galant* on ne savait guère que condamner les violences et les abus qui résultaient de la liberté anglaise, mais pendant la période 1756-1778, on examine les institutions anglaises avec une curiosité sympathique. Voltaire et Montesquieu sont sans doute pour quelque chose dans ce changement d'attitude.

Enfin, les annonces de ces divers ouvrages ne font que souligner le grand intérêt porté à l'Angleterre, à son histoire, à ses institutions et à ses lois, qui confirme en le complétant l'intérêt qu'on porte aussi à sa littérature.

La Littérature — Cette vogue a continué même pendant la Guerre de Sept Ans qui ne l'a ralentie qu'à son début. Le *Mercur*e annonçait la déclaration de guerre en juillet 1756; en août et septembre il ne donne rien sur l'Angleterre, sauf le récit des événements politiques, mais cette attitude ne se soutient pas plus longtemps, et en 1757 on trouve une soixantaine de pages sur la vie intellectuelle de l'Angleterre; vingt pages de moins qu'en 1655, l'année qui précéda la guerre. Par contre, en 1758, on trouve plus de cent pages sur l'Angleterre, et une moyenne de cent pages par an est maintenue pendant toute la durée de la guerre. Dans ces pages, c'était la littérature anglaise qui tenait le premier rang.

Comme dans la période précédente le théâtre anglais y figurait en bonne place. Entre 1724 et 1756, des articles et des lettres de Londres publiés dans la revue faisaient connaître les noms des principaux dramaturges anglais, et des traductions, parmi lesquelles le *Théâtre Anglois* de La Place était la plus importante, présentaient un nombre considérable de pièces anglaises aux lecteurs du *Mercure*. Dans la période de 1756-1778 les références au théâtre anglais sont d'un caractère moins général; peu d'articles traitent de plusieurs auteurs différents, on ne se préoccupe que d'un auteur ou même d'une pièce à la fois. Cependant, le premier livre qu'on annonce fait exception à cette règle générale, car c'est un *Choix de petites pièces du Théâtre Anglois*, traduites des Originaux¹. L'article parle favorablement des pièces contenues dans ce recueil: « Le Public doit être obligé au Traducteur de lui faire connoître ce genre de pièces qui ne le cèdent pas aux nôtres pour l'esprit, et dont plusieurs les surpassent pour la morale qu'elles renferment. C'est partout la raison qui plaisante, ou la Philosophie qui donne des leçons d'humanité sous les traits de l'enjouement. Telle est la *Boutique du Bijoutier*, avec le *Roi et le Meunier* qui sont de M. Dodsley² (*sic*), et qui commencent le premier volume; le second de ce^s

1. *Mercure de France*, mai 1756, p. 141.

2. Dodsley (Robert), 1703-1764, libraire et auteur anglais. Très pauvre dans sa jeunesse, il était valet quand il écrivit ses premiers poèmes. Mais ayant obtenu quelque succès grâce à la recommandation de Pope, il s'établit comme libraire et réussit dans son entreprise. Il publia une *Collection of Old English Plays*, et lança le *Annual Register* qui paraît encore; il écrivit en outre plusieurs poèmes et pièces de théâtre.

dramas anglois, est une belle instruction pour les Princes et pour les sujets, mise en action ... » Suit la traduction des deux premières scènes de la *Boutique du Bijoutier* :

« *L'Aveugle de Bethnal-Green* est la troisième pièce. Elle est encore de M. Dodsley, et n'est pas moins morale. Le *Diable à quatre* ou les *Femmes métamorphosées* la suivent. C'est une Comédie burlesque qui termine le premier volume.

« Le deuxième contient l'*Opéra des Gueux*, avec la Farce, intitulée : *Comment l'appellez-vous*; l'un et l'autre du fameux Gay¹, l'ami de Pope et du Docteur Swift. La célébrité et le prodigieux succès du premier de ces drames, ont engagé M. Patu² à lui donner l'habit françois. Personne ne pouvoit le faire avec plus de goût et d'intelligence. La délicatesse françoise sera peut-être blessée de la bassesse du sujet. Les Héros de la pièce sont tous des gens à pendre, mais ce fonds vicieux en apparence, renferme une satire aussi forte qu'utile de tous les états. Tous les hommes se ressemblent par l'intérieur. Ils ne diffèrent que par les dehors. Gay les a, pour ainsi dire, mis en guenilles, pour mieux montrer la nudité de leurs vices. Nous pensons que le Traducteur ne pouvoit faire un meilleur choix pour nous bien dévoiler le génie Anglois.... ».

On remarque, dans cette critique, les mêmes préoccupations que la revue a laissé percer depuis vingt ans; on admire une pièce qui renferme une morale solide, et l'on prend à partie la vulgarité des héros. Mais cette censure de la bassesse du sujet est moins vigoureuse qu'elle ne l'aurait été vingt ans plus tôt, et l'*Opéra des Gueux* semble plaire au critique malgré ce défaut qu'il signale sans sembler y attacher trop d'importance. Il y découvre même à la fin une manière d'originalité.

1. Gay (John), 1688-1732, poète anglais, auteur de plusieurs pièces de théâtre dont l'*Opéra du Gueux* est la plus connue.

2. Patu (Claude Pierre), 1729-1757, auteur dramatique français. Il étudia le droit, mais l'abandonna pour la littérature. Outre ses traductions, on a de lui, les *Adieux à cât* comédie en vers.

Le *Mercur*e continue à annoncer les traductions de pièces anglaises, et même assez souvent cite quelques pages de ces imitations. Ainsi en septembre 1759¹ on annonce *Socrate*, ouvrage dramatique traduit de l'anglais; et on donne, en dix pages, une scène assez intéressante où Xanthippe fait des reproches à Socrate. En février 1760² la revue publie la traduction du Monologue de George Barnwell, « dans la Tragédie Angloise qui porte son nom³; lorsqu'il est sur le point d'arracher la vie à son oncle. » En octobre 1760⁴, on donne deux scènes tirées de la tragédie du *Duc de Guise*, par Dryden et Lee, traduite par La Place qui était à ce moment éditeur du *Mercur*e, et qui explique, dans une lettre qu'il insère en tête de cette traduction, quel était son but en publiant ces deux scènes : « Quelques personnes, Monsieur, qui savent que j'ai des Pièces Angloises traduites et destinées à la continuation de mon *Théâtre Anglois*, ont paru désirer que j'en donnasse de tems en tems quelques scènes dans le *Mercur*e. Il s'agit de savoir si le Public sera du même sentiment : les hardiesses et la singularité des situations que les Auteurs Anglois se permettent, malgré le piquant de la nouveauté, toujours en droit de plaire à bien des Lecteurs, peuvent déplaire à beaucoup d'autres. J'attendrai son jugement sur celle-ci pour savoir à quoi m'en tenir sur quelques autres du même genre. » Cette attitude était peu hardie, mais l'éditeur d'une revue devait plaire à ses lec-

1. *Mercur*e de France, septembre 1759, p. 101.

2. *Ibid.*, février 1760, p. 14.

3. Le *Marchand de Londres*.

4. *Mercur*e de France, octobre 1760, t. II, p. 32.

teurs, et d'après une autre lettre¹ de La Place sur cette même pièce son hésitation à offrir des traductions de cette sorte au public était justifiée : « Je l'avais prévu, dit-il, les hardiesses et la singularité des situations que les Auteurs Anglois se permettent malgré le piquant de la nouveauté, toujours en droit de plaire à bien des Lecteurs, peuvent déplaire à beaucoup d'autres. La Scène du *Conte de Malicorne*, tirée de la *Tragédie du Duc de Guise*, quoiqu'elle ait plu à la généralité des Amateurs du Théâtre, a été critiquée par des personnes dont elle a révolté la délicatesse. » Ainsi on voit que le théâtre anglais suscite les mêmes critiques en France qu'à sa première introduction, mais c'est déjà beaucoup qu'une scène hardie « ait plu à la généralité des Amateurs du Théâtre ». Le public français se convertit peu à peu. La Place promet de reparler des hardiesses du théâtre anglais. Puis il continue : « Voici, en attendant, le premier Acte d'une Tragédie intéressante, et dont l'Auteur est ce même Tomson (*sic*), auteur de cet agréable Poème des *Saisons*, si bien traduit par Madame Bontems, et dont j'ai rendu compte dans le *Mercure* du mois de Février dernier. Si ce premier Acte, comme j'ai lieu de l'espérer, par l'effet constant que cette Pièce produit au Théâtre, fait désirer le reste, je me propose en resserrant les quatre autres de les donner dans le *Mercure* du 15 Janvier et du mois de Février prochain. » Suit la traduction du premier acte de *Tancrède et Sigismonde* qui a probablement plu au public puisque La Place donne les Actes

1. *Mercure de France*, janvier 1761, p. 19.

II et III dans le deuxième volume de janvier¹ et les Actes IV et V le mois suivant². Et non content des 80 pages de la traduction de cette pièce, on donne encore au mois de juillet³ une adaptation libre du monologue de Sigismonde dans la scène V de l'Acte V.

Et, cédant peut-être à la volonté de la « généralité des amateurs du Théâtre », le *Mercure* publie en juin 1761 une analyse de toute la tragédie du Duc de Guise.

En décembre 1760⁴, le *Mercure* a annoncé la représentation par les Comédiens François de *Caliste*, « tragédie nouvelle de M. Colardeau » dont le plan était d'une pièce anglaise de Rowe. Pour montrer combien l'auteur français avait changé l'original et que « toutes les fautes de M. Colardeau, ne sont que d'après M. Rowe, auteur de la Caliste Angloise », le *Mercure* publie de longs extraits des deux pièces⁵. Il en fait la comparaison suivante :

« La *Caliste* Angloise, a moins d'art que la Française. Le caractère de Lothario est plus odieux; Caliste est criminelle; la Pièce a très peu de conduite, défaut attaché à tous les drames Anglois; mais on y trouve de la chaleur, et un puissant intérêt.

« Les scènes d'*Horatio* et d'*Altamont*, quoique déplacées, sont de la plus grande beauté. Le dernier Acte, est du plus grand pathétique : en un mot il règne dans la *Caliste* de Rowe un sombre qui distingue cette Tragédie, et la met au rang des premiers du Théâtre de nos voisins.

« M. Colardeau a mis plus d'art, plus d'adresse, plus de con-

1. *Mercure de France*, janvier 1761, t. II, p. 10.

2. *Ibid.*, février 1761, p. 17.

3. *Ibid.*, juillet 1761, p. 43.

4. *Ibid.*, décembre 1760, p. 175.

5. *Ibid.*, janvier 1761, p. 166, et t. II, p. 189. Colardeau, 1732-1776, poète et dramaturge français, qui s'est volontiers inspiré de sources italiennes, espagnoles et anglaises.

duite; il a adouci le caractère de Lothario;... Caliste est beaucoup moins coupable; mais son tableau plus resserré, plus sage, est d'un coloris moins fort. »

Ainsi le critique semble presque préférer la pièce anglaise malgré ses hardiesses; du moins il en reconnaît les qualités et il relève ce qu'elle a perdu dans l'adaptation française tout en gagnant au point de vue de la clarté et de la logique.

En juillet 1762¹, le *Mercur*e donne l'argument d'une pièce chinoise, traduite d'une version anglaise; et en septembre², la traduction par La Place d'une « petite comédie » intitulé *Edgar et Emmeline* (par John Hawkesworth) qui avait été jouée à Londres l'année précédente. Cette pièce « dégagée des scènes postiches qui en coupent l'intérêt et la marche, ainsi que de tout son Spectacle » est quand même longue de 54 pages, ce qui semble une bonne proportion accordée, dans un seul numéro de la revue, à une pièce étrangère de valeur secondaire. Le *Mercur*e fait preuve d'un goût plus sérieux, en publiant une imitation du monologue de Caton dans la tragédie anglaise de ce nom (Actes V, Scène I)³.

Un autre témoignage de la popularité des drames anglais à cette date, plus convaincant même que les extraits publiés par la revue, était l'adaptation de quelques pièces anglaises sur la scène à Paris. On a déjà mentionné *Caliste*, jouée en 1760 par les Comédiens Français. Avant

1. *Mercur*e de France, juillet 1762, p. 31.

2. *Ibid.*, septembre 1762, p. 14. Hawkesworth (John) 1715 (?) - 1773, littérateur anglais. Il succéda à Johnson dans le *Gentleman's Magazine*, il entreprit avec Johnson et d'autres l'*Adventurer*, et il publia une édition de Swift.

3. *Ibid.*, novembre 1762, p. 49.

cette date, en mars 1757, les comédiens italiens avaient représenté le *Deuil Anglois*, « Comédie tirée de l'Anglois¹ », et en juin de la même année le *Mercure* avait annoncé l'impression de cette pièce². En décembre 1762, la revue annonce la représentation d'un « drame imité d'un autre drame anglois » : *le Roi et le Fermier*, par les comédiens italiens, et en janvier 1763³ on parle du « succès égal et soutenu » de cette pièce et on en donne une analyse. Quelques mois plus tard⁴, on apprend que les comédiens français avaient présenté *Blanche et Guiscard*, « tragédie nouvelle traduite librement de l'Anglois par M. Saurin de l'Académie Française. Cette Pièce a eu des applaudissemens, elle est écrite purement, et en plusieurs endroits avec une énergie philosophique ». En mars 1765, les comédiens italiens présentèrent *Tom Jones* qui a obtenu un « accueil désagréable » le premier jour de sa représentation. Mais, après avoir changé le drame et la musique, on remit cette pièce au théâtre et elle eut le « plus grand succès » l'année suivante⁵. En juillet 1768⁶, on annonce que les comédiens français jouent avec succès *Beverlei*, « tragédie bourgeoise, imitée de l'anglois, par M. Saurin ». Et le même mois on apprend que les comédiens italiens avaient représenté le 4 juin, pour la première fois, *Sophie ou le mariage caché* : « C'est une imitation du *Clandestine marriage*, comédie en cinq actes, par MM. Colman et Garrick ; jouée avec succès à Londres,

1. *Mercure de France*, avril 1757, p. 177.

2. *Ibid.*, juin 1757, p. 181.

3. *Ibid.*, janvier 1763, p. 175.

4. *Ibid.*, octobre 1763, p. 197.

5. *Ibid.*, mars 1766, p. 189.

6. *Ibid.*, juillet 1768, p. 142.

sur le théâtre de Drury Lane, au commencement de l'année 1766. Nous donnerons d'abord l'analyse de la pièce françoise et nous présenterons ensuite quelques observations qui nous conduiront à comparer quelques-unes des situations des deux drames. Le précis de l'un suffira pour faire connoître l'autre, le fond du sujet étant absolument le même, ils ne diffèrent que par des circonstances peu essentielles, et qui ne changent rien à l'intrigue ni à l'action. » Suit un compte rendu de l'intrigue. Dans le deuxième volume du mois de juillet¹, le *Mercur*e annonce la publication de la traduction complète du *Marriage Clandestin* et analyse la pièce encore une fois dans cette version.

En octobre 1769², on annonce que « le 30 septembre les Comédiens François ont donné la première représentation d'*Hamlet*, tragédie tirée de Shakespéar, mais fort différente de l'original anglois. » On ne pouvait pas encore présenter Shakespeare sur la scène en France sans le modifier pour ne pas choquer le goût français. Cependant il était de plus en plus connu, comme en témoignent d'ailleurs les remarques de la revue : « Le sujet d'*Hamlet* est si généralement connu que ce n'est pas la peine de le rapporter ici... Il nous suffit de dire qu'il a été, en général, favorablement accueilli, qu'on a paru y trouver des beautés tragiques et des morceaux bien écrits qui ont soutenu l'attention du spectateur

1. *Mercur*e de France, juillet 1768, t. II, p. 74.

2. *Ibid.*, octobre 1769, t. II, p. 175. Ducis (J. Fr.), 1733-1816, poète français, membre de l'Institut, où il succéda à Voltaire; auteur de nombreuses pièces de théâtre, aussi bien que de traductions de l'anglais.

malgré le défaut d'action, où l'auteur n'est peut-être tombé qu'en voulant éviter l'extrémité contraire, c'est-à-dire la complication d'intérêts et d'événements qui est un des grands défauts de l'ouvrage anglois. Le public a demandé l'auteur (M. Ducis) et il a paru sur le théâtre. » La pièce était sans doute bien changée, mais il n'en était pas moins remarquable qu'un critique français reprochât à cette date à l'adaptation de Ducis son « défaut d'action », après qu'on avait tant de fois critiqué la complexité de l'intrigue des drames de Shakespeare. Ainsi s'affirme une fois de plus dans les articles du *Mercury* l'évolution du goût public. Le *Mercury* annonce la publication de cette imitation en mars 1770¹.

Enfin, en janvier 1772², on annonce que « les Comédiens Français ont remis sur leur Théâtre, le mercredi 4 décembre, *Beverlei*, Tragédie Bourgeoise... », et c'est là la dernière représentation d'une pièce anglaise adaptée à la scène française, signalée dans le *Mercury* au cours de cette période.

Pendant le même temps, le *Mercury* n'avait pas cessé de s'intéresser au théâtre anglais depuis l'imitation du monologue de Caton que nous avons mentionnée plus haut, avant de parler des pièces tirées de drames anglais et représentées sur la scène à Paris. C'est ainsi qu'en juillet 1764, La Place insère dans la revue la traduction de deux scènes du *Juif de Venise*. Deux mois plus tard³,

1. *Mercury de France*, mars 1770, p. 72.

2. *Ibid.*, janvier 1772, p. 156. Ce nom était le titre donné à la traduction française par Saurin du *Marchand de Londres* de Lillo (v. p. 239).

3. *Mercury de France*, sept. 1764, p. 75. Mason (William), 1725-1797 pasteur et poète anglais. Grand ami de Gray, il publia les lettres et écrivit la biographie de ce poète. *Elfride*, dont il est question ci-dessus, et *Caractus*, autre tragédie du même genre, sont ses meilleures pièces.

il publie une lettre qui lui est adressée et qui fait mention de ses traductions dans le *Mercur* : « Le plaisir que font à vos lecteurs quelques Scènes des Tragédies Angloises, dont vous enrichissez de temps en temps le *Mercur*, m'engage aujourd'hui, Monsieur, à vous adresser un Extrait d'*Elfride*, poème dramatique écrit en Anglois sur le modèle de l'ancienne tragédie Grecque, par M. Mason, et dont la sixième Edition que j'ai vue, semble annoncer le succès en Angleterre. Le sujet de cette pièce, tient beaucoup de la nature des Contes que l'on aime à trouver dans les *Mercur*s; cela n'empêche pas que le dénouement n'en soit très tragique. » Suit un compte-rendu de vingt pages. Le même correspondant anonyme apporte encore, en octobre 1764¹ une autre contribution à la revue sous la forme d'une lettre dans laquelle il discute les réflexions sur la tragédie que Mason avait écrites pour servir de préface à *Elfride* : «... Le principal objet de M. Mason, est de justifier le chœur, qu'il y a introduit selon l'usage ancien. » Le correspondant n'approuve pas ce Chœur : « Quoi qu'en dise M. Mason, la plus grande partie du Dialogue du Chœur seroit plus naturelle et feroit plus d'effet dans la bouche d'une sœur d'Ethelwold... » Il trouve aussi que les Odes que récite le Chœur, bien que pleines de « feu et de poésie » sont néanmoins hors du sujet et en détournent l'attention et enfin que le sujet d'*Elfride* est trop familier pour être susceptible d'être accompagné d'un Chœur.

1. *Mercur de France*, oct. 1764, p. 38.

Il passe ensuite aux règles des unités que Mason loue en contraste avec la plupart des auteurs anglais, Dryden en particulier, qui a fait tant de préfaces « contre la Poétique d'Aristote et les François qui l'ont suivie ». Plusieurs citations de Dryden rappellent son opinion : « Je regarde à présent les licences, dit-il dans une de ses préfaces, comme la grande Charte de la Poésie dramatique, et je suis trop bon Anglois pour perdre ce que nos ancêtres ont gagné pour moi. » Le correspondant du *Mercur*, en discutant cette attitude, admet qu'elle est générale chez les auteurs anglais : « Si les Poètes qui l'ont précédé ou suivi, se sont exprimés avec plus de jugement et de modestie, il n'en est pas moins vrai que l'espèce de vénération que l'on a eu en Angleterre pour le nom de Shakespeare, est la principale cause de tous les préjugés, de tous les écarts, de tous les désordres, en un mot, qui deshonnorent la Scène Angloise et contre lesquels M. Mason s'élève aujourd'hui avec beaucoup de chaleur. Il convient avec M. Voltaire que le mérite de cet Auteur a perdu le Théâtre Anglois. » Le correspondant se réjouit de trouver ce point de vue chez Mason et pense que c'est un heureux présage de la réforme du théâtre anglais : « Voilà donc, dit-il, pour me servir de leur langage, la grande *Charte* des licences qui y est déclarée abusive ; bientôt nous y verrons celle d'Aristote rétablie dans toute son autorité. On y reconnoît déjà que la simplicité d'action est le moyen le plus sûr pour parvenir à l'unité d'intérêt, et que c'est pécher autant contre le bon sens que contre les règles que de manquer aux unités de tems et de lieu. En donnant tous

les éloges dus au génie de Shakespeare, on cesse d'admirer ses défauts et l'on convient qu'un modèle si dangereux ne peut qu'égarer ceux qui voudront s'obstiner à le suivre... » Mais cette réforme si louable du théâtre anglais se produit juste « dans un tems où il faut avouer qu'il arrive au nôtre une révolution toute opposée... de jour en jour et de plus en plus, on paroît affecter à notre théâtre de mépriser les leçons et de s'éloigner des modèles des grands maîtres, qui en ont fait la gloire... » Dans ces quelques phrases, on voit reparaître le point de vue traditionnel des auteurs français qui luttèrent contre les innovations peu conformes aux règles du théâtre classique, empruntées à l'étranger, surtout à l'Angleterre; et l'on voit aussi que, malgré ces protestations, les innovations trouvaient de plus en plus de crédit en France.

Après 1764, le *Mercur*e continue à mentionner le théâtre anglais sans pourtant lui consacrer tant de place; les extraits et les comptes rendus étant moins fréquents. En juin 1765¹, on annonce les *Amans Malheureux* par d'Arnaud, accompagnés, dans le même volume, d'une imitation ou traduction libre en vers de « la scène si connue de Richard III, tragédie du célèbre Shakespeare ». En novembre 1765, dans un article intitulé *Reflexions sur la Littérature* on censure les « tableaux si frappans et terribles » des drames anglais, « tels que celui du *Marchand de Londres* ». En janvier 1766, la revue annonce la tragédie de *Gustave Vasa*, le libéra-

1. *Mercur*e de France, juin 1765, p. 86.

leur de son pays, par Henry Brooke¹, traduite de l'anglais, et en fait une critique assez favorable :

« Nous avons sous ce titre une Tragédie de M. Piron², mais l'auteur n'a pas vu son sujet sous le même point de vue que le Poète Anglois. L'amour est la première cause et l'unique effet de tous les mouvemens de la Tragédie de M. Piron; au lieu que dans la Pièce angloise tout concourt aux droits de la liberté... Quant au mérite de la Tragédie, c'est au Public à décider si le *Gustave Vasa* de M. Brooke gagnera à être comparé à celui de M. Piron. Nous y avons trouvé des morceaux de la plus grande beauté, et des situations les plus intéressantes. » Dans le deuxième tome de janvier³, on reparle de cette pièce sur un ton nettement admiratif: « Cette Traduction a beaucoup de cours : elle mérite en effet l'attention des amateurs de ce genre de littérature... Cette action, qui est relevée par le merveilleux humain, est conduite avec énergie et même assez d'ordre par l'Auteur Anglois. Tous les caractères en sont admirablement soutenus et touchés avec la force angloise. Le Traducteur François a eu le judicieux talent de conserver l'air natal à cette Pièce, en la transmettant néanmoins très correctement dans notre langue. Nous ne craignons point de reproches en en conseillant la lecture. » Ces remarques

1. Brooke (Henry), 1706-1783. Auteur irlandais. Tout jeune, il fut l'élève du Docteur Sheridan, qu'il quitta pour étudier à Trinity College Dublin. Il écrivit des Romans, des poèmes et des pièces de théâtre.

2. Piron (Alexis), 1689-1773, auteur dramatique et poète français. Une ode scandaleuse, écrite quand il était encore étudiant, et des comédies pour le théâtre de la foire montrent son esprit et sa verve facile, mais les comédies qu'il composa pour la Comédie Française à un âge plus avancé, ont une valeur plus réelle.

3. *Mercure de France*, janvier 1766, t. II, p. 213.

manifestent une certaine compréhension de ce qui fait l'originalité du théâtre anglais, et cette compréhension sympathique est bien différente des critiques des pièces anglaises d'un cachet national trop prononcé, exprimées par la revue trente ans plus tôt.

En janvier 1767¹ on présente d'une manière très favorable, la traduction en vers français du *Caton* d'Addison: « Tout le monde connoît l'éloge qu'a fait M. de Voltaire de la tragédie de *Caton*, par M. Addison (*sic*). Il était bien capable d'engager quelque jeune poète à la traduire dans notre langue. C'est ce qu'a fait M. Guillemard, en assez bons vers, et en conservant dans sa traduction la plupart des beautés de l'original. »

En juin 1768², on annonce le *Marchand de Venise*, « comédie traduite de l'anglois de Shakespeare (*sic*) » sans en faire aucun commentaire. Le mois suivant le *Mercur*e rend compte d'un *Essai sur l'érudition de Shakespeare* par Richard Farmer³.

« M. Farmer s'attache à montrer dans son essai que Shakespeare n'avoit aucune érudition; il cite en preuve le témoignage de Ben Jonson, de Drayton⁴ et d'autres auteurs contemporains de ce poète. C'est en vain selon lui que l'on cherche dans les productions de Shakespear des imitations des historiens et des poètes anciens. Si l'on y trouve quelquefois des allusions à des faits ou à des fables de l'antiquité, il n'en faut

1. *Mercur*e de France, janvier 1767, t. II, p. 77.

2. *Ibid.*, juin 1768, p. 146.

3. Farmer (Richard), 1735-1797, ministre protestant d'un savoir étendu, dont l'*Essai sur l'érudition de Shakespeare* est resté fameux. Il y montre que Shakespeare a repris les termes et même les fautes des traductions des classiques anciens, et que c'est donc par ces traductions qu'il les a connus.

4. Drayton (Michael), 1563-1631, poète anglais dont l'ouvrage principal est le *Poly-Olbion*, description en vers des terrains, des montagnes, des forêts et des fleuves de la Grande-Bretagne.

pas conclure nécessairement qu'il ait lu les écrivains grecs et romains dans leurs langues originales; il pouvoit en avoir pris une légère idée dans quelques vieilles traductions des livres classiques, qui, vraisemblablement, ne lui étoient pas inconnus... En lui ôtant le pouvoir et la facilité de s'approprier les beautés des anciens, il le fait regarder comme le créateur de toutes celles dont ce poète a semé ses écrits; il n'est plus copiste, il est original; tout ce qu'il a, il ne le doit qu'à lui-même; c'est le poète de la nature et de la vérité; il n'eut point d'autres guides, il n'eut point d'autre art. Les enthousiastes de ce père du théâtre anglois penseront peut-être bientôt ainsi. Pour nous autres François, nous l'estimerions davantage sous ce point de vue. Nous ne verrions plus en lui qu'un génie sublime, mais brut, tel que la nature l'a formé, admirable même par cette grossièreté quinous choque; nous la lui pardonnerions en faveur de son originalité, si l'on peut s'exprimer ainsi. Au lieu que si l'on suppose Shakespeare instruit, en état d'étudier les modèles, de perfectionner par conséquent son génie, de l'éclairer par le goût, nous demanderons pourquoi il ne l'a pas fait, et nous aurons raison de le blâmer. »

Ce raisonnement est logique si l'on tient absolument à décider s'il faut blâmer ou excuser les hardiesses de Shakespeare, mais il est douteux que même si ces censeurs français avaient été convaincus de son manque d'érudition, ils eussent estimé davantage ses pièces. On avait souvent mis sa grossièreté au compte de la barbarie de son temps, mais, même quand son ignorance des règles l'aurait excusé de ne pas les suivre et de manquer de goût, sa grossièreté et son irrégularité demeuraient et continuaient à choquer les conceptions traditionnelles. Mais puisque le critique du *Mercure* semble négliger cette objection qu'on pourrait lui faire, et paraît croire que l'essentiel est de trouver des raisons pour être indulgent aux défauts de Shakespeare, on pourrait

en conclure qu'il est déjà un admirateur de cet auteur, et cherche un moyen de justifier son admiration.

En avril 1769¹, le *Mercur*e parle favorablement d'une traduction récente d'un livre anglais sur le théâtre : *Garrick, ou les Acteurs Anglois*, « ouvrage contenant des observations sur l'art dramatique, sur l'art de la représentation et le jeu des acteurs, avec des notes historiques et critiques, et des anecdotes sur les différens théâtres de Londres et de Paris. » Dans le deuxième tome d'avril², il analyse cet ouvrage plus en détail et conclut en renvoyant le lecteur à l'original : « Il faut lire tous les préceptes dans l'ouvrage même qui mérite d'être joint au petit nombre de bons que nous avons sur la déclamation théâtrale; sur l'art du comédien; on y trouve de nouvelles vues, dont la justesse frappe et saisit, et que les acteurs et les spectateurs qui les jugent, liront avec plaisir et avec fruit. » En 1722, dans un article du *Nouveau Mercur*e, on avait reproché aux acteurs anglais de représenter Jules-César, arrachant ses cheveux et Alexandre frappant la terre du pied; en 1769, on recommande un livre anglais sur la déclamation théâtrale : l'évolution du goût est assez frappante.

En juillet 1769³, on annonce le *Nouveau Théâtre Anglois*, recueil de comédie traduites en français par Mme Riccoboni : « L'objet de l'auteur, dit la revue, est

1. *Mercur*e de France, avril 1769, p. 142. Garrick (David), 1716-1779, fameux acteur anglais, aussi remarquable dans la comédie que dans la tragédie. Il a aussi composé une quarantaine de pièces de théâtre.

2. *Ibid.*, avril 1769, t. II, p. 63.

3. *Ibid.*, Juillet 1769, t. II, p. 89. Riccoboni (Marie Jeanne Laboras deMézières), 1714-1792, romancière française de beaucoup d'esprit.

de nous faire connoître les pièces nouvelles qui ont eu le plus de succès à Londres; on se borne aux comédies; les tragédies anciennes sont assez connues; les modernes commencent à se rapprocher des nôtres; les Anglois paroissent revenir à la nature et à la simplicité dont nous nous écartons. La première d'Hugh Kelly a pour titre *la fausse Delicatesse...* » On en donne un compte rendu : « *La Femme jalouse* (par George Colman)¹ offre beaucoup de gaîté : le roman de *Tom Jones* a fourni plusieurs des caractères... La dernière pièce a pour titre : *The deuce is in him; Il est possédé, ou Il a le diable au corps*. Ce *Nouveau Th'âtre Anglois* est précieux à bien des titres; il fait connoître le goût général de la nation; il offre des morceaux agréables et intéressans; plusieurs de ses pièces avec des changemens nécessaires pourroient réussir sur notre théâtre; la traduction s'en fait lire avec plaisir... » Cet article est assez intéressant, puisqu'on y apprend que les « tragédies anglaises anciennes sont assez connues » et que les Français commencent à s'écarter de la tradition classique. L'influence du théâtre anglais était bien pour quelque chose dans ce changement.

En décembre 1769², le *Mercure* rend compte en détail de *Thamar*, tragédie tirée de l'écriture sainte, par M. L. C. R. officier irlandais. Le même mois³, il décrit une fête de Shakespeare, célébrée à Stratford on Avon. Dans une

1. Colman (George), 1733 (?) - 1794, poète anglais. Il composa de nombreuses pièces de théâtre, et en traduisit plusieurs du français. Il était directeur du théâtre de Haymarket.

2. *Mercure de France*, décembre 1769, p. 95.

3. *Ibid.*, décembre 1769, p. 180.

belle salle de bal construite pour l'occasion, Garrick, qui était directeur de la fête, récita une ode et couronna la statue de Shakespeare: « La mémoire de Shakespeare, dit l'article de la revue, est chère à l'Angleterre, elle le sera tant qu'on y conservera du goût pour le théâtre; l'hommage qu'on vient de rendre à la mémoire de ce grand homme est sans doute inouï; il doit faire honneur à la nation qui en donne l'exemple; un pays où l'on honore ainsi les talents, doit les voir naître et multiplier dans son sein ». Ainsi le *Mercure* saisit toutes les circonstances pour rappeler à ses lecteurs le nom de Shakespeare. Quelques mois plus tard¹, il annonce une imitation d'*Hamlet* par Ducis, et encore en avril 1770² il est question de Shakespeare dans une lettre sur un ouvrage de Baretti, dans lequel celui-ci avait fait un parallèle entre lui et Gozzi. L'auteur de la lettre qualifie de ridicule cette comparaison. En janvier 1772³, la revue publie une traduction du Discours de Brutus aux Romains, dans *Jules César*, et la même année⁴, il est fait allusion à *Roméo et Juliette*, à propos d'une pièce de Ducis, inspirée de ce drame. En janvier 1773⁵, on décrit une représentation de *Hamlet* à Londres, dans laquelle on avait supprimé la scène des fossoyeurs, ce qui avait produit un tumulte populaire au théâtre; « mais heureusement les gens du goût l'ont emporté sur la populace, et on a joué cette tragédie célèbre sans que les

1. *Mercure de France*, mars 1770, p. 72.

2. *Ibid.*, avril 1770, p. 138.

3. *Ibid.*, janvier 1772, t. II, p. 5.

4. *Ibid.*, octobre 1772, p. 52.

5. *Ibid.*, janvier 1773, t. II, p. 208.

acteurs aient été interrompus. » Enfin, en juin 1775¹, on parle du prospectus du *Théâtre de Shakespeare*, « traduit, pour ainsi dire, en présence des Anglois : toujours nous les avons appelés et consultés en idée sur la pensée, le sentiment et l'expression de leur Poète... » Ce souci de fidélité à la pensée de l'original contraste avec l'attitude de tant d'autres traducteurs qui avaient cru devoir modifier l'original pour se conformer au goût français. En janvier 1776², un « Avis des Traducteurs de Shakespeare » promet la distribution prochaine de cet ouvrage, mais ce n'est qu'en juillet³ que le *Mercur*e annonce la vente des deux premiers volumes et donne pour la première fois les noms des traducteurs : « MM. le Conte de Catnelan. Le Tourneur et Fontaine Malherbe. » La notice de la revue qui semble être un compte rendu de la préface du livre, souligne l'originalité du génie de Shakespeare : « Shakespeare est un génie libre, qui n'a jamais voulu s'asservir ni aux modèles des Anciens ni aux Loix du Théâtre; il a étudié la Nature, et l'a imitée avec une franchise heureuse et souvent imposante. Il a connu le cœur humain, et en a sondé toute la profondeur. Ce Poète est d'autant plus étonnant qu'il a créé son art; et que, sans guide, sans secours, il s'est frayé une route nouvelle, dans laquelle il a marché à pas de Géant. On sent combien il étoit difficile de faire connaître et de saisir dans une traduction, la beauté sauvage et fière d'un tel homme. Nous offrons, disent les

1. *Mercur*e de France, juin 1775, p. 150.

2. *Ibid.*, janvier 1776, p. 195.

3. *Ibid.*, juillet 1776, p. 152.

Traducteurs, Shakespeare lui-même, avec ses imperfections, mais dans sa grandeur naturelle; jusqu'ici on ne l'avoit montré que dans une sorte de travestissement ridicule, qui défiguroit ses belles proportions. » Le *Théâtre Anglois* de La Place, tant apprécié par le *Mercur*e trente ans plus tôt était sans doute le « travestissement ridicule » auquel on fait allusion. Mais on peut se demander si à la date où fut publié ce *Théâtre Anglois*, le public aurait accueilli favorablement une traduction fidèle de Shakespeare. Le goût du public avait changé depuis trente ans. D'ailleurs il n'est plus question dans cette notice des imperfections de l'auteur; au lieu de censurer ses « sottises fantaisies¹ » et ses scènes « sans vraisemblance² », on constate qu'il a « connu le cœur humain et en a sondé toute la profondeur ». Shakespeare avait gagné bien du terrain en France.

Mais il rencontrait encore des censeurs, au nombre desquels se trouvait Voltaire, qui avait cependant été un des premiers à le faire connaître en France. La dernière mention de Shakespeare pendant cette période est une *Apologie de Shakespear, en réponse à la critique de M. de Voltaire* traduite de l'Anglois de Madame Montague³. Dans l'article qui rend compte de cette *Apolo*gie, le critique du *Mercur*e se range nettement du côté de Voltaire et prend à partie l'enthousiasme de Lady

1. Cf. p. 90.

2. Cf. p. 89.

3. Montague (Elizabeth Robinson), 1720-1800. Très intelligente et fort instruite, elle brilla dans la meilleure société de Londres. Elle reçut chez elle tous les grands personnages de l'époque. Dans l'essai dont il s'agit ici, elle triompha de Voltaire lui-même.

Montague et l'objet de son admiration, Shakespeare : « Les Anglois... ont voulu présenter leur Poète comme un modèle accompli, et transformer ses écarts les plus manifestes, quelquefois les plus extravagans, en merveilles d'un génie créateur; ou les excuser sous le nom de licences d'un grand Maître. Les bons esprits ne se laissent pas aller aux préventions : les vrais critiques prennent la balance et jugent. Mme Montague, après tant d'autres, a entrepris d'apprécier Shakespeare; mais elle ne s'est pas dépouillée de son enthousiasme qui ne lui permettoit que quelques observations, et qui lui en interdisoit un grand nombre d'autres... » Le critique résume le contenu du livre de Mme Montague dont il dit ensuite : « On ne peut refuser de justes éloges à Mme Montague; son ouvrage en général est bien fait; il intéresse par plusieurs réflexions solides, et quantité de critiques judicieuses, mais il y règne beaucoup d'engouement, si nous pouvons nous exprimer ainsi, et surtout un certain ton de hauteur nationale qui indispose. S'il faut l'en croire, sa Nation est la seule qui connoisse le ton, les mœurs, les convenances de tous les Personnages que l'Antiquité peut fournir au Théâtre... » On répète ensuite la critique que Lady Montague fait de Corneille : il n'est à ses yeux qu'un Romancier dans le genre de la Calprenède et de Scudéry...

De Corneille Mme Montague passe à son illustre commentateur : « On sait que M. de Voltaire a apprécié Shakespeare, qu'il en a parlé en homme de génie, mais dont le goût est très délicat; il est tout simple que les Anglois enthousiastes ne lui pardonnent pas ses jugemens... »

Il était tout aussi simple que le critique du *Mercur*e prenne le parti de Voltaire pour qui l'on éprouvait en France un enthousiasme comparable à celui des Anglais pour Shakespeare. Mais le critique continue de s'émerveiller de cette ardeur des Anglais: « Cette production curieuse peut donner une idée du degré d'enthousiasme que Shakespeare a inspiré aux Anglois; ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il subsiste à ce point, 161 ans après sa mort; peut-être s'est-il opposé jusqu'à présent et s'opposera-t-il toujours à la perfection du Théâtre Anglois. Le génie hardi, mais sauvage qui l'a créé, semble avoir circonscrit la carrière d'où ses successeurs n'osent pas sortir. » Ces phrases reproduisent en somme l'opinion de Voltaire sur Shakespeare et le théâtre anglais. Mais les nombreuses mentions favorables du grand dramaturge anglais, faites par le *Mercur*e entre 1756-1778, montrent que, malgré cette opposition éminente, les pièces de Shakespeare gagnaient de la popularité en France.

La revue n'avait pas oublié les autres dramaturges anglais pendant ces discussions sur leur grand maître. En juillet 1771¹, on donne la traduction d'une scène du *Caton* d'Addison; en juillet 1772², on annonce une nouvelle édition de *Blanche et Guiscard* imité de l'anglais de Thomson par Saurin³; en janvier 1774⁴, il est fait

1. *Mercur*e de France, juillet 1771, t. II, p. 44.

2. *Ibid.*, juillet 1772, p. 90.

3. Saurin (Bernard Joseph), 1706-1781, poète dramatique français. Avocat de profession, il se fit remarquer par son jugement sûr et son désintéressement. Vers l'âge de quarante ans, il débuta dans la littérature par des pièces de théâtre dont plusieurs furent bien accueillies.

4. *Mercur*e de France, janvier 1774, p. 151.

allusion au *Marchand de Londres* de Lillo; et en juin 1777¹, on annonce la *Parnasse des Dames* « contenant le théâtre des Femmes Françaises, Angloises, Allemandes et Danoises. »

Par toutes ces annonces de traduction de pièces anglaises, par les longs extraits et les longues analyses que la revue en donne, par les articles consacrés aux dramaturges anglais et par les pièces anglaises qu'on adapte à Paris, la force du courant d'opinion favorable au théâtre anglais apparaît de plus en plus évidente. Les critiques conservateurs résistaient encore, mais le public s'habituaît de plus en plus aux pièces qui violaient les règles, qui traitaient de sujets familiers, qui contenaient des scènes brutales, et dont l'action était compliquée. Dans ce changement du goût, l'influence du théâtre anglais était bien nette.

La vogue des dramaturges anglais était cependant dépassée, entre 1756-1778. par celle des autres poètes. Pendant cette période, le *Mercure* annonce la traduction de beaucoup de poèmes anglais et même plus souvent encore il en publie des imitations en vers. Parmi le nombre considérable de poètes anglais qui figurent dans ses pages, la revue revient avec prédilection à cinq d'entre eux : Milton, Pope, Prior, Thomson et Young.

Milton était déjà connu des lecteurs du *Mercure* et on continue à parler de lui avec admiration. Ainsi en octobre 1757², à propos de *la Sarcothée*, poème allégorique qu'on accusait Milton d'avoir plagié dans son

1. *Mercure de France*, juin 1777, p. 132.

2. *Ibid.*, octobre 1757, t. II, p. 87.

Paradis Perdu, la revue déclare que « le Poëte Anglois en a pu copier ou imiter quelques (détails), mais qu'ils diffèrent et par l'ensemble et par l'ordonnance ! L'un est parvenu au plus haut point de l'épopée, et l'autre ne forme qu'une galerie de tableaux ou qu'un recueil de descriptions poétiques, belles à la vérité, mais qui sentent souvent la déclamation collégiale... » Le génie de Milton n'est même pas mis en question. Il est maintenant définitivement classé dans l'admiration des lecteurs français. En juillet 1762¹, la revue publie une *Epître à M. l'Abbé de Breteuil*, en lui envoyant la Traduction de la *Mort d'Adam*, par Poisenet. En février 1768², on donne une traduction libre du commencement de la troisième partie du *Paradis perdu* et en octobre 1773³ on annonce qu'à l'Académie des Sciences, belles-lettres et arts d'Amiens, « M. l'Abbé le Roy, a lu le premier chant du *Paradis* de Milton, traduit en vers françois. » En septembre 1777⁴, on publie une imitation du *Songe d'Eve*, dans le *Paradis Perdu* et en avril 1778⁵, on note que *l'Almanach Littéraire* qui venait de paraître, contenait entre d'autres morceaux, « un discours d'Adam à Eve, tiré d'une nouvelle traduction de Milton qui paroîtra bientôt. » D'après toutes ces traductions, on voit assez que Milton éveillait toujours le même intérêt et la même admiration en France.

Mais sa popularité ne peut pas égaler celle de Pope

1. *Mercur de France*, juillet 1762, p. 35.

2. *Ibid.*, février 1768, p. 5.

3. *Ibid.*, octobre 1773, t. II, p. 164.

4. *Ibid.*, septembre 1777, p. 46.

5. *Ibid.*, avril 1778, p. 108.

dont le génie gracieux et réglé continuait à charmer les lecteurs français et à faire naître des adaptations. Ainsi, en juillet 1758¹, on annonce la deuxième édition de *l'Epître d'Héloïse à Abelard*, « traduite de M. Pope, et mise en vers par M. Fentry »; en octobre de la même année², une traduction en prose de la même *Epître*; en décembre 1760³, la revue publie une imitation en vers par Doré d'un passage de Pope; en juillet 1762⁴, une lettre à La Place promet la prochaine publication de *l'Abcille du Parnasse Anglois*, qui contiendra, entre autres traductions, celle de *l'Ode de Sainte Cécile*, de Pope; en avril 1764⁵, on annonce les *Œuvres* de Pope; en octobre de la même année une nouvelle traduction en prose de la *Boucle de Cheveux enlevée*; en mai 1766⁶, une traduction des *Pensées* de Pope « extraite de l'édition angloise de M. Warburton »; en octobre 1766⁷, une nouvelle édition des *Lettres amoureuses d'Héloïse à Abailard*, traduction libre par M. Colardeau, ornée de gravures; en mars 1767⁸, une nouvelle édition des *Œuvres diverses* de Pope, traduites de l'Anglois, avec des augmentations considérables; en novembre 1767⁹, une nouvelle traduction de *l'Epître d'Héloïse à Abélard*, par M. J. M. Simon; en janvier on reparle des *Œuvres diverses* de Pope; et en avril 1769¹⁰, on publie une *Élégie*

1. *Mercure de France*, juillet 1758, p. 126.

2. *Ibid.*, octobre 1758, p. 137.

3. *Ibid.*, décembre 1760, p. 31.

4. *Ibid.*, juillet 1762, t. II, p. 5.

5. *Ibid.*, avril 1764, t. II, p. 202.

6. *Ibid.*, mai 1766, p. 116.

7. *Ibid.*, octobre 1766, p. 108.

8. *Ibid.*, mars 1767, p. 122.

9. *Ibid.*, novembre 1767, p. 92.

10. *Ibid.*, avril 1769, p. 14.

à la mémoire d'une jeune Demoiselle traduite de l'anglais de Pope. A cette date commence une série de traductions de poésies pastorales de Pope qui alternent dans la revue avec des extraits des *Saisons* de Thomson. En mai 1769¹, on donne l'*Automne*, en octobre 1771², le *Printemps*, Eglogue première; en novembre 1771³, l'*Été*, Eglogue seconde, au Docteur Gaarth (*sic*); en décembre 1771⁴ l'*Automne*, Eglogue troisième; et en janvier 1772⁵, l'*Hiver*, Eglogue quatrième. D'un autre genre était le *Triomphe de la Musique*, de Pope, dont le *Mercur* donne la traduction en juillet 1771⁶. La revue revient en novembre 1772⁷, à la *Lettre amoureuse d'Héloïse à Abélard* pour en annoncer une nouvelle édition par Colardeau et pour donner un long article de la Harpe sur cette édition: « L'auteur a traduit dans cette nouvelle édition, dit La Harpe, des endroits de l'original qu'il avoit d'abord passés. Il y a joint à propos de cette omission, une note un peu chagrine ». Quelques personnes ont regretté dans cette lettre des morceaux de l'original Anglois. M. de la Harpe, sensible encore à cet oubli, a traduit l'un de ces endroits, et l'a inséré dans les réflexions critiques qui précèdent ses Héroïdes; ce qui a déterminé l'auteur à donner lui-même dans cette édition ce qu'il avoit retranché volontairement, soit comme retour des mêmes idées, soit comme des beautés

1. *Mercur de France*, mai 1769, p. 57.

2. *Ibid.*, octobre 1771, t. II, p. 9.

3. *Ibid.*, novembre 1771, p. 5.

4. *Ibid.*, décembre 1771, p. 5.

5. *Ibid.*, janvier 1772, p. 5.

6. *Ibid.*, juillet 1771, t. II, p. 49.

7. *Ibid.*, novembre 1772, p. 81.

étrangères au génie de notre langue. Le public jugera s'il a eu tort ou raison. » La Harpe examine en détail ces morceaux.

Le mois suivant¹, on publie la *Pêche Volée*, ode anacréontique de Pope, imitée par Mlle de la Cresonnière. Une traduction de l'*Epître d'Héloïse à Abeilard* est encore annoncée en décembre 1773². Elle était de « M. Dattin de Chartres ». Enfin, en décembre 1777³, le *Mercury* publie des *Eglogues* de Pope mises en vers, et en janvier⁴ on annonce la *Boucle de cheveux enlevée*, « traduction nouvelle et plus que libre, par M. Mercier », suivie par celle de l'*Epître d'Héloïse à Abailard*. La notice de la revue n'exagère pas quand elle constate à propos du premier de ces deux ouvrages, que « ce badinage ingénieux... est bien connu en France », et à propos du deuxième que « la multiplicité des Editions annonce le succès qu'elle a eu et qui se soutient ». En effet, cette Epître a dû être très recherchée pour que tant d'écrivains différents en fassent des imitations. Toujours bien accueilli en France, Pope est devenu, pendant cette période, l'objet de l'estime universelle.

Les lecteurs du *Mercury* avaient été initiés à la connaissance des poèmes de Prior par l'*Idee de la Poésie Anglaise* de l'Abbé Yart, mais ce n'est qu'après 1756 que le *Mercury* publie des imitations de son œuvre. En mai 1759⁵, il donne l'*Amour Désarmé* traduit par

1. *Mercury de France*, décembre 1772, p. 21.

2. *Ibid.*, décembre 1773, p. 31

3. *Ibid.*, décembre 1777, p. 42.

4. *Ibid.*, janvier 1778, p. 125.

5. *Ibid.*, mai 1759, p. 11.

l'Abbé Yart, et mis en vers par Mme de V...; en avril 1760¹, la fin de ce poème; en octobre 1761², une traduction en vers français de l'*Imitation d'Anacréon* de Prior; en juillet 1762³, la traduction d'une de ses Odes; en août de la même année, une imitation de *Cloé Hunting*; en octobre 1768⁴, celle d'une épigramme intitulée *la Double Crainte*; et en juin 1774⁵, celle de *la Mer*. On ne trouve pas de commentaire sur l'œuvre de cet auteur, mais les nombreuses imitations publiées dans les pages de la revue, font voir combien ses œuvres plaisaient au goût français. Ces imitations de Milton, Pope et Prior avaient sans doute apporté des éléments nouveaux à la poésie française; mais leur nouveauté était moins frappante que celle des *Saisons* de Thomson. Dans ce poème on voit apparaître un nouveau genre : « la poésie descriptive »; et s'affirmer le goût pour la nature. En février 1760, le *Mercure* annonce la traduction des *Saisons* (sans citer le nom du traducteur, Mme Bon-tems); il en donne un compte rendu et des citations, et fait une critique de l'ensemble :

« Voici le jugement que les Connoisseurs portent, dit-on, sur ce Poème. On y trouve les richesses de la Poésie, souvent le coloris du Génie, l'énergie du sentiment, une heureuse alliance de la Physique avec les grâces des fictions du Parnasse. Mais je le comparerais à un arbre, dont l'amas des feuilles étouffe les fleurs et les fruits; ce sont toujours les mêmes tours, les mêmes cadres. Thomson tombe de saison en saison, et se glace avec l'hyver. La Physique domine trop la poésie : il y règne

1. *Mercure de France*, avril 1760, t. II, p. 70.

2. *Ibid.*, octobre 1761, t. II, p. 14.

3. *Ibid.*, juillet 1762, p. 53.

4. *Ibid.*, octobre 1768, p. 18.

5. *Ibid.*, juin 1774, p. 5.

une uniformité, qui détruit l'intérêt et le brillant de l'imagination : c'est un Ouvrage estimable, qui avoit besoin d'être corrigé, élagué, retouché. On prétend que Thomson ne composoit, que lorsqu'il étoit ivre; et cette ivresse paroît avoir fait tort à son enthousiasme. On peut mettre cet Auteur à la tête de la seconde Classe des Poètes Anglois; c'est-à-dire, après les Dryden, les Cowley, les Popes, etc. Ces imperfections n'empêchent pas que ce Poème ne se fasse lire avec plaisir. »

Le critique, probablement La Place, éditeur du *Mercur* depuis deux mois, n'aperçoit pas ce qu'il y a de nouveau dans les *Saisons* : la description de la nature intéressante en elle-même et non seulement comme un cadre pittoresque ainsi que dans les pastorales. D'après le point de vue actuel, il avoit raison de blâmer la prolixité du poème, mais en portant une appréciation peu favorable sur l'ensemble, il n'exprimait pas l'opinion générale de son temps, puisque les *Saisons* ont eu un succès notable en France.

La Place s'est sans doute rendu compte de cette popularité, car dans une lettre de janvier 1761¹, que nous avons déjà citée², sur *Tancrède et Sigismonde* de Thomson, il fait allusion à cet « agréable Poème des *Saisons*, si bien traduit par Mme Bontems... » Et le *Mercur* publie en février 1762³ une *Lettre à l'Auteur de la Traduction des Saisons de Thomson*, en lui envoyant le projet de souscription qui vient d'être proposé en Angleterre pour élever un Monument au Poète Thomson, dans l'Abbaye de Westminster : « La Traduction des *Saisons* de Thomson, que vous avez présenté aux yeux

1. *Mercur de France*, janv. 1761, p. 19.

2. Cf. p. 221.

3. *Ibid.*, fév. 1762, p. 63.

du Public sous des couleurs si admirables. en embellissant même votre Auteur, a augmenté ma vénération pour ce peintre de la Nature. J'ai toujours été le secret admirateur de votre Ouvrage; mais ce qui se passe aujourd'hui en Angleterre touchant ce grand homme et qui doit vous intéresser beaucoup, m'enhardit à vous apporter le tribut de mes hommages dont (*sic*) je n'avois pas encore osé élever la voix. J'ai cru être obligé de vous faire part de cet événement, parce que j'ai senti toute l'étendue de l'engagement que vous avez contracté avec ce Poète célèbre, en le faisant connoître à notre Nation. Vous avez consacré à sa mémoire un monument qui doit être aussi précieux à sa Patrie que celui qu'elle veut lui ériger aujourd'hui, et qui ne sera pas moins durable. » Dans cette lettre, le titre donné à Thomson, de « peintre de la nature », montre assez qu'on avait senti en quoi consistait la véritable originalité de ce poète.

Une notice du *Mercur*e fait allusion à l'œuvre de Thomson en avril 1764¹, en annonçant les *Quatre Saisons*, poème de M. le Bret : « L'Auteur se donne pour un jeune homme qui débute au Parnasse. Il ignoroit sans doute qu'une Muse célèbre et brillante avoit traité le même Sujet d'une Manière à décourager nos meilleurs Poètes qui voudroient revenir sur cette riche et féconde matière. »

Pendant plusieurs années, la revue ne fait aucune allusion aux *Saisons*; puis en mai 1769², elle annonce

1. *Mercur*e de France, avril 1764, t. II, p. 114.

2. *Ibid.*, mai 1769, p. 68.

les *Saisons*, poème en quatre chants; et autres ouvrages de M. de S. L. (Saint-Lambert)¹. Ce poème était inspiré de celui de Thomson, mais ce n'était pas une traduction, et on ne trouvait que quelques passages imités directement de l'auteur anglais. D'ailleurs la notice du *Mercure* conseille de le juger sans penser à ses prédécesseurs : « On a dû considérer ce poème en lui-même sans le comparer ni aux *Géorgiques* de Virgile, ni aux *Saisons* de Thomson, ni à celles de M. de B., ni au *Printemps* de Kleist², ni à d'autres ouvrages moins célèbres... »

Le poème français trouvait des admirateurs, parmi lesquels se plaçait Voltaire, dont le *Mercure*³ publie une *Lettre sur le Poème des Saisons*, adressée à l'Auteur des *Ephémérides du citoyen* : « Vous donnez à M. de St-Lambert les éloges qu'il a droit d'attendre d'un vrai citoyen et d'un écrivain tel que vous.

Vous ne ressemblez pas à celui qui fournit des nouvelles de Paris à quelques gazettes étrangères, et qui, en dernier lieu, parmi une foule d'erreurs injurieuses au gouvernement, à la réputation des particuliers, et à l'honneur des lettres, ont (*sic*) mandé que le poème français des *Saisons* est inférieur au poème anglais de

1. Saint-Lambert (Jean François de), 1716-1803, poète français. Ami intime de Voltaire, celui-ci loua outre mesure ses poésies, en particulier les *Saisons*, qui furent acclamées également par tout le camp des philosophes et lui ouvrirent les portes de l'Académie Française. Cependant, aucune de ses poésies n'est de valeur durable.

2. Kleist (Ewald Christian de), 1715-1759, poète allemand. Il suivit la carrière militaire, se distingua sous Frédéric le Grand dans plusieurs batailles, devint major (1757) et fut blessé mortellement à la bataille de Kunersdorff. *Le Printemps* est son poème principal (1749).

3. *Mercure de France*, juillet 1769, t. 11, p. 139.

Thomson; s'il m'appartient de décider, je donnerai sans difficulté la préférence à M. de St-Lambert. Il me paraît non seulement plus agréable, mais plus utile. L'Anglais décrit les saisons et le Français dit ce qu'il faut dans chacune d'elles. Ses tableaux m'ont paru plus touchans et rians... » Suit un examen détaillé de l'ouvrage de Saint-Lambert. Se placer au point de vue de l'utilité pour juger d'un poète est une critique un peu surprenante (qui donc aurait l'idée aujourd'hui de louer un poème, même relatif à la vie des champs, en disant que c'est un excellent guide pour les fermiers?) mais ce point de vue utilitaire était caractéristique de l'esprit du XVIII^e siècle.

Quoi qu'il en soit, les *Saisons* de Thomson plaisaient au public et aux écrivains, et plusieurs de ceux-ci étaient tentés d'en faire la traduction. A partir d'avril 1770¹, et jusqu'à la fin de la période que nous étudions, le *Mercur* donne à des intervalles irréguliers, déterminés vraisemblablement par le progrès de la traduction, des « imitations libres » en vers des *Saisons* de Thomson, par Willemain d'Abancourt. Ces traductions, peu fidèles, comme l'indique la qualification d' « imitations libres », et dont les vers sont loin d'être de premier ordre, sont cependant agréables; elles fournissaient aux lecteurs du *Mercur* des descriptions de la nature, qui ont dû leur sembler fraîches et originales, à côté des vers galants adressés « aux belles dames » qui figuraient si souvent dans la revue. En effet, la popularité des

1. *Mercur de France*, avril 1770, t. II, p. 5.

Saisons de Thomson, affirmée par les nombreuses traductions et imitations qu'on a faites à partir de 1760, date de la première traduction, fait voir que le public, rassasié de la poésie classique française, surtout telle qu'elle se développe au XVIII^e siècle, accueillait chaleureusement les premiers symptômes du sentiment de la nature dans la poésie.

Un autre poète anglais très recherché aussi pendant cette période en France, et qui a également apporté des éléments neufs à la poésie française, était Young.

En avril 1769¹, on annonce la traduction des *Nuits* par Letourneur. La notice de la revue explique l'originalité de Young :

- « Les ouvrages d'Young sont d'un genre particulier, et dont nous n'avons point d'exemple en France. Le poète Anglois, né avec une imagination vive et sensible, se plaît à s'égarer, la nuit, sur les tombeaux : ce spectacle sombre et terrible lui fournit des réflexions fortes sur des vérités sublimes qu'il exprime avec tout le sentiment et toute l'énergie possible. Nous le connoissons déjà par quelques essais de traduction dûs à une main habile et qui ont paru dans le *Journal étranger*. Ils ont fait naître le désir d'avoir une traduction complète de ses *Nuits*; cette entreprise était difficile. Young devoit trouver moins de traducteurs que tout autre poète; il falloit un homme dont l'âme fût, pour ainsi dire, montée sur le ton de l'original, qui ne fût point effrayé de cette suite de tableaux funèbres, qui fût capable de s'en pénétrer, et assez philosophe lui-même pour en créer de pareils. M. le Tourneur, connu par plusieurs discours remplis d'éloquence et de philosophie, vient de faire passer les beautés de ce poète dans notre langue; il a senti tout ce qu'Young a senti, et a toujours rendu avec chaleur ses images et ses pensées... »

1. *Mercur de France*, avril 1769, p. 91.

Les « tableaux funèbres » des *Nuits* sont ainsi accueillis favorablement par le *Mercure*, et il loue Letourneur pour avoir bien rendu l'esprit de l'original, ce qu'on n'aurait pas fait pour une telle nouveauté quarante années avant.

Quelques mois plus tard¹, un article de la revue apprécie ce poème d'une manière beaucoup moins favorable. Le critique cite d'abord ce passage de la préface de Letourneur :

« Il a survécu le dernier de ce groupe d'auteurs fameux qui ont illustré l'Angleterre et le commencement de notre siècle. Young eut moins de goût, que ces écrivains; mais on diroit qu'il dédaigna d'en avoir. Ennemi jusqu'à l'excès de tout ce qui sentoit l'imitation, il a abandonné son imagination à elle-même. Né pour être original, il a voulu l'être et remplir une tâche qui lui fût propre. Quittant les routes ordinaires, c'est au milieu des tombeaux qu'il est allé bâtir le monument de son immortalité. C'étoit le placer dans des lieux où il avoit le moins à craindre de se voir suivi par des rivaux. Le poème des *Nuits* ou *Complaintes* présente des défauts nombreux qu'il est presque aussi facile d'éviter que d'apercevoir; mais ce n'en est pas moins la plus sublime élégie qui ait jamais été faite sur les misères de la condition humaine. »

Le critique du *Mercure* insiste sur les fautes de Young signalées par Letourneur, et conclut qu'il ne faut pas les excuser si facilement, ni estimer à un tel degré ses qualités. Le manque de goût du poète anglais choque le critique. Letourneur « paroît croire que l'auteur des *Nuits* dédaigne d'avoir du goût. Ce dédain auroit été assez mal fondé. On peut avoir du goût avec Virgile, avec Horace, sans craindre de trop s'abaisser... Young

1. *Mercure de France*, juin 1769, p. 132.

avoit sous ses yeux Pope et Addison, et s'il n'a point eu autant de goût qu'eux, c'est qu'il n'étoit pas si heureusement organisé et qu'il n'avoit pas un sens aussi droit. Il n'y a pas de quoi l'en féliciter.» Ayant repris Letourneur assez habilement sur ce point, le critique discute ensuite le génie d'Young : « Quant au génie, il étoit certainement plus difficile de faire la scène du sénat dans le *Calon*, ou l'*Essai sur l'homme*, que de rebattre, dans sept ou huit mille vers, tous les lieux communs sur le tems, sur la mort et sur l'éternité, et d'y semer quelques traits sublimes et quelques belles images¹. On lira plus souvent l'*Essai sur l'homme* que les *Nuits* ». Le temps a prouvé la vérité de cette remarque. Le critique est plus dur encore dans ses censures des défauts d'Young : « M. le Tourneur pense qu'il étoit très facile d'éviter des défauts de cet ouvrage. Ce n'est pas connoître les hommes. Les défauts d'Young sont inhérents à son génie; et ne peuvent en être arrachés. Son imagination est ardente et déréglée. Empêcher ses écarts, c'est arrêter sa marche; c'est au travers de vingt idées bizarres ou folles qu'il en atteint une grande et vraie; c'est en se répétant qu'il parvient à s'échauffer et à renchérir sur lui-même. Frappé d'un sentiment profond quand il commença d'écrire, il l'eût bientôt exhalé; mais on voit qu'il cherche à le faire renaître; qu'il ranime sa douleur; qu'il étend la sphère de ses réflexions, et ce qui n'étoit d'abord qu'une élégie, devient un

1. L'emploi du terme « lieux communs » rappelle une phrase de la lettre de Voltaire à Letourneur, le 7 juin 1769, dans laquelle il écrit : « Vous avez mis autant d'ordre que vous avez pu dans ce ramas de lieux communs, ampoulés et obscurs. »

long sermon sur le monde, sur Dieu, sur les astres et le jugement dernier. » Suivent la relation de la vie d'Young et des extraits des *Nuits*; et l'article se termine sur une sorte d'excuse de l'enthousiasme de Letourneur : « Quoique nous lui ayons reproché la prédilection très excusable qu'il témoigne pour l'auteur qu'il traduit, nous n'en sommes pas moins empressés à reconnoître qu'il annonce de la verve, de la sensibilité, que quand il parle de la vertu, il a l'air de la sentir, et qu'il pouvoit dire, en lisant Young : ed io anche son pittore. » Aujourd'hui on tomberait d'accord avec l'auteur de cet article, en chacune de ses affirmations. Nous n'aimons guère cette éloquence diffuse et théâtrale, ces exagérations lugubres et pompeuses. Mais cette mélancolie trouvait bien des oreilles sympathiques en un siècle qui tournait déjà à la sensibilité romantique. Le jugement défavorable du *Mercury* ne pouvait rien contre la vogue de la mélancolie et de son apôtre principal : Young.

Nous avons déjà montré comment ce thème s'était répandu même dans des sphères étrangères à la littérature; en médecine, on discutait de la cause de la mélancolie¹; on disposait des jardins semés de tombeaux comme ceux qui ornent les *Nuits* d'Young²; tel ouvrage de philosophie³ voyait dans la méditation mélancolique, à la manière des rêveries de Young un sûr remède au chagrin. C'est assez dire le succès considérable qu'obtenait le poème anglais en France. D'ailleurs, quelques mois

1. Cf. p. 164.

2. Cf. p. 172.

3. Cf. p. 191.

après l'annonce de la publication de la traduction des *Nuits* par Letourneur, on annonce une deuxième édition de cet ouvrage¹ en mettant en garde le public contre les imitations qui avaient paru : « Il avertit aussi le Public qu'il se débite déjà plusieurs contrefaçons des *Nuits*, mais la seule véritable et avouée par l'auteur, est celle où est l'empreinte du grand Corneille sur le frontispice avec ce vers autour : « Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée. » Toutes les autres sont fausses et remplies de fautes grossières. » Pour qu'un livre fût contrefait, il fallait qu'il fût bien recherché.

Mais les critiques n'étaient pas réduits au silence par le succès des *Nuits* comme le démontre une *Lettre* de La Harpe publiée dans le *Mercur* de septembre 1769² :

« Je commencerai par vous dire, avec ma franchise ordinaire, que je ne regarde point Young comme un grand poète, ni ses *Nuits* comme un bon ouvrage. Un poète, un vrai poète est l'enfant de la nature, il est riche et facile comme elle. Comme elle, il produit avec cet air d'aisance et de grandeur qui convient à la puissance créatrice; semblable en tout à la nature, il semble que ses ouvrages soient sortis de ses mains sans travail et sans effort. Mais l'effort, le travail paroissent à tout moment dans Young. Il s'appesantit avec une sorte d'obstination sur un seul objet et c'est le propre d'un déclamateur dont les idées sont circonscrites dans un petit espace; et qui se replie sans cesse sur lui-même, comme ces chevaux de brasserie qui, après avoir tourné longtemps, se retrouvent au point d'où ils étoient partis. L'imagination d'un poète est plus active, elle parcourt avec rapidité les objets qui la frappent, et les peint à grands traits... En appliquant ces principes à Young, vous verrez que c'est une tête exaltée qui au lieu de laisser à sa douleur son cours naturel, la pousse et la précipite sur une

1. *Mercur de France*, juillet 1769, p. 220.

2. *Mercur de France*, septembre 1769, p. 148.

foule d'objets qui lui sont étrangers, la ranime lorsqu'il la sent épuisée, fait la satire du monde lorsqu'il ne pleure plus sa fille, et devient prédicateur lorsqu'il n'est plus triste; enfin, au lieu d'une élegie touchante, ne fait qu'un long sermon sur Dieu, l'éternité, la mort, où l'on trouve quelques grandes idées qu'il étouffe dans un amas d'idées bizarres ou gigantesques et dont un morceau cité peut être agréable, mais qu'il est presque impossible de lire de suite.

« Il me semble, Monsieur, qu'une douleur vraie n'est ni si bavarde, ni si rhétoricienne; elle a plus de sentimens que de figures, et plus d'effet que de prétentions. Oserai-je vous dire ce que je pense ? J'aime mieux ces deux vers de Virgile sur Orphée qui pleure Euridice :

*Te, dulcis conjux, te solo in littore secum
Te, veniente die, te, decedente, canebat.*

que toutes les *Nuits* d'Young...

« Je vous dis librement mon avis sur un art que j'idolâtre et qui perd tous les jours parmi nous, à mesure que nous gagnons d'un autre côté. Quant à l'autre partie de votre lettre qui regarde le succès que pouvoit avoir la traduction de M. le Tourneur, il vous a répondu pour moi, et sûrement vous n'êtes pas fâché, que l'événement vous ait condamné. Vous prétendez que cet ouvrage ne pouroit plaire ni aux gens de lettres ni aux femmes, ni au commun des lecteurs. On en est à la troisième édition. Voilà ce qui s'appelle répondre.

« Vous me direz peut-être que c'est à moi aussi qu'on a répondu; mais je vous prierai de faire réflexion que je n'ai rien dit qui prouvât que l'ouvrage ne dût pas réussir mais seulement qu'il ne seroit pas relu; et en ceci le tems est juge comme en toute chose. »

Le succès de la traduction de Letourneur n'a pas découragé d'autres imitateurs. En juin 1770¹, on annonce la *Première Nuit* d'Young, traduite en vers par Colardeau. Au lieu de répéter la critique déjà faite d'Young ou de s'aventurer dans une comparaison entre les deux

1. *Mercur de France*, juin 1770, p. 64.

traductions, le *Mercur*e publie dix pages de citations de la nouvelle version; moyen facile d'esquiver toute discussion.

Cependant le *Mercur*e n'était pas seul à faire des réserves sur l'ouvrage d'Young. Ce poème ne rencontrait pas toujours l'admiration des lecteurs; en effet un poème français annoncé en octobre 1770¹, témoignait d'un esprit fort peu sympathique à l'égard des *Nuits*. C'était les *Jours* « pour servir de correctif et de supplément aux *Nuits* d'Young : par un Mousquetaire Noir... Cette production est celle d'un esprit enjoué et qui a cherché à nous distraire un moment par des peintures burlesques des images sombres du chantre des *Nuits*. »

Mais le goût général accueille favorablement le genre mélancolique et on annonce, en octobre 1770², les *Méditations sur les tombeaux*, par Hervey, traduites de l'anglois; et le mois suivant³, on publie une imitation de l'*Elégie sur un cimetière de campagne*, de Gray.

Le succès des *Nuits* avait encouragé Letourneur à continuer à traduire les poésies d'Young, et en janvier 1771⁴, on annonce sa traduction des *Œuvres diverses* de cet auteur. L'article du *Mercur*e se contente de rendre compte des sentiments exprimés dans ces *Œuvres* sans en faire une critique détaillée. « L'abondance des

1. *Mercur*e de France octobre 1770, p. 101.

2. *Ibid.*, octobre 1770, p. 116. Hervey (James), 1714-1753, théologien et moraliste anglais. Il partagea son temps entre ses devoirs religieux (il était pasteur) et ses nombreux ouvrages de piété qui tous avaient beaucoup de succès. Mais l'ouvrage cité ci-dessus était de tous ses livres le plus connu. La traduction française en fut donnée par Letourneur.

3. *Mercur*e de France, novembre 1770, p. 5.

4. *Mercur*e de France, janvier 1771, p. 80.

images, l'énergie du style, des idées vastes, un coloris sombre et plus encore la douceur que l'on goûte à répandre des pleurs sur ses propres maux, ont fait lire avec empressement le poème des *Nuits* du docteur Young. » L'expression : « la douleur que l'on goûte à répandre des pleurs sur ses propres maux » témoigne d'une sensibilité déjà tout à fait romantique. Cette attitude se prolonge dans la phrase suivante :

« Ceux qui ont à se plaindre des revers de la fortune, des abus de la Puissance, des injustices de la Société goûteront également une douce satisfaction à rêver tristement avec le mélancolique Anglois sur les biens et les maux de cette vie. Young dans son discours sur l'*Estimation de la valeur de la vie*, pèse ce monde dans la balance de la vérité. Il passe en revue les différens états de la société, les rangs, les ages, les penchans, les relations sociales, les tempéramens, les humeurs, et les passions des hommes. Il fait voir qu'il est un point commun, où toutes ces différences vont s'unir; c'est le mécontentement, la plainte, et la peine. Sa voix lugubre poursuit l'homme jusques dans ses plus tendres engagemens. Young lui annonce que le bonheur est bien rare dans le mariage. Mais l'état du célibataire est-il plus heureux ?... Ce traité est plus métaphysique que moral, il plaira cependant par la finesse des nuances qu'Young distingue dans les différens caractères des passions, et par quelques idées neuves et vraiment originales... »

Le critique examine aussi d'autres ouvrages moins importants d'Young : des *Lettres morales sur le plaisir*, des *Conjectures sur la composition originale*, deux tragédies, la *Vengeance* et *Busiris, Roi d'Egypte*, et une *Epître sur la paix de 1712*.

En mars 1771¹ on annonce la *Seconde Nuit* d'Young, traduite en vers français par Colardeau. Celui-ci est

1. *Mercur de France*, mars 1771, p. 142.

moins enthousiasma te dans son admiration que Letourneur, et croit qu'il faut corriger les défauts de l'original dans la traduction. Il dit, en effet, dans son avertissement à la *Seconde Nuit*, cité dans le *Mercur* : « Mon goût m'a porté à imiter plutôt qu'à traduire un auteur plein de génie; mais souvent outré, souvent trop foible, alternant le sublime et le trivial, qu'il faut quelquefois reserrer quelquefois étendre et toujours ennoblir. J'ai tâché de ramener l'affectation au naturel, l'abondance à la précision, la sécheresse à l'intérêt et l'enflure à cette proportion juste qui caractérise la vérité. » La revue donne un compte rendu assez détaillé de cette version.

D'autres poètes essayaient des imitations des *Nuits*. En août 1771¹ le *Mercur* publie *Narcisse*, imitation de la *Quatrième Nuit* d'Young, par M. de Launey, et le mois suivant², on donne la suite de *Narcisse*. Cette *Quatrième Nuit* d'Young semble avoir été la préférée, puisque le *Mercur* en publie une autre imitation en octobre 1775³ faite par « M. de G. o. a. R. d. L. F. art. »

Par ces nombreuses imitations et par les commentaires que le *Mercur* en fait, on peut voir que ce poète mélancolique avait suscité une réaction sympathique en France, comme il l'avait déjà fait en Angleterre et qu'en ces deux pays, le goût tournait à la sensibilité mélancolique.

Outre les cinq poètes dont nous venons de parler : Milton, Prior, Pope, Thomson et Young, plusieurs

1. *Mercur de France*, août 1771, p. 51.

2. *Ibid.*, septembre 1771, p. 41.

3. *Ibid.*, octobre 1775, t. II, p. 5.

autres sont également mentionnés, mais moins souvent, dans la revue. En mai 1766, on publie quelques épi-grammes d'Owen, traduites en français, et en septembre 1777¹, du même auteur, *La louange intéressée*, imitée en vers français. De Waller, on trouve en décembre 1766², l'*Application de la Fable d'Apollon et Daphné*, imitée en vers français. Dryden, qu'on avait tant critiqué pour ses plagats d'auteurs français³, et pour sa défense des libertés du théâtre anglais, était maintenant admiré et imité comme poète. En juillet 1762⁴ le *Mercure* publie l'*Empire de la Musique* (Alexander's Feast) ode de Dryden, traduite en prose par Lacombe; en janvier 1766⁵, on annonce la traduction en vers français d'une de ses odes; et en juillet 1771⁶ la revue publie encore une fois une traduction du poème intitulé : *la Fête d'Alexandre*, « avec des corrections et changemens, qui le feront lire avec plus de plaisir. »

Une traduction en vers français de *Hudibras* de Butler est annoncée en février 1758⁷, mais la notice ne l'a sûrement pas recommandée auprès des lecteurs français : « Le sujet ne peut intéresser personne en France. La secte des Puritains qu'on y tourne en ridicule, y est presque inconnue... Ces sortes d'Ouvrages n'ont de la vogue, et

1. *Mercure de France*, septembre 1777, p. 12.

2. *Ibid.*, décembre 1766, p. 12.

3. Cf. p. 93.

4. *Mercure de France*, juillet 1762, t. II, p. 5. Lacombe (François), 1724-1811, juriconsulte et littérateur français. Après avoir exercé pendant quelques années, la profession d'avocat, il se fit recevoir libraire; il est l'auteur de nombreux ouvrages de genre divers. Il a coopéré à la rédaction du *Mercure de France*, de 1761 à 1768.

5. *Ibid.*, janvier 1766, t. II, p. 122.

6. *Ibid.*, juillet 1771, t. II, p. 49.

7. *Ibid.*, février 1758 p. 59.

ne sont bons que pour le temps et pour le lieu où ils sont nés... »

Gay, contemporain de Pope, est mieux connu en France pendant cette période que de son vivant. On a déjà parlé d'une traduction de son *Opéra des Gueux*¹. On traduit également ses *Fables*², qui ne sont pas l'objet d'une appréciation très favorable de la part du critique de la revue; il leur accorde cependant des « beautés qui méritoient d'être transportées dans notre langue. » Il les range avec justesse, bien au-dessous des *Fables* de La Fontaine. Chez La Fontaine la morale tient relativement peu de place; Gay est un « Philosophe dogmatique et sévère qui met dans la bouche des hommes ou des animaux des satyres directes contre le genre humain en général, ou contre quelques-uns de ses compatriotes... » Le critique essaie de définir « l'humour » anglais qu'on dit trouver dans les *Fables* de Gay : « C'est une sorte de plaisanterie originale qui paroît tenir au caractère de la langue, et qu'il est par conséquent presque impossible de faire passer dans un idiome étranger. » La définition n'est pas suffisante mais elle n'est pas inexacte non plus. Après avoir loué la traductrice, Madame de K..., le critique donne deux des *Fables* et un compte rendu du poème de l'*Eventail*, qui se trouve traduit dans le même volume. Malgré les critiques adressées aux *Fables* de Gay, le *Mercure* publie en décembre 1764³, une imitation en vers de son poème, la *Demoiselle et le*

1. Cf., p. 219.

2. *Mercure de France*, septembre 1759, p. 141.

3. *Ibid.*, décembre 1764, p. 41.

frelon. Et à partir de 1775 on donne assez fréquemment des imitations de fables anglaises¹.

A propos des *Nuits* d'Young, nous avons parlé de l'*Elégie* de Gray. Dans le même goût est l'*Hymne à l'Adversité* du même auteur, dont on publie la traduction en mai 1778².

Enfin un autre poète dont l'influence fut primordiale à l'époque tant en France qu'en Angleterre, est Macpherson, l'auteur d'*Ossian*, soi-disant poème gaélique du III^e siècle, et qui a été accepté comme tel par la plupart des contemporains mêmes de Macpherson. En août 1772³ on annonce un *Choix de Contes et de Poésies Erses*, traduits de l'anglais, et ces poésies ainsi mal nommées ne sont autres que des fragments d'*Ossian* de Macpherson, comme le *Mercure* l'admet d'ailleurs dans un article postérieur sur la traduction de cette œuvre par Letourneur⁴. A propos des « *Poésies Erses* » la notice de la revue déclare : « Cette poésie a les défauts de la poésie orientale : elle en a aussi les beautés. Elle peint les objets avec les couleurs simples, naïves et quelquefois sublimes que donne la nature : mais elle est pri-

1. On publie en janvier 1775 (t. II, p. 56) *Le Paysan et le Matin*; en juin 1775 (p. 50) *Le Ver Luisant et le Rossignol*; en juillet 1775 (t. II, p. 54) *L'Aigle et l'Assemblée des Oiseaux*; en mai 1776 (p. 51), *Le Poulain et le Fermier*; en juillet 1776 (t. II, p. 10) *L'Amour et la Vanité*; en janvier 1777 (t. II, p. 7), *Le Génie, la Vertu et la Réputation*; en octobre 1777 (p. 48) *Le Berger Patriote*; et en octobre 1777 (t. II, p. 52), *Le Poète et son Mécène*.

2. *Mercure de France*, mai 1778, p. 5.

3. *Ibid.*, août 1772, p. 63.

4. *Ibid.*, janvier 1777, t. II, p. 116. Macpherson (James), 1738-96, poète et historien écossais. Son poème d'*Ossian*, soi-disant traduction d'anciennes poésies erses, lui valurent un succès européen, mais on s'accorde actuellement à penser que ces poèmes sont de pures supercheries. Les autres ouvrages de Macpherson sont médiocres.

vée de cette variété de traits, que la poésie moderne a emprunté au progrès de la raison et des arts... » L'article sur la traduction de Letourneur est plus important. Ni le traducteur ni le critique de la revue ne semblent douter de l'authenticité d'*Ossian*, et l'article décrit en détail comment Macpherson avait découvert ces poésies anciennes et comment il avait enfin été amené à les traduire. Au lieu de rendre compte du poème et de l'apprécier, le critique rapporte plusieurs pages de la préface qui peint la nation calédonienne. On ne sait donc pas la première impression faite par ce poème sur le rédacteur du *Mercure*¹; il eût été intéressant de pouvoir constater l'effet produit sur lui par cet ouvrage fantastique et sombre, avec sa représentation si significative de la couleur locale propre à l'Ecosse et qui contenait plus d'un élément virtuel du romantisme.

Tous ces poètes anglais, pris dans leur ensemble, formaient un groupe qui reflétait assez bien les tendances de la poésie anglaise; surtout celle du xviii^e siècle. La première moitié de ce siècle était en Angleterre l'âge de Pope, époque qui était caractérisée en poésie par la finesse de la forme et de la pensée, plutôt que par le feu de l'inspiration poétique; les ouvrages de cette période ne pouvaient guère apporter d'inspirations nouvelles à la littérature française qui, encore sous l'influence du classicisme, prisait aussi la perfection de la forme. Mais avec les *Saisons* de Thomson, les *Nuits* d'Young, et l'*Ossian* de Macpherson on voit paraître dans la poésie

1. Car on ne peut guère compter la courte notice des *Poésies Erses* comme une appréciation satisfaisante d'*Ossian*.

anglaise le sentiment de la nature, la sensibilité mélancolique, et la couleur locale; tous éléments précurseurs du romantisme, que l'adaptation de ces œuvres faisait pénétrer en France; et celles-ci prenaient par suite leur part à la formation du romantisme français.

L'engouement pour la littérature anglaise qui est si évident dans le *Mercure* de 1756 à 1778, n'est nullement restreint aux œuvres poétiques; la prose y participait largement. Là où la revue s'était auparavant souvent contentée d'annoncer la publication ou la traduction de livres anglais, elle en publie maintenant des extraits; surtout dans le cas d'ouvrages qui se prêtaient facilement à la sélection de morceaux choisis : des essais, des lettres, des revues dont on tirait des articles, ou des collections de contes et d'histoires.

Un nombre considérable d'essais de Hume étaient ainsi reproduits en français dans le *Mercure*. En avril 1756¹, on publie *De la délicatesse du Goût et du Sentiment*; puis en octobre 1756², la première partie, et dans la volume suivant³ la suite de l'*Essai sur l'Eloquence*; en février 1757⁴, un *Essai sur la Poligamie et le Divorce*; en avril 1758⁵, un *Essai sur la Médiocrité des Conditions*, en décembre 1759⁶, en janvier 1760⁷, et dans le deuxième tome de janvier 1760⁸, des *Jugemens sur*

1. *Mercure de France*, avril 1756, p. 8.

2. *Ibid.*, octobre 1756, p. 55.

3. *Ibid.*, octobre 1756, t. II, p. 10.

4. *Ibid.*, février 1757, p. 45.

5. *Ibid.*, avril 1758, p. 7.

6. *Ibid.*, déc. 1759, p. 48.

7. *Ibid.*, janv. 1760, p. 63.

8. *Ibid.*, janv. 1760, t. II, p. 69.

les principaux Auteurs Anglois, extraits et traduits de l'*Histoire d'Angleterre*. Dans ces jugements Hume examine d'abord les anciens poètes, en commençant par Shakespeare dont il critique les irrégularités, en même temps qu'il en admire les beautés. Il est très sévère pour Ben Jonson qu'il traite de « servile copiste des anciens ». Il discute brièvement les œuvres de Fairfax¹, Harrington², Spencer et Donne³ pour passer aux prosateurs, parmi lesquels il donne la première place à Bacon⁴. Il juge assez favorablement les ouvrages des historiens Raleigh et Cambden mais se montre plus dur envers les écrits du roi Jacques I^{er}, qu'il estime être un « médiocre écrivain ». Dans le deuxième morceau des *Jugemens*, Hume commence par Milton dont il regrette le fanatisme religieux, qui a détourné son attention de la poésie, dans laquelle il s'est montré le « plus grand génie » de son époque, tout en ayant des inégalités regrettables. Les poésies de Waller « n'offrent que des beautés faibles et superficielles »; et Cowley n'était qu'un poète très médiocre : « Ses vers ne sont distingués de la prose que par la rime qui les termine. » Dans une note, le critique du *Mercure* proteste contre cette sévérité à l'égard de Cowley qu'il dit avoir été « l'Anacréon et l'Horace des

1. Fairfax (Edward), mort en 1632, auteur d'une histoire poétique d'Edward, le prince noir, d'une douzaine d'épigrammes, d'un discours sur la sorcellerie, de plusieurs lettres contre l'église catholique et d'une traduction de la *Jérusalem délivrée* du Tasse.

2. Harrington (Sir John), 1561-1612, poète anglais d'un esprit satirique. Il est connu surtout pour sa traduction du *Roland Furieux*, d'Arioste.

3. Donne (John), 1573-1631, ministre et poète éminent, doyen de l'église de Saint-Paul à Londres. Il composa des élégies, des épigrammes et des satires aussi bien que des poèmes religieux.

4. Cf. p. 185

Anglois ». Hume passe à Hobbes et Harrington, dont les écrits ont passé de mode, et à Harvey¹ dont il loue la découverte importante. Le dernier extrait des *Jugemens* de Hume porte sur les écrivains du règne de Charles II. Hume leur reproche leur indécence et leur mauvais goût; prenant comme exemple Dryden « aussi remarquable par la supériorité de ses talens que par l'abus qu'il en a fait »; Rochester, « dont le nom seul offense les oreilles pudiques » et Wycherly qui « ambitionna la réputation de bel esprit et de libertin et l'obtint. » De tous les écrivains de ce temps il juge que Guillaume Temple² « est presque le seul qui ait su se préserver de cette contagion de vices et de licence qui avoient corrompu la Nation... » Enfin, Hume termine avec le *Hudibras* de Butler qu'il estime être un ouvrage « très savant mais parfois prolixe, obscur et sans beaucoup d'intérêt. » Ces textes avaient un double intérêt pour l'éditeur du *Mercur*; ils étaient l'œuvre de Hume qu'on admirait en France; et ils portaient sur la littérature anglaise à laquelle le public s'intéressait énormément. Il convient d'autre part de remarquer que les quelques notes inspirées à la revue par les jugemens de Hume, tendent à défendre certains auteurs qu'il avait critiqués durement.

1. Harvey (William), 1578-1657, médecin anglais, fameux pour sa découverte de la circulation du sang, qu'il décrit dans l'*Exercitatio Anatomica de Motu Cordis et Sanguinis*. Il fut médecin de Jacques I^{er} et, après sa mort, de Charles I^{er}.

2. Temple (Sir William), 1628-1699, homme d'Etat et auteur anglais. Il négocia avec la Hollande et la Suède une alliance contre Louis XIV et par deux fois il servit comme ambassadeur en Hollande. Trois fois on lui offrit le poste de secrétaire d'Etat, mais il le refusa. Comme auteur, Hallam le place après Dryden, le meilleur auteur de la période de la Restauration.

Ces morceaux de Hume sont les derniers que publie le *Mercure* mais il est encore question de cet auteur à propos de sa querelle avec Rousseau. En annonçant le *Docteur Pansophe* de Voltaire¹, on remarque que « la querelle de M. Rousseau et de M. Hume fait le sujet principal de ces lettres, dans lesquelles M. de Voltaire ne dissimule pas quelques sujets de mécontentement que lui a donnés M. Rousseau. » Quelques mois plus tard², on annonce des *Notes sur la lettre de M. de Voltaire à M. Hume*, par M. L.; et ces *Notes*, selon la notice de la revue, « ne sont pas plus favorables à M. Rousseau, que le texte même ». Toute cette querelle est examinée dans le *Plaidoyer pour et contre J.-J. Rousseau et le docteur D. Hume, l'historien Anglois, avec des anecdotes intéressantes, relatives au sujet; ouvrage moral et critique pour servir de suite aux œuvres de ces deux grands hommes*, livre qui déplaît au *Mercure* à cause des injures qu'il contient à l'adresse des deux écrivains³.

En janvier 1767⁴, le *Mercure* publie la première partie de la *Vision critique* d'Addison, traduite en français; en mars de la même année⁵, la suite de la *Vision critique*; et en juin 1774⁶, il donne un long extrait intitulé *Essai sur le Bonheur*, tiré d'un livre anglais de Ferguson : *Essai sur l'Histoire de la Société civile*.

1. *Mercure de France*, déc. 1766, p. 134.

2. *Ibid.*, janv. 1767, p. 79.

3. *Ibid.*, septembre 1768, p. 81.

4. *Ibid.*, janvier 1767, t. II, p. 18.

5. *Ibid.*, mars 1767, p. 13.

6. *Ibid.*, juin 1774, p. 190. Ferguson (Adam), 1724-1816, ministre écossais, professeur de philosophie naturelle à l'université d'Edinburgh, secrétaire de la Commission envoyée en Amérique en 1778, auteur d'une *Histoire de la République de Rome*, et d'écrits sur la religion, la morale, la philosophie et la politique.

D'autres essais sont annoncés dans le *Mercure*, et parfois analysés en détail. Ainsi en janvier 1765¹, il signale les *Recherches philosophiques sur l'origine des idées que nous avons du beau et du sublime, précédées d'une dissertation sur le goût*; traduites de l'Anglais de Burke, par l'Abbé Desfrancois. Les remarques de la revue sont générales, mais très sympathiques : « Nous croyons que ces recherches feront d'autant plus de plaisir, qu'il nous semble que nous n'avons rien, ni de si suivi, ni de si étendu, sur ce sujet ». En octobre 1766², on annonce un *Essai sur le Goût*, « par Alexandre Gérard, Docteur et Professeur en Théologie au Collège Maréchal d'Aberdeen, traduit sur la seconde édition anglaise, par Eidoüs », et en juillet 1768³, on consacre un article à l'*Essai sur le génie original*⁴. L'auteur de l'article expose le sujet de l'*Essai* : « On se propose dans cet essai de montrer ce que c'est que le génie original, et les différents traits auxquels on peut le reconnoître dans la philosophie, dans les beaux arts, et surtout dans la poésie. Il est divisé en deux livres qui contiennent chacun plusieurs subdivisions. » Le critique entre en des détails circonstanciés sur le contenu de chaque livre en s'arrêtant plus longuement sur la partie qui traite du génie poétique original. L'auteur du livre essaie de prouver que ce génie « a déployé sa plus grande vigueur dans les premiers

1. *Mercure de France*, janvier 1765, p. 120.

2. *Ibid.*, octobre 1766, p. 122.

3. *Ibid.*, juillet 1768, t. II, p. 78.

4. Cet essai est du Rev. W. Duff. — Duff (Rev. W.), pasteur anglais, auteur d'un essai sur le génie original, d'une suite à cet essai, de l'*Histoire de Rhedi*, et de *Lettres sur le caractère intellectuel et moral des femmes*.

tems de la société, lorsqu'elle touchoit encore à l'état de nature dont elle étoit à peine sortie; que cet âge lui étoit plus favorable que tous ceux où elle a fait le plus de progrès... » L'article termine par des remarques générales sur la clarté de style, et le bon arrangement des pensées dans l'*Essai*: il lui manque cependant un peu de « sentiment original ».

En octobre 1777¹, on annonce un essai dont le titre rappelle celui dont nous venons de parler; c'étoit un *Essai sur le Génie Original d'Homère, avec l'état actuel de la Troade comparé à son état ancien*; traduit de l'anglais de Wood². La notice explique comment Wood avait examiné l'emplacement des guerres troyennes, son Homère à la main, et prouvé « combien Homère a été exact et fidèle dans sa manière de peindre la Nature, et que dans tous les tableaux qu'il a tracés, il est plus original qu'aucun autre Poète ancien ou moderne. C'est comme géographe, voyageur, historien ou chronologiste, qu'on envisage Homère dans l'*Essai* que nous annonçons... » Suit une analyse de l'ouvrage et, pour conclure, la constatation qu'il peut servir de guide dans la lecture d'Homère.

On traduisait non seulement ces essais, mais aussi des réflexions ou « pensées » des auteurs anglais. Ainsi : le *Mercure* publie en novembre 1757³ des *Maxims*,

1. *Mercure de France*, octobre 1777, t. II, p. 137.

2. Wood (Robert), 1716-1771, érudit et archéologue anglais. Il visita l'Italie, la Grèce, l'Asie-Mineure, et la Syrie, et à son retour publia le résultat de ses recherches dans les *Ruines de Palmyre* (1753), et les *Ruines de Balbeck* (1757).

3. *Mercure de France*, novembre 1757, p. 44.

characters and reflections, critical, satyirical and moral; et en mai 1758 des *Pensées détachées*, traduites de Pope et de Swift.

Au XVIII^e siècle, on avait encore le temps d'écrire des lettres, et de longues lettres, qu'on composait avec soin, en les coupant de réflexions sérieuses; surtout les gens de lettres qui pensaient à une publication possible, sinon probable de leurs confidences — s'ils ne les écrivaient même pas exprès pour le public. C'était une forme commode pour exprimer les idées, plus facile que l'essai. Le *Mercure* annonce la traduction de plusieurs collections de lettres anglaises; en juillet 1762¹ les *Lettres sur l'enthousiasme* de Shaftesbury; en octobre 1763², il reproduit la traduction d'une *Lettre* envoyée à l'éditeur de la revue anglaise, *The Idler*; en juillet 1763³ il publie quelques pages d'extraits des *Lettres* de Lady Montague, et en mai 1765, il annonce des *Lettres de Mentor à un jeune Seigneur*, traduites de l'anglais par l'abbé Prévôt. Après avoir assuré les lecteurs que ces *Lettres* avaient été véritablement traduites par l'abbé Prévôt avant sa mort, la notice du *Mercure* renseigne sur le but du livre : « Le but de l'Auteur Anglois est d'instruire un jeune homme de tout ce qui peut perfectionner son éducation. Les principes renfermés dans ses lettres, sont, en général, solides, profonds, lumineux, supérieurement développés, et dignes de toute l'attention des lecteurs... »

1. *Mercure de France*, juillet 1762, p. 113.

2. *Ibid.*, octobre 1763, t. II, p. 30.

3. *Ibid.*, juillet 1763, p. 139.

En juillet 1765¹, on annonce les *Lettres* de Miss Elizabeth Aurely, petite-nièce du « célèbre Docteur Swift », traduites de l'anglais; en avril 1768², les *Lettres* de Lady Montague, traduites de l'anglais; en mai 1776³, un *Choix des lettres de Lord Chesterfield à son fils*, traduites de l'anglais; et en mars 1777⁴, des *Lettres Ecossoises*, traduites de l'anglais. A propos des *Lettres de Lord Chesterfield*, le critique du *Mercure* compare les Anglais et les Français, en tant qu'écrivains : « Les Anglois ont toujours été regardés parmi nous comme les Penseurs par excellence; cette qualité est la plus nécessaire à un écrivain qui cherche plus à instruire qu'à plaire. A quoi servent, en effet, tous ces ornemens qui laissent le cœur tranquille et n'éclairent point l'esprit? De bonnes preuves présentées avec force, peuvent seules produire la conviction, et satisfaire cette curiosité naturelle qui nous fait chercher le vrai... On nous accuse d'être fabricateurs de paroles, et de négliger le fond des choses, pour ne s'occuper qu'à embellir les surfaces. L'Anglois cherche au contraire à creuser et méprise même un peu trop les agrémens du discours, et la méthode qui assigne à chaque pensée la place qui lui convient. » Ainsi les Anglais gardent encore la réputation d'être penseurs, qualité que déjà le *Mercure Galant* leur accordait. Quant aux *Lettres de Chesterfield*,

1. *Mercure de France*, juillet 1765, p. 106.

2. *Ibid.*, avril 1768, p. 123.

3. *Ibid.*, mai 1776, p. 72. Chesterfield (Philip Dormer Stanhope, Earl of), 1694-1774, courtisan éclairé et protecteur des lettres. Connusurtout pour ses lettres à son fils.

4. *Ibid.*, mars 1777, p. 156.

le critique excuse leur prolixité par la tendresse paternelle qui n'épargnait aucun détail parmi ceux qui semblaient nécessaires; mais il assure les lecteurs que le triage qui a présidé, à ce *Choix de Lettres* et qui a réduit trois volumes à un seul, a beaucoup augmenté l'intérêt des Lettres, en ne laissant passer que ce qui était de valeur.

Parmi les prosateurs anglais, Swift gardait encore une place importante dans le *Mercure* : en avril 1762¹, celui-ci publie un Conte imité de Swift; en septembre 1762², il annonce une nouvelle édition des *Voyages de Gulliver*, traduit par l'abbé Desfontaines; en avril 1764³, les Œuvres de Swift; et en février 1773⁴, l'Histoire de *Martinus Scriblerus*, « excellente plaisanterie du Docteur Swift ».

L'engouement pour la littérature anglaise est aussi évident dans les histoires et contes imités de l'anglais et reproduits par le *Mercure*. Ainsi on trouve⁵ les *Androgynes* « conte imité de l'anglais »; *Fidelia*, « histoire anglaise⁶ », la suite de *Fidelia*⁷ : *Qu'il est dangereux de mentir*, « nouvelle anglaise⁸ »; *Fanny*, « nouvelle traduite de l'anglais⁹ »; le *Bonheur*, « conte imité de l'anglois par M. Légier¹⁰ »; des *Plaisanteries An-*

1. *Mercure de France*, avril 1762, t. II, p. 15.

2. *Ibid.*, septembre 1762, p. 107.

3. *Ibid.*, avril 1764, t. II, p. 202.

4. *Ibid.*, février 1773, p. 130.

5. *Ibid.*, juillet 1759, t. II.

6. *Ibid.*, janvier 1760, p. 26.

7. *Ibid.* janvier 1760, t. II, p. 15.

8. *Ibid.*, juillet 1760, t. II, p. 17.

9. *Ibid.*, novembre 1760, t. II, p. 39.

10. *Ibid.*, décembre 1762, p. 21. Légier (Pierre), 1734-1791, littérateur français. Il entra dans la carrière militaire, mais dut la quitter

gloises « extraites d'une Brochure Angloise intitulée Conte des comédiens¹ »; la *Vanité corrigée*, « conte oriental, traduction libre de l'anglois² »; la *Vertu récompensée* qu'on prétend être « réellement traduite du chinois en anglois, par une Dame qui désireroit de connoître la façon d'écrire de cette nation³ »; un *Essai sur l'Ajoustement des Angloises*, « traduit d'un Ouvrage périodique anglois⁴ »; l'*Inconnue*, « nouvelle traduite de l'anglais⁵ »; l'*Heureuse Banqueroute*, « nouvelle traduite de l'anglais⁶ »; la *Beauté Malheureuse* « traduction libre de l'anglois de Miss Eliza Haywood⁷ »; les *Trois Avis*, conte d'Anne Williams⁸; *Flavilla*, ou la *Frivolité*, « conte anglais »; et *Songe Merveilleux* « traduit de l'anglois de Babillard⁹ ». Il est douteux que toutes ces « nouvelles angloises » et « histoires angloises » soient réellement traduites de l'anglais; pour qu'on leur conférât ce titre, il suffisoit que les personnages fussent anglais. En effet, le *Mercur*e publie plusieurs « histoires angloises » d'un auteur français, et fort connu à l'époque, Baculard d'Arnaud¹⁰, dont il cite à chaque fois le nom. Mais le fait que des auteurs

pour des raisons de santé, et s'établit à Paris où il se lia avec les gens de lettres de l'époque.

1. *Mercur de France*, septembre 1763, p. 54.

2. *Ibid.*, juillet 1764, t. II, p. 29.

3. *Ibid.*, mars 1766, p. 27.

4. *Mercur de France*, juillet 1766, p. 72.

5. *Ibid.*, octobre 1766, p. 31.

6. *Ibid.*, janvier 1767, t. II, p. 31.

7. *Ibid.*, avril 1767, p. 17.

8. *Ibid.*, octobre 1768, t. II, p. 53. Anne (ou Anna) Williams (1706-1783), femme-écrivain anglaise, qui après avoir perdu la vue, fut recueillie par le docteur Johnson qui la soigna chez lui jusqu'à sa mort.

9. *Mercur de France*, août 1775, p. 11.

10. Baculard d'Arnaud (1718-1805), romancier français; auteur de nombreuses œuvres médiocres, mais fort lues de son vivant. *Les Epreuves du sentiment*, en 12 volumes, forment son ouvrage principal.

français cherchent à plaire au public en écrivant des « histoires anglaises » prouve d'une manière aussi convaincante que les vraies traductions de contes, l'anglomanie des lecteurs.

Les nombreuses annonces de dictionnaires anglais, de grammaires anglaises, et de cours de langue anglaise ajoutent leur témoignage à ces multiples preuves de l'engouement général pour la littérature anglaise. Ainsi, le *Mercur*e annonce en mars 1760¹ un Cours Public de Langue Angloise; en juin 1760², les *Racines de la Langue Angloise* ou *l'Art de bien entendre cette Langue, de la parler et de l'écrire correctement*, par Gauthier; en mai 1762³, une *Vraie Méthode pour apprendre facilement à parler, à lire et à écrire l'Anglois*, ou *Grammaire générale de la Langue Angloise*, par Berry; en décembre 1762⁴, on parle encore une fois des *Racines de la Langue Angloise* et de la *Vraie Méthode*; en octobre 1766⁵, le *Mercur*e annonce un autre Cours de Langue Angloise qui sera professé par Berry, l'auteur de la *Grammaire générale angloise*; en juillet 1768⁶, un *Dictionnaire français-anglais et anglais-français*, par Boyer; en mai 1769⁷, on reparle du cours de Berry; en décembre 1771⁸, est signalé un autre cours d'an-

1. *Mercur*e de France, mars 1760, p. 115.

2. *Ibid.*, juin 1760, p. 131. Gauthier Dagoty (Jacques), mort en 1785, dernière moitié du XVIII^e siècle, membre de l'Académie des sciences de Dijon. Peintre, graveur, anatomiste, il s'occupa de physique et d'histoire naturelle. Auteur de plusieurs traités de médecine, de physique, et d'histoire naturelle.

3. *Mercur*e de France, mai 1762, p. 94.

4. *Ibid.*, décembre 1762, p. 101.

5. *Ibid.*, octobre 1766, p. 122.

6. *Ibid.*, juillet 1768, t. II, p. 93.

7. *Ibid.*, mai 1769, p. 193.

8. *Ibid.*, décembre 1771, p. 153.

glais par M. Roberts; en octobre 1772¹, et en janvier 1773², il est à nouveau question de ce même cours; en septembre 1773³, on annonce une *Grammaire Anglo-Irlandaise*; en octobre 1773⁴, en janvier 1774⁵ et en avril 1774⁶, on annonce le cours de Langue Angloise de M. Roberts; en juillet 1774⁷, une *Méthode aisée pour prononcer et parler correctement la langue angloise, sans le secours d'un maître*, par J. A. Dumay; en octobre 1774⁸, un Cours de Langue Angloise; en décembre 1774⁹, un *Dictionnaire des particules Angloises*, par M. L. F.; en mai 1775¹⁰ et en novembre 1777¹¹, un Cours de Langue Angloise par M. Roberts; en octobre 1775¹² et en avril 1777¹³, un Cours de Langue Angloise par Berry; en avril 1776¹⁴, un nouveau *Dictionnaire François-Anglois et Anglois-François*, par M. J. B. Robinet; en avril 1776¹⁵ et en octobre 1776¹⁶, des Cours de Langue Angloise; et en novembre 1777¹⁷, un Cours de Poésie Angloise par M. Roberts.

1. *Mercur de France*, octobre 1772, p. 176.

2. *Ibid.*, janvier 1773, t. II, p. 81.

3. *Ibid.*, septembre 1773, p. 137.

4. *Ibid.*, octobre 1773, p. 190.

5. *Ibid.*, janvier 1774, p. 179.

6. *Ibid.*, avril 1774, t. II, p. 174.

7. *Ibid.*, juillet 1774, p. 82.

8. *Ibid.*, octobre 1774, p. 191.

9. *Ibid.*, décembre 1774, p. 155.

10. *Ibid.*, mai 1775, p. 185.

11. *Ibid.*, novembre 1777, p. 180.

12. *Ibid.*, octobre 1775, t. II, p. 180.

13. *Ibid.*, avril 1777, t. II, p. 194.

14. *Ibid.*, avril 1776, p. 159. Robinet (Jean-Baptiste, René), 1735-1820, littérateur français. Outre le dictionnaire et une grammaire anglaise, il a traduit quelques romans anglais. Il a aussi composé des ouvrages philosophiques : en particulier, *De la nature*.

15. *Ibid.*, avril 1776, t. II, p. 169.

16. *Ibid.*, octobre 1776, t. II, p. 186.

17. *Ibid.* novembre 1777, p. 181.

Enfin, entre 1756 et 1778, les articles bibliographiques de la revue portent témoignage de la vogue grandissante qui s'attache au roman anglais. Tout de suite, en janvier 1756¹, on trouve une longue lettre sur *Charles Grandison* de Richardson, dont on annonce la traduction prochaine :

« Dans *Grandison* on a voulu nous étaler les Caractères de deux Amans égaux par la naissance, par la fortune et par le mérite, tous deux charmans, tous deux accomplis, fidèles à tous les préceptes de la Religion, et de la Morale, et dont la flamme vertueuse est enfin couronnée par un heureux mariage.

« Ce Roman est donc comme la troisième et dernière partie d'un Sermon en vingt-cinq ou trente volumes, dans lequel M. Richardson a parcouru à sa manière toutes les situations et tous les devoirs de la vie.

Suit un compte rendu de vingt-trois pages. Le critique apprécie ensuite la valeur de ce long roman :

« Quelque peu connu que soit encore en France ce Roman de bibliothèque, les avis y sont déjà partagés. Au gré de beaucoup de lecteurs sensés, le nombre et la combinaison de tant d'exploits vertueux et de tentations surmontées, entassés dans deux ou trois ans de la vie d'un jeune-homme, ne sont pas plus vraisemblables que les aventures gigantesques de *Roland* et des *Mandricarts*. Ils trouvent dans le caractère de *Grandison* un *Amadis* dévot, et dans celui de *Miss Byron*, une *Cléopâtre* de campagne. Ils soutiennent d'après des Anglois du grand monde que M. Richardson en a totalement ignoré le costume, que même il l'a mal observé dans des aventures bourgeoises et triviales. D'autres au contraire, ne voient dans le plan et dans l'exécution de cet ouvrage que le bon sens, la vertu et la saine morale, personnifiés d'une manière aussi ingénieuse qu'intéressante... »

Le critique cite ensuite des extraits d'un article sur *Charles Grandison* publié dans le *Monthly Review* de janvier 1754.

1. *Mercure de France*, janvier 1756, p. 50.

Cet article parle d'abord de la popularité de ce livre que « tout le monde lit » et sur lequel les avis sont très partagés. L'auteur de l'article lui-même ne sait pas s'il lui cause plus de plaisir ou de dégoût : plus de plaisir, si on considère son « bon sens, ses excellens sentimens, ses judicieuses observations et ses réflexions morales », plus de dégoût si on regarde « l'absurdité d'un plan qui suppose une société entière, passant toute sa vie à écrire des lettres et à publier des secrets de famille, à l'abus continuel que l'Auteur fait de notre patience, par l'extrême verbosité qui règne dans tout son ouvrage; à la gêne étudiée où sa méthode l'assujettit, à la fréquente affectation qu'on remarque dans son langage, et à l'inconstance de caractère et de conduite, qui défigure quelques-uns de ses principaux personnages ». L'énumération des défauts attribués à ce roman est plus longue et détaillée que celle des qualités, mais ces défauts n'empêchaient pas qu'on le lût en France aussi bien qu'en Angleterre.

Le *Mercur*e y consacre à son tour un article en août 1758¹, en annonçant la traduction d'une partie de l'œuvre. Le critique donne d'abord un compte rendu, puis fait quelques réflexions sur le genre du roman épistolaire, et enfin il apprécie l'œuvre de Richardson : « Quant à la manière de l'Auteur original, dit-il, je ne crois pas que notre siècle ait un pinceau plus vrai, plus délicat, plus animé. On ne le lit pas, on voit ce qu'il raconte; mais ce qu'il raconte n'est pas toujours digne d'être peint... » Il reprend les longueurs de Richardson,

1. *Mercur*e de France, août 1758, p. 79.

mais tout en constatant que les longs intervalles de calme qui s'écoulaient entre les événements actifs sont très conformes à la vie réelle. Il pense que les personnages du roman n'ont pas de caractère bien marqué; les familles du héros et de l'héroïne se ressemblent par leur bonté et leur pureté de mœurs; ce qui est, en somme, vraisemblable, et qui fait ressortir davantage l'opposition des caractères principaux. Il cite plusieurs situations pour montrer l'habileté et la délicatesse de l'auteur à produire des scènes vivantes; il loue la pureté des mœurs de Grandison et de Miss Byron. Il trouve cependant que le roman est trop détaillé et prévient les jeunes écrivains d'éviter cette verbosité. Après ce long compte rendu et cette critique minutieuse, les lecteurs du *Mercure* pouvaient presque se dispenser de lire l'original pour le connaître.

Le deuxième des trois grands romanciers anglais¹ du XVIII^e siècle : Fielding, était accueilli plus favorablement encore que Richardson. En mai 1762², le *Mercure* annonce la traduction en français de : *La Vie et les Aventures de Joseph Andrews* de Fielding; le mois suivant³, il rend compte de l'histoire de ce roman, en apprécie la morale et souligne l'intensité de vie des personnages : « Ce roman qui peut servir d'instruction aux jeunes gens d'une condition commune est un excellent Traité de morale bourgeoise. Les ombres du vice y sont tellement ménagées, qu'elles y font briller

1. Cf. Note sur le 4^e, p. 280.

2. *Mercure de France*, mai 1762, p. 94.

3. *Ibid.*, in 1762, p. 69.

la vertu dans tout son éclat. Si les personnages ne sont pas toujours par eux-mêmes des êtres bien importants les caractères en sont d'ailleurs si bien soutenus, on les place dans des occasions quelquefois si attendrissantes, que le Lecteur ne peut s'empêcher de s'y intéresser vivement... » De nos jours, on ne recommande guère les romans de Fielding comme source d'instruction morale, mais on admire toujours la vitalité des caractères.

Dans le même numéro du *Mercure*¹, on annonce la première partie de l'adaptation d'*Amélie* de Fielding, par Madame Riccoboni; le mois suivant², on signale le même livre « traduit fidèlement » de l'anglais par un autre auteur qui veut le présenter tel que Fielding l'a écrit pour qu'on puisse comparer les deux *Amélies*; et en août 1762³, on annonce la deuxième partie de l'ouvrage de Madame Riccoboni. Malheureusement, le *Mercure* ne compare pas les deux versions et on ne sait pas laquelle a été reçue avec le plus de faveur, de l'adaptation libre ou de la traduction fidèle.

En avril 1763⁴, la revue examine *Jonathan Wild le Grand*, de Fielding, qu'on venait de traduire et en rend compte. Frappé par la singularité du sujet de ce roman dont le héros est un scélérat, le critique s'empresse d'expliquer le but moral de l'auteur, en l'accentuant beaucoup plus que Fielding lui-même :

1. *Mercure de France*, juin 1762, p. 109.

2. *Ibid.*, juillet 1762, t. II, p. 84.

3. *Ibid.*, août 1762, p. 100.

4. *Ibid.*, avril 1763, t. II, p. 94.

« L'ouvrage que nous annonçons est d'un genre singulier : et le nom de son Auteur, si connu en France par les Traductions qui ont été faites de plusieurs de ses romans, prévient d'avance en faveur de celui-ci. Sous le voile d'une ironie soutenue depuis le commencement jusqu'à la fin de l'Ouvrage, l'Auteur cherche à désabuser les hommes des idées fausses et presque dangeureuses, qu'ils se forment communément de la grandeur. Un insigne Scélérat que des crimes de toute espèce conduisent enfin au dernier supplice, est le héros qu'il a choisi pour relever et censurer les préjugés, le mauvais goût, l'esprit de parti et différens autres défauts de ses compatriotes; et quoique l'ouvrage soit fait principalement pour la Nation Angloise, il n'y a point de Peuple qui ne puisse s'y reconnoître, ni de Lecteur qui ne puisse en profiter. On ne s'attend pas que nous fassions le récit des attentats horribles que l'on fait commettre au fameux Scélérat qui joue le premier rôle dans ce roman. Il n'est question que de vols, d'assassinats, et de perfidies les plus atroces : contentons-nous d'en citer quelques exemples pour faire connoître le genre de critique de notre Auteur, toujours présenté sous le voile de l'ironie... »

Suivent sept pages d'extraits.

Cette traduction de *Jonathan Wild* complétait la liste des romans principaux de Fielding¹ traduits en France à cette date, et les lecteurs français pouvaient ainsi connaître dans son ensemble l'œuvre d'un des plus grands génies du siècle. Il était fort estimé en France; le *Mercure* raconte² comment à l'assemblée de l'Académie Royale des Belles-Lettres de la Rochelle, on termina une séance par un mémoire sur la Vie de Fielding. Et on apprend³ que la traduction de *Tom Jones* par La Place en est à la quatrième édition. La popularité des romans de Fielding était donc indiscutable.

1. *Tom Jones* avait été traduit par La Place en 1750, cf. p. 143.

2. *Mercure de France*, août 1764, p. 138.

3. *Ibid.*, janvier 1767, p. 128.

Enfin le trio¹ des grands romanciers anglais du XVIII^e siècle se complète avec Sterne, dont le *Mercure* annonce le *Voyage Sentimental* traduit en français par Frenais, en 1769². La notice introduit Sterne³ comme l'auteur de l'œuvre bien connue : *Vie et opinions de Tristram Shandy*, « ouvrage singulier dont nous n'avons point d'exemple. Le héros dont on annonce la vie est à peine né dans le quatrième volume... Il ne faut pas chercher de l'ordre ni de la liaison dans les productions de M. Sterne; il se perd dans des digressions infinies; l'une le conduit à l'autre; il perd de vue son objet principal, et le fait souvent oublier à ses lecteurs qu'il attache par des traits d'une sensibilité tendre et vraie qui leur arrache des larmes; il raconte dans celui-ci son voyage de France. Il l'intitule : *Voyage sentimental*. Ce titre ne peut se traduire en français d'une manière satisfaisante : l'auteur est né sensible, et se propose moins de rendre compte de ce qu'il voit que des sensations que les objets lui font éprouver... » Le critique saisit bien ici le vrai caractère de la sensibilité qui commençait à pénétrer dans la littérature à cette époque-là, tant en France qu'en Angleterre.

La traduction du *Voyage Sentimental* a eu assez de

1. Plusieurs critiques littéraires accordent à Smollett une place dans ce groupe, mais son génie est moins universellement admis que celui des trois autres. Aucune traduction de ses romans n'est signalée par le *Mercure*; peut-être était-il trop immoral même pour les admirateurs français de Fielding.

2. *Mercure de France*, août 1769, p. 70.

3. Sterne (Laurence), 1713-1768, célèbre auteur anglais. Il étudia à Cambridge, puis il entra dans les ordres, reçut la cure de Sutton et la prébende de York. Sa longue histoire humoristique *Tristram Shandy* lui valut une célébrité considérable, et le *Sentimental Journey*, résultat d'un voyage sur le continent, eut un succès plus grand encore.

succès pour encourager son adaptateur à entreprendre celle de *Tristram Shandy*, dont on annonce les deux premiers volumes en décembre 1776¹. Le mois suivant, le *Mercure* lui consacre un article dans lequel il souligne la réalité des personnages, la gaieté de la plupart des scènes, tout en remarquant aussi les défauts de style :

« Ce très singulier Roman a fait une fortune prodigieuse en Angleterre. Suivant l'Auteur des *Questions sur l'Encyclopédie* qui en a traduit lui-même quelques passages : « il renferme des peintures supérieures à celles de Rembrant et aux crayons de Calot ». Il ajoute que M. Sterne est le second Rabelais de l'Angleterre. On voit effectivement, par la tournure de ses idées et de son style, combien il étoit nourri de la lecture des Ecrits du Curé de Meudon, dont il faisoit ses délices... Il seroit difficile de donner, non seulement, une analyse, mais même une définition bien nette de ce dernier Ouvrage. C'est une espèce de pot-pourri rempli d'une foule de digressions, dont la moindre minutie fournit souvent le sujet, et qui viennent même quelquefois, comme on dit, à *propos de botte*. Par ce moyen l'histoire de quelques minutes occupe fréquemment un grand nombre de pages, et le Héros du Roman ne fait que de naître à la fin du second volume. Il en reste encore quatre à traduire, nous ignorons si la marche en est un peu plus rapide, et s'ils renferment réellement la *Vie de Tristram Shandy*. Au reste, rien de plus agréable que la plupart des détails du bizarre tissu qui compose ces deux premiers volumes. Il est impossible de répandre plus de gaieté et de grâces dans un bavardaeg poussé jusqu'à la caricature. On y trouve des descriptions pittoresques, des réflexions fines et ingénieuses, et surtout des caractères singuliers et frappans, tels que ceux du Héros emmaillotté et du bon Caporal Trim, son domestique... »

Suivent quatre pages de compte rendu. Cet article est très sympathique pour Sterne et le manque de plan

1. *Mercure de France*, décembre 1776, p. 152.

et les digressions du roman n'empêchent pas le critique de rendre hommage à la finesse, à la verve, à la grâce même de l'auteur.

A part les œuvres de ces trois grands romanciers, le *Mercure* fait mention de quelques romans d'autres auteurs fameux. Ainsi on annonce¹ l'*Histoire de Rasselas, Prince d'Abrisinie*, de Samuel Johnson, « véritablement traduit de l'anglois » en français²; le *Château d'Otrante*, « histoire gothique », de Horace Walpole, traduit en français; et³ le *Ministre de Wakefield*⁴, « histoire supposée écrite par lui-même ».

L'influence de Richardson, de Fielding et de Sterne était considérable en ce qu'elle formait le goût du public pour le roman anglais, et aussi en ce qu'elle suscitait des imitations nombreuses chez d'autres écrivains postérieurs. Avant Richardson, nous avons trouvé signalés dans le *Mercure*, *Robinson Crusoë* et *Oronoko* et la revue reparle d'eux dans cette période⁵; mais

1. *Mercure de France*, juin 1760, p. 131. Samuel Jónhson (1709-1784) un des plus célèbres moralistes et critiques anglais. La mort de son père l'ayant laissé dans la misère, il essaya un peu de tout pour gagner sa vie. La publication de son Dictionnaire (1755) assura sa réputation et quelques années plus tard on lui accorda une pension de 300 livres par an. Entre 1779 et 1781, il publia les *Lives of the English Poets*, son ouvrage principal.

2. *Mercure de France*, avril 1767, p. 102.

3. *Ibid.*, juin 1767, p. 141.

4. De Oliver Goldsmith; mais le nom de l'auteur n'est pas cité, et le *Mercure* se borne à cette mention qui peut paraître bien sommaire pour un ouvrage de cette importance. Oliver Goldsmith (1728-1774), auteur de mérite. Sans beaucoup d'ambition et plutôt paresseux, il étudia successivement la théologie, le droit et la médecine, la dernière assez sérieusement. Mais il ne réussit jamais à se créer une clientèle et il vécut dans la misère jusqu'au succès du *Voyageur*, suivi bientôt par celui du *Vicar of Wakefield*. Sa comédie *She stoops to conquer* surpassa toutes les autres de la même période.

5. *Robinson Crusoë*, (*Mercure de France*, juin 1766, p. 134, avril 1769, p. 140 fév. 1775, p. 120), *Oronoko* (*M. de F.*, fév. 1769, p. 86).

ni l'un ni l'autre de ces livres n'était un vrai roman. Après *Pamela* le nombre de romans anglais augmente prodigieusement, et le *Mercure* cite aussi une quantité de traductions de ces ouvrages. Ainsi on annonce¹ la traduction en français de trois romans anglais : « Les deux premiers sont tirés des Lettres Persannes Angloises de M. Littleton²; et le dernier fait partie d'un Recueil de Romans de Madame Behn, Auteur de l'histoire d'*Oronoko*. » L'année suivante, on signale³ des *Mémoires pour servir à l'histoire de la vertu, extraits du Journal d'une jeune Dame*, « traduits de l'anglois par M. l'A. P. (l'Abbé Prévost)⁴ » et l'on en rend compte en détail en juillet⁵. La critique est favorable, sans être enthousiaste : « On ne peut nier qu'il n'y ait dans ce Roman des situations très intéressantes, et que la vertu n'y paroisse dans le plus grand éclat. Peut-être y trouvera-t-on des détails peu vraisemblables; mais il n'y en a point qui blessent la bienséance. Les caractères y sont variés et bien soutenus : et l'intérêt de curiosité augmente jusqu'à la fin. » Une autre adaptation de ce roman est annoncée quelques mois plus tard⁶ sous le titre de *Mémoires de Miss Sidney Biddulph* (*sic*) toujours sans donner le nom de l'auteur de l'original.

1. *Mercure de France*, mai 1761, p. 81.

2. Littleton (George), 1709-1773, littérateur anglais. Successivement membre du Parlement, secrétaire du Prince de Galles, de la Trésorerie, trésorier de l'Epargne du roi, conseiller privé, chancelier de l'Echiquier et pair, il renonça enfin à la vie publique et se voua à l'étude des lettres.

3. *Mercure de France*, juin 1762, p. 109.

4. Le titre de l'original anglais était : *Memoirs of Sidney Biddulph*, de Frances Sheridan.

5. *Mercure de France*, juillet 1762, p. 64.

6. *Ibid.*, septembre 1762, p. 110.

De même on ne signale pas l'auteur anglais d'*Orphilie*, « roman traduit de l'anglois par M. B...¹ »; ni celui des *Lettres d'Henriette et d'Emilie*, « traduites de l'Anglois, par M. de G. D. D. S. G.² ».; ni celui de l'*Histoire de Julie Mandeville*, ou « Lettres traduites de l'Anglois par M. B.³ ». « *L'Histoire de Julie Mandeville*, dit la notice de la revue, est peut-être le meilleur Roman dans ce genre qui ait paru en Angleterre depuis *Clarisse* et *Grandisson*. On y trouve de la vérité et de l'intérêt. »

Le *Mercure* continue à annoncer les traductions de romans anglais; celle de *Maria*, ou *les véritables Mémoires d'une Dame illustrée par son mérite, son rang et sa fortune*⁴, dont on rend compte le mois suivant⁵; celle de *Lucy Wellers*⁶; celle des *Frères* ou *Histoire de Miss Osmond*⁷; celle des *Mémoires du Nord*, ou *Histoire d'une famille d'Ecosse*⁸; celle de l'*Histoire de Miss Indiana Danby*⁹; celle du *Coche*¹⁰; et celle de *Chrysal*, ou *les aventures d'une Guinée*¹¹. La traduction d'un supplément à *Chrysal*, ou *Les nouvelles aventures d'une Guinée* est annoncée deux années plus tard¹².

1. *Mercure de France*, avril 1763, t. II, p. 119.

2. *Ibid.*, septembre 1763, p. 112.

3. *Ibid.*, juillet 1764, p. 135. (Par Frances Moore Brooke, romancière anglaise (1745-1789). Elle ne manquait pas de talent et ses romans étaient assez goûtés.

4. *Mercure de France*, avril 1765, p. 125.

5. *Ibid.*, mai 1765, p. 109.

6. *Ibid.*, juin 1766, p. 133.

7. *Ibid.*, juillet 1776, p. 150.

8. *Ibid.*, novembre 1766, p. 116.

9. *Ibid.*, avril 1767, p. 122.

10. *Ibid.*, avril 1767, t. II, p. 95. (tr. par M. de la Grange).

11. *Ibid.*, déc. 1767, p. 128. (Par Charles Johnstone 1719 (?) - 1806 (?), romancier anglais, dont les œuvres durent leur succès à de hardies peintures de mœurs où l'on découvre certaines scènes licencieuses).

12. *Mercure de France*, juillet 1769, t. II, p. 121.

En signalant ces œuvres secondaires, le *Mercur*e, ou par ignorance ou par indifférence, n'indique pas le nom de l'auteur anglais, mais les notices sont favorables. Le critique trouve presque toujours de l'intérêt dans le sujet, des scènes touchantes et des sentiments louables. Le public partageait sans doute cette bonne opinion des romans anglais, puisque le nombre de traductions ne diminue pas. Ainsi le *Mercur*e annonce la *Famille vertueuse*, lettres traduites de l'anglois par Restif de la Bretonne¹; le *Nouveau père de Famille*, « histoire traduite de l'Anglois² »; l'*Hermitage*, « Romance imitée de l'anglois par M. Fentry³ »; *Histoire de Miss Beville*, « traduite de l'anglois⁴ »; les *Deux Orphelines*⁵; *Nowjahad, histoire orientale*, « traduite de l'anglois⁶ »; *L'Abbaye ou le Château de Barford*, « imité de l'anglois⁷ »; l'*Histoire d'Emilie Montague*, « par l'auteur de *Julie Mandeville* traduit de l'anglois⁸ »; *Mémoires de Lucie d'Olbery*, « traduits de l'Anglois par

1. *Mercur*e de France, déc. 1767, p. 141. Restif de la Bretonne (Nicolas Edme), (1734-1806), écrivain français, auteur de quelque 250 volumes. Imprimeur de métier, il composa quelques romans dont le succès l'encouragea à continuer et il en publia alors un grand nombre, remarquables surtout par leur prétention moralisante et leur observation des mœurs populaires.

2. *Mercur*e de France, août 1768, p. 69.

3. *Mercur*e de France, août 1768, p. 91. Fentry (Amé-Ambr. Jos.), 1720-1789, littérateur français. Il a également traduit l'*Épître d'Hélène à Abailard*, *Robinson Crusée* et les *Mémoires de la Cour d'Auguste* (de Blackwell).

4. *Ibid.*, janv. 1769, p. 77.

5. *Ibid.*, juillet 1769, p. 77 (par William Tolderoy).

6. *Ibid.*, juillet 1769, p. 141 par Frances Sheridan (1724-1766), romancière anglaise, femme de Thomas Sheridan, acteur et littérateur anglais, qu'elle avait défendu contre ses ennemis dans une brochure spirituelle. Ses romans, qui ne manquent pas d'imagination, étaient fort admirés de son vivant.

7. *Ibid.*, juillet 1769, t. II, p. 85. (Par Miss Minifie).

8. *Ibid.*, janv. 1770, p. 138 (par Frances Moore Brooke).

Mde de B... G... auteur des lettres de Milady Bedford¹ » ; *Sophie ou le triomphe des grâces sur la beauté*, « imitation de l'Anglois de Mistress Charlotte Lennox² » ; *Les Egaremens réparés, ou histoire de Miss Louise Mildmay* (par Hugues Kelly), « traduction libre de l'Anglois, par Mademoiselle Matné de Morville³ » ; *les Amans vertueux, ou Lettres d'une jeune Dame écrites de la campagne à son amie à Londres*, « ouvrage traduit de l'anglois⁴ » ; *la Victime mariée, ou Histoire de Lady Villars*, « traduit de l'Anglois, par M. A.⁵ » ; et *l'Homme sensible*, « traduit de l'Anglois par M. de Saint-Ange⁶ ». Ce dernier roman est fort loué par le critique du *Mercur* qui y remarque de la finesse d'esprit, et un style, qui montre « autant d'élégance que de naturel ». Il cite un passage de la préface du traducteur qui compare *l'Homme sensible* au *Voyage sentimental* de Sterne ; on trouve, remarque ce traducteur, dans les deux ouvrages la même sagacité d'esprit, et la même sensibilité d'âme ; mais le roman de Mackenzie n'a pas les défauts de style de celui de Sterne. Suivent quinze pages d'extraits de *l'Homme sensible*.

1. *Mercur de France*, avril 1770, t. II, p. 73.

2. *Ibid.*, mai 1772, p. 120, par Charlotte Lennox (1720-1804), romancière et auteur dramatique anglaise. Elle connaissait Richardson et Johnson, et ce dernier admira beaucoup ses romans.

3. *Ibid.*, fév. 1773, p. 130. Hugh Kelly (1739-1777), auteur irlandais, qui composa des vers, des articles de revues, des pamphlets, une satire ; mais son œuvre principale est constituée par la série des pièces de théâtre que Garrick fit jouer au théâtre de Drury-Lane.

4. *Ibid.*, juin 1774, p. 113.

5. *Ibid.*, mars 1775, p. 141 (par Rev. W. Duff.)

6. *Ibid.*, avril 1775, p. 107, par Henry Mackenzie, (1745-1813), romancier écossais. Avocat de la Couronne à Edinbourg pendant des années, et enfin contrôleur des taxes pour l'Ecosse, il trouva cependant le temps d'écrire des romans et des pièces de théâtre et d'éditer le *Miroir* et le *Flâneur*, deux périodiques à la manière du *Spectateur*.

Quelques mois plus tard¹, un autre article de la revue parle de ce livre, en louant la délicatesse du sentiment et la leçon morale qu'on en peut tirer. Ces qualités plaisaient toujours aux lecteurs du *Mercur* et les traducteurs continuaient toujours à satisfaire ce goût du public en adaptant de nombreux romans anglais à tendance morale et sentimentale.

Le *Mercur* ne cessait pas de les signaler. Ainsi il annonce² l'*Histoire de Miss Lucinde Courtney*, « imitée de l'Anglois »; un mois plus tard³, il en donne un compte rendu; il analyse⁴ l'*Homme du Monde*, de Mackenzie, traduit par Saint-Ange; il annonce l'*Erreur d'un moment*, « traduit de l'Anglois par Madame .. »⁵ et en rend compte en détail quelques mois plus tard⁶, il signale le *Don Quichotte femelle*, « traduction libre de l'Anglois⁷ »; l'*Histoire de Rhédy, Hermite du Mont Ararat*, « conte oriental traduit de l'Anglois⁸ »; et il rend compte de l'*Histoire de Lady Julie Harley*, par Madame Griffith, « traduit de l'Anglois ».

La vogue en France des traductions des romans de Richardson, Fielding et Sterne et de ceux des romanciers anglais moins importants de la même époque, indique bien l'importance que le roman avait rapi-

1. *Mercur de France*, juillet 1775, t. II, p. 133.

2. *Ibid.*, octobre 1775, p. 159.

3. *Ibid.*, nov. 1775, p. 95.

4. *Ibid.*, avril 1776, p. 88. Sainte-Ange (Ange François Fariau), poète français (1747-1810). Il se fit remarquer par des traductions en vers d'Ovide que le *Mercur* publia en 1771, et il passa trente ans à traduire ensuite l'œuvre de ce poète. On a encore de lui une comédie et quelques poèmes.

5. *Mercur de France*, juillet 1776, p. 177.

6. *Ibid.*, oct. 1776, t. II, p. 58.

7. *Ibid.*, sept. 1776, p. 87.

8. *Ibid.*, juillet 1777, t. II, p. 84 (par Rev. W. Duff).

dement prise auprès des lecteurs français. Le développement brusque de ce genre en Angleterre montrait qu'il remplissait un vide que les autres genres littéraires n'avaient pas pu satisfaire, et l'accueil enthousiaste qu'il rencontrait en France indiquait le même besoin en ce pays aussi. On y regardait le roman comme un genre anglais par excellence, et quand on désirait assurer le succès d'un roman en France, par une supercherie assez fréquente, on lui décernait le titre de roman « traduit de l'anglais ». Ainsi le *Mercure* annonce et analyse en août 1757¹, les *Lettres de Mistriss (sic) Fanni Bullerd (sic) à Milord Charles Alfred de Caitombridge, Comte de Plisinté, Duc de Raflingth*, « écrites en 1735; traduites de l'Anglois en 1756, par Adelaïde de Varançais »; en avril 1758², on annonce l'*Histoire de M. le Marquis de Crescy*. « traduite de l'Anglois par Madame de ... »; et en janvier 1760³, on reparle des *Lettres de Mistris (sic) Fanni Bullerd à Milord Charles Alfred, Duc de Caitombridge*, « traduites de l'Anglois en 1756 par Marie de M... ». Mais après avoir ainsi annoncé les *Lettres de Fanni Bullerd*, le *Mercure* ajoute : « Malgré l'air de traduction qu'on a voulu leur donner, elles ont un caractère national sur lequel le Public ne s'est pas mépris. Au reste, elles ont eu un succès mérité quoique moins brillant que celui de l'*Histoire du Marquis de Crescy* et des *Lettres de Juliette Catesby*, deux romans très-bien écrits et qu'on croit être de la même main que les *Lettres de Fanni Bullerd*⁴ ».

1. *Mercure de France*, août 1757, p. 101.

2. *Ibid.*, avril 1758, p. 92.

3. *Ibid.*, janvier 1760, t. II, p. 93. (Marie de M. est Mme Riccoboni).

4. *Ibid.*, avril 1765, t. II, p. 103.

De même il est question de *Fanni ou l'Heureux Repentir*, « petit roman que M. d'Arnaud traduisit il y a quelques années ». Mais quelques mois plus tard¹, on déclare que c'est d'Arnaud qui est l'auteur de ce roman. Un autre livre écrit par ce même auteur : *Betty, ou les Malheurs de l'Imprudence et de la jalousie*, est annoncé comme « histoire traduite de l'anglois par M. d'Arnaud² ». Ainsi la quantité de véritables romans anglais adoptés en France, quoique grande, ne suffisait pas pour satisfaire l'appétit du public qui, à défaut d'ouvrages anglais authentiques, se plaisait à lire des œuvres apocryphes décorées du titre de romans anglais.

1. *Mercur de France*, décembre 1765, p. 88.

2. Baculard d'Arnaud.

CONCLUSION

Cette étude que nous venons de faire du courant des idées qui passent de l'Angleterre en France pendant plus d'un siècle, comprend trois grandes périodes, chacune caractérisée par une attitude distincte du public français envers l'Angleterre.

Pendant la publication du *Mercure Galant* (1672-1674) du *Nouveau Mercure Galant* (1677), du *Mercure Galant* (1677-avril 1714), du *Nouveau Mercure Galant* (mai 1714-oct. 1716), du *Nouveau Mercure* (1717-mai 1721), et du *Mercure* (juin 1721-1723), l'intérêt porté à l'Angleterre était minime, et se manifestait surtout par la surveillance des événements politiques en Angleterre : événements qui pouvaient amener une nouvelle guerre avec la France, ou affecter plus ou moins gravement les relations entre les deux pays.

Avant 1700, date qui marque le début d'une ère de sentiments plus cordiaux entre les deux peuples, on ne trouve mentionnés dans le *Mercure Galant* que quelques ouvrages historiques anglais, qui aidaient d'ailleurs à la connaissance de cette nation rivale; et un ou deux traités de médecine. Mais à partir de 1700 la revue fait allusion de temps en temps à la science anglaise, et examine l'œuvre littéraire de quelques auteurs anglais. Les

noms de Newton et de Locke reviennent plusieurs fois et quelques découvertes médicales anglaises sont signalées, notamment celle de l'inoculation de la petite vérole. La littérature anglaise, traitée dans quelques articles de la revue, y rencontre des critiques assez dures. Mais ces articles apprennent cependant à leurs lecteurs qu'on a traduit en français des extraits de Pope, du *Causeur* de Steele et de Robinson Crusoë. C'est le drame anglais qui, à cette date, choque le plus le goût des censeurs du *Mercure* avec son dédain des règles des unités, des bienséances et ses scènes brutales; et dans l'analyse qu'on fait de quelques pièces de Shakespeare on prend à partie ces défauts. La comédie anglaise trouve bien un admirateur en Saint-Evremond qui est cité dans un article de la revue; mais on y critique aussi la violation des règles classiques. En somme, à cette époque, le point de vue des critiques français de la littérature anglaise est un peu celui d'un homme civilisé qui étudie la littérature d'un peuple barbare; il y découvre quelques traits d'un génie original, mais l'idée d'imiter cette littérature lui semblerait absurde.

Dans les premières années (1724-1756) du *Mercure de France*, qui succéda au *Mercure* en 1724, l'attitude générale de la revue à l'égard de l'Angleterre change : on y découvre plus d'empressement à connaître et à goûter l'esprit anglais; et le facteur principal de cette modification est peut-être le progrès notable de la science anglaise. En Angleterre en effet, on adoptait de plus en plus la méthode expérimentale dans les sciences; et les expériences qu'on tentait menaient à des décou-

vertes intéressantes. Le *Mercure*, en ce domaine, s'attache surtout à la médecine anglaise et revient souvent à la pratique de l'insertion de la petite vérole, à une manière nouvelle d'opérer la taille ou de dissoudre la pierre, à des opérations concernant les yeux, et à la découverte de nouveaux remèdes. Il parle même des expériences d'un médecin anglais qui avait vu avec un microscope, dans le sang, de petits animaux qui semblent bien n'être autres que des bactéries.

En histoire naturelle, la revue fait mention d'une quantité de traités anglais; quelques-uns de caractère général; des *Histoires naturelles* de pays lointain, qui paraissent bien se rattacher à la tradition héritée d'Aristote. Mais elle signale aussi des œuvres spéciales sur la botanique, parmi lesquelles la *Statique des Végétaux et l'Analyse de l'air* de Hales, traduite par Buffon; des traités sur les oiseaux, et plusieurs autres sur les insectes dont l'un, l'*Essai sur l'Histoire naturelle des Polypes* de Henry Baker, est particulièrement discuté. Cette attention portée par le *Mercure* aux ouvrages anglais de ce genre fait voir qu'en France aussi bien qu'en Angleterre, savants et lecteurs s'intéressaient énormément aux sciences naturelles, qui faisaient de plus en plus de place à l'expérimentation.

Quant à la physique, on peut voir dans les pages de de la revue l'infiltration en France et l'adaptation partielle à cette science de la méthode expérimentale, qui était pratiquée et recommandée par Newton, aux dépens de la méthode spéculative, de la méthode cartésienne. Peu à peu, le xviii^e siècle tourne le dos aux spé-

culations abstraites chères au xviii^e. L'esprit du temps, précurseur en cela du goût moderne, préférait le concret et les applications pratiques de la science.

Cette tendance apparaît avec évidence dans le peu d'attention que le *Mercure* de cette période porte à la philosophie anglaise; il mentionne plusieurs fois les œuvres de Locke et Francis Bacon, en de brèves allusions, mais un seul traité anglais de philosophie arrête sa curiosité un peu longuement; c'était les *Dialogues entre Hylas et Philonoüs* de Berkeley.

La religion éveillait plus d'intérêt que la philosophie, parce qu'elle était alors en présence d'un problème vital. Les nouvelles découvertes de la science jetaient le doute sur certains endroits importants de la Bible, et il en résultait une série d'ouvrages qui essayaient d'accorder ces connaissances nouvelles avec l'Écriture Sainte. Beaucoup de traités anglais de cette nature, aussi bien que des ouvrages pour et contre le déisme qui gagnait beaucoup de disciples dans les deux pays, étaient traduits en français.

La quantité d'ouvrages historiques anglais mentionnés par le *Mercure* met en évidence le goût caractéristique de l'époque pour la documentation. Mais peu de recherches nouvelles dans ces histoires : un ou deux essais d'une nouvelle méthode, mais en général le même procédé, pour étudier les mêmes époques. Le Moyen-âge est dédaigné, au profit de l'antiquité et des temps modernes. De nombreuses traductions d'histoires de l'Angleterre prouvent le désir croissant de connaître ce pays.

Dans le domaine de la littérature, l'intérêt du public

français pour l'Angleterre augmente prodigieusement entre 1724 et 1756. Avant 1724, dans les rares occasions où le *Mercur*e considérait la littérature anglaise, il la trouvait remplie de défauts; à partir de 1750, il parle avec admiration de nombreux auteurs anglais, il signale des traductions et en donne des extraits. Ce changement du goût se produit à un degré plus ou moins marqué dans tous les genres littéraires. Dans le nombre considérable d'articles qui traitent du théâtre anglais, on proteste toujours contre ses défauts; violation des règles des unités, mélange des genres, manque de bienséance et de moralité, et on signale ces défauts chez Shakespeare aussi bien que chez d'autres dramaturges anglais moins connus. Mais on ne manque presque jamais d'admettre leur génie, et, à partir de 1745, il se trouve des écrivains français qui osent défendre le théâtre anglais et critiquer les règles classiques, contre la majorité des critiques qui tiennent toujours à ces règles tout en tolérant plus ou moins le théâtre anglais. Telle est notamment l'attitude de La Place dans son *Théâtre Anglais* où il traduit plusieurs pièces anglaises. Si nous passons du drame aux autres genres de poésie, nous remarquons facilement dans le *Mercur*e de 1724 à 1756, un progrès notable dans la connaissance et l'appréciation de la poésie anglaise. En 1724, peu de poètes anglais sont connus en France; Pope, Owen et Addison avaient sans doute été mentionnés dans le *Mercur*e avant cette date, et pendant les dix années suivantes la revue introduit un seul nom nouveau : celui de Milton. Celui-ci se dispute avec Pope la faveur

de la revue. Tous les deux sont traduits et imités; analysés et admirés; mais c'est Pope qui plaît le plus; son génie régulier étant plus conforme au goût français. A partir de 1735, les noms d'autres poètes anglais figurent dans les pages de la revue, tant en des articles généraux sur la poésie anglaise qu'en des analyses de traductions de leurs œuvres poétiques. L'*Idée de la Poésie Angloise* de l'Abbé Yart fournissait au *Mercur*e le sujet d'une série d'articles qui atteignaient un public de lecteurs vraisemblablement beaucoup plus grand que celui des lecteurs de l'ouvrage lui-même, et les initiaient à une connaissance générale de la poésie anglaise. L'intérêt porté à cette poésie était devenu assez vif à partir de 1750, à en juger par les nombreux extraits de poèmes anglais imités ou traduits dans le *Mercur*e¹.

On voit dans la revue de 1724 à 1756 que la prose anglaise est arrivée à la popularité plus vite encore que la poésie; peut-être parce qu'elle ne rencontrait pas en France une tradition littéraire si étroitement limitée par les règles. Déjà en 1724 la revue connaît les noms

1. La diffusion du *Mercur*e dans le public français peut être déduite du nombre des abonnés dont la liste est publiée dans le *Mercur*e de décembre 1763. Leur nombre, déjà considérable (1436), ne représentait sûrement pas tous les lecteurs, car les revues comme les livres se prêtaient beaucoup, et il est probable que la revue était lue par plus de deux mille personnes par mois. Elle se lisait en province, aussi bien qu'à Paris; on envoyait chaque mois 57 exemplaires à Bordeaux, 48 à Rennes, 20 à Nantes, 12 à Toulouse et 17 à Amiens. Et la qualité des lecteurs était fort diverse : d'un côté la famille royale, la Princesse de Rohan, le Prince de Turenne, le Maréchal Prince de Soubise, le Duc et la Duchesse de Choiseul et de nombreuses autres personnes de qualité; de l'autre, Goujon, joaillier, Hatry, marchand épicier, Mercier, marchand orfèvre, Padeloup, maître relieur, Montbaron, marchand de bois. Et entre ces deux extrêmes de nombreux médecins, avocats, savants, abbés, officiers, membres du Parlement, etc. Les classes moyennes et supérieures étaient largement représentées, et le succès du *Mercur*e auprès d'elles, fait voir qu'il correspondait à leurs idées et à leurs goûts.

d'Addison, Steele, Swift et Defoë, et à partir de cette date, elle revient fréquemment à leurs ouvrages; notamment aux *Voyages de Gulliver*, traduits par l'Abbé Desfontaines en 1727, ouvrage qui a été l'objet d'un véritable engouement; elle note les imitations du *Spéctateur* et du *Taller*, et plusieurs traductions d'essais anglais par ces auteurs et d'autres. La traduction de *Pamela* en 1742 marque le commencement de la popularité qu'auront les romans anglais en France quelques années plus tard; popularité qui n'est nullement soupçonnée dans la brève notice de la revue sur *Pamela*. Mais l'éveil est donné : et l'attention de la revue se portera aisément quelques années plus tard sur d'autres adaptations, notamment celles d'*Oronoko*, de *Tom Jones*, de *Joseph Andrews*, et de *Clarissa Harlowe*. A partir de 1750, ces traductions deviennent de plus en plus nombreuses et la vogue des romans anglais est nettement lancée.

L'attitude générale du public français envers l'Angleterre est donc très différente en 1756 de ce qu'elle était en 1724. Même la guerre de Sept Ans qui éclate en 1756 ne peut pas arrêter pour longtemps le courant de l'anglomanie en France. La recherche des œuvres anglaises se manifestait surtout au point de vue littéraire, mais ne se restreignait pas à ce domaine.

On suivait en France le progrès des sciences en Angleterre. En médecine, la période de 1756-78, voit se généraliser en France l'adaptation de la pratique, déjà commune en Angleterre, de l'inoculation de la petite vérole, l'essai de plusieurs remèdes anglais, et la discussion d'un grand nombre de livres anglais sur la médecine, dont

plusieurs traitaient des maladies nerveuses, et notamment de la mélancolie, ou « maladie angloise ».

En histoire naturelle, l'intérêt se porte davantage sur la botanique et son application pratique à l'agriculture. A partir de 1770, la revue parle des jardins anglais qu'on commence à imiter en France, malgré des protestations artistiques et patriotiques contre cette « manie ».

En physique, le parti newtonien a nettement gagné le dessus sur le parti cartésien, et le *Mercur*e signale plusieurs traités anglais de physique expérimentale, les expériences les plus intéressantes de cette période étant celles de Franklin sur l'électricité.

Il souligne aussi les recherches chimiques qui ont abouti à des découvertes importantes, notamment celles des gaz par Priestley.

En somme, en consultant le *Mercur*e, on remarque dans toutes les sciences, à cette époque, le triomphe de la méthode expérimentale; et on en conclut que ses progrès doivent beaucoup aux savants anglais. Tout en faisant mention des philosophes les plus notables, le *Mercur*e ne s'attache pas à la philosophie anglaise avec un intérêt soutenu entre 1756 et 1778 ; et encore plusieurs livres qu'il examine portent-ils surtout sur la morale, la vertu, les sentiments humains, les moyens d'atteindre le bonheur, en somme sur l'homme dans sa vie concrète : sujet qui intéressait le XVIII^e siècle beaucoup plus que les spéculations abstraites.

En religion, on voit se continuer la querelle entre déistes et théologiens anglais et leurs discussions sont souvent relatées dans le *Mercur*e; et celui-ci se range toujours ducôté des partisans de la religion chrétienne.

En considérant, d'autre part, les écrits historiques anglais signalés par le *Mercury* entre 1756 et 1778, on peut voir que, dans ce domaine aussi, on cherchait de nouveaux terrains. Il paraissait encore des histoires de l'antiquité, dont une de valeur durable : l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, par Gibbon. Mais la majorité des historiens préférait étudier les temps modernes, et même très récents. Ainsi la guerre de Sept Ans est l'objet de plusieurs ouvrages. Une quantité d'autres traitent de l'histoire d'Angleterre avant cette guerre; parmi eux, ceux de Smollett, de Hume, de Swift, et de Horace Walpole. Plusieurs œuvres portent même sur l'histoire des colonies, vers qui l'attention de l'Europe se portait à cette époque-là. Et en dehors des ouvrages historiques proprement dits, le *Mercury* parle d'un nombre considérable de traités anglais sur les lois, le gouvernement, les finances et la politique; autant de sujets de première importance à cette époque, qui voit se produire la révolte des colonies anglaises, et la désaffectation croissante à l'égard du gouvernement en France. La liberté anglaise fait aussi bien des disciples.

Mais c'est dans la littérature que l'influence anglaise se manifeste le plus. Dans tous les genres littéraires, on imite et on traduit des ouvrages anglais. Même le théâtre anglais qui choquait toutes les traditions classiques en France avant cette époque, trouve maintenant beaucoup d'imitateurs. Il est vrai que la plupart des traducteurs modifiaient ou supprimaient les scènes trop hardies, mais de plus en plus les libertés anglaises

étaient admises et la fin de cette période voit paraître une traduction fidèle des œuvres de Shakespeare (celle de Letourneur), qui rencontre une approbation assez générale. Les critiques réclamaient toujours contre la violation des règles, mais la popularité des pièces anglaises se manifeste par le succès de la représentation de plusieurs adaptations de ces pièces sur la scène à Paris.

Les autres genres de poésie anglaise ne rencontraient aucune résistance dans leur conquête du public français. De longs extraits de poèmes dans le *Mercury* prouvent que les poètes français continuent à imiter le génie sublime de Milton et l'esprit gracieux de Pope. Les poèmes de Prior inspirent d'autres adaptateurs. Mais les deux poètes anglais dont les œuvres ont le plus d'influence en France à cette époque, au témoignage du *Mercury*, sont Thomson et Young. Les *Saisons* de Thomson présentaient un nouveau genre : la poésie descriptive, et une nouvelle source d'inspiration : la nature; et c'était là des innovations bien reçues après tant d'années de vers médiocres de style classique. L'introduction du sentiment de la nature dans la littérature était un des éléments importants de la formation de l'esprit romantique; mais d'autres éléments apparaissent à la même date; par exemple dans les *Pensées Nocturnes* ou *Nuits* de Young. l'esprit de rêverie, le goût de la solitude et de la sensibilité mélancolique. Les traductions diverses des *Nuits* par Letourneur, Colardeau, de Launey et d'autres avaient, au témoignage du *Mercury* beaucoup de succès malgré des critiques assez sévères

de ce poème, et elles répandaient en France cette vogue de la mélancolie, qui préparait les esprits au romantisme.

Beaucoup d'autres poètes anglais étaient imités pendant ce même temps, mais leurs œuvres, tout en représentant bien la poésie anglaise, n'offraient pas la nouveauté de celles de Thomson et de Young, sauf peut-être l'*Ossian* de Macpherson, qui était traduit tout à la fin de la période que nous traitons.

La prose anglaise est aussi recherchée que la poésie, entre 1756 et 1778. Des essais, des lettres, des articles, des contes, sont traduits en français et plusieurs grammaires et dictionnaires anglais témoignent du désir d'apprendre cette langue. Mais le goût du public français prisait avant tout les romans anglais, dont cette période offre un nombre imposant de traductions et d'imitations. On constate, en parcourant le *Mercure*, que non seulement les noms et les ouvrages de Richardson, Fielding et Sterne étaient presque aussi connus en France qu'en Angleterre, mais aussi ceux d'une foule de romanciers de deuxième ordre dont on ne reconnaît même plus le nom aujourd'hui. Parce que ce genre apportait une étude plus précise de la vie individuelle, et qu'ainsi le lecteur y retrouvait plus aisément son existence propre dans les détails quotidiens, ou pour d'autres raisons moins évidentes, le roman répondait à un besoin littéraire et attirait un public qui n'était même pas découragé par la verbosité, la vulgarité et la sentimentalité d'une grande partie de ces romans. Et le développement de ce genre en France devait manifeste-

ment son essor à l'influence de ces romans anglais dont l'analyse remplissait les pages du *Mercury*.

Ainsi dans cette période de 1756 à 1778 nous voyons arriver à son point culminant l'influence anglaise en France; influence qui agit aussi bien dans le domaine scientifique et philosophique que dans le domaine littéraire. L'esprit d'hostilité ou d'indifférence qui existait avant 1724, se modifie entre cette date et 1756, pour faire place à un sentiment franchement sympathique et admiratif : et ainsi se prépare le plein développement de l'anglomanie qui se manifeste à partir de 1756. Entre cette date et 1778, les divers courants d'idées passent presque sans opposition de l'Angleterre en France, et l'influence anglaise se fait sentir dans toutes les manifestations de la vie intellectuelle française.

L'intérêt porté à l'Angleterre à partir de 1724 et l'admiration si courante à partir de 1756, sont un peu étonnants quand on considère la divergence entre les idées de ces deux nations; l'Angleterre, pays protestant et sensualiste; la France, pays catholique et cartésien. L'attitude sympathique de la France pourrait peut-être s'expliquer au premier abord par le fait que, de tous les pays de l'Europe, l'Angleterre et la France étaient les plus puissants, que même rivaux ils devaient se respecter mutuellement, mais on ne voit pas qu'en tout état de cause le rayonnement intellectuel d'un pays soit nécessairement lié à sa puissance. Sans doute est-il plus vraisemblable de supposer que les deux pays ont été amenés à des échanges littéraires et scientifiques par la seule raison que chez l'un comme chez l'autre l'acti-

tivité scientifique et littéraire est à cette époque des plus intenses. En Italie et en Espagne le présent n'égalait pas le passé; en Allemagne et en Russie la vie intellectuelle est encore assez réduite; tandis que, dans l'Angleterre, la France sentait une égale qui malgré ses différences d'idées et sa rivalité, était digne d'intérêt et d'admiration.

De plus il est probable que l'histoire de l'influence anglaise en France, telle qu'elle ressort de la lecture du *Mercure*, est liée à la fortune de l'esprit classique dans la littérature du XVIII^e siècle. En pleine apogée de l'art classique les écrivains français découvrent l'Angleterre : et c'est d'abord un mouvement d'étonnement et de défiance à l'égard d'une littérature si différente de la nôtre. Mais il vient un temps où l'esprit classique s'affaiblit, où lecteurs, critiques et auteurs se rendent compte de la nécessité d'un renouvellement du fonds hérité du XVII^e siècle; à ce moment, les nouveautés qui avaient d'abord choqué chez le voisin excitent la curiosité, éveillent l'espoir : il apparaît que c'est de là qu'on pourra tirer, avec des ménagements, des précautions, des éléments neufs propres à vivifier l'art classique épuisé. Et dès lors les différences de caractères entre les deux peuples excitent la curiosité loin de la décourager : il y a plus à tirer, pense-t-on, d'un art si différent du nôtre et encore si riche d'énergie et d'une saveur si originale.

Et enfin il est visible que l'influence de l'activité philosophique, politique et scientifique anglaise a précédé en France celle des lettres anglaises. On s'est d'abord

épris du libéralisme anglais, du réalisme philosophique d'un Locke ou d'un Hume, de la méthode expérimentale illustrée par les découvertes anglaises avant que d'admirer sans réserves les dramaturges et les poètes anglais. Et il se pourrait fort bien en dernière analyse que la science et la philosophie anglaise aient ouvert le chemin à l'importation des idées et des ouvrages littéraires venus d'outre-Manche.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE GENERALE

- Baldensperger (Fernand)**. — *Eludes d'histoire littéraire*; 2^e série (Esquisse d'une étude de Shakespeare en France). Paris, 1910, in-16.
- Brewster**. — *Memoirs of the life, writings and discoveries of Sir Isaac Newton*, London, 1893, 2 vol.
- Courcel (Georges de)**. — *Mémoire historique sur le « Mercure de France »*, Paris, Leclerc, 1903.
- Doran**. — *Shakespeare en France (The Nineteenth Century*, January, 1878).
- Dufal (Georges)**. — *L'Œuvre shakespearienne, son histoire, 1616-1910*, Paris, 1911, in-16.
- Gilman (Margaret)**. — *Othello in French*, Paris, 1925, in-8.
- Goulding (Sybil)**. — *Swift en France au XVIII^e siècle*, Paris, 1924, in-8.
- Graham (Walter)**. — *The Beginnings of English literary periodicals, a study of periodical literature 1665-1715*, New-York, 1926.
- Hatin (Eugène)**. — *Bibliographie historique de la presse périodique française*, Paris, 1866.
— *Histoire politique et littéraire de la presse en France*, avec une introduction historique sur les origines du journal et la bibliographie générale des journaux depuis leur origine, Paris, 1859-1861.
- Herford (C. H.)**. — *Shakespeares's influence on the Continent*, (dans *The Post-war spirit in Germany and other studies*) Oxford University Press.

- Lacroix (Albert).** — *Histoire de l'Influence de Shakespeare sur la littérature française*, Bruxelles, 1856.
- Le Breton (André).** — *Le roman au XVIII^e siècle*, Paris, 1898.
- Libby (Walter).** — *An Introduction to the History of Science*, New-York, Houghton Mifflin Co, 1917.
- Metzger (Hélène).** — *Les Doctrines chimiques en France du début du XVII^e à la fin du XVIII^e siècle*, Paris, 1923.
- Miall (L. C.).** — *The Early Naturalists, their Lives and Work. 1530-1789*, London, 1912.
- Mornet (Daniel).** — *Les Sciences de la Nature en France, au XVIII^e siècle*, Paris, 1911.
— *La Pensée française au XVIII^e siècle*, Paris, 1926.
- Pellissier (Georges).** — *Essais de littérature contemporaine (Le drame shakespearien en France)*, Paris, 1893, in-8.
- Robertson (J. G.).** — *The Knowledge of Shakespeare on the Continent at the Beginning of the Eighteenth Century (Modern Language Review)*, 1906.
- Sée (Henri).** — *Les Idées politiques en France au XVIII^e siècle*, Paris, 1920.
- Tolleen (J. M.).** — *Milton dans la littérature française*, Paris, 1904.
- Wallstein (Rose Heylbut).** — *English Opinions of French Poetry (1660-1750)*, New-York, Columbia University Press, 1923.
- Weld (Charles-Richard).** — *History of the Royal Society* London, 1848, 2 vol. in-8.
- Whitehead (Alfred North)** — *Science and the Modern World (Lowell Lectures)*, 1925, Cambridge, 1926, Macmillan et Co.

**BIBLIOGRAPHIE D'OUVRAGES
PORTANT SUR LA PERIODE DE 1672 A 1724**

- Bestide (Charles).** — *Anglais et Français du dix-septième siècle*, Paris, 1911.

- Chappuzeau (Samuel).** — *Le Théâtre français divisé en trois livres, où il est traité : I. de l'Usage de la comédie; II. des Auteurs qui soutiennent le théâtre; III. de la Conduite des comédiens*, Lyon, 1673.
- Charlanne (L.).** — *L'Influence française en Angleterre au XVII^e siècle*, Paris, 1906.
- Collier (Jeremy).** — *A Short View of the Immorality and Profaneness of the English Stage, together with the sense of Antiquity upon this Argument*, London, 1698.
- Dubos (l'Abbé Jean-Baptiste).** — *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, Paris, 1719.
- Daniels (Walter Melville).** — *Saint-Evremond en Angleterre*, Versailles, 1907, in-8.
- Du Boscq de Beaumont (G.) et Bernos (M.).** — *La Cour des Stuarts à Saint-Germain-en-Laye, 1679-1718*, Paris, 1912.
- Jusserand (J. J.).** — *Shakespeare en France sous l'ancien Régime*, Paris, 1898.
- Journal littéraire de La Haye.** — La Haye, 1713-1737, in-8.
- Misson (Maximilien).** — *Observations faites par un voyageur en Angleterre*, La Haye, 1696.
- Saint-Evremond.** — *Œuvres mêlées*, Edition Giraud, Paris, 1855-1866.
- Sprat (Thomas).** — *The History of the Royal Society of London*, London, 1667, in-4.

BIBLIOGRAPHIE D'OUVRAGES PORTANT SUR LA PERIODE DE 1724 A 1756

- Cobb (Lillian).** — *Pierre-Antoine de La Place, sa vie et son œuvre*, Paris, 1928.
- Digeon (Aurélien).** — La condamnation de *Tom Jones* à Paris (*Revue anglo-américaine*, août 1927).
- Faguet (Emile).** — *Propos de Théâtre*, 3^e série, Paris, 1903.
- Fontenelle.** — *Eloge de Newton (Recueil de l'Académie des Sciences de Paris, Hist.)*, année 1728.

- Forster (E. N.).** — *Aspects of the Novel.*, London, 1927.
- Fréret.** — *Défense de la chronologie*, Paris, 1758.
- Harisse (Henry).** — *L'Abbé Prévost, histoire de sa vie et de ses œuvres*, Paris, 1896.
- Havens (George R.).** — *The abbé Prevost and English Literature*, Paris, 1921, Champion.
- Hunter (A. C.).** — *Un introducteur de la littérature anglaise en France : J. B. A. Suard*, Paris, 1925, in-8.
- Lanson (Gustave).** — *Lettres philosophiques de Voltaire*, Paris, 1909.
- Monselet (Charles).** — *Les oubliés et les dédaignés. Figures littéraires de la fin du XVIII^e siècle*, Paris, 1857, 2 vol. in-12.
- Muralt.** — *Lettres sur les Anglais et les Français et sur les voyages*, Zurich, 1725.
- Saintsbury.** — *The Peace of the Augustans*, London, 1916, in-8.
- Voltaire.** — *Eléments de la philosophie de Newton*, 2^e édition, Paris, 1741.
- Wilcox (Frank Howard).** — *Prevost's Translation of Richardson's Novels*, Berkeley, 1927, in-8.

BIBLIOGRAPHIE D'OUVRAGES PORTANT SUR LA PERIODE DE 1756 A 1778

- Baldensperger (Fernand).** — *Etudes d'histoire littéraire* (1^{re} série, Young et ses « Nuits » en France), Paris, 1907, in-16.
- Cameron (Margaret M.).** — *L'Influence des « Saisons » de Thomson, 1756-1800*, Paris, 1927.
- Cobb (Lillian).** — *Pierre-Antoine de La Place, sa vie et son œuvre*, Paris, 1928.
- Cushing (Mary G.).** — *Pierre le Tourneur*, New-York, 1908.
- Digeon (Aurélien).** — *La condamnation de Tom Jones à Paris (Revue anglo-américaine, août 1927).*
- Estève (Edmond).** — *Etudes de littérature préromantique*, Paris, 1923, in-8.

- Folkierski (W.).** — *Entre le Classicisme et le Romantisme*, Paris, 1925, in-8.
- Forster (E. N.).** — *Aspects of the Novel*, London, 1927.
- Harisse (Henry).** — *L'Abbé Prévost, histoire de sa vie et de ses œuvres*, Paris 1896.
- Havens (George R.).** — *The abbé Prevost and English Literature*, Paris, 1921, Champion.
- Hisch (André).** — James Thomson, ses traducteurs et ses critiques en France (*Revue de l'Enseignement des langues vivantes*, février-avril 1925).
- Hunter (A. C.).** — *Un introducteur de la littérature anglaise en France : J. B. A. Suard*, Paris, 1925, in-8.
- Lanson (Gustave).** — *Lettres philosophiques de Voltaire*, Paris, 1909.
- Monselet (Charles).** — *Les oubliés et les dédaignés : Figures littéraires de la fin du XVIII^e siècle*, Paris, 1857, 2 vol. in-12.
- Morel (Léon).** — *James Thomson, sa vie et ses œuvres*, Paris, 1911, in-16.
- Reynaud (Louis).** — *Le Romantisme, ses origines anglo-germaniques*, Paris, 1926, in-8.
- Rosières (Raoul).** — La littérature anglaise en France de 1750 à 1800 (*Revue politique* du 19 août 1882).
- Saintsbury.** — *The Peace of the Augustans*, London, 1916, in-8.
- Texte (Joseph).** — *Jean-Jacques Rousseau et les origines du cosmopolisme littéraire*, Paris, 1895.
- Van Tieghem.** — *Ossian en France*, Paris, 1917, in-8.
- Wilcox (Frank Howard).** — *Prevost's Translations of Richardson's Novels*, Berkeley, 1927, in-8.

Vu, le 8 juillet 1929
Le doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Paris.

S. CHARLETY.

INDEX

- Abancourt, 249.
L'Abbaye ou le Château de Barford, 285.
Abeille du Parnasse Anglois, 242.
Abrégé de l'histoire d'Angleterre, 79, 80.
Abrégé Historique du Recueil des Actes publics d'Angleterre, 79.
Académie Royale des Sciences 31, *Actes* (Rymer), 78.
Addison, 1, 94, 96, 103, 113, 122, 12, 128, 129, 132, 133, 151, 153, 251, 239, 252, 266, 294, 296.
Affaires de l'Angleterre et de l'Amérique, 214.
Agriculture, 16, 167-174, 182, 297.
Agriculture complète, ou L'art d'améliorer les terres, 170.
L'Aigle et l'assemblée des oiseaux, 261.
Albin, 41.
L'Alchimiste, 93.
Allen-Ramsay, 139.
Almanach Littéraire, 241.
Amans Malheureux, 229.
Les Amans vertueux, ou Lettres d'une jeune Dame écrite de la campagne à Londres, 286.
L'Amant capricieux, 147.
Amélie, 278.
L'Amour Désarmé, 132, 244.
L'Amour et la Folie, 132.
L'Amour et la vanité, 261.
Amours Infortunés de Juliette et de Roméo, 98.
Les Androgynes, 271.
Andromaque, 94.
L'Anglomanie, 155, 297.
Antipamela, 140.
Antiquités de l'Asie, antérieures à l'Ere chrétienne, 83.
Les Antiquités d'Athènes, 204.
Apologie de la Reine Anne, 213.
Apologie de Shakespeare, en réponse à la critique de M. de Voltaire, 237.
Application de la fable d'Apollon et Daphné, 259.
Aristote, 96, 228, 292.
L'Art de former les jardins, 171.
L'Art de ramper en poésie, 137.
L'Art du Mensonge politique, 137.
Art Magazine, 54.
Astronomie, 60, 181.
Atlantis, 184.
Aurely, 270.
Aurengzeb, 101.
L'Automne (de Pope), 243.
Aventures de la Belle Grecque, 140.
Aventures de Joseph Andrews, 144, 277, 296.
L'Aveugle de Bethnal-Green, 219.
Bacon, 63, 138, 183-186, 264, 293.
Baculard d'Arnaud, 272, 289.
Baker (Henry), 43, 44, 292.
Baker (Richard), 80.
Barrow, 213.
Barthélemy, 205.
Bataille d'Hoschet, 126.
Bataille des livres, 140.
Beaumont, 21, 95, 120.
la Beauté Malheureuse, 272.

- Behn, 141-142, 283.
La Belle Pénitente, 100, 103.
le Berger Patriote, 26.
 Berkeley, 63-64, 293.
 Berry, 273, 274.
Belly ou les malheurs de l'imprudence et de la jalousie, 289.
 Beuvain, 12.
Beverlei, 226.
 Blackmore, 125, 135.
 Blackstone, 216.
 Blackrie, 158.
 Blair, 37, 38.
Blanche et Guiscard, 239.
 Boileau, 104, 108, 122.
 Bolingbroke, 92, 197.
Le Bonheur, 271.
 Bontems, 221, 245.
Botanique, 37-40, 166, 167-169, 182, 297.
Boutique du Bijoutier, 218.
 Boyer, 139, 273.
 Bradley, 38, 39.
 Le Bret, 247.
Brittish Stage, a collection of the best English Modern Plays, 96.
 Brooke, 230.
 Brooke (Frances Moore), 284, 285.
 Brown, 58.
Brutus, 91.
 Buckingham (Duc de), 15, 104, 121, 123, 128.
 Buffon, 39, 53, 292.
 Bulstrode, 136.
 Burch, 214.
 Burke, 187, 267.
 Burnet, 15, 81.
 Butler, 120, 121, 132, 259, 265.

Caliste, v. *La Belle Pénitente*.
La Campagne, 122, 123.
 Campbell, 197.
Carte du Système Solaire, 12.
Catalogue des Arbres, des Arbrisseaux, des Plantes et des Fleurs, tant étrangères que domestiques, qu'on élève pour vendre dans les Jardins proches de Londres, 38.
 Catesby, 37.
Calon, 16, 103, 231, 239, 252.
Causeur, 18, 292.
 Cavendish, 180.
 Caylus, 205.
 Centlive, 147.
 Chappuzeau, 24.
 Charles II, 11, 22.
Charles Grandison, 275-277, 284.
Le Château d'Otrante, 2 2.
 Chaucer, 120, 127.
 Chesterfield, 270.
Le Chevalier Gâte-tout, 93.
 Cheyne, 34.
Chimle, 179, 180, 182, 297.
 Chishul, 83.
 Choiseul-Gouffier, 205.
Choix de Contes et de poésies Erses, 261.
Choix de différens morceaux de poésie, 110, 123, 124.
Choix d'un genre de vie, 124.
Choix des lettres de lord Chesterfield à son fils, 270.
Choix de petites pièces du théâtre anglois, 218.
Chrisal ou Les aventures d'une Guinée, 284.
Christiade, 118.
Christian Hero, 132.
Chronologie reformée des anciens Empires, avec une courte chronique des événements arrivés en Europe jusqu'à la conquête de la Perse par Alexandre le Grand, 75-78, 204.
Cidre, 126.
 Clarendon (le Comte de), 14.
Clarissa Harlowe, 145, 284, 296.
 Clarke, 15.
 Cleland, 150.
 Clement, 101.
Cloé Hunting, 245.
 Coakley, 166.
 Cobb, 142, 144.
Le Coche, 284.
 Colardeau, 222, 242, 243, 255, 30.
Collection de poèmes originaux, 124.
A Collection of the Parliamentary debates in England, 81.
 Collier, 20, 25, 89.
 Colman (George), 234.
Comédie anglaise, 87.
Comédie française, 135.
Comédiens italiens, 135.
Comment l'appellez-vous? 219.
Commentaire sur le code criminel, en Angleterre 216.

- Commentaires sur les loix angloises*, 216.
Commères de Windsor, 98.
Comparaison des deux Philosophies de Descartes et de Newton avec des Remarques sur l'une et sur l'autre, 47.
Comparaison de l'administration des quatre dernières années de la Reine Anne avec celle des quatre premières de George III, 213.
Compleat Body of Husbandry, 169.
Congreve, 94, 101, 103, 125, 127, 129.
Conjectures sur la composition originale, 157.
Continuation de l'Histoire Romaine, jusqu'à la prise de Constantinople, 82.
Corneille, 238.
Correspondance familière et politique entre Milord R... et le général C... sur la situation présente de l'Angleterre, 216.
Couleur locale, 262, 263.
Cours de langue anglaise, 273.
Cours de lectures, sur les questions les plus importantes de la métaphysique, de la morale, de la théologie, traitées dans la forme géométrique, avec des renvois aux auteurs les plus célèbres qui ont écrit sur ces matières, 189.
Cours de Physique démontré par l'Expérience, 52.
(Coventry), 148, 149.
Cowley, 127, 128, 246, 264.
Cyber, 22.
Critique de Dryden, 127.
Critique du Théâtre Anglois, 89.
Cybber, 102.

Davies, 125.
Dean, 188.
Débats en Parlement d'Angleterre, au sujet des affaires générales de l'Europe, 215.
De Bremonde, 55.
Dédicace critique des dédicaces, 133.
Défense du Cartésianisme, 46.
Défense de la chronologie fondée sur les monumens de l'histoire ancienne contre le système chronologique de M. Newton, 274.
Défense de la Dissertation sur la validité des ordinations angloises, 72.
La Défense des ordinations anglicanes, réfutées, 73.
Defoe, 19, 132, 153, 296.
Déisme, 67-72, 195-199.
Denham, 127.
La Demoiselle et le frelon, 260, 261.
Dépit Amoureux, 132.
Descartes, 46-52, 57, 174.
Deschamps, 16.
Description de la langue et des autres parties du Pivert, 40.
Description naturelle et historique des Isles de Scilly, 37.
Description de la Sagesse de Dieu dans les œuvres de la Création, 67.
Desfontaines (l'Abbé), 70, 133, 135, 145.
Desfrançais (l'Abbé), 187.
Desfrancois (l'Abbé), 267.
De la délicatesse du goût et du sentiment, 263.
De Launey, 258, 299.
Desmaret, 55.
Derham, 42, 62, 67.
Dernière ressource de l'amour, 102.
Les Devoirs des personnes de qualité, 137.
The Deuce is in Him, 234.
Deuil Anglois, 224.
Les Deux Orphelines, 285.
Le Diable à quatre, 219.
Dialogues entre Hylas et Philonous, 63-65, 290.
Dialogue entre Olivier Cromwell et le Prince d'Orange, 14.
Dictionnaire Botanique, 38.
Dictionnaire françois-anglois et anglois-françois, 274.
Dictionnaire françois-anglais et anglais-françois, 2. 3 (Boyer).
Dictionnaire des particules anglaises, 274.
Dictionnaire royal, 139.
Discours de Salan, lorsqu'il aperçut le soleil, 118.
Discours historique et politique

- sur les joix et le gouvernement d'Angleterre, depuis les premiers temps, jusqu'au règne de la Reine Elizabeth, 81.
- Discours historiques, critiques et politiques sur Tacite, 82.
- Discours sur la Poésie Pastorale, 18.
- le Dispensary 125.
- Dispute entre les deux Sexes 120.
- Dissertation critique sur le Paradis perdu de Milton, 114-116.
- Dissertation historique sur la population des anciens tems, comparée avec celle du nôtre, 205.
- A Dissertation on the Ancient Pagan Mysteries, 202.
- Dissertation sur les miracles, dans laquelle on réfute les principes avancés par David Hume, dans son Essai sur les miracles, 197.
- Dissertation sur les mœurs, la religion et la philosophie des Hindous, 202, 203.
- Dissertation sur la petite vérole et l'inoculation, 158.
- Dissertation su l'huile de ricin, 162.
- Dissertation sur les poèmes de Monsieurs Boileau, Addison et Voltaire, 122, 123.
- Dissertation sur les sens et sur l'Imagination, 65.
- Discours sur toutes les principales branches de la religion naturelle, 67.
- Ditton, 69.
- Divers Parallèles, 174.
- Docteur Pansophe, 266.
- Doddridge, 189.
- Dodsley, 218.
- Le Dom Quichotte Femelle ou le* Aventures d'Arabelle, 149, 287.
- Donne, 264.
- Dorrington, 137.
- La Double Crainte, 245.
- Douglas, 40.
- Douglas (Robert), 167.
- Drayton, 231.
- Dryden, 21, 93, 101, 120, 121, 124, 127, 129, 220, 228, 243, 259.
- Dubos, 23.
- Duc de Guise, 220, 222.
- Ducis, 226, 235.
- (Duff), 267, 286, 287.
- Dumay, 274.
- Dunciade, 105, 108, 111.
- Dunsdale, 160, 161.
- Du Resnel, 108.
- Ebauche de la religion naturelle, 68, 195.
- Echard, 82.
- Edgar et Emmeline, 223.
- Education des Enfans, 12.
- Les Egaremens réparés, ou histoire de Miss Louise Mildmay, 286.
- Eglogues, 18, 111, 244.
- Electricité, 59, 60, 176, 297.
- Élégie à la mémoire d'une jeune demoiselle, 242, 243.
- Élégie sur un cimetière de campagne, 256, 261.
- Elémens d'analyse pratique, 181.
- Elémens de géométrie, 181.
- Elémens de la Philosophie Newtonienne, 55.
- Elémens de Newton, 52.
- Elfride, 227.
- Ellis, 167.
- Eloge de Cromwell, 128.
- Eloge de Newton, 46.
- Eloge historique et critique d'Homère, 110, 111.
- Eloges Historiques des Académiciens, 29.
- L'Enlèvement de la boucle de cheveux de Sylvie, 104, 108, 109, 113, 242, 244.
- Ephémérides du citoyen, 248.
- Épître à M. l'Abbé de Breteuil, 241.
- Épître d'Héloïse à Abélard, 111, 242, 244.
- Épître sur la paix de 1712, 257.
- L'Epouse en deuil, 101.
- Erreurs de l'amour-propre, ou Mémoires de Milord B..., 150.
- L'Erreur d'un moment, 287.
- Essay de Botanique, 37.
- An Essay on the future life of Brute creatures, 188.
- Essay philosophique sur l'entendement humain, 12, 63.
- Essai sur l'Ajousiement des Angloises, 272.

- Essai sur l'Histoire naturelle des Polypes*, 43, 292.
Essai sur la Vie et les Ecrits de Pope, 194.
Essai sur le Caractère des Nations, 215.
Essai sur le bonheur, 266.
Essai sur la critique, 106, 107, 108, 109.
Essai sur l'Eloquence, 263.
Essai sur l'érudition de Shakespeare, 231.
Essai sur le génie original, 267, 268.
Essai sur le génie original d'Homère, 268.
Essai sur la génération de la chaleur dans les animaux, 167.
Essai sur le goût, 267.
Essai sur l'histoire naturelle des corallines et autres productions marines, 167.
Essai sur les vertus de l'eau de chaux, pour la guérison de la pierre, 157.
Essai sur l'histoire de la société civile, 266.
Essai sur l'homme, 108, 252.
Essai sur la vertu et l'harmonie morale, 193.
Essai sur les moyens de rendre les facultés de l'homme plus utiles à son bonheur, 194, 195.
Essai sur la manière de traduire les poètes, 123.
Essai sur la Médiocrité des Conditions, 263.
Essai sur la poésie, 123, 127.
Essay sur la poésie grecque, 113.
Essai sur la poligamie et le divorce, 263.
Essay sur les Erreurs Populaires, 58.
Essai sur les Hiéroglyphes des Egyptiens, 84.
Essai sur les différentes espèces de fièvres, 162.
Essais, 138.
Essais sur divers sujets, 135, 136.
Essence de la matière, 61.
Elat Présent de la Grande-Bretagne, 14.
Etherege, 25.
L'Etourdi, 93.
l'Etourdi ou histoire de Miss Betsy Thoughtless 150.
l'Eventail, 260.
Examen des principaux points de la réponse à l'argument tiré du nombre de personnes mortes en Angleterre de la petite vérole naturelle et artificielle, avant et depuis la pratique de l'inoculation, 160.
Examen des témoins de la résurrection de Jésus-Christ, jugés selon les règles du Barreau, 196.
Examen du Vuide ou Espace Newtonien, 53.
Expériences et observations sur différentes espèces d'air, 180, 181.
Expériences et observations sur l'Electricité, 60.
Expériences physiques et chimiques sur plusieurs matières relatives au commerce et aux arts, 179.
Expériences Physico-mécaniques sur différens sujets, et principalement sur l'Electricité, 55.
Explication des premières causes d'action dans la matière et de la cause de la gravitation, 54.
Exposition des découvertes philosophiques de Newton, 54.
Fairfax, 264.
Fannie ou l'heureux repentir, 289.
Fanny, 271.
Farmer, 231.
La Fausse délicatesse, 234.
Fidelia, 271.
Flavilla, 272.
La Fontaine, 130, 260.
La Famille vertueuse, 285.
Les Fastes de la Grande-Bretagne, 213.
La Femme jalouse, 234.
La Femme Silente, 93.
Les Femmes métamorphosées, 219.
Fentry, 285.
Ferguson, 266.
Fête d'Alexandre, 259.
Fielding (Henry), 143-145, 153, 277-279, 280, 282, 287, 300.
Fielding (Sarah), 148, 154.
Fletcher, 21, 95, 120.
Fleury, 99.
Flint, 139.

- Fontenelle, 29, 46.
 Forbes, 199.
 Forgubar, 25.
 Foster, 67.
 The Fox, 93.
Fragmens extraits des œuvres du Chancelier Bacon, 187.
 Franklin, 10, 176, 177, 178, 182, 215, 297.
Free-holder, ou L'anglais jaloux de sa liberté, 81.
Les Frères, ou Histoire de Miss Esmond, 284.
- Gaillard, 209.
 Galilée, 185.
 Garrick, 235.
Garrick, ou les Acteurs Anglais, 233.
 Garth, 125.
 Gauthier, 273.
 Gautier, 54.
 Gay, 130, 219, 260.
 Gaz, 297.
Le Génie, la vertu et la réputation, 261.
Le Gentilhomme Cultivateur, 169, 170.
Géographie Physique, ou Essai sur l'Histoire naturelle de la terre, 37.
Géométrie, 181.
George Barnwell, v. Marchand de Londres.
Géorgiques, 248.
 Gérard, 267.
 Gibbon, 206, 298.
 (Goldsmith), 282.
 Gordon, 82.
Gouvernement Civil, 81.
Grammaire anglo-irlandaise, 274.
 Grange (de la), 284.
 Gravesande, 54.
 Gray, 256, 261.
 Gréaves, 125.
 Gregory, 194, 195.
 Grew, 38.
 Griffith, 37.
 Griffith (Mme), 287.
 Guerre de Sept Ans, 10, 207, 210, 296, 298.
Guide complet pour le gouvernement des abeilles pendant toute l'année, 167.
- Guide des Jeunes mathématiciens*, 181.
 Guinée (Milord), 141.
Gustave Vasa, le libérateur de son pays, 230.
 Guys, 2 5.
- Habitude de la vertu*, 15.
 Hales, 39, 292.
 Halley, 12.
 Hamilton, 125.
Hamlet, 21, 89-90, 96, 225, 235.
 Hardouin, 73.
 La Harpe, 243, 254.
 Harrington, 264.
 Harvey, 265.
 Hauksbee, 55, 56.
 Hawkesworth (John), 223 (Edgar et Emmeline).
 Haywood, 147, 150, 152, 272.
 Heat,
l'Hermitage, 285.
 Hervey, 256.
l'Heureuse Banqueroute, 272.
L'heureux enlèvement, 147.
Heureux orphelins, 150.
 Heywood (Thomas), 25.
 Higgons, 80.
 Hill, 168, 169.
Histoire, 13-14, 75-85, 204-217, 293.
Histoire d'Angleterre, 80, 298.
Histoire d'Angleterre, depuis la descente de Jules-César, jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle en 1748, 210-211.
Histoire d'Angleterre depuis la révolution jusqu'à l'avènement de la maison de Brunswick actuelle, 213.
Histoire abrégée des plus grands poètes anglais, 127, 128.
Histoire de Clomélie, 147.
Histoire d'Ecosse sous les règnes de Marie Stuart et de Jacques IV, 213.
L'Histoire d'Emilie Montague, 285.
Histoire des colonies européennes dans l'Amérique, 214, 298.
Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain, 206, 298.
Histoire générale de l'Angleterre, 14.

- Histoire générale d'Angleterre*, 80.
Histoire générale de l'église chrétienne depuis sa naissance jusqu'à son dernier état triomphant dans le ciel, 199, 200.
Histoire de la Grèce, 82.
Histoire de Guillaume III, 14.
Histoire des Juifs, 15, 82.
L'Histoire de Lady Julie Harley, 287.
Histoire de la Maison de Plantagenêt sur le trône d'Angleterre, 211, 212.
Histoire de la Maison de Stuart sur le trône d'Angleterre, 211.
Histoire de la Maison de Tudor, 212.
Histoire de Miss Beville, 285.
Histoire de Miss Indiana Danby, 284.
Histoire de Miss Lucinde Courtney, 287.
Histoire de M. le Marquis de Crescy, 288.
Histoire de Julie Mandeville, 284.
L'Histoire de Rhédy, Hermite du Mont Ararat, 287.
Histoire naturelle et civile de la Californie, 166.
Histoire naturelle et civile de l'isle de Minorque, 166.
Histoire naturelle du thé, 169.
Histoire de la Non-conformité, 15.
Histoire nouvelle et impartiale d'Angleterre, 213.
Histoire de la Nouvelle York, 214.
Histoire de la Rébellion, 14.
Histoire de la réformation d'Angleterre, 15.
Histoire du règne de la reine Anne d'Angleterre, 212.
Histoire des Passions, 145-146.
Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre, 209.
Histoire du petit Pompée, 148 149.
Histoire des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons, des insectes, des plantes, des fossiles, des fontaines, etc., 36.
Histoire et commerce des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale, 214.
Histoire et commerce des Antilles anglaises, 214.
Histoire naturelle, 35-45, 166-174, 182, 292, 297.
Histoire naturelle de la Floride, de la Caroline et de l'Isle de Bahema, 37.
Histoire naturelle de la Floride, de la Caroline et des Isles Lucayes, 37.
Histoire naturelle de l'Isle de Barbade, 37.
Histoire naturelle des insectes, 43.
Histoire naturelle des insectes de l'Angleterre, 41.
Histoire naturelle des oiseaux, 41.
Histoire naturelle et description du Phœnicopterus, 40.
Histoire romaine depuis la fondation de Rome, jusqu'à la translation de l'Empire par Constantin, 82.
Histoire universelle, 82.
Historic doubts on the Life and Reign of King Richard the Third, 212, 213.
Hobbes, 187, 265.
Holwell, 159.
L'Homme du monde, 287.
L'Homme sensible, 286.
Homère, 17, 268.
Horace, 96, 128, 251, 264.
Hudibras, 121, 125, 132, 259, 265.
Hume, 185-186, 188, 197, 206, 211-212, 215, 263, 264, 265, 266, 298.
Huxham, 162.
Hymne à l'adversité, 261.
Hymne au soleil, 128.
Idée de la poésie anglaise, 111, 112, 124, 125-131, 153, 244, 295.
The Idler, 269.
L'Illiade, 105.
Imitation d'Anacréon, 245.
Imitation d'un morceau de Milton sur la lumière, 118.
L'Inconnue, 272.
L'Infortuné François, ou les mémoires et aventures du Marquis de Courtanges, 149, 150.
L'Inoculation de la petite-vérole renvoyée à Londres, 159.
Inoculation contre la petite-vérole, 13, 30, 158-162, 182, 291, 292, 296.

- Insectes*, 41-44, 167.
Institutions Newtoniennes, 54, 174.
Introduction à la philosophie de Newton, 54.
Introduction à l'histoire naturelle des pigeons domestiques, 41.
L'Isle de la folie, 135.
L'Isle de la raison, 135.
- Jacques II, 11.
Jameson, 193.
Les Jardins, 38, 171-174, 182, 297.
Jeanne Grey, 94.
Johnson, 282.
Johnstone, 284.
Jonathan Wild le Grand, 28-29.
Jonson, 21, 87, 92, 95, 102, 120, 125, 155, 231.
Joueur de gobelets, 132.
Journal de tout ce qui s'est passé en Parlement d'Angleterre, 13.
Journal des Sçavans, 46.
Journal étranger, 250.
Journal littéraire de la Haye, 21, 25.
Les Jours, 26.
Jugements sur les principaux auteurs anglais, 185-186, 263-264.
Juif de Venise, v. Marchand de Venise.
Jules César, 235.
- Kelly, 234.
Kepler, 186.
Kleist, 248.
Koran, 203.
- Lacombe, 259.
Lancelin, 119.
La Place, 96-98, 99, 102, 104, 141, 142, 143, 144, 148, 150, 153, 218, 220, 221, 237, 246, 279, 294.
Pierre-Antoine de La Place, sa vie et son œuvre, 142, 144.
Laynys, 125.
Leçons d'optique, 46.
Le Courayer, 72.
Lee, 25, 220.
Leeuwenhoeck, 32.
- Léon, 271.
Leland, 198, 202.
Lennox, 149, 286.
Le Quien, 74.
Leroy, 205.
Le Sage, 46.
Leslye, 69, 70.
Letourneur, 236, 250-255, 256, 261, 299.
Lettre à l'auteur de la traduction des Saisons de Thomson, 245.
Lettre d'un député des communes d'Angleterre à un de ses amis, 14.
Lettre d'un théologien à un ecclésiastique de ses amis sur une dissertation touchant la validité des ordinations anglaises, 72.
Lettre écrite de Londres sur quelques illustres Anglois, 95, 107, 117, 120-121.
Lettre écrite de Londres sur quelques poètes dramatiques anglais, 92.
Lettre écrite de Londres sur Shakespeare, poète dramatique, 88.
Lettre historique et philosophique du Comte d'Orreri, sur la vie et les ouvrages de Swift, pour servir de supplément moderne au Spectateur de Steele, 152.
Lettres anglaises 21.
Lettres choisies, 111.
Lettres critiques sur le Paradis perdu et reconquis de Milton, 116.
Lettres de Juliette Catesby, 288.
Lettres de Mentor à un jeune Seigneur, 269.
Lettres de Mistress Fanni Butler à Milord Charles Alfred de Caitombridge 288.
Lettres d'Henriette et d'Emilie, 284.
Lettres morales sur le plaisir, 257.
Lettres philosophiques, 29, 47.
Lettres sérieuses et badines, 137.
Lettre sur la langue anglaise, 138.
Lettre sur le poème des Saisons, 248.
Lettre sur l'enthousiasme, 140, 269.
Lettre sur les Anglais et les Français, 87.
Lewis, 179.
Liberté de la presse, 66.
Lillo, 101, 103, 240.
Linguet, 187.
Linné, 168.
Littérature, 15-26, 85-155, 217-289, 293-296, 298-301

- Littleton, 283.
 Locke, 12, 13, 81, 183, 187, 291, 293.
London Chronicle, 159.
La Louange intéressée, 259.
 Louis XIV, 11.
 Louis XV, 161.
 Louis XVI, 161.
Love Letters for all occasions, 141.
Lucy Wellers, 284.
De la lumière, des couleurs, et de de la vision, suivant les principes du chevalier Newton, 46.
 Lunette de réflexion, 45, 46.
Lutrin, 118.

 Mackenzie, 286.
 Maclaurin, 54, 61.
 Macpherson, 261-262, 300.
 Magny, 114.
 Mahomet, 202, 203.
 Maladies nerveuses, 162, 297.
 Maladies des yeux, 32.
 Malherbe, 236.
Sur la manie des jardins anglais, 173.
 Manley, 22.
 Marbres d'Arundel, 83.
Marchand de Londres, 101, 103, 220, 229, 240.
Marchand de Venise, 221, 231.
Maria, ou les véritables mémoires d'une dame illustrée par son mérite, son rang et sa fortune, 284.
 Marivaux, 137.
 Martinus Scriblerus, 271.
 Mason, 226-228.
 Matématiques, 60-61, 181, 182.
Maxims, characters and reflections, critical, satyirical and moral, 28-29.
 Médailles, 83.
 Médecine, 12-13, 29-35, 156-166, 182, 290, 292, 29.
Medecina Flagellata, 34.
Medecine pratique de Londres, 162.
Il Meditante, 125.
Méditations sur les tombeaux, 251.
 La mélancolie, 253, 263.
Mélanges de littérature et de philosophie, 141.
Meslange de différentes pièces de vers et prose, 14.
Mémoires de Fanny Hill, 145.
Mémoires de ce qui s'est passé sur Mer pendant la guerre de 1688 jusqu'à 1696, entre la France et l'Angleterre, 81.
A la mémoire d'une dame morte depuis peu, 125.
Mémoire historique de la négociation entre la France et l'Angleterre, 208.
Mémoires du nord, ou Histoire d'une famille d'Ecosse, 284.
Mémoire de Miss Sidney Biddulph, 283.
Mémoires pour servir l'histoire de la vertu, 283.
Mémoire pour servir à l'histoire d'un genre de Polypes d'eau douce, à bras en forme de cornes 43.
Memories of a coxcomb, v. les Erreurs de l'amour-propre.
Mémoires ou Dissertation sur la Validité des Ordinations des Anglais, 72.
Mémoires Philosophiques de la Société royale, 40.
Mémoires pour servir à l'histoire de la Grande-Bretagne sous les règnes de Guillaume III, de Marie et d'Anne, 81.
Memorials and Characters, 141.
Mentor moderne, 133, 136, 137, 140.
 La Mer, 245.
Méthode aisée pour prononcer et parler correctement la langue anglaise, sans le secours d'un maître, 274.
Méthode courte et facile pour combattre les déistes, 70.
Métaphysique de l'âme ou théorie des sentiments moraux, 187.
Méthode des fluxions et des suites infinies, 53, 1.
Méthode naturelle de guérir les maladies du corps et les dérèglements de l'esprit qui en dépendent, 24-35.
 Le microscope, 43, 44, 292.
Microscope mis à la portée de tout le monde, 44.
 Middleton, 82.
 Miller, 17.
 Milton, 104, 113-119, 122, 127, 132, 153, 210-241, 245, 258, 294, 299.

- Minifie, 285.
Le ministre de Wakefield, 282.
Le Moine espagnol, 93.
Molière, 93, 97.
Monro, 162.
Montagu (Charles), 127.
Montague (Elizabeth Robinson), 237-239.
Montague (Lady Mary Wortley), 128, 269.
Montaigne, 183.
Montesquieu, 217.
Moore, 120.
The Morality of the East, 202, 203.
Morand, 30.
More, 41.
Morrison, 38.
Mort d'Adam, 241.
Mortimer, 170.
Morville, 286.
Moses and Bolingbroke, 197-198.
La Mothe de Vayer, 183.
Muller, 181.
Muralt, 87.
- Narcisse*, 258.
Needham, 44.
Newton, 12, 45-58, 60, 61, 62, 75-78, 174-175, 179, 204, 291.
Noailles (le Cardinal de), 73.
Noguez, 37.
Notes sur la lettre de M. de Voltaire à M. Hume, 266.
Le Nôtre, 173.
Nowjahad, 285.
Nouveau Gulliver, fils du Capitaine Gulliver, 135.
Le Nouveau père de famille, 285.
Nouveau Théâtre Anglais, 233-234.
Nouveau théâtre français, 100.
Nouvelles Découvertes faites avec le Microscope, 44.
Nouvelles Découvertes Philosophiques et Pratiques concernant la Culture des Jardins, 38-39.
Nouvelle démonstration évangélique ou l'on prouve l'utilité et la nécessité de la révélation chrétienne, par l'état de la religion dans le Paganisme, relativement à la connaissance et au culte d'un seul Dieu. à une règle de moralité et à un état de récompenses et de peines futures, 118.
- Nouvelle Grammaire pour apprendre l'anglais*, 139.
De la nouvelle méthode d'inoculer la petite vérole, avec une exposition abrégée de cette méthode, 160.
Nuits, 164, 172, 191, 250-258, 261, 2 2. 299.
La Nullité des ordinations anglaises, démontrée de nouveau, 73-74.
- Obéissance requise par l'Evangile pour être en état de salut*, 15.
Observations on the culture of vines and olives, the production of silk, the preservation of fruits, etc., 171.
Observations sur les édifices des anciens peuples, précédées des réflexions préliminaires sur la critique des ruines de la Grèce, 204.
Observations sur l'histoire et sur les preuves de la résurrection de Jésus-Christ, 196.
Observations sur les Maladies des Armées, 35.
Ode de Sainte Cécile, 242.
L'Ode sur le pouvoir de la musique, 124.
Œuvres mêlées, 15.
Oiseaux, 40.
L'Opéra des Gueux, 219, 260.
Opération de la taille, 30, 292.
Oronoto, 141-142, 282, 283, 296.
Orphie, 284.
L'Orpheline anglaise, ou Histoire de Charlotte Summers, 148, 154.
Ossian, 261-262, 300.
Othello, 21, 89, 90, 91.
Otway, 99, 120.
Owen, 16, 104, 259, 294.
- Pamela*, 140, 141, 283, 296.
Paradis perdu, 113-116, 117, 118, 119, 241.
Paradis reconquis, 116, 118, 119.
Parallèle de la condition et les facultés de l'homme avec la condition et les facultés des autres animaux, 190-191, 194.
Parallèle entre Descartes et Newton, 174.
Parnasse des dames, 240.
Parnell, 125.
Passage du Rhin, 122.

- Pastorius, 200.
Patriote anglais, 208.
Patu, 219.
Le Paysan et le Matin, 261.
Pêche volée, 244.
La Peinture, 129.
Pemberton, 55.
Penn, 199.
Pensées, 242.
Pensées anglaises sur divers sujets de religion et de morale, 199.
Pensées détachées, 269.
Pensées sur la Religion naturelle et révélée, 199.
Pensées par rapport à une vie vertueuse et chrestienne, 15.
Pensées philosophiques, morales, critiques, littéraires et politiques, 187.
Petits insectes dans le sang, 31, 32.
Philips (Ambrose), 94.
Philips (John), 126, 130.
Philoclée, 103.
Philosophie, 12, 62-65, 183-195, 293, 297.
Physique, 45, 174-179, 182, 292, 297.
Pièces diverses, 125.
Piron, 2.0.
Pitt, 132.
Plaidoyer pour et contre J.-J. Rousseau et le docteur Hume, 266.
Plaintes d'Adam à Eve après son péché, 117-118.
Plaisanteries anglaises, 271-272.
Poème sur la bataille de Fontenoy, 122.
Poème sur la création, 125.
Poésie anglaise, 104-132, 240-263, 299.
Poésie descriptive, 245.
Poésies diverses, 125.
Le Poète et son Mécène, 261.
Poisenet, 241.
Polden, 54.
Pomfret, 124.
Pomme, 163, 164.
Pope, 17, 91, 104, 105-113, 119, 122, 124, 128, 132, 147, 153, 219, 240, 241-244, 245, 252, 258, 2 0, 269, 291, 294, 299.
Le Poulain et le fermier, 261.
Pour et le contre, 101.
Pratique des vertus chrestiennes, 15.
Précieux chelin, 126.
Préservatif du Tonnerre, 177.
Prétendue Veuve, 96.
Prévost (l'Abbé), 145, 269, 283.
Priestley, 180-181, 183, 297.
Prince, d'Orange, 14.
Les Principes de la morale et du goût, 108.
Pringle, 35.
Le Printemps (de Kleist), 248.
Le Printems (de Pope), 243.
Prior, 128, 130, 132, 240, 244, 245, 258, 299.
Production d'Esprit, 139.
Les Progrès de la poésie, 127.
Prononciation de la langue anglaise, 139.
La Prose, 132-155 263-289, 295, 300.
Protestant cité au tribunal de la parole de Dieu, 201.
Pye, 197.

Questions sur l'Encyclopédie, 281.
Qu'il est dangereux de mentir, 271.

Rabelais, 281.
Racine, 94.
Racines de la langue anglaise, 273.
Rasselas, 282.
The Reasonableness of Repentance, 199.
Recherches sur les remèdes capables de dissoudre la pierre et la gravelle, 157.
Recherches philosophiques sur l'origine des idées que nous avons du beau et du sublime précédées d'une dissertation sur le goût, 187, 267.
Recherches sur la nature du feu de l'Enfer et du Lieu où il est situé, 201, 202.
Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et gauloises, 205.
Recueil de différens papiers de l'état de Jean Turløe, Secrétaire des deux Cromwells, 81.
Recueil de Lettres Philosophiques, 36.
Recueil de Pièces Sérieuses, Comiques et Burlesques, 19.

Recueil de traités sur l'électricité, 59.
Relexions critiques, 23.
Reflexions historiques et critiques sur les différens théâtres de l'Europe, 96.
Reflexions morales et critiques, 184.
Reflexions sur les causes de l'incrédulité par rapport à la religion, 19.
Reflexions sur la littérature, 229.
Reflexions sur une question importante, proposée au public : savoir si le territoire immense que la nation anglaise a acquis par le dernier traité de paix, contribuera à la prospérité ou à la ruine de la Grande-Bretagne, 208-209.
Regley (l'Abbé), 215.
Reine des fées, 121.
Relation de la manière dont l'incubation de la petite vérole se pratique dans les Indes orientales, 159.
Religion, 15, 65-75, 195-204, 293, 297.
La Religion chrétienne, aussi ancienne que la Création, 70.
La religion chrétienne, démontrée par la résurrection de N. S. J.-C., 68-69, 70.
Remarques sur Homère, avec la traduction de la préface de l'Homère anglais de M. Pope, 104, 105.
Remarques sur la durée de l'Etat Monarchique de Rome, pour justifier la Chronologie de M. Newton, 77.
Remarques sur l'Histoire d'Angleterre de Rapin Thoyras, 80.
Réponse à l'Essai sur le Caractère des Nations, 215.
Restif de la Bretonne, 285.
La Résurrection de Jésus-Christ, examinée par un Philosophe, 71.
Riccoboni, 96.
Riccoboni (Mme), 273, 278.
Richard III, 91, 229.
Richardson, 140, 145, 153, 275-277, 282, 287, 300.
Roberts, 274.
Robertson, 213.
Robinet, 274.
Robinson Crusoe, 19, 132, 282, 291.
Rochester (le Comte de), 25, 127, 128, 265.

Le Roi et le Fermier, 224.
Roi et le Meunier, 218.
Les Romans anglais, 141, 154, 275-289, 296, 300.
Le Romantisme, 263, 299, 300.
Roméo et Juliette, 99, 235.
Roscommon (le comte de) 124, 127.
Rousseau, 266.
Rowe, 94, 101, 222.
Les ruines des plus beaux monuments de la Grèce, 255.
Rymer, 79.

Saint-Ange, 286, 287.
Saint-Aubin, le Gendre de, 46, 51, 61.
Saint-Evremond, 24, 25, 86, 291.
Saint-Lambert, 248, 249.
Les Saisons, 125, 221, 243, 245-250, 262, 299.
Les Saisons (de Saint-Lambert), 247-248.
Sale, 203.
Samson, 14.
Sarcothée, 240.
Saurin, 239.
Les Sauvages de l'Europe, 208.
La Science, 12, 28-62, 156-183, 296, 297.
Science de Bon-homme Richard, 215.
Secret des Sultans dévoilé, ou l'incubation mise à la portée de tout le monde, 161.
Selden, 132.
Sentiment de la nature, 245, 263, 299.
Shadwell, 22, 25.
Shaftesbury, 14, 192, 269.
Shakespeare, 20, 87, 88-91, 95, 96, 97, 100, 103, 120, 133, 155, 225, 228, 229, 231, 234-239, 294, 299.
Sheridan, 283, 285.
Sigorgne, 54, 174.
Simson, 192.
Simpson, 181.
Situation des finances de l'Angleterre en 1768, 216.
Sloane, 36.
Smart, 124-125.
Smith, 175.
Smith (Adam), 186.
Smith (William), 214.
Smollett, 210-211, 280, 298.
Société Royale, 35.

- Socrate*, 220.
Soliloques, ou Entretiens avec soi-même, 192.
Le Solitaire anglais, 137.
Sommeil des plantes ou La cause du mouvement de la sensitive, 167, 168.
Songe d'Eve, 241.
Songe merveilleux, 272.
Sophie ou le triomphe des grâces sur la beauté, 286.
Southall, 43.
Southern, 147.
Spectateur, 18, 25, 133, 140, 151, 152-296.
La Spectatrice, 151.
Spenser, 120, 121, 127, 130, 264.
Stances sur les poètes épiques, 116.
Stanian, 82.
Statique des Végétaux et l'Analyse de l'air, 39, 292.
Steele, 18, 22, 132, 152, 153, 291, 296.
Stephens, 31, 156.
Sterne, 280-282, 286, 300.
Stuart (James), 295.
Supplément à l'Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre, 209-210.
Supplément à un des ouvrages faits pour la défense de la validité des ordinations anglicanes, 74.
Sur la manière d'écrire et de lire la vie des grands hommes, 183.
Sur la vanité des plaisirs, 122.
Sutton, 160, 161.
Swift, 19, 129, 132, 133-135, 137, 139, 140, 152, 153, 212, 219, 269, 271, 296, 298.
Swinden, 202.
Système nouveau et complet de l'art des accouchemens, 162.
Système singulier sur les Oiseaux de passage, 41.
Système végétal, 169.

Tables Astronomiques, 12.
Tables de Logarithmes, 182.
Tamerlan, 101.
Tancrède et Sigismonde, 221, 246.
Tatler, 296.
Tatler and Lucubrations, 140.
Taylor, 32.
Tell Truth (John), 208.

Témoins de la Résurrection de J. C., 71.
Temple, 265.
Temple de la Renommée, 110, 124.
Thamar, 234.
Théâtre, 17, 19-26, 85-104, 218-240, 294.
Théâtre Anglais, 95-97, 98, 99, 100, 101, 102, 218, 220, 237, 298.
Théâtre Français, 24.
Théâtre de Shakespeare, 235-238.
Théologie Astronomique, 42, 62, 67.
Théologie Physique, 42, 62, 67.
Théorie des Loix civiles, 187.
Thomson, 125, 221, 239, 240, 243, 245-250, 258, 262, 299, 300.
Thoyras, 79, 80, 210.
Timon, 98.
Tindal (Matthew), 70.
Tindal (Nicolas), 80.
(Tolderoy), 285.
Tom Jones, 143-144, 154, 234, 279, 296.
Tragédie anglaise, 86, 87, 88.
Traité des arbres résineux conifères, 167.
Traité de l'asthme, 162.
Traité des causes et symptômes de la pierre, et des principaux remèdes en usage pour guérir cette maladie, 156.
Traité des Dissensions entre les nobles et le peuple, dans les républiques d'Athènes et de Rome, 137.
Traité de la goutte, 162.
Traité des principaux objets de médecine, 164.
Traité de la Sagesse des Anciens, 184.
Traité de toutes les espèces de coliques, 162.
Traité d'Ostéologie, 162.
Traité de la Trinité, 15.
Traité des Vertus médicinales de l'Eau commune, 33.
Traité du Sénat Romain, 82.
Traité des Fluxions, 61.
Traité philosophique sur les loix naturelles, 63.
Traité sur la gravelle, 157.
Traité d'optique, 12, 46, 175.
Traité sur l'origine, la nature, et la propagation des Punaises, 43.
Traitement de la petite vérole des enfans, 160.

- Treatise on the management of the bees*, 167.
Trembley, 43.
Triomphe de Jésus-Christ dans le d sert, 119.
Triomphe de la Musique, 243.
Trochereau, 110, 123, 124.
Tyrel, 14.
Les Trois Avis, 272.
- L'Utilité et la justice d'un commerce libre aux Indes Orientales*, 216.
L'Utilité, la Vérité et l'Excellence et la Révélation Chrétienne défendues, 70.
Utopie, 120.
- Validité des Ordinations des Anglais*, 72.
La Vanité corrigée, 272.
Vapeurs et Maladies nerveuses, hypocondriaques ou hystériques reconnues et traitées dans les deux sexes, 162, 163.
Varançais, 288.
La vengeance de Busiris, Roi d'Egypte, 257.
Venise sauvée, 99.
Le Ver luisant et le Rossignol, 261.
Vertus et qualités des Gouttes aromatiques d'Angleterre, 13.
La victime mariée, ou Histoire de Lady Villars 286.
Vie d'Elizabeth, 14.
Vies des Pères, des Martyrs, et des autres Saints, tirées des actes originaux et des monuments les plus authentiques, 20 , 2 4.
Vie et opinions de Tristram Shandy, 280, 281.
Virgile, 126, 248, 251, 255.
Vision critique, 266.
Voltaire, 21, 29, 47, 52, 91, 105, 113, 116, 122, 231, 237, 239, 248, 252, 266.
Voyage aux Iles de Madère, des Barbades, de Nièvres, de St-Christophe et de la Jamaïque, 36.
Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, 205.
Voyage littéraire de la Grèce, 205.
Voyage sentimental, 280, 281.
Voyage pittoresque de la Grèce, 205.
Voyage du Capitaine Gulliver, 133, 135, 145, 271, 296.
Vogageur naturaliste, 166.
Vraie Méthode pour apprendre facilement à parler, à lire et à écrire l'anglais, 273.
Vrai philosophe, ou nouveau système sur la vertu, son origine, ses rapports particuliers et généraux, avec une critique des ouvrages qui en ont traité, 193.
- Wallace*, 205, 206.
Waller, 4 , 120, 121, 125, 127, 128, 259, 264.
Wallis, 61.
Walpole (Horace), 213, 282, 298.
Walsh, 128.
Warburton, 84, 202, 242.
Ward, 181.
Watson, 59.
West, 196.
Whiston, 12.
Whytt, 157, 162, 163, 165.
Wildman (Dan el), 167.
Wildman (Thomas), 167.
Wilkes, 213.
Wilks, 43.
Williams, 272.
Winckler, 59.
Woodward, 37.
Wood, 268.
Woolston, 68, 70, 71, 195.
Wycherley, 25, 265.
- Yart, l'abbé*, 111, 112, 124, 125, 126, 127, 128, 130, 131, 153, 244, 24 , 295.
Young, 125, 164, 172, 173, 191, 240, 251, 258, 261, 262, 299, 300.
-

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	5
INTRODUCTION	8

CHAPITRE PREMIER

Le Mercure Galant, le Nouveau Mercure Galant, le Nouveau Mercure, le Mercure (1672-1724)

La Science et la Philosophie. — La Médecine. — L'Histoire ..	11
--	----

CHAPITRE II

Le Mercure de France : I (1724-1756)

L'activité scientifique et philosophique : la Médecine. — L'Histoire naturelle. — La Physique. — L'Astronomie. — Les Mathématiques. — La Philosophie. — La Religion. — L'Histoire. — La Littérature	28
--	----

CHAPITRE III

Le Mercure de France : II (1756-1778)

L'activité scientifique et philosophique : La Médecine. — L'Histoire naturelle. — La Physique. — La Chimie. — L'Astronomie et les Mathématiques. — La Philosophie. — La Religion. — L'Histoire. — La Littérature.	156
CONCLUSION	290
BIBLIOGRAPHIE	304
INDEX	311

IMPRIMERIE J. BIERE

35-37-39, RUE DU POISSON

B O R D E A U X

1880
